
EX LIBRIS
GIORGIO
FANAN

LE PARADIS.

POËME.

LE PARADIS.

POËME

DU DANTE,

TRADUIT DE L'ITALIEN.

PRÉCÉDÉ

D'une Introduction, de la Vie du Poète ; suivi de Notes explicatives pour chaque chant, et d'un Catalogue de 80 Éditions de la *Divine Comedie* de cet Auteur.

PAR UN MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ COLOMBAIRE DE FLORENCE, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GOTTINGUE ET DE L'ACADÉMIE DE CORTONE.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Lille, ancien hôtel Lauragais, n° 17;

Et à STRASBOURG, même Maison de Commerce.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1811.

INTRODUCTION.

L'ITALIE se glorifie d'avoir donné le jour au Dante, qui, au commencement du quatorzième siècle, mérita le titre de père de la poésie italienne. En effet, cet auteur étonne et charme souvent tout à la fois, dans son poëme de la *Divine Comédie*, par la rapidité du style, par la beauté des images, surtout par la création d'une foule d'expressions heureuses qui lui ont survécu. On devine difficilement comment il a pu donner tant d'éclat à une langue dans l'enfance, montrer tant de science, à une époque qui précéda l'invention de l'imprimerie, époque à laquelle tous les manuscrits étoient si rares et si coûteux. Malgré le mérite éminent de cet ouvrage, nous n'en avons que deux traductions entières.

La première, et la seule qui soit en vers, est de M. B. Grangier, conseiller et aumônier du Roi, abbé de Saint-Barthélemy de Noyon : elle fut publiée en 1596. Une seconde édition, dédiée à Henri IV, et précédée d'une épître à ce Prince, fut publiée en 1597. Grangier dit au Roi, dans le langage naïf du temps: « Je suis bien assuré que V. M. sera bien aise de voir les gentilles inventions, et songes remplis d'un savoir admirable de ce poète que si communique à nous autres Françoys, en notre langue vulgaire, non si bien que je l'eusse désiré, mais comme le style concis, difficile et particulier à un seul Dante me l'a permis. Pas un, que je sache, n'y avoit mis la main par cy-devant; s'il s'en treuve quelqu'un qui vueille entreprendre après moi la même besongne, devant qu'il soit à la fin, il me pourra tesmongner que cela ne se sauroit

faire sans beaucoup de peine et travail, et sans se mordre les ongles plus d'une fois. Donc le peu que j'ai rapporté de ce voyage, où il m'a faillu tenir plusieurs chemins ennuyeux pour aborder au Havre-de-Grace, auquel se communiquent infiniz beaux points de toutes les sciences, je le voüe et consacre au digne nom de V. M. pour un tesmoignage certain de l'obéissance et service que je vous doids en toute humilité. »

Cette traduction est devenue presque inintelligible, parce que Grangier n'a voulu faire que le même nombre de vers, que présente le texte, et s'est toujours efforcé de traduire vers pour vers, et expression pour expression, sans s'attacher à donner la moindre clarté à son style; aussi est-il obscur, quand le Dante est obscur, et l'est-il encore trop souvent, quand le Dante est facile à comprendre.

Je citerai, pour exemple, les six premiers vers du sixième chant du *Paradis*. Voici le texte:

Posciachè Costantin l' aquila volse
  Contra 'l corso del ciel, che la seguìo
  Dietro all' antico, che Lavina tolse;
Cento e cent' anni e più l' uccel di dio
  Nello stremo d' Europa si ritenne
  Vicino a' monti, de' quai prima usciò.

Grangier traduit ainsi:

Depuis que Constantin fit tourner l'aigle contre
La course du grand ciel qui devant la suivoit,
Derrière l'ancien qui Lavine rencontre,
Cent et cent ans et plus l'oiseau de Dieu tenoit
Son séjour aux confins de l'Europe, et non guière
Lointaine de ces monts dont elle sort première.

Si l'on en excepte un petit nombre de strophes, on voit que le traducteur n'a pas réussi autant qu'il pouvoit l'espérer, parce qu'il avoit entrepris une tâche difficile, je dirai même inexécutable. Il faut convenir cependant que dans le siècle où

écrivoit Grangier, la langue italienne et la langue française avoient entr'elles plus d'affinité qu'elles n'en ont aujourd'hui: semblables toutes deux à ces eaux qui, sorties de la même source, sont contenues quelque temps dans le même lit, roulent ensemble sur le même sable, mais qui, se séparant bientôt, et coulant dans des directions opposées, conservent d'abord à peu près la même couleur, ensuite, à mesure qu'elles se répandent dans des contrées diverses, ou sous d'autres climats, changent insensiblement de nature, et contractent une saveur différente. On peut remarquer dans l'épître adressée à Henri IV, et citée ci-dessus, que Grangier s'exprime ainsi: « Les songes remplis d'un savoir admirable de ce poète que si communique à nous autres Françoys...... » L'expression n'est-elle pas ici semblable à celle que les Italiens em-

ploieroient aujourd'hui ? Ils diroient *che si communica*, pour que *l'on communique;* et cette tournure de phrase de Grangier n'est plus en usage parmi nous. Il étoit donc possible qu'alors on comprît plus aisément les vers de cette traduction; mais certainement on ne les comprend plus aujourd'hui. Elle est accompagnée de notes instructives, très-intelligibles, fort utiles à ceux qui veulent les consulter, et dont j'ai souvent fait usage. En général, ces notes font regretter que Grangier n'ait pas simplement traduit le Dante en prose. Son ouvrage auroit d'autant plus de prix à nos yeux, que le style seroit un peu plus rapproché du nôtre, que ne l'est celui d'Amyot, qui a encore tant de charmes.

La seconde traduction entière de la *Divine Comédie* est attribuée au comte Colbert d'Estouteville, petit-fils du grand

Colbert. Elle a été imprimée à Paris en 1796. Depuis long-temps le manuscrit de Colbert étoit connu. Moutonnet de Clairfons en parle dans sa vie du Dante, qu'il a placée en tête de sa traduction de l'*Enfer*, (Paris, 1776) dont nous ferons mention plus bas. Montesquieu en parle aussi dans une de ses lettres familières adressée à l'abbé de Guasco. (*Voyez* page 328, cinquième volume de ses Œuvres, 1788, in-8.) Dans une note au-dessous de cette lettre, on lit : « Ce traducteur (Colbert) avoit inséré beaucoup de pensées et de choses *tirées* des *commentaires* du Dante, dans le texte qu'il traduisit. » Effectivement Colbert paroît avoir plutôt entrepris cet ouvrage pour en faire l'objet de son étude et de ses méditations, que pour le livrer à l'impression. Il omet tout ce qu'il n'entend pas, ou tout ce qui lui déplaît; il ne présente aucune note; il

nomme tous les personnages que le Dante indique par une périphrase, et détruit ainsi ce charme mystérieux qui embellit les ouvrages des poètes. Quant à son style, ou plutôt à celui de l'éditeur, qui a retouché tout l'ouvrage, il est en général élégant, soigné et correct : on s'aperçoit cependant que cet éditeur doit être peu familiarisé avec la langue du Dante, la littérature et l'histoire de l'Italie. Dans une analyse de la *Divine Comédie*, qu'il dit avoir tirée de la vie du Dante par le prévôt d'Exmes, il appelle le fameux *Farinata*, ce guerrier intrépide, ce chef célèbre des Gibelins, qui, après avoir renversé le parti Guelfe dans Florence, s'opposa à ce qu'on détruisît cette ville; il l'appelle, dis-je, le *poète Farinata*. Il défigure l'épisode d'Ugolin, en disant: « Une trahison du comte Ugolin, gouverneur de la ville de Pise, dont il vou-

lut usurper la souveraineté, fournit à notre poète le morceau le plus intéressant de cette première partie de son poëme. Roger, que ce barbare avoit fait périr de faim dans un cachot, où il l'avoit enfermé avec ses enfans, est représenté rongeant le crâne de son ennemi. Ce passage et le récit que Roger fait de ses malheurs, sont sublimes et effrayans. »

On ne peut pas tomber dans une plus grande erreur. L'éditeur fait du bourreau la victime, et de la victime le bourreau. C'est le comte Ugolin qui périt de faim dans un cachot, où l'archevêque Roger l'avoit fait enfermer avec ses enfans; et le même comte Ugolin fait le récit de ses malheurs au Dante, qui le trouve dans l'enfer occupé à ronger le crâne de Roger. Ce qui peut excuser l'éditeur, c'est qu'il avoue qu'il n'offre cette traduction que pour donner au public une première

idée de l'ensemble d'un poëme très-singulier, et qui présente de très-grandes beautés; il ajoute : « Cette traduction est, pour ainsi dire, la préface d'une traduction plus digne de l'original. » Ici il faut convenir que l'éditeur ne rend pas au travail assidu du comte de Colbert toute la justice qu'il mérite.

On sait que la *Divine Comédie* se compose de trois parties : l'*Enfer*, qui a trente-quatre chants, le *Purgatoire*, qui en a trente-trois, et le *Paradis*, qui en a également trente-trois, en tout cent chants. La première partie, ou l'*Enfer*, a été traduite en 1776 par Moutonnet de Clairfons. Cette version n'a pas, à mon avis, tous les défauts qu'on lui reproche. L'auteur n'est quelquefois pas assez hardi; mais il saisit bien le sens du vers du Dante.

Rivarol a donné en 1785 une traduc-

tion de l'*Enfer*. Elle est très-estimée, et enrichie de notes savantes. Rivarol a généralement bien compris le Dante; il a su jusqu'où la pudeur de la langue française lui permettoit de se laisser entraîner par l'original qu'il avoit sous les yeux : seulement il n'a pas toujours cette connoissance intime de la langue italienne, qu'on n'acquiert que dans le pays même, plus nécessaire qu'on ne pense, quand on traduit un poète, qui, s'il est souvent sublime, s'abaisse aussi quelquefois dans sa verve inconsidérée, jusqu'à employer le langage du *Mercato-Vecchio* de Florence, la halle de cette ville.

On vient de voir que nous n'avons que quatre traductions du Dante, deux de la totalité du poëme, et deux de la première partie. J'ai entrepris à Florence la traduction de la troisième partie, intitulée le *Paradis*, et celle de plusieurs

morceaux choisis du *Purgatoire* et de l'*Enfer*. Des savans distingués de cette ville m'ont aidé de leurs conseils; ils ont recueilli pour moi, avec bienveillance, les éclaircissemens que donnent les commentateurs sur les endroits les plus difficiles; j'ai consulté plus de quarante éditions du texte, et je suis parvenu à terminer en France la traduction des trente-trois chants du poëme du *Paradis* que je publie aujourd'hui.

J'ai été encouragé dans cette entreprise par plusieurs considérations, qui m'ont paru présenter quelqu'intérêt.

En France surtout, la grande réputation du Dante est établie sur son poëme de l'*Enfer;* tant il est vrai que les hommes préfèrent les scènes d'effroi et de terreur à des scènes douces et tranquilles! Dans cette supposition, ce ne sera pas sans plaisir qu'on retrouvera quelquefois

dans le poëme du *Paradis* cette touche vigoureuse, qui peut y être déplacée, mais qu'on doit admirer, si on considère le Dante seulement comme poète, en l'abandonnant comme théologien et comme physicien. D'ailleurs après avoir tremblé devant ce juge sans pitié, comment n'auroit-on pas le désir d'apprendre de quelle manière cet homme morose, misanthrope et sauvage, a su adoucir ses pinceaux, et décrire un Paradis?

Ce n'est pas seulement dans l'*Enfer* du Dante que le Tasse et Milton ont fait des larcins, c'est aussi dans son *Paradis* qu'ils ont emprunté beaucoup de traits brillans; il suffit de lire les chants neuvième, quatorzième, quinzième et dix-huitième de la *Jérusalem délivrée*, pour se convaincre de cette vérité: les traces des imitations de Milton sont particulièrement dans les premier, troisième et dou-

zième livres de son *Paradis perdu*. N'est-il donc pas utile de connoître la source où ces deux grands poëtes ont puisé ?

Une autre réflexion moins honorable pour le Dante que les précédentes, mais à laquelle il n'est pas indifférent de s'arrêter, c'est que ce même Dante, qu'on nous peint comme un génie violent, impatient, ennemi de tout ce qui peut accuser la foiblesse, n'est pas exempt de ces *concetti*, si communs chez quelques auteurs italiens, et qu'à cet égard tous les reproches dirigés contre Pétrarque ne sont pas entièrement fondés, puisque le Dante, qui mourut en 1321, quand Pétrarque n'étoit âgé que de dix-sept ans, a donné lui-même l'exemple d'un mauvais goût malheureusement imité par d'autres poëtes. Mais à côté de ces écarts d'une imagination vive et sensible, et de ces galanteries qui se sont introduites dans les

temps de chevalerie, que de beautés mâles n'offre pas le Dante ! que de tableaux d'une couleur terrible, ce Michel-Ange de la poésie n'a-t-il pas tracés pour sa gloire et pour celle de sa nation ! Rivarol, dans un moment d'enthousiasme, s'écrie : « Etrange et admirable entreprise ! remonter du dernier gouffre des enfers jusqu'au sublime sanctuaire des cieux, embrasser la double hiérarchie des vices et des vertus, l'extrême misère et la suprême félicité, le temps et l'éternité ; peindre à la fois l'ange et l'homme, l'auteur de tout mal et le saint des saints......... » Il finit par cette phrase hardie comme les expressions du Dante : « L'effet que ce poëme produisit fut tel, que lorsque son langage rude et original ne fut presque plus entendu, et qu'on eut perdu la clef des allusions, sa grande réputation ne laissa pas de s'étendre dans un espace de

cinq cents ans, comme ces fortes commotions dont l'ébranlement se propage à d'immenses distances. »

Essayons de ramener aujourd'hui l'attention sur le poëme du Dante, qui excite l'enthousiasme de tous les Italiens. Dans un moment où un commerce mutuel de lumières, de besoins et de services, où un amour égal pour le même Souverain nous lient si intimement à ces peuples, approchons-nous plus près de leur idole, et nous saurons si c'est à tort qu'on lui adresse une sorte de culte. Il est utile d'offrir même des essais incomplets qui puissent porter ceux de nos jeunes littérateurs, que tant d'intérêts appellent en Italie, à lire, à commenter le Dante, et à bien juger la nation qui a produit ce génie admirable.

VIE
DU DANTE.

Le Dante naquit à Florence en 1265, d'une famille noble; son père, Alighiero degli Alighieri, portoit ce nom, parce que son bisaïeul Cacciaguida avoit épousé une fille d'Alighieri, patricien de Ferrare. Dans sa première enfance, le Dante fut appelé *Durante*, ensuite par diminutif *Dante*, nom qu'il conserva toute sa vie.

Alighiero degli Alighieri, ennemi des Gibelins (1), avoit partagé l'exil des Guelfes, après la bataille de Monte-Aperto, perdue par leur parti le 4 septembre 1260; mais il étoit rentré à Florence avant ses

(1) Les Gibelins passoient pour être les défenseurs du parti impérial en Italie, et les Guelfes pour être les défenseurs du parti du Pape.

compagnons d'infortune, et pendant que le comte Guido Novello, un des plus riches seigneurs du Casentin, avoit occupé cette ville avec ses Gibelins (1). Alighiero mourut pendant que le Dante étoit encore fort jeune; et sa mère, à qui on ne connoît pas d'autre nom que celui de *Bella*, ne survécut pas long-temps à son époux. Le Dante fut alors confié aux soins de Brunetto Latini, qui étoit à la fois orateur, poète, historien, philosophe et théologien, et qui avoit habité Paris pendant plus de vingt ans. Le jeune Florentin ne tarda pas à faire des progrès rapides sous un tel maître. Il étudia ensuite à Bologne et à Padoue. On remarque comme une particularité de l'enfance du Dante, qu'il n'avoit que neuf ans lorsqu'il aima la fille de Folco Portinari (2).

(1) Histoire des Républiques italiennes du moyen âge, par M. Simonde Sismondi, tom. IV, p. 185.

(2) Vie du Dante, par Giovan Mario Crescim-

Neuf ans semblent un âge prématuré pour l'amour ; mais l'ardeur du climat d'Italie accélère le développement des passions (1). La fille de Folco Portinari se nommoit Béatrix ; elle étoit à peu près du même âge que le poète. Presque tous les auteurs assurent qu'elle tourna souvent en ridicule l'amour du Dante ; cependant elle y répondit quelquefois, et celui-ci n'en devint que plus passionné.

Les dangers de la patrie appeloient aux armes tous les Florentins : le Dante fut obligé d'embrasser un parti dans les guerres civiles de son temps, et il se trouva avec les Guelfes à une bataille livrée aux Arétins à Campaldino, l'an 1289, et à une autre bataille livrée aux Pisans en 1290. Il montra du courage et du sang-

---

beni, jointe à l'édition de la Divine Comédie, donnée par Zapata de Cisneros. Venise, 1757. — Hist. des Républ. ital. de M. Sismondi, tom. IV, p. 191.

(1) Vie du Dante, par Chabanon, pag. 9. Amsterdam et Paris, 1775.

froid dans ces deux affaires. Revenu à Florence en 1290, il eut la douleur de perdre Béatrix, et il tomba dans le plus vif désespoir. L'année suivante, on lui persuada qu'il trouveroit quelque consolation en se mariant : il épousa *madonna Gemma*, de la famille des Donati, dont il eut plusieurs enfans; mais il ne fut pas heureux avec cette femme, et on croit qu'il fut obligé de se séparer d'elle, après quelques années de mariage. Le Dante arrivé à un âge plus mûr, en 1298, tourmenté par le souvenir de Béatrix, et par celui de ses chagrins domestiques, commença à chercher des distractions dans les affaires politiques, et sollicita les premières magistratures de Florence.

Il n'est pas inutile de placer ici une esquisse de l'état de la Toscane à cette époque. Je tirerai les matériaux dont je composerai ce tableau abrégé, de plusieurs auteurs italiens, et de l'ouvrage de M. Sismondi sur les Républiques italien-

nes du moyen âge. Cet ouvrage renferme à cet égard des détails circonstanciés rédigés avec clarté, et jusqu'ici peu connus.

L'Italie étoit depuis long-temps divisée entre les Guelfes et les Gibelins; mais les deux partis sembloient se reposer un moment des fureurs de la guerre, lorsqu'au centre de l'Italie, deux familles d'une noblesse distinguée se partagèrent l'autorité dans la ville de Pistoie, située à vingt milles de Florence sur la route de Lucques. Les Cancellieri se proclamoient l'appui du parti Guelfe, et les Panciatichi l'appui du parti Gibelin. Vers 1266, à l'époque à laquelle les Florentins avoient chassé de leur ville le comte Guido Novello, qui commandoit les Gibelins, les Cancellieri avoient forcé les Panciatichi de sortir de Pistoie, et n'avoient cessé de chercher à anéantir leur parti.

Les Cancellieri, n'ayant plus à redouter les Panciatichi, se divisèrent ensuite

entre eux, comme il n'arrive que trop ordinairement. La querelle qui partagea en deux factions ennemies cette famille unie avant la victoire remportée sur leurs rivaux, prouve, par ses circonstances, quelles étoient les mœurs du temps. Je vais laisser parler M. Sismondi lui-même.

« Plusieurs gentilshommes de la famille Cancellieri se rencontrèrent dans une taverne, où ils jouèrent ensemble. Comme ils étoient déjà pris de vin, un d'eux, nommé Carlino, fils de Gualfredi, insulta et blessa un autre Cancellieri, qui se nommoit Amadore, ou Dore, fils de Guillaume. Ces deux jeunes gens, quoique parens, et portant le même nom, appartenoient à deux branches de la même famille, que l'on distinguoit déjà par les noms de *blanche* et de *noire*. Ces noms leur venoient de ce que leur ancêtre commun avoit eu deux femmes, dont une s'appeloit Blanche; les enfans de celle-ci avoient pris son nom, et avoient donné

aux enfans de l'autre le nom de la couleur opposée. Dore étoit de la branche noire (1).

Le soir du même jour, Dore voyant passer devant lui Vanni, frère de celui qui l'avoit blessé, l'appela, et eut la lâcheté de se jeter sur lui, de lui couper la main, et de le frapper au visage d'un coup d'épée. Guillaume, père de Dore, voulant offrir une satisfaction éclatante, le livra entre les mains de Gualfredi, père de Vanni et de Carlino. Gualfredi, peu sensible à cette satisfaction, enferma Dore dans une écurie, lui fit trancher la main sur une mangeoire de chevaux, le blessa au visage d'un coup d'épée, et le renvoya en cet état aux Cancellieri noirs, qui apprirent avec fureur ce procédé barbare (2).

Dès ce moment les Noirs et les Blancs

(1) Histoire de M. Sismondi, tom. IV, pag. 101.
(2) *Ibid.* pag. 102 et 103.

s'assassinèrent partout où ils purent se rencontrer.

En 1300, les hommes les plus sages de Florence et de Pistoie se réunirent pour chercher un remède à tant de maux. Enfin, par une délibération publique, les *anziani*, ou magistrats de Pistoie, résolurent de confier, pour trois ans, aux Florentins la seigneurie de leur ville (1), pour qu'ils rendissent la paix à la République. Les Florentins acceptèrent les conditions proposées par les *anziani;* ils ordonnèrent aux chefs du parti blanc et du parti noir de s'éloigner de Pistoie qu'ils troubloient par leurs divisions, et assignèrent aux exilés la ville de Florence même pour demeure.

Mais le repos de Florence (2) n'étoit pas tellement assuré, que cette République pût recevoir impunément dans son sein

(1) Histoire de M. Sismondi, tom. IV, pag. 106.
(2) *Ibid.* pag. 107.

tant de levains de discorde, puisque cette ville étoit elle-même partagée entre la faction de Corso Donati, gentilhomme d'une ancienne famille, et celle des Cerchi, famille du peuple, qui, après avoir acquis de grandes richesses, avoient acheté de beaux palais, et qui, par leur opulence, effaçoient celle des Donati. Les Blancs de Pistoie furent accueillis et logés par les Cerchi; les Noirs reçurent l'hospitalité des Frescobaldi, amis et alliés des Donati (1).

Les deux factions de Florence prétendoient tour à tour être le parti Guelfe et le parti Gibelin, et il étoit souvent difficile de connoître auquel de ces deux partis appartenoit un citoyen de Florence. L'Empereur et le Pape ne se faisoient pas alors directement la guerre: on n'étoit divisé, pour ainsi dire, que par l'habitude d'être divisé; mais de part et d'autre, on aimoit

(1) Histoire de M. Sismondi, tom. IV, pag. 110.

cette désunion, quoiqu'il en résultât les plus grands malheurs pour la chose publique; aussi les deux factions profitèrent-elles de cette occasion, pour distinguer davantage leur parti, et elles adoptèrent le nom de Blancs et de Noirs qu'avoient apporté les exilés de Pistoie. Corso Donati fut reconnu chef des Noirs, et Vieri de' Cerchi, chef des Blancs de Florence.

Il étoit probable qu'il naîtroit bientôt de grands désordres. Un jour qu'une partie des citoyens de Florence étoit réunie sur la place de Frescobaldi (1), pour assister aux funérailles d'une femme d'une naissance illustre, les Donati et les Cerchi étoient assis les uns vis-à-vis des autres sur des bancs autour de la place, ou à terre sur des nattes de jonc (2). Un jeune homme assis à terre, se leva pour

(1) Vers la fin de l'année 1300.

(2) Histoire de M. Sismondi, tom. IV, pag. 111.

arranger son manteau; ceux qui étoient placés en face de lui, crurent qu'il avoit l'intention de les attaquer, et tirèrent leur épée. Les plus voisins du jeune homme se levèrent en même temps pour le défendre, et il s'engagea un combat qui dura quelque temps. Les principaux personnages des deux partis parvinrent cependant à séparer les combattans.

Florence étoit alors gouvernée par six prieurs, et un autre citoyen qui étoit appelé le gonfalonnier, ou porte-étendard de la justice. Les prieurs logeoient ensemble dans un palais appelé le palais de la Seigneurie, aujourd'hui nommé *Palazzo Vecchio*: on les faisoit manger à la même table aux frais de la République, et pendant les deux mois que duroient leurs fonctions (1), on ne leur permettoit pas de sortir de ce palais, qui étoit à la fois une prison pour eux et une for-

(1) Histoire de M. Sismondi, tom. IV, pag. 55.

teresse pour l'Etat. Nerli dit dans ses commentaires, que ce palais n'avoit été commencé qu'en 1298, et qu'on l'avoit bâti dans les environs des maisons des Uberti et d'autres familles Gibelines, mais que pour ne pas employer le terrain sur lequel avoient été construites ces maisons des ennemis de l'Etat, on avoit donné à ce palais la forme irrégulière qu'il a encore de nos jours (1).

Le Dante étoit en ce moment au nombre des prieurs. Il étoit soupçonné de favoriser les Blancs, c'est-à-dire le parti des Cerchi, quoique par sa femme, qui étoit une Donati, on eût pu croire qu'il étoit dévoué au parti des Noirs: mais il étoit mécontent de son épouse, et vivoit en mauvaise intelligence avec elle. Affligé des troubles dont il étoit témoin, il osa proposer à ses collègues d'exiler le même

(1) Illustrazione Istorica del Palazzo della Signoria. Ragionamento di Modesto Rastrelli. Florence, 1792, in-8. pag. 27.

jour, et par la même sentence, les chefs des deux partis. En effet, les Prieurs condamnèrent à la fois à l'exil messer Corso Donati, messer Giri Spini, messer Giachinotto de' Pazzi, et messer Rosso della Tosa, partisans des Noirs; et du côté des Blancs, messer Gentile et Torreggiano de' Cerchi, Guido Cavalcanti, Baschiera della Tosa, Baldinaccio Adimari, et Naldo Gherardini (1). Mais les Prieurs, dit M. Sismondi, ne conservèrent pas long-temps l'apparence d'impartialité qu'ils avoient affectée. Sur la demande de Guido Cavalcanti, poète très-renommé de ce temps, et qui étoit tombé malade à Sarzane, où on l'avoit exilé, ils permirent aux Blancs seulement de rentrer dans Florence, d'où n'étoit pas même sorti un seul instant Vieri de' Cerchi, chef de tout ce parti.

La volonté des Prieurs ne pouvoit pas

(1) Vie du Dante, par Léonard Bruni d'Arezzo,

être long-temps respectée, parce qu'ils ne possédoient cette charge que pendant deux mois. Le Dante et ses collègues ne devoient garder le Priorat que du 15 juin au 15 août de la même année 1300 (1). Les Noirs réclamèrent auprès des Prieurs qui entrèrent en charge le 15 août, et pour appuyer leurs prétentions, Corso Donati quitta Perugia où il avoit été exilé, et se rendit à Rome auprès de Boniface VIII.

Dès ce moment, les Guelfes les plus ardens s'associèrent avec les Noirs; les Blancs grossirent leur parti de celui des Gibelins qui étoit répandu dans toute l'Italie, et la guerre recommença avec plus d'acharnement. Charles de Valois, appelé par les Noirs, entra en Toscane, à la tête d'une foible armée, que ce parti s'empressa de renforcer : mais alors il

(1) Vie du Dante, par Tirabbschi, mise en tête de la belle édition de la Divine Comédie, donnée par M. Portirelli. Milan, 1804.

n'entreprit rien contre Florence, parce que des intérêts politiques l'appeloient auparavant à Rome, et à Anagni, auprès de Charles II, roi de Naples. Quelque temps après, Charles de Valois, assuré des dispositions de ses partisans qui étoient très-nombreux, s'avança vers Florence, dans l'automne de 1301. Les Prieurs qui gouvernoient alors cette ville étoient des hommes paisibles, et qui ne donnoient de soupçon à aucun parti. Ils permirent à Charles d'entrer dans Florence. La réception qu'on fit à ce prince fut très-brillante : la Seigneurie n'épargna rien pour qu'il eût lieu d'être satisfait des Florentins. Il avoit porté sa troupe à 800 chevaux; les habitans de Perugia l'avoient accompagné avec 200 hommes d'armes (1); les Lucquois avoient envoyé des troupes à sa rencontre pour le féliciter.

Les Noirs sentirent leurs espérances et

(1) Histoire de M. Sismondi, tom. IV, pag. 125.

leur animosité renaître; ils commencèrent à insulter les Blancs, et à solliciter publiquement la permission d'habiter à Florence, comme ces derniers. Vieri de' Cerchi n'avoit en même temps ni le talent, ni l'activité, ni l'esprit nécessaire pour conduire son parti. Corso Donati et tous les exilés de la faction noire obtinrent bientôt leur rappel, qu'on auroit dû leur accorder quand on avoit permis aux Blancs de revenir à Florence.

Vers la fin de la même année 1301, le Dante avoit été envoyé à Rome avec le titre d'ambassadeur, pour régler quelques différends qui divisoient le Saint-Siége et la République. Ce qui paroissoit devoir le sauver des persécutions, fut malheureusement ce qui le perdit. En remplissant des fonctions honorables qui ne lui permettoient d'agir au nom d'aucun parti il montra imprudemment trop de partialité pour les Blancs, auxquels Boniface et Charles de Valois avoient déclaré un

guerre mortelle; et ainsi de Guelfe qu'il avoit été autrefois, comme toute sa famille, il se trouva engagé dans le parti des Gibelins, qui protégeoit en Toscane celui des Noirs.

Le commencement de l'année 1302 fut signalé par de nouveaux troubles à Florence. Corso Donati, aidé de Charles, accusa les Blancs de trahison; et le 27 janvier, à la suite d'une révolution sanglante et du pillage des maisons des Cerchi, Cante de' Gabrielli, Potesdat de Florence, en remplacement des Prieurs, condamna à l'exil plus de six cents citoyens du parti de ces derniers. Le Dante, qui résidoit encore à Rome, fut particulièrement condamné à une amende de 8,000 livres, à deux années d'exil, et enfin à la confiscation de tous ses biens, s'il ne payoit pas cette somme. La sentence (1) est un mélange ridicule d'italien

(1) Voici le texte de cette sentence :
Condennationes facte (sic) per nobilem et po-

et de latin. « Il semble, dit M. Sismondi, qu'on ait choisi à dessein le langage le plus barbare, pour l'armer contre le poète qui fondoit la littérature italienne. »

---

tentem militem, dom. Cantem de Gabriellis Potestatem Florentie MCCCII. XXVII *januarii.*

Il y a d'abord plusieurs noms; on lit ensuite:

Dom. Palmerium de Altovitis de Sextu Burghi;

DANTEM ALLAGHERII de Sextu Sancti Petri Majoris;

Lippum Becchi de Sextu Ultrarni;

Orlandinum Orlandi de Sextu Porte Domus.

Accusati dalla fama publica, e procede ex officio ut supra de primis, e non viene a particolari se non che nel priorato contradissono la venuta domini Caroli, e mette che fecerunt baratterias, et acceperunt quod non licebat, vel aliter quam licebat per leges, et cœt. In libras octo millia per uno, et si non solverint fra certo tempo, devastentur et mittantur in commune, et si solverint, nihilominus pro bono pacis stent in exilio extra fines Tusciæ duobus annis. (Histoire des Républ. italiennes, par M. Sismondi, tom. IV pag. 188 et 189.)

Le Dante ayant appris cette révolution, partit de Rome sur-le-champ, et vint à Arezzo rejoindre les exilés de son parti; mais le 10 mars de la même année, Cante de' Gabrielli rendit une autre sentence encore plus terrible qui condamnoit le Dante et quelques autres Blancs à être brûlés vifs, si jamais ils tomboient au pouvoir de la République de Florence. Cette seconde sentence a été long-temps inconnue : ce n'est qu'en 1772, que M. le comte Savioli l'a découverte dans les archives de Florence; elle a été publiée pour la première fois par Tiraboschi, et n'a jamais été imprimée dans aucun ouvrage français. Elle est rédigée en latin un peu plus pur que celui de la première sentence (1).

(1) Je vais offrir ici ce monument de la sévérité de Florence contre ce poète malheureux qui depuis a tant illustré sa patrie.

Nos Cante de Gabriellibus de Eugubio Potestas civitatis Florentiæ infrascriptam condemna-

Pendant quelque temps, le Dante n'abandonna pas la Toscane: il est probable

---

tionis summam damus et proferimus in hunc modum:

Dominum Andream de Gherardinis.

Dominum Lapum Salterelli judicem.

Dominum Palmerium de Altovitis.

Dominum Donatum Albertum de Sextu Porte Domus.

Lapum Dominici de Sextu Ultrarni.

Lapum Blondum de Sextu Sancti Petri Majoris.

Gherardinum Diodati populi S. Martini episcopi.

Cursum domini Alberti Ristori.

Junctam de Biffolis.

Lippum Becchi.

DANTEM ALLIGHIERII.

Orlanduccium Orlandi.

Ser Simonem Guidalotti de Sextu Ultrarni.

Ser Ghuccium, medicum, de Sextu Porte Domus.

Guidonem Brunum de Falconeriis de Sextu S. Petri.

Contra quos processimus, et per inquisitionem ex nostro officio et curie nostre factam super eo et

qu'en 1304, il fut du nombre de ces Blancs inconsidérés qui entrèrent à Flo-

---

ex eo quod ad aures nostras et ipsius curie nostre pervenerit fama publica precedente, quod cum ipsi et eorum quilibet nomine et occasione baracteriarum iniquarum, extorsionum, et illicitorum lucrorum fuerint condemnati, ut in ipsis condemnationibus docetur apertius, condemnationes easdem ipsi vel eorum aliquis termino assignato non solverint. Qui omnes et singuli per nuntium comunis Florentie citati et requisiti fuerunt legiptime, ut certo termino jam elapso mandatis nostris parituri venire deberent, et se à premissa inquisitione protinus excusarent : qui non venientes per clarum clarissimi publicum bapnitorem posuisse in bapnum comunis Florentie subscriterunt (sic) in quod incurrentes eosdem absentis (sic) contumacia innodavit, ut hec omnia nostre curie latius acta tenent, ipsos et ipsorum quemlibet ideo habitos ex ipsorum contumacia pro confessis, secundum jura statutorum et ordinamentorum comunis et populi civitatis Florentie et ex vigore nostri arbitrii, et omni modo et jure, quibus melius possumus, ut si quis predictorum ullo tempore in fortiam dicti comunis pervenerit, ta-

rence, à l'improviste, mais qui ne purent s'y maintenir. A la fin de cette année, il alla à Vérone auprès des comtes de la Scala qui l'accueillirent avec bienveillance et le comblèrent de bienfaits. En 1306, il se trouvoit à Padoue; en 1307, dans la Lunigiane, auprès du marquis Morello Malaspina qui le traita avec amitié. Le Dante lui dédia en reconnois-

---

lis perveniens, IGNE COMBURATUR SIC QUOD MORIATUR *in hiis scriptis sententialiter condemnamus.*

Lata, pronuntiata, et promulgata fuit dicta condemnationis summa per dictum Cantem Potestatem predictum pro tribunali sedentem in consilio generali civitatis Florentie, et lectum per me bonorum notarium supradictum, sub anno Domini milesimo tercentesimo secundo, indictione XV. *tempore domini Bonifatii pape ottavi die decimo mensis martii, presentibus testibus ser Masio de Eugubio, ser Bernardo de Camerino notariis dicti domini Potestatis, et pluribus aliis in eodem consilio existentibus.* (Edition du Dante par M. Portirelli, tom. I, pag. xxxvij et xxxviij.)

sance la deuxième partie de sa Divine Comédie; mais il eut l'occasion d'y faire dans la suite des additions considérables. Vers 1308, il revint à Vérone auprès de ses premiers bienfaiteurs; et il commença à faire des démarches suivies pour obtenir la révocation de sa sentence d'exil. Il écrivit une lettre touchante qui commençoit ainsi : *Popule mee, quid feci tibi?* (1) En vain alors les seigneurs de la Scala lui offrirent de lui donner publiquement la couronne de poète ; il la refusa en disant qu'il ne vouloit la recevoir que dans sa patrie. Il fait allusion à cet espoir au commencement du chant xxv du Paradis.

On n'est pas bien d'accord sur l'époque précise à laquelle le Dante vint à Paris. Suivant Bocace, dont Rivarol adopte l'opinion, et suivant Jean Villani, le poète est venu dans cette ville après son exil, de 1308 à 1312. Benvenuto

(1) Vie du Dante, par Léonard Bruni d'Arezzo.

d'Imola, auteur qui a écrit vers 1589, est du même sentiment. Tiraboschi ne manifeste pas d'abord à cet égard une opinion positive; cependant il paroît croire plus bas, que le Dante est venu à Paris en 1311. Un passage de Jean de Serravalle, évêque de Fermo (1), tend

(1) *Anagorice dilexit (Dantes) theologiam sacram, in qua diu studuit tam in Oxoniis in regno Anglie, quam Parisiis in regno Frantie. Et fuit bachalarius in universitate Parisiensi, in qua legit sententias pro forma magisterii; legit biblia: respondit omnibus doctoribus, ut moris est, et fecit omnes actus, qui fieri debent per doctorandum in sacra theologia. Nihil restabat fieri nisi inceptio, seu conventus; et ad incipiendum seu faciendum conventum deerat sibi pecunia pro qua acquirenda rediit Florentiam, optimus artista, perfectus theologus. Erat nobilis prosapia, prudens in sensu naturali propterque scilicet factus fuit Prior in palatio populi Florentini, et sic cepit sequi officia palatii, et neglexit studium, nec rediit Parisiis.*

Plus bas Serravalle ajoute: *Dantes se in juventute dedit omnibus artibus liberalibus, studens*

à prouver que le Dante est venu à Paris dans sa jeunesse, conséquemment avant son exil; qu'il reçut le grade de bachelier dans l'université de cette ville, et qu'il alla même jusqu'à Oxford dans la Grande-Bretagne. Ce passage est extrait d'un commentaire sur la Divine Comédie, que Serravalle composa à l'époque à laquelle il assistoit au concile de Constance.

En général, ce point d'histoire n'est pas bien éclairci.

Il est certain que le Dante parle de Paris comme d'une ville qu'il a connue, et dont il a gardé le souvenir. On verra dans les notes, pag. 283, qu'il n'avoit pas oublié même le nom de la rue du Fouarre,

---

eas Padue, Bononie, demum Oxoniis et Pariisiis, ubi fecit multos actus mirabiles, in tantum quòd ab aliquibus dicebatur magnus philosophus, ab aliquibus magnus theologus, ab aliquibus magnus poeta. (Vie du Dante, par Tiraboschi, jointe à l'édition de M. Portirelli déjà citée.)

où étoient les écoles de l'université. Le poète paroît pénétré d'une haute estime pour ce corps respectable qui méritoit déjà la grande réputation dont il a joui depuis ; l'hommage désintéressé du Dante a dû contribuer à augmenter la gloire de cette institution qui se perd dans les premiers temps de la monarchie, et que nous voyons aujourd'hui honorablement rétablie, et dirigée par un des plus célèbres littérateurs de l'Empire.

Les auteurs présentent aussi beaucoup de contradictions à ceux qui s'efforcent de bien connoître le nom de la ville où le Dante a composé son poëme. Autrefois, dit Tiraboschi, les villes de la Grèce se sont disputé l'honneur d'avoir donné le jour à Homère. L'Italie a offert long-temps le même spectacle relativement aux ouvrages du Dante. Toutes les plus célèbres villes de cette belle partie de l'Europe se sont envié la gloire d'avoir vu naître la Divine Comédie. Florence, l'ingrate Flo-

rence veut qu'il ait composé les sept premiers chants de l'Enfer, de 1298 à 1300, et cite l'autorité de Bocace et de Benvenuto d'Imola. Vérone, si l'on en croit Maffei, est la ville où le poète s'est le plus occupé de cet ouvrage. Une inscription trouvée dans la tour des comtes Falcucci à Gubbio, sembleroit faire croire que le Dante a écrit dans cette ville une partie de son poëme. Une autre inscription placée dans le monastère de Santa-Croce de Fonte Avellana, près de Gubbio, révendique cet honneur, et on montre dans ce couvent les chambres du Dante. Enfin, continue Tiraboschi, les uns assurent que la patrie de ce poëme est la ville d'Udine, et le château de Tolmino dans le Frioul, d'autres nomment la ville de Ravenne. Le chevalier Joseph Valérien Vannetti prétend que le Dante a travaillé à sa Divine Comédie dans le territoire de Trente. Le sentiment de Tiraboschi est qu'il l'a commencée avant

son exil, et qu'il l'a finie avant la mort de Henri VII en 1313. Je crois cependant, en admettant la première partie de l'opinion de Tiraboschi, que le Dante a retouché son poëme jusqu'au dernier moment de sa vie, en 1321. On y lit des passages qui doivent avoir été composés à une époque évidemment postérieure à celle où mourut Henri VII.

Cet Empereur, appelé en Italie par le parti des Gibelins fortifié de celui des Blancs de Florence, mourut le 25 août 1313, à Buonconvento près de Sienne. Alors toutes les espérances des Gibelins furent détruites. En 1315, suivant Pelli, la sentence d'exil du Dante fut de nouveau confirmée. Il est probable qu'alors toute sa Divine Comédie devoit être connue, et il s'étoit fait par cet ouvrage un grand nombre d'ennemis dans sa patrie. Vers ce temps, il se rendit à Ravenne, auprès de Guido Novello da Polenta, protecteur magnifique des arts, dit Bo-

cace. Guido employa le Dante dans plusieurs affaires, et l'envoya en ambassade à Venise vers 1320. On assure que le poète eut quelques dégoûts dans cette ville. Revenu à Ravenne en 1321, il y mourut le jour de Sainte-Croix de septembre, âgé de plus de cinquante-six ans.

Bocace et Manetti rapportent que Guido Novello fit élever la même année un tombeau destiné à recevoir les dépouilles mortelles du Dante. En 1483, Bernard Bembo, gentilhomme vénitien (1), père du célèbre cardinal Pierre Bembo, pendant qu'il étoit podestat de Ravenne, fit reconstruire ce tombeau sur un dessin plus noble et plus riche, et ordonna qu'on gravât cette inscription sur une pierre placée à droite du monument :

> Exiguâ tumuli Danthes hic sorte jacebas,
> Squallenti nulli cognite poene situ.

---

(1) Vie du Dante, par Giovan Mario Crescimbeni.

Ac nunc marmoreo subnixus conderis arcu;
Omnibus et cultu splendidiore nites.
Nimirum Bembus musis incensus Etruscis,
Hoc tibi quem in primis, hæ coluere, dedit.

Ann. sal. ICCCCLXXXIII VI kal. IVN.

Bernardus Bembo ære suo posuit.

Au-dessus du mausolée dans une couronne de laurier, on lit:

Virtuti et honori.

Au bas du tombeau on trouve l'épitaphe que le Dante avoit composée pour lui-même.

Jura monarchiæ, superos, phlegetonta, lacusque
Lustrando cecini, voluerunt fata quo usque.
Sed quia pars cessit melioribus hospita castris,
Auctoremque suum petiit felicior astris,
Hic claudor Danthes, patriis extorris ab oris,
Quem genuit, parvi Florentia mater amoris.

Tout le travail de ce tombeau est de Pietro Lombardo, sculpteur distingué à cette époque.

En 1780, M. le cardinal Valenti Gon-

zaga, légat de Ravenne, a fait élever au Dante un tombeau encore plus magnifique. La description de ce tombeau a été imprimée à Florence avec un grand luxe de typographie.

Bocace, dans le portrait qu'il fait du Dante, le représente comme un homme poli, prévenant, affable, d'un extérieur noble, mais quelquefois sévère. Jean Villani soutient, au contraire, qu'on eut souvent à reprocher à ce poète un ton présomptueux, orgueilleux et dominateur. Dominique d'Arezzo assure qu'il étoit trop libre dans ses propos, qu'il avoit le ton satyrique et mordant, et qu'on ne pouvoit pas vivre long-temps avec lui en bonne harmonie.

Benvenuto d'Imola parle ainsi du caractère du Dante. Il dit qu'il tomboit dans des distractions fréquentes, qui l'isoloient souvent de la société où il se trouvoit. Le même écrivain raconte que le Dante ayant trouvé à Sienne dans la bou-

tique d'un pharmacien un livre qu'il avoit en vain cherché depuis long-temps, il s'attacha à le lire avec attention, quoiqu'assis sur un banc incommode, et ne s'aperçut pas, même pendant plusieurs heures, qu'une foule considérable attroupée dans la rue attendoit une noce dont la magnificence avoit attiré toute la ville.

Le Dante étoit d'une stature moyenne; il avoit le nez aquilin, le teint brun, la barbe et les cheveux noirs et épais. Tout annonçoit en lui la mélancolie et la gravité (1). Il parloit rarement; ses reparties

(1) J'ai, dans une collection d'anciens tableaux, un portrait du Dante, peint sur bois par André Orcagna, mort en 1389, âgé de soixante ans. Bernard Orcagna, frère d'André, a singulièrement goûté le Dante, et, comme Michel-Ange, a emprunté beaucoup d'idées à ce poète pour les transporter dans ses compositions. L'enfer de Bernard Orcagna, qui est au Campo-Santo de Pise, et une grande partie des scènes peintes par Michel-Ange à la chapelle Sixtine, rappellent l'imagination terrible du Dante.

étoient vives et ingénieuses. François Sacchetti rapporte que ce poète se promenant un jour, entendit un maréchal qui chantoit une de ses *canzones*, et qui la défiguroit de manière qu'on ne pouvoit la reconnoître. Le Dante s'arrêta, entra dans la boutique, et se mit à jeter par terre tous les outils du maréchal. Celui-ci, étonné de voir un homme vêtu d'une manière distinguée se porter à cette action, lui en demanda la raison, non sans quelque colère. « Tu veux savoir ce que je fais, lui dit le Dante, hé bien, je t'imite; tu gâtes mes vers, et je brise tes outils. » Une autre fois, le même poète rencontra un ânier qui chassoit sa bête devant lui, en chantant des tercets de la Divine Comédie. De temps en temps l'ânier cessoit de chanter, et crioit à sa bête *Arri* (c'est le cri avec lequel ceux qui conduisent les chevaux et les bêtes de somme en Italie les excitent à marcher plus vite). Le Dante suivit quelque temps l'ânier; mais

ennuyé d'entendre toujours ce cri, que cet homme entremêloit dans les vers de la Divine Comédie, il alla à lui, et lui dit avec humeur: « Mais je n'ai pas mis cet *Arri*-là dans mes vers. » Quel pays que celui où les maréchaux-ferrans et les âniers recitent les vers de leurs poètes! Aujourd'hui les gondoliers de Venise chantent encore les strophes du Tasse.

Le Dante savoit très-bien la musique; il dessinoit agréablement, et avoit une écriture très-élégante (1). On cite l'anecdote suivante comme une preuve de sa présomption. Il s'agissoit d'envoyer un ambassadeur à Rome. Les Prieurs paroissoient embarrassés du choix qu'ils avoient à faire: ils vouloient que le Dante acceptât cette ambassade; mais en même temps ils témoignoient du regret de le perdre. On prétend que le Dante leur dit: *S' io*

(1) Vie du Dante mise en tête de l'édition de Venise, 1796.

vo, chi sta, e s' io sto, chi va? Je suis étonné qu'on se soit obstiné à citer cette réponse comme une preuve d'orgueil; il est aussi simple de croire que le Dante, invité à la fois à partir et à rester, a pu répondre : « Mais si je pars, qui restera? et si je reste, qui ira? »

Les différens ouvrages du Dante sont des *canzones*, des *sonnets*, la *vita-nuova* (c'est l'histoire de son amour avec Béatrix (1), et le recueil des vers qu'il lui

---

(1) Chabanon paroît croire que le Dante trouva toujours Béatrix indifférente à son amour. Chabanon s'est trompé. Béatrix, qui étoit d'une naissance inférieure à celle du Dante, fut honorée de ses hommages. Que l'on parcoure la *Vita Nuova*; au milieu de mille regrets et de mille reproches, on verra toute l'ivresse d'un amant heureux. Il seroit d'ailleurs difficile de croire que ce poète eût conservé toute sa vie le souvenir d'une femme qui l'auroit traité avec tant de rigueur. Il faut seulement avouer que souvent elle lui parloit d'un ton de hauteur difficile à supporter, mais que l'amour du Dante n'étoit que trop porté à excuser.

adressa); le *Banquet* (cet ouvrage devoit être un commentaire de quatorze *canzones*, mais il est resté imparfait, et ne comprend que les trois premières, et un commentaire sur chacune de ces trois *canzones*); des *églogues*, des *lettres*, des *vers héroïques*, un ouvrage intitulé, *Allegoria sopra Virgilio*, un traité *de Monarchiâ* écrit en latin, le traité *de Vulgari Eloquentiâ* (on crut long-temps que cet ouvrage avoit été faussement attribué au Dante; mais on reconnut cette erreur, quand on imprima à Paris, en 1577, l'original latin); *une traduction* en vers italiens des psaumes de la pénitence, du symbole apostolique, de l'oraison dominicale (cette traduction n'a paru qu'en 1752); enfin, la *Divine Comédie*.

On s'est demandé long-temps pourquoi le Dante avoit appelé son poëme *Comédie?* Racine fils est un des auteurs qui ont le plus blâmé le Dante à ce sujet. Le Tasse et Maffei ont expliqué pourquoi ce

poëte avoit choisi ce titre. Il avoit établi en principe dans ses ouvrages précédens, qu'il reconnoissoit trois styles : le style sublime, qu'il appeloit autrement tragique; le style *mezzano* ou moyen, qu'il appeloit comique, et le style *infimo* ou inférieur, qu'il appeloit élégiaque. Il donna donc à son poëme le nom de *comédie*, parce qu'il avoit prétendu l'écrire dans le style *mezzano* ou moyen, c'est-à-dire *comique*. Ainsi il n'appeloit ce style *comique*, que par opposition avec le style sublime et le style *infimo*. Je rapporte ici textuellement ce que dit Tiraboschi à cet égard. Ce savant italien ajoute : « Mais les appréciateurs du grand et du beau n'en ont pas jugé ainsi, et ils ont regardé et regardent la *Comédie* du Dante comme un des plus admirables ouvrages qu'ait produits l'esprit humain. »

On trouvera peut-être ici avec plaisir le jugement détaillé que le même Tiraboschi porte sur cet ouvrage.

« Ne parlons pas, dit-il, de la vaste érudition qu'on rencontre dans ce poëme, et qui a fait dire que le Dante étoit éminemment savant en théologie et profond en philosophie, puisqu'il avoit appris de ces sciences tout ce qu'on pouvoit alors en apprendre. Ne considérons *la Comédie* que sous le rapport de la poésie. Je sais que cet ouvrage n'est ni une comédie, ni un poëme épique, ni aucune autre composition régulière; et faut-il s'en étonner? Le Dante n'a pas voulu qu'il en fût autrement. Je sais qu'on y trouve souvent des scènes étranges et invraisemblables; que les images ne sont pas toujours naturelles; qu'il fait parler Virgile comme certainement le poète n'auroit jamais parlé; que les récits ont quelquefois de la longueur, et que dans quelques chants on peut à peine continuer la lecture; que les vers ont souvent une dureté insupportable; que quelques rimes sont forcées et ridicules; qu'enfin le

Dante offre beaucoup de défauts graves qu'un homme de bon sens ne peut jamais excuser : mais au milieu de ces défauts, il faut reconnoître dans ce poète des beautés qu'on désireroit trouver dans nos poètes modernes. Une imagination ardente, un esprit pénétrant, un style souvent sublime, pathétique, plein d'énergie; des images brillantes, des invectives passionnées, des scènes tendres et touchantes, et une foule d'autres beautés qui embellissent ce poëme, ou ce travail poétique, si l'on aime mieux l'appeler ainsi, peuvent assurément compenser les défauts et les taches que présente cet ouvrage.

» Voyons en quel temps écrivoit le Dante? Qu'étoit alors la poésie italienne? qu'étoit-elle, sinon un arrangement mal ordonné de mots rimés, avec des sentimens froids et languissans, des plaintes d'amour, des préceptes de morale dépourvus de toute étincelle poétique? Le

Dante osa, le premier, prendre le ton élevé, chanter des sujets que personne n'avoit osé entreprendre, animer la poésie, et parler un langage jusqu'alors inconnu dans la moderne Italie. Admirons donc en lui ce qu'il est plus facile d'admirer que d'imiter, et pardonnons des défauts qui appartiennent moins au poète qu'à l'époque où il a vécu. »

Tout ce morceau que je traduis fidèlement de Tiraboschi est pensé avec sagesse, et doit plaire aux littérateurs de tous les temps et de toutes les nations.

On a cherché long-temps en Italie à savoir si le Dante avoit inventé toute la fable de la Divine Comédie, ou s'il avoit puisé tant d'idées singulières dans quelqu'auteur précédent de son pays ou de toute autre nation. Il ne faut pas douter d'abord que ce poète n'ait emprunté à Virgile une foule d'images qu'il est aisé de reconnoître dans plusieurs parties de son ouvrage; mais il entreprenoit un long

voyage dans les trois royaumes de l'autre monde, il décrivoit ce voyage comme chrétien, et l'étude de Virgile ne pouvoit pas lui suffire (1).

Suivant ce que dit monsignor Fontanini dans son *Eloquenza italiana*, Malatesta, auteur du dialogue intitulé, *Il Rossi*, prétendoit que le Dante avoit tiré son poëme d'un ancien roman qui a pour titre, *Il Guerrino di Durazzo*, dit *Il Meschino*. Monsignor Bottari combattit cette opinion dans une lettre imprimée à Rome en 1753. Le père Costanzi est du même sentiment que Bottari, et ajoute

(1) Je tire une grande partie des conjectures que j'avance ici, d'un ouvrage intitulé : *Di un antico testo a penna della Divina Comedia di Dante. Lettera di Eustazio Dicearcheo ad Angelio Sidicino.* Roma, 1801. Cet ouvrage intéressant est du père Costanzi, bénédictin. Quand il parut, j'étois à Rome, et je me rappelle qu'il y fit une grande sensation parmi les hommes de lettres et les savans.

que si le Dante eût fait ce larcin littéraire, Ceccho d'Ascoli, son ennemi personnel et dépréciateur impitoyable de son poëme, l'auroit accusé de plagiat, ce qu'il n'a fait jamais. Bottari observe que le roman du *Meschino* a été écrit originairement en provençal, ensuite traduit en toscan après la mort du Dante, et orné d'images et d'épisodes imités de ce poète. Le même Bottari parle ensuite d'un ouvrage plus ancien que celui du Dante, dans lequel ce poète a pu prendre plutôt l'idée de son voyage. Cet ouvrage est la *Vision d'Albéric*, jeune religieux de Mont-Cassin. Albéric, comme le Dante, est ravi en extase, et est conduit dans l'enfer, dans le purgatoire et dans le paradis. Le père Costanzi a lu attentivement le manuscrit qui contient cette vision d'Albéric; il en donne un extrait assez détaillé. Ce manuscrit qui est encore dans la bibliothèque du couvent de Mont-Cassin, y est enregistré sous le

n° 257. Il a été écrit entre 1159 et 1181, sous le pontificat d'Alexandre III, au moins quatre-vingts ans avant la naissance du Dante.

Voici les points de conformité les plus remarquables que les deux ouvrages ont entre eux. Albéric est guidé par S. Pierre, et dit, cap. 2, *Beatus Petrus apostolus ductor itineris mei, mearumque visionum ostentor.* Le Dante est d'abord conduit par Virgile.

Albéric écrit, cap. 7 : *Vidi lacum magnum plenum sanguine ut mihi videbatur, et dixit mihi apostolus, quòd non sanguis, sed ignis est ad cremandos homicidas.* Le Dante voit également une rivière de sang dans son enfer, chant XII.

Chap. 15 de sa Vision, Albéric raconte, que S. Pierre l'ayant quitté pour aller ouvrir à une ame les portes du paradis, un démon d'une figure horrible voulut se saisir de lui, mais que l'apôtre accourut à son secours, et l'arracha des

mains de ce démon. Le Dante éprouve la même crainte, chant XXIII, et Virgile lui rend le même service que S. Pierre avoit rendu à Albéric. Un passage de la Vision, chap. 16, rappelle les chappes de plomb du Dante. Dans un autre morceau, Albéric voit des pécheurs *in morem carnium excocti*. Le Dante imite l'idée, et dit *li lessi dolenti*. Une infinité d'autres morceaux de l'Enfer et du Purgatoire viennent confirmer l'opinion de Bottari et celle du père Costanzi.

Je vais me borner maintenant à citer des passages où le Dante a sans doute trouvé quelques-unes des idées de la troisième partie de son poëme. Albéric répète ce que S. Pierre lui a dit dans le paradis: « S. Pierre m'a beaucoup parlé, il m'a parlé même de quelques hommes qui vivent encore, et m'a ordonné de leur rapporter ce que j'aurois entendu dire d'eux. » Le Dante, chant XXIX du Paradis, fait également parler S. Pierre, et

l'apôtre dit au poète plus de choses qu'il n'en dit à Albéric ; apparemment, ajoute ici le père Costanzi, parce qu'Albéric étoit encore trop jeune (il eut sa vision à neuf ans) et que le Dante étoit dans un âge un peu plus mûr. Enfin, S. Pierre ordonne aussi au Dante de rapporter ce qu'il aura entendu.

Dans le Paradis, Albéric est porté par une colombe ; ce qui a pu donner au Dante l'idée de se faire guider par Béatrix, femme d'une beauté admirable qu'il avoit tendrement aimée, et qu'il supposoit placée dans le ciel au premier rang. J'offrirai encore d'autres rapprochemens plus marqués. Albéric et le Dante s'arrêtent d'abord dans la Lune, de là ils montent de ciel en ciel jusqu'à Saturne, ensuite à l'Empyrée, où ils voient la gloire de Dieu, les anges, les patriarches, les prophètes. Enfin, tous deux raisonnent en astronomie d'après le système de Ptolomée ; seulement le Dante raisonne avec plus de justesse qu'Albéric.

Il est donc à présumer que le Dante a eu connoissance de cette Vision ; mais il a souvent embelli des couleurs de la plus belle poésie, cette invention écrite en prose froide et sans intérêt. Probablement, le poète en allant à Naples en ambassade, a visité le couvent de Mont-Cassin, et y a pris communication de cet ouvrage. Le père Costanzi remarque, que puisque le Dante a dû une partie de la fable de son ouvrage à un enfant de St Benoît, il auroit dû traiter moins rigoureusement les Bénédictins : « mais, ajoute le père Costanzi, allez donc modérer la fougue de cette famille irritable des poètes ; le poète toscan étoit bien de cette famille! »

Un savant italien avec qui je m'entretenois de cette découverte littéraire, qui ne date que du dernier siècle, me dit un jour que peut-être l'auteur de la Vision d'Albério avoit composé cet ouvrage d'après celui du Dante. Cette supposition n'est pas admissible. Le plagiat eût été trop public,

La Divine Comédie fut célèbre dès qu'elle parut; et d'ailleurs que peut-on répondre à des personnes qui montrent un manuscrit authentique du douzième siècle, que tout le monde peut encore voir aujourd'hui à Mont-Cassin ? La gloire du Dante n'est pas ternie par cette découverte : peut-être Homère a-t-il puisé plusieurs de ses images les plus pompeuses dans des poètes obscurs qui l'avoient précédé. On sait que Virgile ne dédaignoit pas le *fumier d'Ennius*. Albéric n'aura jamais en Italie une réputation égale à celle du Dante, et si celui-ci a pu quelquefois imiter le jeune visionnaire bénédictin, il n'a jamais cessé de surpasser son modèle.

La Divine Comédie eut en Italie une si grande réputation, que peu de temps après la mort du poète, on fonda à Florence une chaire dont le professeur étoit chargé de commenter et d'expliquer ce poëme. Le décret qui ordonna la fondation de cette chaire est du 9 août 1373,

cinquante-deux ans après la mort du Dante. Bocace fut le premier à remplir cette chaire avec un traitement annuel de cent florins (1), et il commença à donner ses leçons le 3 octobre de la même année. En 1381, le professeur étoit Antonio Piovano. En 1401, la chaire fut remplie par Philippe Villani.

Bologne imita l'exemple de Florence. Benvenuto de' Rambaldi d'Imola fut chargé d'y *lire* le Dante. Nous devons à cette circonstance le long commentaire qu'il a écrit sur ce poète, en 1389, et suivant d'autres auteurs, en 1375.

Pise fonda aussi, en 1385, une chaire où on *lisoit* le Dante; elle fut remplie par François di Bartolo da Buti, autre commentateur du poète. A la même époque, Sonaro de Vérone *lisoit* le Dante à Venise. En 1399, Philippe de Regio le *lisoit* à Plaisance.

---

(1) Manni Stor. del Decamer., p. 1, c. 29.

Nous trouvons la trace des scènes du poëme du Dante dans les fêtes qu'on donna à Paris, à l'entrée de la reine Isabeau de Bavière, vers 1385, et dans celles que Catherine de Médicis fit célébrer avant la Saint-Barthélemi, en 1572. Il n'étoit pas étonnant qu'une reine florentine, qui avoit une foule de Florentins à sa cour, affectionnât les idées du poète qui étoit l'honneur et l'illustration de la Toscane. D'un autre côté, nous ne trouvons aucune citation des vers du Dante dans les ouvrages de Montaigne, qui a cependant voyagé en Italie, où il a vu le Tasse. Grangier semble chercher à venger le poète toscan, en parlant de lui, vers le même temps, avec la plus haute admiration. Plus tard, Boileau ne fait pas mention du Dante; Voltaire ne le nomme pas dans son Essai sur la poésie épique; Racine fils, dans sa traduction de Milton, traite la Divine Comédie avec une extrême rigueur : il finit par dire que ce poëme

n'est certainement ni épique, ni héroïque, mais souvent, en sujets très-sérieux, fort comique. Chabanon porte ce jugement du Paradis : « Le Paradis du Dante ressemble à son Purgatoire : ce sont des fictions et des allégories du même genre. Le poète voit successivement la gloire des Saints, celle des Anges, de la Vierge, et enfin celle de Dieu même. C'est par-là qu'il finit, sans dire comment sa vision cesse, ni comment il revient sur la terre. » Chabanon n'a certainement pas lu le Paradis du Dante. Il avoit lu et bien lu l'Enfer, dont il donne une analyse plus détaillée et plus fidèle, et dont il traduit en bons vers quelques morceaux, entr'autres le bel épisode d'Ugolin. Moutonnet de Clairfons s'exprime ainsi, relativement à la troisième partie de la Divine Comédie : « Le Paradis est également l'ouvrage d'un grand poète ; il étincelle de beautés sans nombre ; rien de plus brillant, rien de plus majestueux ;

les expressions répondent à la grandeur du sujet ; elles sont pompeuses, sublimes et enflammées. Une harmonie divine se fait entendre continuellement dans le séjour, dans le palais étincelant et radieux de la gloire et de la majesté éternelles : on est ébloui d'une vive lumière, on est inondé d'un torrent de délices, et l'on participe en quelque sorte au bonheur des prédestinés.

» Il faut cependant convenir que le Dante n'a pas autant de goût que de génie, et que son poëme se ressent en quelques endroits du siècle de barbarie pendant lequel il fut composé. C'est moins la faute du poète que celle de son siècle. Cette triple comédie ressemble à ces anciennes et immenses basiliques, à ces temples majestueux, augustes et gothiques. Ils étonnent et surprennent par leur vaste étendue, par leur prodigieuse élévation, et par leur structure hardie et solide, légère et durable, mais trop surchargée d'ornemens super-

flus, mesquins, grotesques et puérils. La vraie perfection demande que le génie soit conduit et dirigé par le goût, et qu'à son tour le goût soit échauffé par la flamme du génie. C'est cet heureux accord, c'est cette union rare et précieuse qui enfante les chefs-d'œuvre dans tous les genres. »

Moutonnet de Clairfons parle ainsi sans passion, et avance des idées sages, noblement exprimées, qui rappellent le jugement de Tiraboschi cité plus haut.

J'ai mentionné dans l'introduction de cet ouvrage l'opinion générale de Rivarol sur la Divine Comédie; je crois pouvoir annoncer ici deux ouvrages inédits qui auront sans doute un grand succès. On assure que M. Biagioli prépare à Paris un nouveau commentaire sur la Divine Comédie. On attend avec impatience ce travail que l'on dit avoir été composé dans le meilleur esprit de critique, et être propre à augmenter la réputation

de cet estimable littérateur. Nous allons aussi jouir du fruit des veilles de M. Ginguené, membre de l'Institut, sans contredit l'écrivain français qui s'est occupé avec le zèle le plus infatigable des lettres italiennes, et sans doute celui qui, dans cette partie, a montré le plus de talent, d'instruction et de goût. Trois volumes de son Histoire de la Littérature d'Italie vont paroître incessamment; dans ces volumes il est naturellement question de la Divine Comédie. J'ignore si nous avons tous deux considéré le Dante sous le même rapport, si nous avons puisé aux mêmes sources, consulté les mêmes commentaires. J'ai fait usage de ceux de Benvenuto d'Imola, de Landino, de Vellutello, de Daniello, de Dolce, de Volpi, de celui de l'académie de la Crusca, etc., mais plus particulièrement de celui du père Pompée Venturi, de la Compagnie de Jésus, édition de Venise, 1751; de celui du père Lombardi, mineur con-

ventuel, édition de Rome, 1791; et enfin de celui de M. Louis Portirelli, professeur au lycée de Brera, édition de Milan, 1804. Je me suis écarté quelquefois du sentiment de ces commentateurs, et j'ai rendu compte de mes motifs dans les notes. On dit que M. Ginguené a donné une analyse de toute la Divine Comédie, et comme je ne puis présenter ici qu'une esquisse très-imparfaite des deux premières parties, j'invite les personnes qui désireront prendre une idée précise du poète toscan, à lire dans M. Ginguené l'analyse de la première et de la seconde partie: elle facilitera encore plus l'intelligence de la troisième.

Je dois maintenant, en sollicitant l'indulgence de ceux qui liront cet ouvrage, les prévenir de ne pas s'étonner du style que j'ai dû adopter pour traduire fidèlement le Dante, et pour éviter les périphrases sans nombre que l'explication du texte sembloit demander trop souvent. Je

conjure donc les lecteurs de cette traduction de ne pas m'accuser si j'ai conservé à une foule de mots l'acception que leur a donnée le Dante, acception que nous ne sommes pas convenus de leur conserver toujours dans notre langue. Le poète appelle les ames qu'il rencontre des *substances*, des *lueurs*, des *splendeurs*, des *flammes*, des *rubis*, des *topases;* il se sert du mot *amour* dans un sens tout à fait mystique : il considère sous un autre point de vue ces mots, *vertu*, *excellence*, *nature*, *intelligence*, *lumière*, *sphère*, *étoile*, *puissance*, etc. Il a une langue qui lui est particulière : il faut s'accoutumer à cette langue étrange. On eût détruit tout le charme de l'original, si l'on eût voulu adapter le style du poète à nos mœurs, à nos habitudes. J'ai aussi, avec un auteur comme le Dante, préféré toujours la fidélité à l'élégance. Ce poète n'est pas assez connu de nous : il faut d'abord qu'on le connoisse. Une main plus habile que la mienne re-

tracera plus tard ses idées avec plus de grace et de noblesse : il étoit d'abord important qu'on les comprît, qu'on les goûtât, qu'on jugeât le génie de l'auteur. Pour nous, son ouvrage est en grande partie un ouvrage nouveau. Sans cette fidélité, qui a elle-même ses écueils, quelle idée nos littérateurs se formeroient-ils du talent de ce poète, surtout dans les descriptions de scènes douces et attendrissantes? Sous ce dernier rapport le Dante n'est pas assez connu ! Je n'ai que très-peu écrit jusqu'à ce moment, et si je me suis trompé, je puis facilement obéir aux conseils de la critique et de l'amitié, et prendre une meilleure route : je me borne à répéter que tout mon désir a été de rappeler à ma patrie un auteur que nos voisins placent au premier rang, un poète courageux qui, suivant la belle expression de Chabanon, *en s'élevant, souleva avec lui tout son siècle.*

ANALYSE

Du poëme de l'Enfer et du poëme du Purgatoire.

La Divine Comédie se composant de cent chants, les trente-quatre premiers appartiennent à l'Enfer, les trente-trois suivans au Purgatoire, et les trente-trois derniers au Paradis.

Dans le chant premier, qui sert d'introduction à tout l'ouvrage, le poète s'est égaré au milieu d'une forêt obscure. Il trouve des bêtes féroces qui l'empêchent de franchir une montagne. Il rencontre bientôt Virgile qui lui est envoyé par Béatrix, protectrice du poète dans le ciel, et lui promet de lui faire voir les peines de l'enfer et le purgatoire, et qui lui annonce qu'ensuite il pourra voir le paradis sous la conduite d'une ame plus digne que lui de l'y conduire; c'est-à-dire, sous la conduite de Béatrix.

Successivement les deux poètes fran-

chissent la porte de l'enfer; ce séjour terrible se compose de dix grandes parties. Il a un vestibule et neuf cercles distincts, qui sont tous concentriques, et diminuent à mesure qu'on avance vers le centre de la terre, ainsi que dans un entonnoir ou un cône renversé.

Après avoir passé la redoutable porte des enfers, les poètes trouvent le vestibule coupé en deux par l'Achéron qui coule au milieu. La première moitié, avant qu'on ait traversé le fleuve, renferme les âmes qui n'ont eu ni vertus, ni vices; la seconde moitié, après qu'on a traversé le fleuve, forme les limbes, où sont ceux qui sont morts sans avoir reçu le baptême. Les limbes sont le premier cercle. Les poètes descendent ensuite dans le second cercle, où sont les luxurieux; dans le troisième, où sont les gourmands; dans le quatrième; où sont les avares et les prodigues; dans le cinquième, où sont les vindicatifs; dans le sixième, qui renferme les

hérésiarques. Ils trouvent plus bas d'autres genres de crimes, et enfin Lucifer qui est au fond du goufre, au-dessous des traîtres. Les deux poètes gravissent ensuite un sentier qui s'offre devant eux, et sortent de l'enfer, *pour revoir le ciel et les étoiles*. Il est à remarquer que les trois parties du poëme se terminent par ces mots *le stelle, les étoiles*.

Dans le premier chant du Purgatoire, qui est le trente-cinquième de l'ouvrage, le poète, toujours accompagné de Virgile, rencontre Caton d'Utique, qui leur indique le chemin qu'ils doivent suivre pour monter au purgatoire, placé sur une haute montagne, en opposition avec l'enfer qui est au centre de la terre. Ils rencontrent successivement les hommes superbes, les négligens. Ils arrivent à la porte du purgatoire. La porte s'ouvre devant eux, et se ferme avec fracas quand ils sont passés. Ils rencontrent les envieux. Ils continuent de s'élever, et trouvent les avares,

les gourmands, les luxurieux, c'est-à-dire ceux qui ont eu ces vices tempérés par quelques vertus. Au haut du purgatoire est le paradis terrestre. Dans le vingt-sixième chant, ils trouvent parmi les luxurieux, Arnaud, provençal. Le Dante l'interroge, et Arnaud lui répond par huit vers en patois de ce pays. Dans le trentième chant, Béatrix, qui a envoyé Virgile au secours du Dante, descend du ciel, et fait au poète mille reproches, de ce qu'après la mort de son amie, il a eu sur la terre une conduite différente de celle qu'elle lui avoit tracée.

Le Dante avoue sa faute; il boit de l'eau du fleuve Léthé. Béatrix lui demande alors pourquoi il ne lui parle pas avec liberté: il répond qu'elle connoît son désir. Il boit ensuite de l'eau du fleuve Eunoé; il sort de ses eaux aussi frais que ces plantes qui renaissent au printemps, et il devient digne d'être élevé, sous la conduite de Béatrix, jusqu'au séjour des *étoiles*.

TABLE

DES ARGUMENS.

CHANT PREMIER.

CHANT II.

CHANT III.

CHANT IV.

CHANT V.

CHANT VI.

CHANT VII.

CHANT XII.

CHANT XIII.

CHANT XIV.

CHANT XV.

CHANT XVI.

CHANT XVII.

CHANT XXII.

CHANT XXIII.

CHANT XXIV.

CHANT XXV.

CHANT XXVI.

CHANT XXVII.

CHANT XXVIII.

CHANT XXIX.

CHANT XXX.

CHANT XXXI.

CHANT XXXII.

CHANT XXXIII.

FIN DE LA TABLE DES ARGUMENS.

LE PARADIS.

POËME.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

CETTE Planche, représentant le voyage de l'auteur en paradis où il est conduit par une ame bienheureuse qu'il nomme Béatrix, est la même planche que celle qui est jointe à l'édition du père Lombardi, Rome, 1791, et à celle de M. Portirelli, Milan, 1804. Le *B* signifie *Béatrix*, le *D* signifie *Dante*. On y suit le système de Ptolomée. La terre est au milieu de l'univers; au centre de la terre est l'enfer. Au milieu de la terre s'élève une montagne qui est le purgatoire, au haut duquel est le paradis terrestre. Ensuite les différentes sphères connues du temps du Dante, exécutent, chacune dans leur orbite, leur mouvement de rotation journalier autour de la terre.

LE PARADIS.

POËME

DU DANTE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Le poète expose dans ce chant qu'il est monté vers le premier ciel, sous la conduite de Béatrix ; il y conçoit plusieurs doutes que son guide s'empresse de résoudre.

La gloire de celui qui met tout en mouvement, pénètre dans l'univers, mais sans répandre partout le même éclat. J'ai parcouru le ciel, qui brille le plus de sa lumière, et j'ai vu des choses que ne sait et ne peut redire le mortel qui descend de si haut. L'intelligence s'approchant en liberté de l'objet de ses désirs, s'élève tant, que la mémoire ne peut plus revenir en arrière ; cependant les

flamme ; peut-être, après moi, des prières plus éloquentes seront-elles plus favorablement écoutées par le dieu de Cyrrha.

La lumière du monde se montre aux mortels par des portes diverses ; mais, quand elle sort par celle où quatre cercles se réunissent, elle ordonne et dispense sa vertu dans l'univers, avec une influence plus heureuse. D'un côté, commençoit le jour, de l'autre, régnoit une nuit profonde. Toute une partie de l'hémisphère étoit déjà blanchie par l'aurore, l'autre étoit plongée dans les ténèbres, quand je vis Béatrix tournée à gauche, regarder attentivement le soleil. Jamais l'aigle n'osa le fixer avec tant d'assurance. Comme un rayon revient, par la répercussion, au point lumineux d'où il est parti, ainsi qu'un pèlerin qui a terminé son voyage, de même l'action de Béatrix se réfléchissant dans mes yeux, frappa ma pensée, et me disposa à m'écarter des habitudes des hommes, et à fixer aussi mes regards sur le soleil. Dans le séjour où je me trouvois, Dieu accorde des facultés que nous n'avons pas sur la terre, où tout est proportionné à nos foibles moyens. Mais je ne pus long-temps soutenir l'éclat de cet

astre : j'y distinguai cependant comme un fer rougi qu'on retire du feu, et il me sembla, en voyant cette double lumière, que Dieu, qui en a la puissance, avoit orné le ciel d'un second soleil.

Béatrix continuoit d'avoir les yeux attachés sur le char éternel. J'en détournai les miens, pour les reporter sur elle, et en la considérant, je sentis en moi-même que je devenois tel que Glaucus, quand il goûta cette herbe qui lui fit partager la divinité des dieux marins. Qui pourroit exprimer, par des paroles, cette faculté de monter de la nature humaine à la nature divine ! Que cet exemple encourage celui à qui la grace permettra de connoître, par l'expérience, une si haute félicité !

Amour sacré, qui gouvernes le ciel, tu sais que je dois tant de bonheur à tes divins rayons ! ô le plus cher objet de mes vœux, quand j'admirai cette révolution des cieux que tu diriges, cette harmonie que tu guides et que tu tempères, il me parut que la flamme du soleil allumoit un immense espace du ciel : jamais pluies et fleuves ne formèrent un lac aussi étendu. Tant de splendeur, et la nou-

veauté du spectacle, me donnèrent un désir violent d'en connoître la cause.

Béatrix lisoit en moi, comme moi-même. Avant que je la priasse de satisfaire ma curiosité, elle ouvrit la bouche, et me dit : « Tu te livres à l'erreur, avec tes fausses idées ; tu ne vois pas ce que tu verrois, si tu les avois éloignées. Tu n'es plus sur la terre : la foudre, formée dans la région où tu vas maintenant, n'a pas été lancée aussi rapidement que tu as été porté dans ce séjour. »

Mon premier doute ayant cédé à ce peu de paroles accompagnées d'un gracieux sourire, j'eus bientôt un doute nouveau. « Je me suis reposé de mon admiration, dis-je à Béatrix ; maintenant je cherche à comprendre comment je m'élève au-dessus de ces corps si légers. » Elle soupira, porta ses yeux sur moi avec cet air d'une mère tendre qui plaint le délire de son fils, et parla ainsi : « Toutes les choses ont un ordre entr'elles, et cet ordre fait que l'univers ressemble à Dieu. Ici, les hautes créatures voyent la marche de l'effort éternel, qui est le but où tendent toutes les règles établies.

» Dans cet ordre, les natures s'inclinent par

différentes voies. Elles s'éloignent plus ou moins du point où elles commencent; de-là elles s'étendent, par diverses issues, dans la grande mer de l'être, avec un instinct particulier qui ne quitte jamais chacune d'elles.

» L'une porte le feu vers la lune, l'autre agit sur le cœur des humains; celle-ci environne la terre de toutes parts, celle-là met en mouvement, non-seulement les créatures qui n'ont pas d'intelligence, mais encore celles qui ont le don de la raison et de l'amour. La Providence, qui l'ordonne ainsi, fait sans cesse briller sa lumière dans le ciel au-dessous duquel est le mobile qui a le plus de rapidité. C'est-là que nous porte en ce moment cette même vertu qui atteint le but fixé, en suivant des lois qu'on ne voit jamais s'interrompre.

» Il est vrai que les choses terrestres contrarient quelquefois cette puissance; alors la créature qui a la faculté de ne pas toujours obéir, abandonne la juste direction, et elle est entraînée loin du vrai chemin, par l'attrait d'un faux plaisir, comme la foudre est précipitée vers la terre, par le choc d'un nuage.

» Tu ne dois pas plus être étonné d'avoir été élevé si haut, que tu ne le serois de voir un fleuve descendre d'une montagne ; et ce seroit un prodige, si, n'éprouvant aucun obstacle, tu t'étois arrêté plus bas, comme il y auroit lieu d'être surpris, si la flamme restoit attachée à la terre. »

Béatrix se tut, et reporta ses yeux vers le ciel.

CHANT II.

ARGUMENT.

Le poète monte avec Béatrix dans le corps de la lune. Là il demande ce qui produit les taches qu'on aperçoit dans cette planète ; Béatrix lui en explique la cause.

O vous, qui montés sur une frêle barque suivez mon vaisseau, pour écouter mes chants, retournez à vos rivages, ne vous avancez pas, de peur de vous égarer si vous perdiez mes traces ! On n'a jamais parcouru les mers que je parcours aujourd'hui. Minerve enfle mes voiles, Apollon me conduit, et les neuf Muses me montrent l'étoile du nord. Mais vous qui, de bonne heure, avez aimé à vous nourrir du pain des Anges, nourriture spirituelle dont on ne peut se rassasier parmi les hommes, hasardez-vous dans la haute mer, et suivez le sillon que trace mon

vaisseau sur l'onde, qui reprend d'elle-même son niveau. Les héros qui passèrent à Colchos, quand ils virent Jason forcer les taureaux furieux à cultiver la terre, ne furent pas émerveillés autant que vous allez l'être.

Le désir continuel et créé avec nous de voir le royaume dont Dieu est la forme, nous emportoit avec cette vélocité que le ciel met à tourner sur lui-même. Béatrix avoit les yeux fixés en haut; je la considérois, et peut-être en aussi peu de temps qu'il en faut pour placer un trait et le lancer, je me vis arrivé dans un lieu, où je fus frappé d'un spectacle admirable. Béatrix, à qui aucune de mes pensées ne pouvoit être cachée, se tournant vers moi, aussi gracieuse que belle : « Élève, me dit-elle, ton ame reconnoissante jusqu'à Dieu, qui nous a transportés dans la première étoile. »

Il me paroissoit qu'elle étoit recouverte d'un nuage lucide, épais, solide et poli, semblable à un diamant qu'auroit frappé le soleil. La perle éternelle nous reçut, comme l'eau reçoit un rayon de lumière qui ne trouble pas sa surface. On s'étonnera que je n'aie pas éprouvé ce contact qu'éprouve un

corps qui en choque un autre; et l'on en désirera plus vivement connoître cette essence où notre nature s'unit à Dieu. Là, ce que nous croyons par la foi, sans démonstration évidente, nous sera révélé d'une manière aussi parfaite, que la vérité première connue de tous les hommes. « O mon divin guide, répondis-je, aussi reconnoissant que je puis l'être, je rends grace à Dieu, qui du monde mortel m'a transporté dans ce séjour; mais dites-moi maintenant quelles sont les taches de ce corps, qui là-bas font inventer des fables sur Caïn. » Béatrix sourit, et parla ainsi : « Tu ne dois pas t'étonner si l'homme, qui ne juge que par les sens, est exposé à se tromper : lorsque les sens conduisent seuls la raison, elle n'a que des vues bornées; mais toi, de toi-même, que penses-tu? » Je répondis : « La différence que j'aperçois ici me semble devoir être attribuée à des corps clairs et obscurs. — Non, répliqua-t-elle, je vais dissiper ton erreur; écoute l'argument que je lui opposerai. La huitième sphère a plusieurs étoiles de splendeur et de grandeur différentes. Si des corps clairs ou obscurs étoient la cause de ce que tu as re-

marqué, alors il n'y auroit qu'une même et seule vertu distribuée dans toutes ces étoiles. Or, des vertus diverses sont le fruit de principes créateurs; et, selon toi, tous ces principes se réduiroient à un seul. Si des corps clairs produisoient ces taches brunes, alors, ou la planète de la lune seroit privée de sa matière en quelques points de son extension, ou, devenue semblable au corps de l'animal, qui offre d'abord la partie grasse, et ensuite les chairs, elle changeroit ainsi de couleur dans quelques parties de son étendue. D'ailleurs, si des corps clairs étoient la cause de ces taches, on en auroit la preuve à chaque éclipse de soleil, parce que la lumière passeroit à travers la lune, comme à travers tous les corps diaphanes, ce qui n'arrive pas. Il faut réfuter l'autre argument, et si je parviens à le détruire, tu conviendras que ton opinion n'aura pas été juste. Si la lumière ne traverse pas la lune, c'est qu'il y a un point où un corps dense ne la laisse plus passer, et alors le rayon revient sur lui-même, comme la couleur revient par un verre auquel adhère le vif-argent. Tu diras que le rayon paroît ici plus obscur qu'en d'autres parties, parce

qu'il est réfléchi à une plus grande profondeur; mais l'expérience, qui vous est si utile dans vos arts, peut tout expliquer. Prends trois miroirs, places-en deux à une même distance; mets au milieu le troisième, que tu tiendras plus éloigné, fixe la vue entre les deux premiers, tourné directement vers eux; fais apporter derrière toi un flambeau, dont la lumière, répercutée par les trois miroirs, puisse revenir à toi; tu reconnoîtras, alors, que le miroir le plus éloigné brille d'une lumière moins étendue, mais aussi vive que celle des miroirs qui sont plus près de toi. Maintenant, ainsi que des lieux que couvre la neige, sont privés de sa couleur et de sa froidure, à la première influence de la chaleur, de même ton esprit, dégagé de sa fausse pensée, recevra un tel éclat, que tu seras sur-le-champ convaincu.

» Dans le ciel de la divine paix se meut un corps qui en sa vertu renferme tout son être; le ciel qui suit répartit cet être entre diverses essences, qu'il distingue et qu'il contient. Les cieux intérieurs combinent différemment leurs distinctions particulières, et les dirigent vers le but qui leur est marqué.

Ces organes du monde, ainsi que tu le vois, descendent, de degré en degré, devenant successivement des effets et des causes. Observe bien comme je vais droit à la vérité que tu désires ; tu sauras ensuite te suffire à toi-même. Il convient que tu doives aux moteurs bienheureux la connoissance du mouvement et de la vertu des sphères, comme on doit au maréchal la connoissance de l'art du marteau.

» Le huitième ciel, que tant de feux rendent si beau, prend l'image de la haute intelligence qui décide son mouvement. L'ame, dans votre poussière, se répand en différens membres et en diverses puissances ; c'est ainsi que cette intelligence suprême développe sa bonté multipliée sur les étoiles, en se tournant sur son unité. Chaque vertu forme une ligue particulière avec le corps précieux qui lui fait opérer ses effets, comme la vie, en vous, se lie à votre ame. Cette vertu mêlée à chaque étoile, par l'heureuse nature dont elle dérive, brille comme la joie dans un œil satisfait. De cette vertu, et non de corps denses ou clairs, provient ce qui te paroît différent entre une lumière et une autre nature de lumière. Cette

vertu est le principe formel qui, d'accord avec sa puissance, produit ces corps remarquables par leur clarté et leur densité. »

CHANT III.

ARGUMENT.

Le Dante rencontre dans la lune les ames de celles qui, sur la terre, ont fait le vœu de virginité, et que la violence a contraintes à le rompre. Il trouve parmi elles Piccarda, sœur de Forèse, qui lui raconte son histoire et celle de Constance, fille de Roger, roi de Sicile, et épouse de l'empereur Henri v.

Béatrix, ce soleil qui m'inspira d'abord un si violent amour, m'avoit découvert, par ses explications, de hautes vérités, et, voulant me confesser vaincu et persuadé, je levai la tête, pour lui parler; mais il s'offrit à moi un spectacle qui m'occupa tout entier, et je ne pensai plus à ce que j'allois lui avouer. Si nous regardons une source pure et tranquille, dont il soit facile d'apercevoir le fond, les images reviennent à nos yeux plus affoiblies que l'éclat d'une perle

qui orne une surface blanche ; telles je vis des ombres qui paroissoient prêtes à parler. Je tombai alors dans l'erreur contraire à celle qui abusa Narcisse, sur le bord de la fontaine. Aussitôt que je les eus remarquées, pensant qu'elles étoient réfléchies par un miroir, je tournai les yeux, pour savoir de qui je rencontrois l'image ; mais ne voyant rien, je les ramenai sur mon guide fidèle, qui sourioit, et dont les regards étinceloient d'une splendeur sacrée.

« Ne t'étonne pas, dit Béatrix, de me voir sourire de ton jugement puéril : tu n'as pas encore trouvé la vérité. Les figures que tu aperçois sont de vraies substances reléguées ici, pour n'avoir gardé leurs vœux qu'imparfaitement. Parle avec elles, écoute-les, et apprends que la lumière véritable qui les éclaire ne leur manque jamais. » Je m'adressai donc à l'ombre qui sembloit la plus disposée à converser, et, du ton d'un homme que trop de précipitation embarrasse, je parlai en ces termes : « O toi, splendeur si heureusement née, qui dois aux rayons de la vie éternelle une douceur qu'on ne sait pas comprendre, quand on ne l'a pas sentie, daigne

me dire ton nom et le sort de tes compagnes. L'ombre me répondit d'un air satisfait : « Notre charité ne repousse jamais une volonté raisonnable. Elle est conforme à celle de Dieu, qui veut que toute sa cour lui ressemble. Dans le monde, je fus religieuse. Si tu m'examines bien, je ne te serai pas inconnue, quoique je sois devenue plus belle : tu reconnoîtras que je suis Piccarda. J'ai été placée ici avec ces autres bienheureux, dont je partage la félicité dans la sphère la plus tardive. Nos affections, enflammées seulement d'une charité et d'un amour qu'elles doivent à l'esprit saint, sont contentes du séjour que Dieu leur a destiné, et ce sort, qui paroît si peu favorable, nous est réservé, parce que nous avons manqué en partie à nos vœux. »

Je dis à Piccarda : « Sur ces figures admirables, brille je ne sais quoi de divin, qui les change au premier abord. Ma mémoire ne m'a pas servi promptement, mais ce que tu m'annonces vient m'aider, et il m'est plus aisé de te reconnoître. Réponds, toi et les ombres qui jouissent d'un tel bonheur, désirez-vous un lieu plus élevé, pour mieux contempler Dieu, et posséder encore plus son

amour? » D'abord elle sourit, ainsi que ses compagnes; ensuite, aussi joyeuse que dans le premier feu de l'amour divin, elle répondit: « Frère, une vertu de charité guide notre volonté; elle ne lui laisse désirer que ce que nous avons, et ne nous donne la soif d'aucun autre avantage. Si nous voulions être plus élevées, nos désirs ne seroient plus en harmonie avec Dieu, qui nous voit ici; de tels désirs ne sont pas permis dans les sphères célestes. Remarque bien leur nature: il faut parmi nous vivre dans l'esprit de charité. La forme de l'être bienheureux demande que nous nous soumettions à la puissance divine, et toutes nos volontés ici n'en font qu'une. Dans ce royaume, nous sommes rangées de degré en degré; ce qui plaît au roi qui nous gouverne, plaît à tout le royaume: sa volonté est notre paix; elle est cette mer où se rend tout ce que sa grandeur a créé, et tout ce que fait la nature. » Je vis bientôt que tout lieu dans le ciel étoit un paradis, quoique la grace du bien suprême y distribuât différemment ses faveurs.

On refuse le mets dont on est rassasié; on demande une seconde fois de celui qui plaît

encore ; ainsi mes gestes et mes paroles firent comprendre à Piccarda que j'étois satisfait de sa réponse, mais que je voulois apprendre quels étoient les vœux qu'elle avoit formés, sans pouvoir les accomplir. Elle daigna me dire : « Une vie sainte, un mérite éminent, placent au ciel, plus haut que nous, une femme dont sur la terre on suit la règle, quand on a pris son voile avec l'habit de son ordre, et qu'on a juré de ne plus vivre et de ne plus dormir, jusqu'à la mort, qu'auprès de l'époux qui forme et accepte tous les vœux dictés par sa charité. Pour la suivre, encore jeune j'ai fui le monde, je me suis enfermée sous son habit, et j'ai promis d'observer ses statuts : mais les hommes, plus accoutumés au mal qu'au bien, m'ont enlevée de ma clôture, qui m'étoit si chère, et Dieu sait depuis à quelle vie je me suis dévouée. Cette autre splendeur qui se montre à ma droite, et qui brille de toute la lumière de notre sphère, a été, comme moi, une religieuse, et on lui a ôté par force l'ombre du voile sacré : mais quand elle fut rendue au monde, contre tout bon usage, et contre sa volonté, elle ne quitta jamais le voile dans son cœur. Cette splen-

deur est la grande Constance de Souabe, qui mit au monde le troisième et le dernier rejeton de cette orgueilleuse famille. »

Piccarda cessa de parler, et commença à chanter :

« Je vous salue, Marie. »

En chantant elle disparut, comme un corps grave qui tombe dans une eau profonde. Mes yeux la suivirent quelque temps, et après l'avoir perdue, se tournant vers le signe d'un désir bien plus louable, ils se dirigèrent sur Béatrix. Mais celle-ci, alors, jeta de tels éclairs, que ma vue ne put les supporter, et je lui adressai plus tard la demande que j'avois à lui faire.

CHANT IV.

ARGUMENT.

Le Dante se trouvant encore dans la planète de la lune, Béatrix lui apprend où est le séjour des bienheureux, et lui explique la différence qui existe entre la volonté mixte et la volonté absolue ; il demande ensuite si l'homme qui a rompu ses voeux, peut offrir une satisfaction, en rappelant de bonnes actions qui trouvent grace devant Dieu.

TEL qu'un homme placé entre deux mets qui excitent également l'appétit, et libre de choisir celui qui lui plaira, mourra souvent de faim avant d'avoir fait un choix ; tel qu'on voit un chien rester incertain entre deux biches qu'il vient de découvrir, ou un agneau, entre deux loups, ne savoir lequel des deux il doit le plus craindre ; de même, je gardois le silence entre deux doutes qui me tourmentoient, et je ne puis me blâmer, parce qu'un

tel état devenoit nécessaire : mais mon désir étoit peint sur ma figure, et elle interrogeoit plus vivement que je n'aurois pu le faire avec des paroles.

Béatrix agit comme Daniel, lorsqu'il apaisa la colère de Nabuchodonosor, qui avoit rendu ce prince injuste et méchant : « Je vois bien, me dit-elle, que tu es occupé de désirs différens, et qu'une inquiétude fatigante te presse et t'agite ; tu argumentes ainsi : Si la bonne volonté dure toujours, par quelle raison la violence des autres me fait-elle perdre le fruit de mes mérites ? Ton autre doute vient de ce que tu crois, suivant l'opinion de Platon, que les ames retournent vers les étoiles. Voilà les questions qui te tiennent en suspens ; je traiterai d'abord celle qui me paroît avoir le plus de fiel.

» Celui des Séraphins qui participe le plus à la lumière de Dieu, Moïse, Samuel, les deux saints Jean, Marie elle-même, n'ont pas, dans un autre ciel, des places différentes de celles des esprits qui t'ont apparu, et ne doivent pas y demeurer plus ou moins d'années. Tous habitent le premier ciel : il n'y a de différence que dans le bonheur qu'ils ont de

participer davantage à l'esprit éternel. Ces ombres se sont montrées ici, non parce que cette sphère leur est spécialement réservée, mais pour te faire voir quelle est celle de toutes les sphères, qui est la moins belle. Il faut parler ainsi à votre esprit; il ne comprend que ce que l'on soumet à ses sens; c'est pourquoi la sainte écriture condescend à vos facultés, et entend toute autre chose, quand elle donne à Dieu des pieds et des mains. L'église représente aussi avec une figure humaine, Gabriel, Michel, et l'ange qui guérit Tobie.

» Ce qu'on voit ici n'a aucun rapport avec ce que Timée pense des ames. Timée sent comme il parle. Il dit que chaque ame retourne à son étoile; il croit qu'elle en est provenue, quand la nature l'a placée dans un corps. Peut-être Timée exprime-t-il mal son opinion, et ne faut-il pas tout-à-fait la combattre. S'il entend que les bonnes ou les mauvaises influences retournent aux étoiles comme à leur principe, sa pensée est vraie en quelques points. Cette opinion, mal interprétée, a troublé presque tout le monde, qui a couru adorer Jupiter, Mars et Mercure.

» L'autre doute qui t'agite présente moins de danger, et sa malignité ne pourroit t'éloigner de moi. Que notre justice paroisse injuste aux yeux des mortels, c'est un argument que la foi peut hasarder, et non pas une hérésie. Votre entendement pénètre jusqu'à cette vérité; aussi je vais te satisfaire.

» S'il n'y a de véritable violence, que lorsque la victime qui souffre n'accorde rien à celui qui veut la contraindre, ces ames ne peuvent apporter aucune excuse. On ne peut éteindre une volonté qui résiste ; elle est comme le feu, qui revient toujours à sa tendance naturelle, quelqu'obstacle qu'on lui oppose. Si la volonté se plie, ou peu, ou beaucoup, alors il semble qu'on cède à la violence. Ces ombres ont agi ainsi, puisqu'elles pouvoient retourner à leur sainte demeure. Suppose leur volonté ferme et inébranlable, comme celle de Laurent sur le gril, ou celle de Mucius, si sévère pour sa propre main ; cette volonté les auroit ramenées, au premier moment de liberté, dans le chemin dont elles avoient été détournées : mais un caractère aussi énergique est trop rare. Cette explication, si tu l'as bien saisie, doit détruire l'argument qui

t'auroit encore plusieurs fois embarrassé.

» Un autre doute vient à la traverse dans ton esprit, et tu n'en pourrois sortir seul sans une grande fatigue. Je t'ai appris qu'une ame bienheureuse ne pouvoit mentir, parce qu'elle étoit sans cesse auprès de la source de la vérité, et Piccarda t'a dit que Constance avoit toujours gardé son voile dans son cœur; il semble donc qu'il y ait entre elle et moi quelque contradiction. Frère, il arrive souvent que pour fuir un danger, on fait, contre son gré, ce qu'il ne convient pas de faire, comme Alcméon, qui, sur la prière de l'ombre de son père, osa tuer sa mère, et se montra impie, pour ne pas méconnoître la piété filiale. A cet égard, je veux que tu observes que la volonté, si elle se prête à la force, ne permet plus d'excuser les offenses. La volonté, quand elle est absolue, ne consent pas au mal; elle y consent, en tant qu'elle pense que si elle résiste, elle se prépare plus d'affliction. Quand Piccarda s'exprime comme elle l'a fait, elle entend parler de la volonté absolue, et moi j'entends parler de la volonté relative. Toutes deux nous avons raison. »

Telles furent les paroles de Béatrix ins-

pirée de l'esprit saint. Elles jaillirent de cette fontaine pure d'où émane toute vérité; et ainsi mes doutes furent éclaircis.

« O amante du premier amour ! O divinité, m'écriai-je, dont l'éloquence m'inonde et me remplit du plus ardent enthousiasme, mon affection n'est pas si profonde qu'elle puisse te rendre grace pour grace ! Que celui qui voit et qui peut, réponde pour moi ! Notre entendement n'est jamais satisfait, s'il n'est éclairé de la vérité, hors de laquelle ne s'étend aucune autre vérité : lorsqu'il l'a découverte, et qu'il peut l'atteindre, il s'y retranche, comme la bête sauvage dans son antre; sinon chacun de nos désirs seroit inutile. Mais ensuite le doute naît au pied de la vérité, comme une espèce de rejeton, et naturellement ils s'élèvent tous deux, en entrelaçant leurs rameaux.

» Vos réponses m'invitent et m'encouragent à vous demander avec respect, ô femme bienheureuse, l'explication d'une autre vérité qui n'est pas encore bien éclaircie pour moi. Je veux savoir si l'homme qui a rompu ses vœux, peut vous satisfaire par de bonnes actions qui trouvent grace devant vous. »

Béatrix jeta sur moi des regards pleins d'étincelles d'amour et de divinité. Ma vertu vaincue lui céda, et je restai confondu, en baissant humblement les yeux.

CHANT V.

ARGUMENT.

Béatrix résout le doute avancé par le poëte dans le chant précédent. Le Dante monte ensuite au second ciel, qui est celui de Mercure ; il y trouve un nombre infini d'ames bienheureuses ; une d'elles s'avance, et lui déclare qu'elle est prête à répondre à toutes ses demandes.

« Si les éclairs qui s'échappent de mes regards t'éblouissent plus dans le ciel, au milieu du saint amour de Dieu, qu'ils ne t'éblouissoient sur la terre ; si je fais baisser tes yeux, ne t'étonne pas ; cet effet provient de ce que ma vue est plus parfaite, et qu'elle te montre ainsi toute sa puissance. Je remarque cependant que l'éternelle lumière dont la seule vue embrase d'amour, brille maintenant dans ton intelligence. Si quelque chose l'égare, ce ne sont que des vestiges mal con-

nus de cette même lumière. Tu désires savoir si par des actions estimables, on peut faire absoudre une ame qui a manqué à ses vœux. »

Ainsi parla Béatrix, et sans interrompre son discours, elle continua en ces termes ses saintes explications : « Le plus grand don que Dieu ait accordé, en vous créant, le don qu'il apprécie le plus, et qui est le plus conforme à sa bienfaisance, est la liberté de la volonté. Ce bienfait a été accordé seulement à toutes les créatures intelligentes. Si tu admets ce point, tu sentiras la haute valeur d'un vœu, quand il a été formé par ton consentement et celui de Dieu. En arrêtant ce pacte sacré entre Dieu et l'homme, on renonce au libre arbitre, ce souverain trésor : ensuite que peut-on rendre en échange ? Si tu crois qu'il t'est permis d'employer à une œuvre sainte le don auquel tu as renoncé, tu ressembles à celui qui voudroit faire un bon usage d'un bien mal acquis. Te voilà désormais convaincu du point principal : cependant la sainte église donne à cet égard des dispenses qui paroissent en contradiction avec ce que je viens de te ré-

véler. Il faut encore que tu m'écoutes quelque temps, parce que la solution que je t'ai présentée, demande une interprétation plus détaillée. Ouvre ton esprit à ce que je te dévoile, et renferme exactement mes paroles dans ton souvenir. Ce n'est pas savoir que d'avoir seulement entendu, il faut retenir dans sa mémoire. Deux choses distinctes forment l'essence d'un vœu; la première est l'objet du sacrifice, la seconde est le pacte en lui-même. On n'est jamais relevé de ce pacte, si on n'y est pas fidèle, et c'est à ce sujet que, plus haut, je t'ai parlé d'une manière si précise. Les Hébreux, comme tu dois le savoir, furent toujours obligés d'offrir les sacrifices qu'ils avoient promis; seulement ils changèrent quelquefois l'objet de ces mêmes sacrifices. Ce qui constitue l'essence d'un vœu, peut être tel qu'on n'ait pas failli en l'échangeant contre un autre objet; mais il ne faut pas qu'on porte ainsi la charge sur une autre épaule, de sa propre autorité, et sans le commandement de la clef d'argent et de la clef d'or : regarde tout changement comme insensé, si le sacrifice qu'on fait de nouveau n'est pas plus

grand que celui qu'on refuse, ainsi que le nombre six est supérieur à celui de quatre. On ne peut remplacer par un moindre avantage, la chose qui avec sa valeur particulière emporte la balance. Les mortels ne doivent pas se faire un jeu de leurs promesses. Soyez fidèles, mais jamais inconsidérés, comme Jephté quand il promit à Dieu un sacrifice; à qui cependant convenoit-il plus de dire, j'ai mal fait, et en accomplissant ma promesse, je ferai plus mal? Il ne fut pas moins insensé, ce chef des Grecs que ne fléchirent pas les larmes de la belle Iphigénie, et qui fit pleurer sur le sort de cette princesse, ceux qui entendirent parler d'un vœu si barbare.

» Chrétiens, apportez plus de gravité dans vos actions. Ne soyez pas comme une plume qui s'agite à tous les vents, ne croyez pas que toujours un peu d'eau suffise pour vous purifier. Vous avez pour guides, l'Ancien, le Nouveau Testament, et les décrets de l'église; qu'ils suffisent pour votre salut : si une passion coupable vous indique une autre voie, soyez des hommes et non des animaux sans raison. Que l'hébreu qui est parmi vous, ne

rie pas de vos déréglemens; ne faites pas comme l'agneau qui abandonne le lait de sa mère, qui folâtre et joue imprudemment avec lui-même. »

Béatrix parla ainsi; ensuite elle se retourna vers l'endroit où la lumière du monde est la plus vive : le plaisir qu'elle éprouvoit, son changement d'attitude, imposèrent silence à mon esprit curieux qui alloit lui soumettre d'autres questions.

Nous courûmes au second ciel aussi vite qu'une flèche frappe le but avant que la corde soit en repos. Je vis Béatrix si belle et si heureuse, quand elle arriva dans la lumière de ce ciel, que la planète elle-même en parut plus resplendissante. Si l'étoile acquit un nouvel éclat, que ne dus-je pas devenir, moi qui suis naturellement susceptible de tant de changemens !

Dans un vivier dont l'onde est pure et tranquille, les poissons s'élancent vers tout ce qu'on leur jette, s'ils croient y trouver quelque nourriture; ainsi une foule de lumières célestes se dirigèrent vers nous, et chacune s'écrioit :

« Voilà qui accroîtra nos amours. »

Tandis qu'elles approchoient, on voyoit leurs ombres pleines de joie dans le sillon rayonnant qu'elles répandoient autour d'elles. Pense, ô lecteur, si je m'arrêtois ici, quelle soif insatiable tu aurois d'en savoir davantage! et tu comprendras combien, dès qu'ils furent près de moi, je fus tourmenté du désir de connoître la condition de ces esprits.

Un d'eux me dit : « O toi, né sous d'heureux auspices, à qui la grace permet de voir les trônes du triomphe éternel, avant que tu aies quitté le séjour de l'église militante, apprends que nous sommes enflammés de la lumière qui s'étend dans tout le ciel. Veux-tu de nous quelques éclaircissemens? nous allons te satisfaire. »

Béatrix ajouta : « Accepte, accepte, et crois-les, comme on doit croire des esprits divins. »

Alors je parlai ainsi : « Ame bienheureuse, je vois que tu séjournes près du trône de la première lumière. Elle sort étincelante de ta bouche et de tes yeux : mais je ne sais pas deviner qui tu peux être, ni pourquoi tu habites dans la sphère qui se cache aux regards des mortels, sous les rayons d'une autre. »

J'adressai ces mots à la lumière qui m'avoit

parlé la première. Elle se montra en même temps plus brillante qu'elle n'avoit encore été. Bientôt, comme le soleil qui se cache lui-même par son trop vif éclat, quand il a dissipé les vapeurs épaisses qui tempéroient sa chaleur, la figure sainte pénétrée d'une joie nouvelle, se concentra dans ses propres rayons, et ainsi plus profondément renfermée, me répondit comme on le verra au chant suivant.

CHANT VI.

ARGUMENT.

L'ombre qui s'étoit offerte au Dante pour répondre à ses demandes, lui déclare qu'elle est Justinien, et lui fait une peinture très-vive de ses travaux. Ce prince lui montre ensuite la lumière de Romée, premier ministre de Raymond Bérenger, comte de Provence.

« Depuis que Constantin avoit tourné l'aigle romaine contre le cours du ciel qu'elle avoit suivi auparavant sur la flotte de cet ancien héros, époux de Lavinie, il s'étoit écoulé plus de deux siècles, pendant lesquels l'oiseau de Jupiter avoit régné à l'extrémité de l'Europe, dans le voisinage des montagnes, d'où il étoit parti ; de là il avoit gouverné le Monde, sous l'ombre de ses aîles sacrées, et l'autorité transmise de main en main, étoit parvenue jusqu'à moi.

» Je fus César, et je suis Justinien. Par

la volonté de Dieu qui est le premier amour, je retranchai des lois ce qu'elles offroient d'inutile et d'obscur. Avant d'entreprendre cet ouvrage, je croyois qu'il n'y avoit qu'une seule nature en J. C., et je vivois satisfait d'une telle croyance; mais le bienheureux Agapet, souverain pontife, me ramena par ses paroles à la foi véritable. J'écoutai sa voix, et je sens que son opinion étoit raisonnable, comme tu sens toi-même que toute contradiction a une partie fausse et une partie vraie. Aussitôt que j'eus commencé à marcher de concert avec lui, je me livrai tout entier à la noble entreprise que Dieu m'avoit inspirée. Je laissai le soin de mes armées à mon Bélisaire : la protection du ciel le suivit visiblement, et je compris que je devois me reposer sur lui.

» Je viens de répondre à ta première question; mais le sujet me force à t'en dire davantage, et je veux que tu saches dans quelle erreur sont tombés ceux qui se disent les défenseurs de l'Oiseau Sacré, et ceux qui le combattent.

» Vois quelle est la vertu qui a rendu ce signe si vénérable. A la mort de Pallas,

l'aigle commença à régner. Tu sais qu'elle séjourna dans la ville d'Albe pendant plus de trois siècles, jusqu'au moment où trois Romains livrèrent combat à trois Albains. Tu sais où elle habita depuis l'enlèvement des Sabines, jusqu'à la douleur de Lucrèce, sous les sept rois qui soumirent les nations voisines. Tu sais que les valeureux citoyens de Rome la placèrent au haut de leurs étendards, en marchant contre Brennus, contre Pyrrhus, contre tant d'autres princes et leurs alliés. Elle fut témoin de la gloire immortelle de Torquatus, de celle de Quintius, qui dut un surnom à sa chevelure mal soignée, enfin des victoires des Décius et de la famille Fabia. Elle écrasa l'orgueil de ces barbares qui suivirent Annibal à travers les Alpes incultes où le Pô prend sa source. Scipion et Pompée, encore jeunes, obtinrent le triomphe, sous ce même signe qui vit pleurer la colline au pied de laquelle tu as reçu la naissance.

» Lorsque le ciel voulut faire connoître à la terre la félicité dont il jouit lui-même, l'aigle fut confiée à Jules par la volonté de Rome : c'est alors que l'Isère, la Saône, les

vallées du Rhône et la Seine, ont vu ce héros s'avancer depuis le Var jusqu'au Rhin. La langue et la plume n'auroient pu suivre la rapidité de son vol, quand il sortit de Ravenne, et s'élança au-delà du Rubicon. Il se dirigea bientôt vers l'Espagne, puis vers Durazzo et Pharsale, et fit sentir le poids de ses coups au Nil brûlant. Revoyant Antandre, le Simoïs, et le lieu où repose Hector, il devint fatal à Ptolomée. Il lança la foudre sur Juba, et tout à coup se retourna vers l'occident, où il entendoit la trompette du parti de Pompée.

» Brutus et Cassius poussent des cris féroces dans l'enfer, après avoir été vaincus par la valeur de l'aigle, sous Octave, qui vint ensuite soumettre Modène et Pérouse. On entend gémir encore la triste Cléopâtre, qui, pour fuir ses atteintes, reçut d'un aspic une mort subite et cruelle.

» Sous Auguste, l'aigle étendit sa domination jusqu'à la mer Rouge; sous le même empereur, elle procura au Monde une si douce paix, que le temple de Janus fut fermé.

» Toutes ces victoires de l'aigle, rempor-

tées dans le royaume mortel qui lui est soumis, pouvoient être effacées par la gloire du troisième César. Considère de bonne foi que la vive justice qui m'anime, lui accordoit la faveur de venger une injure personnelle à Dieu même. Mais ici redouble d'admiration. Titus finit par punir le crime permis pour la satisfaction de la première faute. Enfin, lorsque les Lombards voulurent attaquer Rome, Charlemagne lui accorda du secours, et triompha sous les auspices de l'aigle. Tu peux juger maintenant ceux que je viens d'accuser plus haut, et tu connoîtras quelles sont leurs fautes, cause de tous vos maux. L'un oppose les lys au signe légitime; l'autre s'en proclame inconsidérément le défenseur. Il est difficile de savoir qui des deux est le plus dans l'erreur. Que les Gibelins continuent leurs menées sous un autre étendard! Il connoît mal ce signe, celui qui l'arbore avec des prétentions injustes! Que Charles et ses Guelfes ne déclarent pas la guerre à l'aigle; qu'ils craignent plutôt des serres qui ont déchiré un lion plus redoutable! Souvent les fils ont pleuré la faute de leurs pères. Qu'on ne croie pas enfin que Dieu

retirera ses faveurs à l'aigle, pour les accorder aux lys!

» La planète où te tu trouves est habitée par des esprits sublimes qui ont recherché avidement le bonheur et la gloire. Lorsque les désirs ont eu pour but cette gloire mortelle, il convient que les rayons du véritable amour jettent une clarté moins vive. Notre félicité est proportionnée à notre mérite. Nous ne voyons ces rayons que tels qu'il nous est permis de les voir. Enfin cette admirable justice de Dieu excite tellement notre affection, que nous ne pouvons plus retomber dans le mal. Différentes voix produisent de doux accords; ainsi différens degrés produisent une douce harmonie au sein de cet heureux royaume.

» C'est aussi dans cette étoile que brille la lumière de Romée, qui entreprit une tâche si belle et si mal récompensée. Mais les habitans de la Provence qui ont conjuré contre lui, se sont repentis de leurs préventions. On n'est pas dans la bonne voie, quand on pense que la belle conduite des autres nuit à nos intérêts. Raymond Bérenger avoit quatre filles. Toutes quatre furent reines, et

une telle illustration fut due à Romée, qui n'étoit qu'un humble pèlerin. De faux rapports engagèrent Bérenger à demander les comptes de ce juste, qui les rendit en montrant des gains réels, et se retira pauvre et chargé d'années. Dans le monde qui le loue tant, on le loueroit encore plus, si l'on savoit avec quelle résignation il mendia ensuite son pain morceau à morceau. »

CHANT VII.

ARGUMENT.

Justinien disparoît avec les autres ames; Le Dante ensuite présente des doutes sur le mode que Dieu a choisi pour la rédemption. Béatrix les éclaircit, et lui prouve l'immortalité de l'ame et la résurrection des corps.

« Sois béni, ô Sauveur ! Dieu saint des armées, toi qui éclaires de ta lumière les ames des fortunés royaumes. » Ainsi chanta en se retournant, cette substance qui brilloit d'un éclat nouveau; et en même temps elle et ses compagnes reprirent leur mouvement circulaire, et s'éloignèrent de moi, comme des étincelles qui échappent rapidement à la vue. Je doutois, et en moi-même je désirois que Béatrix satisfît ma curiosité par ses douces explications : mais, le respect qu'elle m'inspiroit, me forçoit à tenir la tête baissée, comme un homme que le sommeil accable.

Béatrix me laissa peu de temps dans cet embarras, m'honora d'un sourire qui auroit consolé un homme au milieu des flammes, et me dit : « Selon mon jugement, qui est infaillible, tu ne comprends pas comment une juste vengeance a été punie justement : mais j'éclaircirai ce doute. Ecoute, mes paroles t'apprendront de sublimes vérités. Pour n'avoir pas voulu souffrir le frein de la vertu, cet homme qui ne reçut pas la naissance, en se damnant, damna toute sa race. L'espèce humaine infirme, vécut, pendant plusieurs siècles, abandonnée à l'erreur, jusqu'à ce qu'il plût au Verbe de Dieu de descendre sur la terre. Jésus-Christ, par l'acte seul de l'Esprit-Saint, l'éternel amour, unit à la nature divine la nature humaine, qui s'étoit éloignée de son créateur. Maintenant fais bien attention à ce que je t'explique. Cette nature, unie à celle de son créateur, fut d'abord pure et sincère, mais, par elle-même, elle se bannit du séjour de la félicité, parce qu'elle sortit de la voie de la vie et de la vérité. Or, la peine que Jésus-Christ souffrit, si on ne considère que l'humanité dont il étoit revêtu, il l'a subie justement ;

mais aussi, en examinant quelle étoit la personne revêtue de cette humanité, on voit aisément combien la peine a été injuste. Du même fait résultèrent deux conséquences différentes : la même mort satisfit Dieu et les Juifs; aussi la terre a tremblé et le ciel s'est ouvert. Tu dois donc facilement comprendre qu'un empereur juste a exercé une juste vengeance.

» Mais je vois que ta pensée est occupée d'un autre doute, qu'elle désire que j'éclaircisse.

» Tu dis, je comprends bien ce que je viens d'entendre, mais je ne comprends pas pourquoi Dieu a choisi ce moyen pour notre rédemption. Frère, les motifs qui déterminèrent le Créateur à agir ainsi, sont cachés aux yeux de ceux qui ne sont pas embrasés du feu de l'amour divin; cependant, comme on pense long-temps en vain sur un tel sujet, je vais te dire pourquoi Dieu a trouvé ce moyen plus convenable.

» La divine bonté qui méprise toute jalousie, étincelle de sa propre ardeur, lorsqu'elle distribue ses beautés éternelles; ce qui dépend immédiatement de cette divine

bonté, n'a plus de fin, et son impression une fois marquée, ne peut plus changer. Tout ce que cette bonté produit, est libre, et n'est pas soumis aux lois qui règlent les choses secondaires. Plus un être est conforme à Dieu, et plus il lui plaît. L'ardeur sainte de la charité qui répand ses rayons sur toutes choses, est plus vive dans les objets qui lui sont le plus semblables. L'humaine créature participe à ces avantages; mais si un de ces avantages lui manque, elle perd de sa noblesse: il n'y a que le péché seul qui lui ôte sa liberté et l'empêche d'être semblable à son souverain bien, parce qu'il ne se peut pénétrer de son éclat. Elle ne retourne pas à sa dignité première, si, par de justes peines, elle ne fait oublier le faux plaisir qu'elle a reçu.

» Votre nature, quand son chef pécha pour la race entière, perdit ses dignités et le paradis, et elle ne pouvoit les recouvrer, si tu y fais bien attention, qu'en passant par une de ces deux voies. Il falloit que Dieu, dans sa bonté, remît la faute, ou que l'homme donnât lui-même une satisfaction personnelle.

» Maintenant fixe les yeux, du moins autant qu'il te sera possible, sur les profondeurs du conseil éternel. L'homme, comme homme, ne pouvoit jamais donner de satisfaction, parce qu'il ne pouvoit pas faire par son humble obéissance, autant qu'il avoit fait par son indocilité. Cette raison suffit pour te prouver que, par lui-même, il ne pouvoit donner cette satisfaction : il falloit donc que Dieu, pour racheter l'homme, employât le premier moyen, ou plutôt tous les deux. Tu sais qu'une action est d'autant plus agréable, qu'elle annonce plus la bienfaisance du cœur qui l'a dictée : aussi la divine bonté qui s'imprime en toutes les choses créées, combina ces deux moyens pour nous ramener au ciel.

» Il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais, depuis le premier jour jusqu'à la dernière nuit, rien de si noble et de si magnifique que d'avoir vu Dieu se sacrifier lui-même pour nous relever. N'est-il pas plus grand, que s'il nous avoit pardonné? Tous les autres moyens n'étoient plus justes, s'il n'eût ordonné l'incarnation de son Fils.

» Pour mieux te convaincre d'une autre vé-

rité que je t'ai révélée, je vais encore mieux m'expliquer, afin que tu voies ce que je vois moi-même.

» Tu dis encore: Je vois l'air, je vois le feu, l'eau, la terre et tous les objets composés de ces élémens, se corrompre et n'avoir qu'une courte durée. Cependant ces choses ont été créées, et si ce que tu m'as dit est véritable, elles devroient ne pas pouvoir se corrompre. Je te réponds, Frère : Les anges et le pays sincère où tu te trouves, ont été créés par la puissance immédiate de Dieu, dans la totalité de leur être ; mais les élémens que tu as nommés et les choses qu'ils produisent, sont formés d'une nature inférieure déjà créée elle-même. Leur matière est née d'une substance secondaire, et leur vertu provient de ces étoiles qui les environnent. L'ame des bêtes et des plantes doit le mouvement des feux sacrés à une force soumise à une autre puissance; mais la suprême bonté créa directement notre ame, et la remplit d'un amour qui ne peut finir. Tu peux aussi en même temps comprendre le mystère de votre résurrection, si tu penses à ce que fit Dieu, lorsqu'il créa vos premiers pères. »

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Le poète monte du ciel de Mercure dans celui de Vénus; il s'y entretient avec Charles Martel, roi de Hongrie.

Les peuples idolâtres avoient coutume de croire que la belle Cypris, placée dans le troisième ciel, présidoit aux folles amours; aussi les anciennes nations, plongées dans cette vieille erreur, ne se contentoient pas de lui offrir des sacrifices et des prières; elles honoroient Dioné comme sa mère, Cupidon comme son fils. Elles disoient que ce dernier étoit venu s'asseoir sur les genoux de Didon, et appeloient du nom de Vénus l'étoile dont je parle en ce moment, et que le soleil regarde sous des faces différentes.

Je ne puis pas dire comment je montai dans cette sphère; mais Béatrix devenant

plus belle, je pensai que je devois être arrivé à cette nouvelle planète.

De même qu'on distingue l'étincelle à travers la flamme; de même que dans un concert on réconnoît une voix qui file un son prolongé, et celle qui chante à la fois plusieurs notes, de même je découvris dans cette étoile une foule de lueurs qui se mouvoient en rond plus ou moins vite, en raison de leurs mérites éternels. Les vents qui descendent de la nuée, soit que l'agitation qu'ils lui impriment, les rende visibles, soit que la pureté de l'atmosphère ne permette pas de les apercevoir, auroient paru lents et embarrassés à celui qui auroit vu ces substances accourir à nous, et abandonner le mouvement de rotation qu'elles reçoivent des séraphins. Derrière celles qui s'approchèrent le plus de nous, on chantoit *Hosanna*, avec tant d'harmonie, que depuis j'ai toujours désiré entendre une autre fois ce divin concert. Une d'elles s'adressant à moi, me dit: « Nous sommes prêtes à te satisfaire; que désires-tu de nous? Ici, nous participons au même mouvement que les princes célestes, à qui dans le monde tu as dit: *Vous qui, com-*

prenant la gloire de Dieu, connoissez le mouvement du troisième ciel...., nous sommes si remplies d'amour, que, pour te plaire, nous ne regretterons pas de nous être arrêtées un moment. » Je portai sur Béatrix un regard respectueux, et quand je vis qu'elle me permettoit d'interroger l'esprit divin, je dis, avec la plus vive émotion, à celui qui avoit pris la parole : « Qui êtes-vous? » A ces mots, l'esprit brilla d'une joie nouvelle, et répondit : « J'ai vécu peu de temps ; si ma carrière avoit été plus longue, il n'arriveroit pas tous les malheurs que je prévois. La joie qui m'environne me cache à tes yeux, comme la soie entoure l'animal industrieux qui la produit. Tu m'as beaucoup aimé, et tu avois raison de me chérir. Si je fusse resté plus long-temps sur terre, tu aurois reçu mille preuves de mon affection. Je devois gouverner le pays situé sur la rive gauche du Rhône, à l'endroit où les eaux de ce fleuve sont mêlées à celles de la Sourgue, et cette partie de l'Ausonie où sont placés Bari, Gaète et Crotone, et d'où le Tronto et le Verde se jettent dans la mer. Déjà je commandois aux contrées que baigne le Danube, lorsqu'il aban-

donne les rives de l'Allemagne. La belle Sicile, qui, près du golfe soumis plus particulièrement à l'influence de l'Eurus, entre Pachino et Peloro, se couvre d'un épais brouillard, non pas à cause de la présence de Tiphée, mais parce qu'elle est environnée de montagnes sulfureuses, la belle Sicile auroit reconnu pour ses maîtres mes descendans, nés de Charles et de Rodolphe, si les gouverneurs, abusant de leur autorité, ce qui a toujours irrité les peuples, n'eussent forcé Palerme à faire entendre de toutes parts des cris de mort et de vengeance. Mon frère devoit être plus prudent, et, par égard pour ses sujets, ne pas autoriser la cupidité sordide de ses Catalans. Il ne faut charger sa barque que de ce qu'elle peut porter. Cet avis seroit utile à lui et à tout autre. Pourquoi ce prince avare, né d'un père libéral, n'a-t-il pas la sagesse de chercher des ministres moins empressés d'amasser des trésors? »

« O mon maître, dis-je alors, combien m'est agréable cette haute joie que me causent tes paroles; sans doute aussi tu vois la même joie en Dieu, qui est le commence-

ment et la fin de tout bien : mais ce qui me charme, c'est que tu connois mon bonheur, toi pour qui Dieu réfléchit toutes les images. Cependant, éclaircis un doute qui me tourmente. Comment d'une bonne semence peut-il naître une semence amère ? » L'esprit me répondit : « Si je puis éclaircir ton doute, tu verras et tu comprendras ce que tu ne peux ni voir ni comprendre. Le bien suprême qui meut et comble de bonheur le royaume que tu parcours, ne prive jamais ces grands corps de sa divine providence. Dieu, qui est parfait, a non-seulement placé toutes les natures dans son esprit, mais il veut toujours qu'elles soient entières et parfaites comme lui. La flèche, bien lancée, arrive à son but, comme toute chose ordonnée de Dieu, arrive au terme qu'il a marqué. S'il en étoit autrement, dans ce ciel qui est sous tes yeux, au lieu d'admirer l'ordre qui y règne, tu ne verrois que des monceaux de ruines; ce qui ne pourroit arriver, que si les intelligences qui meuvent ces étoiles, étoient imparfaites, et si le premier moteur, qui ne leur auroit pas donné la perfection, étoit imparfait lui-même. Veux-

tu que je te donne encore d'autres preuves de cette vérité? — Non, dis-je, parce que je regarde comme impossible que la nature manque dans quelque point nécessaire. — Dis-moi maintenant, reprit la substance, l'homme, sur la terre, n'auroit-il pas une condition plus déplorable, s'il ne vivoit pas en société? — Oui, répondis-je, sans hésiter. — Hé bien, continua-t-elle, pour vivre en société, ne faut-il pas vivre d'une manière différente, être soumis à différens devoirs? Certainement il le faut, si votre maître n'est pas dans l'erreur. Je conclus de tout ceci que ces divers effets doivent provenir de diverses causes. L'un naît Solon, l'autre Xerxès, celui-ci Melchisédech, celui-là le téméraire qui, en volant dans les airs, vit tomber son malheureux fils. La nature des cercles célestes, qui s'imprime sur les hommes, comme un cachet sur la cire, remplit sa noble fonction, mais sans avoir égard aux lieux où elle agit. Esaü et Jacob, quoique frères, eurent des principes différens. Quirinus, fils d'un père obscur, passa pour le fils de Mars.

» Un fils ressembleroit à son père, si la

providence divine n'en ordonnoit autrement. Maintenant tu comprends ce que tu ne pouvois comprendre : mais, afin que tu connoisses le plaisir que j'ai à te contenter, écoute encore cette dernière proposition. Une graine tombée sur une mauvaise terre, ne peut germer heureusement ; un naturel qui ne trouve pas le sol qui lui convient, ne peut bien se développer.

» Si les hommes se livroient aux occupations auxquelles la nature les appelle, on en verroit réussir un plus grand nombre ; mais vous dévouez au ministère de la religion celui qui est né pour ceindre l'épée ; vous faites roi celui qui devoit être orateur : ainsi votre marche s'éloigne de la véritable route. »

CHANT IX.

ARGUMENT.

Charles Martel disparoît. Le Dante trouve dans la même planète Cunizza, sœur d'Azzolino da Romano, qui lui prédit les calamités que doit éprouver la Marche de Trévise. Le poète s'entretient ensuite avec Foulques de Marseille.

O BELLE Clémence, ton père Charles éclaircit ainsi mes doutes, et me prédit ensuite les torts que devoit souffrir sa famille. Mais il ajouta : « Sois discret et laisse voler les années. » Je dois donc me borner à dire que vos malheurs exciteront de justes regrets. Bientôt cette sainte lumière retourna vers Dieu qui la remplit, comme vers le souverain bien qui suffit à toutes les créatures. Ames ingrates, que vous vous abusez ! Que vous êtes impies, lorsque vous dirigez vos pensées vers la vanité en renonçant à une félicité si parfaite !

Une autre de ces lumières étant venue à ma rencontre, et s'étant approchée en étincelant, me montra qu'elle avoit l'intention de m'être agréable. Je remarquai en même temps que les yeux de Béatrix, qu'elle fixoit sur moi, me permettoient affectueusement d'interroger cet esprit. Je lui dis, ame bienheureuse, satisfais mon désir, et prouve-moi que tu peux le contenter sans que je te l'explique. Alors cette lumière que je ne connoissois pas encore, suspendit ses chants, et d'un ton qui annonçoit de la complaisance, commença ainsi : « Dans cette malheureuse partie de l'Italie, située entre Rialto et les sources de la Brenta et de la Piave, s'élève une colline d'où descendit le fléau qui désola cette contrée. Je naquis sur cette colline. On m'appeloit Cunizza, et je brille ici, parce que j'ai été vaincue par l'influence de l'étoile où tu me trouves. Mais mon sort n'a rien de pénible pour moi, et je ne me repens d'aucune de mes actions; ce qui pourra sembler étonnant. Cet autre ornement brillant qui est près de moi, a laissé sur la terre une grande renommée, et avant que sa gloire finisse, il s'écoulera

plus de cinq siècles. Vois donc si l'homme ne doit pas être vertueux, puisqu'alors la première vie du corps laisse après elle la vie immortelle de la célébrité. On ne pense pas encore ainsi chez les peuples qui habitent entre le Tagliamento et l'Adige ; et quoique sévèrement punis, ils ne changent rien à leur conduite. Mais bientôt les Padouans, qui répugnent si indignement à remplir leurs devoirs, teindront de leur sang les eaux de Vicence. Celui qui règne là où le Sile et le Cagnan se confondent ensemble, porte la tête haute, et ne voit pas qu'on prépare un filet pour l'y envelopper. Feltre pleurera la déloyauté de son évêque impitoyable. Cette déloyauté sera telle, que pour une semblable perfidie on ne sera jamais entré à Malta. Le prêtre partial et cruel livrera par trahison tant de sang Ferrarais, qu'il faudroit un trop grand vase pour le contenir, et qu'il seroit impossible de le peser once à once : mais dans ce pays on aime de tels présens.

» Au-dessus de nous, les êtres que vous appelez trônes, sont des miroirs qui réfléchissent les jugemens de Dieu. Ajoute donc foi à toutes mes paroles. » A ces mots l'es-

prit se tut, et rentra avec les autres ombres dans le cercle où il étoit auparavant.

L'autre lumière dont on venoit de me parler, me parut telle qu'un rubis frappé des rayons du soleil. Dans le ciel, la joie se manifeste par un vif éclat, comme sur la terre, par le sourire; mais en enfer, où toutes les ames sont plongées dans la tristesse, il n'y a que ténèbres et obscurité. Je dis alors à cet esprit bienheureux : « Dieu voit tout, et toi tu vois tout en Dieu; aussi tous les désirs doivent t'être connus comme à lui. Pourquoi donc ta voix, qui réjouit le ciel, semblable à celle des pieux séraphins ornés de six ailes, ne daigne-t-elle pas satisfaire ma curiosité? Je n'attendrois pas ta demande, si je pouvois te deviner, ainsi que tu entres toi-même dans toutes mes pensées. » L'esprit me répondit en ces termes : « Tu connois cette immense vallée où se répandent les flots d'une mer que la terre environne de toutes parts, qui est bordée de rivages habités par des peuples si différens. Si tu la parcours contre le cours du soleil, elle forme le midi là où auparavant étoit l'horizon. Je naquis sur les bords de cette vallée, entre l'Hèbre

et la Magra, à l'endroit où le pays de Gênes est séparé de la Toscane. D'un côté de la mer est placée Bugée, de l'autre, est la terre où je pris naissance, et qui vit son port inondé de son sang. Je fus nommé Foulques par cette nation. J'ai toujours vécu sous l'influence de la planète où tu me rencontres. Tant que l'âge me l'a permis, j'ai brûlé d'un amour plus vif que celui qu'éprouvèrent la fille de Bélus, qui donna tant de soucis à Creuse, en manquant de foi à Sichée; cette Phyllis que trahit Démophon; enfin Alcide lui-même, quand il devint l'esclave d'Iole. Ici on ne pense pas à se repentir de ses fautes; elles ne reviennent pas dans la mémoire : on jouit de cette vertu qui a ordonné et prévu notre bonheur. Ici on voit les effets admirables de la providence, et l'amour qui règne sur la terre s'épure et se change en amour divin. Je veux continuer de t'éclairer sur ce que tu as désiré savoir. Tu veux apprendre quelle est cette ame qui étincelle près de moi, comme un rayon du soleil dans une onde pure. Cette ame est celle de Raab, qui occupe le premier rang parmi nous. Le triomphe de Jésus-Christ l'a

fait monter la première à ce ciel, où finit l'ombre de votre monde. Il étoit bien convenable que Dieu la laissât dans cette sphère, en signe de la haute victoire que son fils a remportée, lorsqu'il a laissé attacher ses mains sur la croix. N'est-ce pas cette femme qui a favorisé les premiers succès de Josué, sur cette terre dont le pape se souvient si peu? La ville où tu es né, est fille de l'ange impie qui, le premier, se révolta contre son créateur, et par sa détestable envie causa tant de maux? Cette ville fait battre une monnoie maudite, sur laquelle est empreinte une fleur qui a séparé les brebis des agneaux, et fait un loup du véritable pasteur. C'est pour l'or qu'on abandonne l'évangile et les premiers pères, et qu'on ne pense qu'aux décrétales sur lesquelles sont encore les traces des études opiniâtres dont elles sont l'objet. Telle est l'occupation du pape et des cardinaux, et leur pensée ne se dirige plus vers Nazareth, où apparut l'ange Gabriel. Mais le Vatican, et les autres parties de Rome où a péri la milice qui suivoit saint Pierre, seront bientôt délivrés d'un tel adultère.

CHANT X.

ARGUMENT.

Description de l'ordre dans lequel Dieu créa l'univers. Le poète et Béatrix montent au quatrième ciel, qui est celui du soleil. Ils y trouvent S. Thomas d'Aquin.

La première et ineffable valeur, par sa sagesse et son amour, qui l'accompagnent éternellement, a fait avec tant d'ordre tout ce que notre intelligence peut comprendre et ce que nos yeux peuvent considérer, que celui qui admire ce spectacle, ne peut en jouir, sans participer à l'excellence du créateur. Lecteur, lève donc les yeux avec moi vers ces hautes sphères, qui tournent près de nous en sens contraire; commence à te plaire dans la science de ce maître, qui aime tant son ouvrage, qu'il y attache continuellement ses regards. Vois d'où part ce cercle oblique. Il porte les planètes, pour

satisfaire au monde qui les attend : si leur direction n'avoit pas cette obliquité, cette immense vertu seroit inutile au ciel, et là-bas, toute espèce de puissance seroit éteinte. Suppose que ce cercle s'étende dans une direction différente, l'ordre qui règne dans l'univers seroit incomplet. Maintenant, lecteur, si tu veux jouir d'un plaisir qui te fasse oublier ta peine, pense seul à ce que je viens de te dire ; tu dois te suffire à toi-même : mon sujet m'appelle ailleurs.

Le plus grand ministre de la nature, qui imprime au monde la vertu du ciel, et qui mesure le temps avec sa lumière, étoit joint au signe dont je viens de parler, et sous lequel les heures se présentent plus tôt. J'avois été transporté dans ce signe, et la manière dont on m'avoit enlevé, ne m'avoit pas été plus connue, qu'on ne prévoit la pensée que l'on va concevoir. Béatrix devenoit toujours plus resplendissante, et toujours par un mouvement subit, hors de la mesure du temps. Pour expliquer l'éclat dont elle brilloit, dans la planète où nous étions entrés ensemble, éclat qui n'étoit pas l'effet d'une couleur ordinaire, mais d'une

lumière tout à coup devenue plus vive et plus divine, en vain j'appellerois l'esprit, l'art et le style, je ne me ferois jamais assez entendre : qu'on se contente donc de me croire, et qu'on se borne à désirer voir de tels prodiges. Lorsqu'élevée à tant de hauteur, notre imagination est encore si foible, doit-on s'étonner que les sens ne puissent arriver au-delà du soleil ? Du même éclat dont rayonnoit Béatrix, brilloit également la quatrième famille du père souverain, qui toujours la rassasie du spectacle de son fils, et de celui de son amour. Béatrix alors parla ainsi : « Remercie, remercie le soleil des anges, qui par sa grace a déployé le ciel à tes regards. » Jamais le cœur d'un mortel n'éprouva un sentiment de dévotion et de gratitude semblable à celui que firent naître en moi ces paroles, et ma tendresse se dirigea vers Dieu, au point que j'oubliai même Béatrix. Mais cette pensée ne lui fut pas désagréable ; elle sourit, et le feu de ses yeux ramena mon esprit vers d'autres objets. J'aperçus des lumières plus éclatantes que le soleil, qui nous entourèrent. C'est ainsi qu'on voit quelquefois des nuages environ-

ner la fille de Latone, et obscurcir sa couleur. La voix de ces esprits étoit plus douce que leur éclat n'étoit éblouissant. Dans ce royaume dont je reviens, sont des joyaux si précieux qu'on ne peut les décrire. Leur chant étoit si mélodieux, qu'il faut avoir été au ciel pour s'en former une idée. M'en demander la description, c'est exciter un muet à parler. Ces substances brûlantes se tournèrent trois fois autour de nous, comme les étoiles se tournent autour des pôles : il me sembla voir ces femmes dansant en rond, qui s'arrêtent en silence, pour écouter le refrein qu'une autre va chanter. J'entendis un de ces esprits me dire : « Le rayon de la grace dont s'allume le véritable amour qui s'accroît encore en aimant, brille en toi de toutes parts, et t'a conduit dans cette sphère qu'on ne quitte jamais, sans y revenir. Celui qui refuseroit à ton impatience les facultés de son intelligence, ne seroit pas plus en liberté, que l'eau stagnante qui ne peut tomber dans la mer. Tu veux savoir de quelles ames est ornée la belle guirlande que tu vois autour de la femme brillante qui t'a amené dans le ciel. Je fus un des agneaux

du saint troupeau que conduisit Dominique dans la voie *où l'on trouve une nourriture délectable, si l'on renonce aux vanités de la vie.* Celui qui est le plus près, à ma droite, fut Albert de Cologne, mon frère et mon maître : moi, je suis Thomas d'Aquin. Si tu veux savoir qui sont les autres, sois attentif à mes paroles, je te ferai connoître toute la couronne bienheureuse. Ici tu vois sourire Gratien, qui écrivit sur l'un et l'autre droit; il a ainsi mérité le paradis. Cet autre, plus éloigné, fut Pierre, qui, comme la veuve, offrit son trésor à l'église. La cinquième lumière, qui est la plus belle parmi nous, brûle d'un tel amour, que là-bas tout le monde désire connoître son sort. Dans son esprit élevé, Dieu mit une telle sagesse, *qu'aucune autre ne lui a été comparable.* Plus loin, tu vois cette lumière, qui, sur terre, a le mieux approfondi la nature des anges, et le ministère sacré. Ici sourit cet avocat des temples chrétiens, dont Augustin a si bien goûté les dissertations latines. Continue de considérer avec moi ces différens esprits. Nous sommes arrivés au huitième. Cet homme saint montre aisé-

ment à celui qui écoute ses leçons, combien le monde est trompeur; il jouit ici du bonheur de voir sans cesse le vrai bien. Le corps qu'il avoit sur la terre, a été déposé dans l'église du Ciel d'Or, et son ame, après son exil et son martyre, est venue trouver ici une paix profonde. Vois maintenant briller l'esprit ardent d'Isidore, de Bède, et de Richard, qui, dans ses contemplations, fut plus qu'un mortel. Celui sur lequel ton œil est fixé, est un esprit à qui, dans ses graves méditations, il tarda long-temps de mourir; c'est l'éternelle lumière de Séguier, qui, à Paris, par des démonstrations évidentes, excita l'envie de ses contemporains. »

Lorsque l'horloge a sonné l'heure où l'épouse de Dieu va adresser des prières à l'époux, un son si doux la remplit d'amour, et elle se lève promptement pour aller l'adorer; de même à un signal, je vis la ronde céleste se remettre en mouvement, et se répondre avec une harmonie qui ne peut exister que là où le bonheur est éternel.

CHANT XI.

ARGUMENT.

S. Thomas raconte au Dante la vie de S. François d'Assise.

O SOINS insensés des mortels ! Combien est trompeur celui qui leur conseille de s'attacher aux choses d'ici-bas ! L'un se livroit à l'étude du droit ou des aphorismes; l'autre remplissoit les fonctions du sacerdoce ou de la magistrature; celui-ci aimoit à employer la force et la ruse; celui-là déroboit le bien d'autrui; l'un s'adonnoit aux plaisirs charnels, l'autre à une coupable indolence, tandis que méprisant ces vanités, j'avois été conduit par Béatrix au séjour céleste où les bienheureux me faisoient un accueil si gracieux. Les différens esprits revenus à la place qu'ils occupoient auparavant, s'arrêtèrent, comme la cire reste im-

mobile dans le flambeau, et l'esprit qui m'avoit d'abord parlé, m'adressa ces mots: « En regardant la lueur éternelle, je m'allume de ses rayons, et j'y lis toutes tes pensées. Tu as un nouveau doute, et tu désires que je te rende plus sensibles les explications qui t'ont déjà été données. Je t'ai parlé plus haut de la nourriture délectable que peuvent espérer les agneaux de Dominique, et de cet homme dont la sagesse ne fut jamais égalée.

» Ici il faut bien distinguer ces propositions. La Providence, qui gouverne le monde par cette puissance qu'aucun être créé ne peut approfondir, voulut que l'église, fidèle à son seigneur, ne s'éloignât jamais de celui qui a versé son sang pour elle, et dans sa bonté, elle daigna lui accorder deux guides secourables. L'un fut rempli d'une ardeur séraphique; l'autre eut en partage toute la sagesse des chérubins. Je ne parlerai que d'un seul; c'est les célébrer tous les deux« leur saint ouvrage n'eut qu'un même but.

» Entre le Tupino et cette onde qui tombe de la colline où le bienheureux Ubald avoit choisi son séjour, au pied d'une haute mon-

tagne qui, suivant la direction des vents, envoie à Pérouse, vers la porte du soleil, la chaleur ou le froid, est une côte fertile, à l'opposé de Nocera et de Gualdo si mal situés; sur cette côte, dans la partie où la pente est plus douce, naquit au monde un soleil semblable à celui où je suis maintenant et que l'on voit quelquefois sortir des eaux du Gange : si l'on veut parler de ce séjour en termes convenables, qu'on ne l'appelle pas *Assise*, mais qu'on le nomme l'*Orient*. Ce soleil étoit au commencement de sa carrière; il montroit déjà à la terre l'éclat de sa haute vertu. Malgré son père, il aima cette femme que les hommes voient avec aussi peu de plaisir que la mort; il l'épousa devant l'autorité spirituelle, et en présence même de son père. Il l'aima ensuite tous les jours davantage. Cette femme, veuve de son premier époux depuis plus de onze siècles, avoit vécu jusqu'alors dans la retraite et dans l'obscurité. En vain elle avoit tenu compagnie fidèle à Amiclas, et n'avoit, comme lui, éprouvé aucune crainte, au son de la voix du héros qui faisoit trembler l'univers; en vain pleine d'une patience admira-

ble et d'une noble constance, elle étoit montée, avec Jésus-Christ, sur la croix dont Marie avoit embrassé le pied. Je ne vais plus m'exprimer avec autant de mystère : c'est de *François* et de la *pauvreté* que je veux parler en ce moment; leur concorde, leur doux regard, leur amour réciproque qui se peignoit dans leurs traits, disposoient les hommes à de saintes pensées. Le vénérable Bernard, frappé de cet exemple, se déchaussa le premier; il courut à un si doux bonheur, et il se reprocha d'y avoir couru si tard. O richesse inconnue, trésor véritable! Bernard est suivi par Gilles, par Sylvestre, qui s'attachèrent aux pas de l'époux et de l'épouse. François marcha accompagné de cette femme chérie, et de sa famille qui se lioit le corps avec un humble cordon. Il ne se sentit pas humilié, parce qu'il étoit fils de Pierre Bernardone, et parce qu'il vivoit dans le mépris. Il manifesta courageusement à Innocent le plan de sa règle si sévère, et il obtint de ce pontife la confirmation de ses statuts. Le nombre de ses religieux continua de s'augmenter : leur vie fut si admirable, que le ciel seul pourroit la chanter. Honorius,

inspiré par l'Esprit saint, orna d'une seconde couronne le front sacré du nouvel Archimandrite. Bientôt, désirant le martyre, François alla prêcher le Christ et la doctrine de ses apôtres, en la présence du farouche Soudan. Il trouva les nations peu portées à la conversion, et pour ne pas rendre ses travaux inutiles, il revint en Italie; et là, sur un rocher, entre le Tibre et l'Arno, il reçut de Jésus-Christ ces marques célestes dont il porta l'empreinte pendant deux ans. Quand il plut à celui qui l'avoit fait jouir de si grands biens, de le récompenser de son humilité, François recommanda son épouse à ses frères, comme à ses héritiers légitimes; il leur ordonna de l'aimer tendrement; et lorsque sa belle ame retourna au ciel, sa patrie, il recommanda la plus grande simplicité dans ses funérailles. Mais quel fut le digne collègue qui l'aida à conduire la barque de S. Pierre dans la haute mer? Ce fut notre patriarche. Celui qui est fidèle à la règle de ce dernier, voit bientôt qu'il est dans le bon chemin; mais ses successeurs sont si avides d'une autre nourriture, qu'il est difficile qu'ils échappent aux écueils qui peuvent se

rencontrer sous leurs pas ; et quand les brebis vivent ainsi sans ordre et vagabondes, elles n'ont plus de lait lorsqu'elles reviennent au bercail. Il en est qui redoutent le péril et se serrent contre le pasteur, mais elles sont en petit nombre; un peu de laine suffit pour les couvrir. Maintenant, si ma voix s'est bien fait entendre, si tu m'as écouté avec attention, et si tu te souviens de tout ce que je t'ai dit, tu dois être en partie satisfait, et tu sens la justesse de ce raisonnement : *On trouve une nourriture délectable, si l'on renonce aux vanités de la vie.* »

CHANT XII.

ARGUMENT.

S. Bonaventure raconte au Dante la vie de S. Dominique, et lui nomme les ames qui se trouvent dans la sphère du soleil.

A PEINE la flamme bienheureuse eut-elle dit ces dernières paroles, que la sainte guirlande commença à se mouvoir; mais elle n'avoit pas fini un tour, qu'une autre ronde l'environna avec les mêmes chants et les mêmes mouvemens. Leurs voix surpassoient en mélodie celles de nos muses et des syrènes, comme la lumière directe surpasse en éclat celle qui est réfléchie. Tel que deux arcs parallèles et de même couleur, qui se formant dans la nuée, quand Junon l'ordonne à sa messagère, et naissant l'un de l'autre, comme naît d'une autre voix, la voix d'Echo que l'amour consuma, ainsi que le soleil consume la vapeur, annoncent au

monde le pacte que Dieu fit avec Noé, pour lui promettre qu'il n'y auroit pas un second déluge; telles circuloient autour de nous, par un mouvement égal, les deux guirlandes de ces roses éternelles. La danse qu'avoient commencée ces ames pleines d'allégresse, en s'accompagnant de leurs chants et en brillant d'un même éclat, ayant cessé dans le même moment et par l'effet de la même volonté, comme on voit chez les hommes, les deux yeux s'accorder à s'ouvrir et à se fermer ensemble, du cœur de l'une des lumières nouvelles sortit une voix vers laquelle je me dirigeai, ainsi que la boussole se tourne vers l'étoile polaire, et elle prononça ces mots : « L'amour qui m'embellit, me porte à t'entretenir de l'autre chef, à l'occasion duquel on t'a parlé de celui dont je suivois la règle : lorsqu'on fait mention de l'un, il ne faut pas oublier l'autre. Tous deux ont combattu pour la même foi; la gloire de tous deux doit briller en même temps.

» La milice du Christ, qui coûta à Dieu tant de sacrifices, lorsqu'il voulut l'armer de nouveau, suivoit ses étendards avec un

sentiment de crainte, chancelante et en petit nombre. Le roi dont l'empire est éternel, pourvut aux besoins de cette milice, moins parce qu'elle s'en étoit rendue digne, que par l'effet de sa grace, et, comme on te l'a dit, donna pour protecteurs à son épouse, deux héros dont les paroles et les actions rallièrent son peuple égaré.

» Dans cette partie du monde où règne le zéphir qui ramène les feuilles nouvelles dont se revêt l'Europe, non loin de ces ondes, derrière lesquelles le soleil se cache quelquefois à tous les hommes, est placée la fortunée Callaroga, sous la protection du grand écu, orné de deux lions opposés l'un à l'autre. C'est-là que naquit l'amant de la foi chrétienne, le saint athlète si bon pour les siens, si formidable pour ses ennemis. Quand il fut conçu, Dieu remplit son esprit d'une telle vertu, que sa mère devint prophète.

» Après qu'il eut contracté sur les fonts sacrés une sainte alliance avec la foi, alliance dans laquelle ils se dotèrent réciproquement d'avantages égaux, la femme qui répondit pour lui, vit en songe le fruit qui devoit sortir de ce héros et de ses héritiers.

» Un ange descendit du ciel, et pour manifester ce qu'étoit cet enfant, le nomma Dominique, du nom du Seigneur, auquel il appartenoit ; et j'en parle en ce moment, comme du jardinier diligent que Jésus-Christ élut pour l'aider. On ne douta pas qu'il ne fût l'envoyé chéri de Dieu, quand on vit le don du premier amour qui brilloit en lui, et la résignation avec laquelle il suivit le premier conseil que donna Notre Seigneur. Souvent sa nourrice le trouva éveillé et prosterné à terre ; il sembloit dire : *Je ne suis venu que pour m'humilier.* O toi, Félix, son père, que tu fus dignement nommé ! O toi, Jeanne, sa mère, que tu méritois bien de porter ce nom, s'il s'interprète comme on le dit !

» Dominique ne se passionna pas pour le monde, comme ceux qui étudient Ostiense et Thadée ; mais il chercha la manne véritable. En peu de temps il acquit une science étendue, et sut cultiver la vigne, qui languit, quand le vigneron ne travaille pas.

» Il ne demanda pas au Saint-Siége, qui étoit autrefois plus favorable aux indigens (je ne parle pas ainsi pour le Saint-Siége,

mais pour celui qui y est assis), il ne demanda pas qu'on le reconnût possesseur légitime d'un bien injustement acquis, à la charge d'en céder le tiers ou la moitié; il ne demanda pas l'assurance d'obtenir les premiers bénéfices vacans, ni les dîmes qui appartiennent aux pauvres de Dieu; il ne sollicita que le droit de combattre pour la milice, dont tu vois vingt-quatre héros autour de toi.

» Ensuite ce savant religieux se mit en mouvement avec la protection apostolique, comme un torrent que des pluies considérables ont formé. Son impétuosité frappa les germes d'hérésie avec d'autant plus de force, qu'on opposa plus de résistance. De cette source naquirent plusieurs ruisseaux qui baignent le jardin de l'église, et rafraîchissent ses arbustes. Si telle fut l'une des roues du char sur lequel l'église, en défendant sa gloire, fut obligée de vaincre des ennemis qui avoient été ses enfans, tu dois, en même temps, reconnoître l'excellence de la seconde roue, dont Thomas t'a parlé avec éloge, avant que je fusse près de toi. Mais la trace des deux roues de ce char est

maintenant abandonnée, et le scandale est où étoit la vertu.

» La famille qui suivoit François avec zèle, paroît aujourd'hui retourner en arrière : à la récolte, on s'apercevra bientôt de la mauvaise moisson, quand on verra que l'ivraie ne sera pas mise au grenier. Si l'on cherchoit avec une scrupuleuse attention dans nos couvens, on trouveroit peut-être un frère qui pourroit dire : Je n'ai pas dégénéré; mais il ne seroit ni de Casal, ni d'Aqua-Sparta, où sont nés des hommes qui ont été ou trop relâchés ou trop sévères.

» Quant à moi, je suis Bonaventure, de Bagnoregio; j'ai sacrifié les biens temporels aux biens véritables. Tu vois près de moi Illuminato et Augustin, qui furent du nombre des premiers pauvres de l'ordre, et qui, en portant le saint cordon, se firent aimer de Dieu. Voilà Hugues de Saint-Victor, Pierre Comestor, Pierre l'Espagnol, dont l'esprit brille sur terre dans ses douze livres; le prophète Nathan, le métropolitain Chrysostôme, Anselme, Donato, qui a daigné s'occuper des premiers principes d'éducation. Tu vois aussi Raban, et le frère

Joachim de Calabre, qui avoit le don de prophétie.

» La courtoisie de Thomas et son éloquence, m'ont engagé à te faire cet éloge de Dominique, et ont amené ici les esprits que tu vois en ma compagnie. »

CHANT XIII.

ARGUMENT.

Le Dante engage S. Thomas à lui expliquer le second doute présenté dans le dixième chant.

O TOI qui veux bien comprendre ce que j'ai vu, retiens fermement en ta mémoire ce que je dis. Figure-toi ces quinze étoiles, qui, en diverses régions, enflamment le ciel d'un éclat tel, qu'il dissipe toute espèce d'obscurité; représente-toi ce char, que le court espace qui est plus près du pôle, contient nuit et jour, et qui ne quitte jamais notre horizon dans sa course; peins-toi ces autres constellations qu'on voit à l'extrémité de l'axe autour duquel tourne le premier mobile; imagine-toi que ces étoiles réunies ont formé dans le ciel deux signes semblables à celui que forma la fille de Minos, quand elle sentit les glaces de la mort; que

ces signes t'offrent deux rondes en mouvement, confondant leurs rayons, et tournant sur deux plans différens; tu auras ainsi une légère idée de la vraie constellation, et de la double ronde qui tournoit autour du point que j'occupois, parce que notre imagination n'est pas plus propre à comprendre les prodiges célestes, que le cours de la Chiana n'approche du mouvement du ciel le plus rapide. Autour de moi, on ne chanta pas Bacchus, ni des hymnes à l'honneur d'Apollon, mais trois personnes en une nature divine, et dans une personne, la nature divine et la nature humaine réunies. Le chant cessa, les rondes achevèrent la mesure, et ces lumières bienheureuses, en se félicitant de passer d'un sentiment de charité à un autre sentiment d'amour, se rapprochèrent de nous. La lumière qui m'avoit raconté la vie admirable du pauvre de Dieu, rompit le silence, d'accord avec les ombres bienheureuses, et me dit: « Quand la première moisson est faite, et que le grain est déjà serré, une douce tendresse m'invite à faire l'autre moisson. Tu crois que chez celui à qui l'on ôta une côte, pour

former cette belle bouche dont la gourmandise fut si fatale au monde, chez celui qui, percé d'un coup de lance, offrit une satisfaction avant et après sa mort, et nous racheta de nos fautes, la haute valeur qui les avoit créés tous les deux, avoit uni tout ce que la nature humaine peut posséder d'intelligence, et tu t'étonnes de ce que je t'ai dit déjà, qu'un de ceux qui sont dans la cinquième sphère, n'eut pas d'égal dans le monde.

» Écoute avec attention ma réponse, et, comme tu sais qu'un centre est à une égale distance de toutes les parties d'un objet arrondi, tu verras le rapport exact qui existe entre ce que je t'ai dit et ce que tu penses.

» Les êtres qui ne meurent pas, et ceux qui peuvent mourir, ne sont qu'une création de l'idée supérieure, source de tout amour. Cette vive lumière, qui procède de son propre éclat, et qui ne peut se séparer ni d'elle-même ni de sa charité, avec laquelle elle ne forme qu'un seul être, répand ses rayons, par l'effet seul de sa bonté, dans neuf sphères qui la réfléchissent, et elle ne cesse pas d'être une éternellement. Elle descend ensuite de sphère en sphère, jusqu'aux der-

nières puissances, et ne produit plus que des créatures de peu de durée. Par ces êtres, j'entends ceux qui proviennent de l'influence du ciel, soit qu'ils ayent été engendrés, soient qu'ils ayent reçu autrement l'existence. Or, la matière et les causes immédiates qui la produisent, ne sont pas partout les mêmes, et participent plus ou moins à la splendeur de l'idée suprême. De-là il arrive que la même espèce d'arbres porte des fruits bons et des fruits mauvais, et que vous naissez avec des inclinations différentes. Si la matière étoit bien disposée à recevoir les influences; si le ciel étoit toujours dans sa force la plus efficace, ces influences seroient toujours heureuses; mais la nature donne constamment une puissance affoiblie, semblable à un artiste qui sait bien sa profession, mais dont la main tremble. Si, au contraire, l'ardente charité dirige la sagesse de la première vertu vers l'être qui doit être créé, cet être acquiert alors toute sa perfection. C'est ainsi que déjà une fois la terre parut digne de toute l'intelligence que peut espérer l'être animal; c'est ainsi que la vierge conçut sans tache.

J'approuve donc ton opinion. La nature humaine n'a été et ne sera jamais ce qu'elle a été dans Adam et dans Jésus-Christ. Si je n'en disois pas davantage, tu t'écrierois : Comment donc cet autre fut-il sans égal ? Mais, pour bien comprendre, pense à ce qu'il étoit, pense au motif qui le détermina, lorsqu'on lui dit : Demande ce que tu désires. Tu vois clairement qu'il fut roi, qu'il demanda la sagesse afin de bien gouverner. Il ne chercha pas à savoir quel étoit le nombre des substances qui faisoient mouvoir le ciel; *si le nécessaire et le contingent sont une conclusion nécessaire ; si le premier mouvement est, ou n'est pas ; si d'un demi-cercle on peut faire un triangle qui n'ait pas d'angle droit.* Tu vois donc bien qu'il eut une prudence de roi, qui ne fut pas égalée ; remarque en même temps, que dans ce que j'ai dit plus haut, mon sentiment ne regarde que les rois : il y en a un grand nombre, mais les bons sont rares. Reçois mon explication avec cette distinction, et tu pourras conserver ton opinion sur notre premier père, et sur l'objet de notre tendre amour.

» Que cette réponse te serve de guide. Ne prononce que lentement sur les idées que tu n'entends pas tout à coup. C'est une folie d'affirmer ou de nier sans réserve. Souvent l'opinion commune a une fausse direction, et l'amour-propre obscurcit notre entendement. Souvent celui qui vogue à la recherche de la vérité, sans connoître l'art de la trouver, s'éloigne en vain du rivage, et n'y revient pas tel qu'il en est parti. En veux-tu des preuves convaincantes? vois Parménide, Mélissus, Brissus et tant d'autres, qui ne savoient où ils portoient leurs pas; ainsi que Sabellius, Arius, et d'autres insensés, dont les écrits furent des épées qu'ils employèrent à mutiler des ouvrages parfaits.

» Les hommes ne doivent pas juger avec trop de confiance, comme ceux qui évaluent les moissons avant qu'elles soient mûres. J'ai vu le rosier, à demi-mort pendant l'hiver, porter des roses au printemps. J'ai vu un vaisseau léger parcourir rapidement la mer, et périr à l'entrée du port. Que des gens simples ne croyent pas pénétrer dans la connoissance des secrets de Dieu, parce qu'ils auront vu l'un dérober

le bien d'autrui, l'autre faire de grandes offrandes : celui-là peut se relever, celui-ci peut tomber. »

CHANT XIV.

ARGUMENT.

Le poète monte au cinquième ciel, qui est celui de Mars. Il y trouve les ames qui ont combattu pour la vraie foi.

L'EAU qu'on a mise dans un vase arrondi se porte du centre à la circonférence, ou de la circonférence au centre, suivant qu'on l'agite du dedans ou du dehors. Cette expérience de physique me vint à la pensée, lorsque St. Thomas ayant cessé de parler, Béatrix prononça ces mots : « Celui que j'ai conduit ici désire aller à la source d'une autre vérité, et il ne vous fait aucune question, même mentalement; dites-lui donc si cette lueur, dont votre ame est ornée, demeurera éternellement avec vous, telle qu'elle est aujourd'hui, et si elle doit demeurer telle; dites-lui comment elle n'of-

fensera pas vos yeux au jour de la résurrection. » Quelquefois au milieu d'une danse accompagnée de chants, un redoublement d'allégresse fait élever la voix, de même, à cette sainte demande, les cercles sacrés montrèrent une joie nouvelle; leur ronde s'anima, et leurs accens devinrent plus mélodieux.

Celui qui se plaint de ce qu'on meurt sur la terre, pour vivre dans le ciel, n'a pas connu l'abondance des dons célestes qui y sont répandus. L'auguste Trinité, qui n'est soumise à aucune puissance, et qui commande à tout, étoit trois fois chantée par ces esprits, avec une harmonie qui pourroit récompenser le plus grand mérite. J'entendis en même temps, dans le cercle le plus près de moi, une voix modeste comme celle de l'ange qui apparut à Marie, répondre en ces termes : « Aussi long-temps que durera la fête du paradis, notre amour sera revêtu de cet habit lumineux. Notre éclat est proportionné à notre charité, notre charité au bonheur de voir le premier bien, et ce bonheur est aussi grand que daigne le permettre la grace divine. Lorsque nous aurons repris

notre corps sanctifié, notre personne sera devenuē plus parfaite, notre lumière s'accroîtra de la félicité que Dieu distribue si généreusement, et qui nous rend capables de le contempler : nous verrons alors s'augmenter à la fois le bonheur de le voir, notre charité, et les rayons de notre gloire. Le charbou se fait encore distinguer dans le feu, quoiqu'il soit tout environné par la flamme ; de même l'éclat qui nous entoure ne devra être obscurci qu'en apparence par la chair du corps que nous reprendrons. Tant de splendeur ne pourra nous fatiguer : les organes du corps seront devenus tels, qu'ils supporteront tout ce qui d'ailleurs augmentera leur plaisir. » A ces mots, les deux chœurs me parurent si disposés à s'écrier, *Ainsi soit-il*, que je compris bien qu'ils désiroient retrouver le corps qu'ils avoient laissé sur la terre, non pas pour eux-mêmes, mais dans l'espérance de revoir ainsi leurs mères, leurs pères, et ceux qu'ils chérissoient avant d'être embrasés des flammes de l'éternel amour. Mais je vis naître une autre splendeur d'un éclat pareil, au-delà de celles qui brilloient comme

le soleil à l'horizon; et de même qu'au commencement de la nuit, on aperçoit confusément des étoiles, il me sembla que je découvrois de nouvelles substances qui formoient une autre couronne, près des deux premiers cercles de bienheureux. O véritable splendeur de l'esprit saint ! Il éblouit tout à coup mes yeux, qui ne purent souffrir son éclat. Béatrix continuoit de se montrer plus belle et plus riante ; mais je ne puis exprimer l'impression qu'elle fit sur moi, et ma mémoire ne se rappelle plus aucun objet, au milieu de tant de prodiges. Mes yeux reprirent cependant quelque force, et je me vis alors transporté, avec Béatrix, dans un ciel plus élevé. Je m'en aperçus aisément à l'éclat de cet autre ciel, qui me parut plus vif. De toutes les facultés de mon ame, et avec ce sentiment intime qui appartient aux hommes de toutes les nations, j'offris à Dieu un sacrifice de remercîmens, tel que pouvoit l'exiger cette faveur nouvelle. Mes actions de graces n'étoient pas achevées, que je sentis qu'elles avoient été agréées. Des lumières d'une couleur de pourpre éblouissante m'apparurent entre deux rayons, et

je m'écriai : « Que tu es grand et généreux, Très-Haut, toi qui les embellis ainsi! » Semblables à la voie lactée, qui, ornée de grandes et de petites constellations, répand une ligne de blancheur entre les pôles du monde, et est l'objet de tant de systèmes parmi les sages; ces rayons, couverts d'étoiles, formoient sur la profondeur de la planète de Mars, le signe vénérable de la croix, et paroissoient la diviser en quatre parties presque égales. Ici l'expression manque à ma mémoire. Dans cette croix brilloit J. C., d'un éclat que je ne puis comparer à aucun autre éclat. Mais celui qui arbore ce signe, pour marcher contre ses ennemis, excusera mon silence, lorsqu'il aura joui lui-même de ce bonheur ineffable. Aux deux côtés et aux deux extrémités de la croix, brilloient des splendeurs qui étinceloient, en se confondant les unes avec les autres, ainsi qu'on voit des atomes, lents ou légers, et d'un mouvement irrégulier, s'agiter sur un rayon de lumière qui traverse encore l'ombre que l'art cherche à nous procurer, pour nous mettre à l'abri de la chaleur.

Comme une lyre et une harpe parfaite-

ment d'accord, produisent un son délicieux, même pour celui qui est étranger à l'étude de la musique, de même les splendeurs qui m'apparoissoient, faisoient entendre une mélodie qui me ravissoit en extase, quoique je ne pusse pas distinguer les paroles de leurs chants. Cet hymne renfermoit de sublimes louanges. Ces mots frappèrent mes oreilles : *Ressuscite, et sois vainqueur.* J'étois si ravi, que jusqu'alors rien ne m'avoit attaché avec de si doux liens. Peut-être cette expression paroîtra-t-elle trop hardie : je semble oublier les yeux étincelans de Béatrix, que j'avois contemplés avec tant d'admiration ; mais je mérite d'être excusé par celui qui apprécie ma franchise, et qui sait que les esprits où se réfléchit le miracle de beauté, brillent plus, à mesure qu'on s'élève, et qui sait d'ailleurs que je n'avois pas alors regardé les yeux de Béatrix. Je n'entends donc pas nier l'éclat sacré dont ils m'avoient ébloui, éclat qui devient aussi plus pur et plus noble, à mesure qu'on monte dans le ciel.

CHANT XV.

ARGUMENT.

Cacciaguida, trisaïeul du poète, lui parle de la généalogie de sa maison, des mœurs anciennes de Florence; il finit par lui dire qu'il mourut en combattant pour la foi de Jésus-Christ.

UNE volonté bienfaisante, qui se manifeste par une vertueuse charité, comme une passion effrénée se montre par une action inique, mit fin à ce concert, et les saintes cordes que fait mouvoir la main du ciel, cessèrent de faire entendre leur douce harmonie : et comment ces substances auroient-elles été sourdes à mes prières, puisqu'elles s'accordoient à se taire à la fois pour écouter mes demandes? Il ne doit donc pas voir de terme à ses souffrances, celui qui par amour pour les choses périssables, renonce à cette bien-

faisante volonté. De même qu'une lueur subite, et de peu de durée, dans les soirées pures et sereines, parcourt les airs, attire nos regards, et paroît une étoile qui change de place, quoique nous voyions ensuite qu'il ne s'en est perdu aucune vers le point où nous avons remarqué ce météore; tel courut tout à coup, de l'extrémité droite jusqu'au pied de la croix, un esprit céleste qui franchit toute cette ligne de lumière, sans s'en écarter, et qui sembloit un corps de feu dans un vase d'albâtre. Ainsi l'ombre du pieux Anchise se fit voir à son fils dans l'Elysée, si nous ajoutons foi au plus grand de nos poètes. L'esprit m'adressa ces paroles:

« O mon sang ! ô grace surabondante de Dieu ! à qui aura-t-on jamais, comme à toi, ouvert deux fois la porte du ciel? » J'écoutai cet esprit avec attention ; ensuite, plein d'étonnement, je regardai Béatrix; ses yeux brilloient d'un sourire si doux, que je crus en ce moment posséder toute la faveur de Dieu, et n'avoir rien à demander de plus dans le paradis. L'esprit que je voyois et que j'entendois avec tant de plaisir, ajouta des paroles que je ne compris pas, tant

elles étoient sublimes. Ce n'étoit pas pour jouir de mon embarras qu'il se cachoit ainsi à moi, c'étoit par nécessité. L'entendement d'un mortel ne pouvoit s'élever sur-le-champ jusqu'à saisir de si hautes conceptions. Cependant, quand sa divine ardeur fut exhalée, mon intelligence commença à le comprendre; ses premières paroles furent celles-ci : « Sois béni, ô toi, qui en trois personnes n'en formes qu'une seule, et qui combles de tant de faveurs mon heureuse famille ! » Il continua ainsi : « Mon fils, tu es donc dans cette sphère où je puis te parler, et tu as satisfait le désir que j'avois de te voir: j'avois conçu ce désir en lisant sur le livre immuable, que tu obtiendrois la permission de monter au ciel, grace à celle qui t'a guidé dans ce grand voyage. Tu as raison de croire que je dois à Dieu le don de deviner ta pensée, comme il est certain que cinq et six proviennent de l'unité; mais tu ne me demandes pas à qui tu parles, et pourquoi, dans cette foule de bienheureux, je suis celui qui te fais l'accueil le plus gracieux. Oui sans doute, tous les esprits de ces sphères, à quelque degré de gloire qu'ils ayent

été destinés, lisent l'avenir dans ce miroir, où ta pensée s'offre avant que tu la connoisses toi-même. Cependant, pour mieux accomplir le mystère de l'amour sacré qui m'enflamme, manifeste en liberté ta volonté et ton désir; ma réponse est prête. » A ces mots, je regardai Béatrix : elle me devina avant que je parlasse, et elle m'enhardit par un sourire. Je commençai ainsi : « Aussitôt que Dieu, qui est la première égalité, vous apparut, l'intelligence et l'amour vous furent donnés en si égale mesure, que deux autres objets ne sont pas plus égaux entre eux; ces dons sont tels en Dieu qui vous allume de sa flamme; mais chez les mortels, comme vous le savez, ces facultés ne sont pas les mêmes. Moi qui suis mortel, je sens cette inégalité, et mon cœur seul peut vous remercier de votre réception paternelle. Je t'en supplie cependant, ô topaze vivante qui fais partie de tant de trésors, fais-moi connoître ton nom! »

L'esprit me répondit : « O rameau de l'arbre dont je fus la racine, toi que je me plaisois à attendre, celui dont tu descends, et qui habita plus de cent années la première

côte de la montagne que tu as déjà visitée, fut mon fils et ton bisaïeul : par tes bonnes œuvres, tu dois diminuer le temps de ses souffrances.

» Florence, dans l'enceinte de ses antiques murailles, où est encore placée l'horloge qui règle les heures de ses travaux et de ses prières, vivoit au sein de la pudeur et de la sobriété : ses femmes ne connoissoient pas les bijoux, les colliers, les brodequins, les ceintures, et ces parures qu'on regarde avec plus d'attention que celles qui les portent. A la naissance de sa fille, le père ne craignoit pas d'être obligé de la marier trop tôt, ou de lui donner une dot trop considérable. Les maisons n'étoient pas désertes. Des hommes débauchés n'avoient pas donné l'exemple de toutes les impudicités. Du mont Uccellatojo, on ne voyoit pas autant de palais magnifiques qu'on en voyoit de Monte Mario : mais du premier point on découvrira plus de ruines que de l'autre.

» J'ai vu Bellincion Berti ne pas dédaigner une simple casaque de cuir, bordée de boutons d'un vil prix. J'ai vu sa femme quitter sa toilette, sans être fardée; j'ai vu un Nerli,

un del Vecchio vêtus de peaux sans ornement; j'ai vu leurs épouses occupées de leur rouet et de leur fuseau. O femmes fortunées! vous étiez toutes assurées d'obtenir la sépulture dans votre patrie! on ne vous abandonnoit pas pour aller commercer en France: l'une se livroit au soin de ses fils au berceau, et pour les apaiser, répétoit ces mots à demi-articulés, qui font le premier bonheur des mères et des pères; l'autre, en filant sa quenouille, discouroit avec sa famille sur les Troyens, Rome et Fiésole. On eût été aussi étonné de voir alors une Cianghella, un Lapo Saltarello, qu'on le seroit aujourd'hui si on revoyoit Cincinnatus et Cornélie.

» Au milieu de ce repos, de cette vie si honorable des citoyens, dans une ville si heureuse, Marie, invoquée à grands cris par ma mère, facilita les travaux de son enfantement, et dans votre baptistère, je devins chrétien, et je reçus le nom de Cacciaguida. J'eus pour frères Moronto et Elisei. Tu dois le surnom que tu portes à la famille de mon épouse qui vint de Ferrare; je suivis ensuite l'empereur Conrad, qui m'arma

chevalier. Mes services obtinrent d'autres faveurs. Sous ses ordres, je marchai contre les peuples qui, par la faute de votre pasteur, usurpent les pays qui vous appartiennent. Cette nation impie trancha mes jours, me sépara du monde trompeur qui souille tant d'ames innocentes, et du martyre, j'arrivai à cette douce paix. »

CHANT XVI.

ARGUMENT.

Cacciaguida rappelle l'époque de sa naissance : il parle de la population que Florence présentoit de son temps, et des plus illustres familles de cette ville.

O NOBLESSE du sang, avantage de peu de valeur, je ne serai jamais étonné que sur cette terre, où notre esprit est infirme et languissant, tu rendes les hommes vains et superbes, puisque dans le ciel, où nous n'obéissons qu'à la raison, je me suis glorifié de tes prérogatives ! Le temps n'en diminue pas moins tous les jours de ton éclat, si à la première illustration, on n'en ajoute pas une nouvelle. Je recommençai à parler à l'esprit qui m'avoit interrogé, et j'employai ce ton moins familier, que Rome adopta dans les premiers temps de l'empire, et qu'elle n'a pas conservé. Béatrix, qui étoit un peu éloi-

gnée, me fit un signe d'approbation, semblable à celui de la suivante qui favorisa la première faute de Ginèvre, et je parlai ainsi : « Vous êtes mon père, vous me permettez de vous entretenir avec assurance ; vous m'élevez tellement, que je suis plus que moi-même. Mon ame se remplit d'allégresse de toutes parts, et après s'en être rassasiée, elle en est encore une source abondante. Dites-moi donc, ô première tige de ma race, quels sont vos ancêtres, et en quelle année vous êtes né. Parlez-moi du bercail de St. Jean ; dites-moi dans quel état de puissance il étoit alors, et quels étoient les citoyens les plus dignes des hautes magistratures. » Le vent augmente la chaleur du charbon au milieu des flammes; de même je vis la lueur devenir plus belle, en entendant mes paroles caressantes; et, sans se servir de notre manière commune de nous exprimer, elle répondit d'un ton de voix doux et suave : « Depuis le jour où l'ange salua Marie, jusqu'au moment où ma mère, qui est aujourd'hui bienheureuse, me mit au monde, cette planète revint cinq cent quatre-vingt fois au signe du Lion, qu'elle

chérit de préférence. Mes ancêtres et moi, nous naquîmes dans le quartier où finit la course, le jour de votre fête annuelle. Que ces détails te suffisent : il est plus modeste de ne pas te dire ce que furent mes pères, et d'où ils vinrent.

» Florence, quand elle appeloit aux armes ses citoyens, ne comptoit, dans l'étendue de terrain qui se prolonge depuis le pont orné d'une statue de Mars, jusqu'au baptistère consacré à St. Jean, qu'un cinquième des citoyens qu'elle compte aujourd'hui. Ces habitans, jusqu'au dernier artisan, étoient tous de Florence même; mais ceux d'aujourd'hui sont mêlés à une population nombreuse venue de Campi, de Certaldo et de Figghine : qu'il auroit été préférable d'avoir ces peuples pour voisins, et de marquer sa frontière à Galluzzo et à Trespiano, plutôt que de les admettre dans la ville, où ils soutiennent les infamies d'un Baldi d'Aguglion, et de celui de Signa, qui a l'œil si exercé à trafiquer des graces ! Si ceux qui ont le plus dégénéré dans le monde, eussent été comme une mère tendre pour son fils, sans trahir les intérêts de César, tel a été

fait citoyen de Florence, et commerce dans cette ville, qui aujourd'hui seroit relégué à Simifonte, où son père demandoit l'aumône : les comtes Guidi se verroient encore à Montemurlo ; les Cerchi, dans la juridiction ecclésiastique d'Acone, et les Buondelmonti à Valdigrieve. La confusion des personnes a souvent été cause des maux de la ville, comme trop de nourriture détruit la santé. Le taureau aveugle tombe plutôt qu'un agneau également privé de la lumière ; une seule épée tranche mieux que cinq épées en faisceaux. Regarde Luni, Urbisaglia. Souviens-toi de ce que ces villes ont été ; vois ce qu'elles sont aujourd'hui. Considère Chiusi, Sinigaglia. Puisque les villes périssent, tu comprendras facilement ce que sont les revers de la fortune dans les familles. Comme vous-mêmes, tout ce qui vous entoure, a sa fin : l'existence de quelques êtres vous paroît se prolonger davantage, parce que votre vie est de courte durée. L'influence de la lune couvre et découvre les bords de la mer. La fortune en agit ainsi à Florence. Tu ne dois pas être surpris de ce que je dirai des anciens Flo-

rentins, dont le nom est caché dans la nuit des temps. J'ai vu, sur leur déclin, les familles des Ughi, des Catellini, des Filippi, des Greci, des Alberici et des Ormanni; j'ai vu, aussi nobles que puissans, les Soldanieri, les Ardinghi, les Bostichi, del Sannella, et dell' Arca. Près de la porte où habitent maintenant des citoyens traîtres et félons, qui seront cause du naufrage de votre barque, étoient les Ravignani, dont sont descendus le comte Guido, et ceux qui depuis ont pris le surnom du grand Bellincion. Della Pressa savoit déjà comment on doit gouverner. Galigaio avoit doré, dans sa maison, la poignée et le pommeau de son épée. La colonne du VAIR étoit déjà célèbre. On distinguoit les Sacchetti, les Giuochi, les Sifanti, les Barucci, les Galli, et ceux que le boisseau diminué a fait rougir. Le cep d'où naquirent les Calfucci commençoit à s'étendre. On appeloit déjà aux grandes dignités les Sizii et les Arrigucci. Oh! dans quel éclat je vis ceux que leur orgueil a fait depuis tomber si bas! Les boules d'or avoient élevé Florence à ce haut point de pouvoir. On admiroit les pères de ceux qui,

lorsque votre évêché est vacant, en administrent les revenus, et s'enrichissent à ses dépens. Déjà cette famille présomptueuse, qu'on voit s'acharner, comme un tigre, contre celui qui fuit, et s'apaiser, comme un agneau, devant ceux qui lui montrent les dents ou une bourse, commençoit à obtenir quelque illustration, quoique les traces récentes d'une origine plébéienne eussent porté Ubertin Donato, à blâmer son beau-père, qui avoit admis un des membres de cette famille dans la sienne. De Fiesole, déjà Caponsacco étoit descendu dans le marché. Giuda et Infangato étoient devenus de bons citoyens. Je vais ajouter un fait vrai, mais incroyable. A cette époque, Florence, quoique d'une petite étendue, avoit une porte à laquelle la maison de la Pera avoit donné son nom. Ceux qui portent les armes du grand-baron, dont la fête se célèbre le jour de celle de St. Thomas, obtenoient de ce prince des priviléges et l'ordre de la chevalerie, et aujourd'hui l'un d'eux, en se joignant à la cause du peuple, a environné ces mêmes armes d'un ornement d'or. On connoissoit les Gualterotti et les Importuni, et le Borgo seroit

plus tranquille, s'ils n'y avoient pas trouvé des voisins aussi inquiets. On honoroit la maison dont est sortie la cause de vos maux et de ce dépit qui a mis fin à la vie heureuse qu'on menoit alors. O Buondelmonte, que tu as été coupable de fuir l'alliance de cette famille ! si Dieu t'avoit précipité dans l'Ema, la première fois que tu es venu dans la ville, beaucoup de ceux qui pleurent seroient aujourd'hui pleins de joie : mais Florence devoit perdre sa paix, et donner une victime à cette pierre isolée qui est restée sur le pont vieux. Sous ces familles, et sous d'autres, j'ai vu Florence fortunée, et sans aucun motif pour gémir. Sous ces familles, j'ai vu son peuple si juste et si honoré, que jamais le lys ne fut alors renversé par les ennemis, et que les divisions ne firent pas changer sa couleur. »

CHANT XVII.

ARGUMENT.

Cacciaguida prédit au Dante son exil, et les calamités qu'il doit souffrir. Il l'exhorte à composer la Divine Comédie.

Je ressemblois à celui qui pria Climène de lui confirmer ce qu'il avoit entendu dire de sa haute origine, et dont l'exemple a rendu les pères moins complaisans pour leurs fils. Je parus tel aux yeux de la sainte lumière, qui avoit changé de place pour me parler, et à ceux de Béatrix. Cette dernière me dit : « Manifeste clairement le désir qui est dans ton cœur, non pour nous apprendre ce que nous savons, mais pour t'accoutumer à montrer hardiment la soif que tu veux satisfaire. » Je parlai donc ainsi : « O chère tige de ma famille, toi, qui de si haut, en envisageant le point devant lequel tous les

temps sont présens, vois l'avenir (quoiqu'il soit renfermé en lui-même), aussi facilement que l'esprit humain comprend qu'un triangle ne peut avoir deux angles obtus; pendant que j'étois dans la compagnie de Virgile, sur cette montagne où les ames sont purgées de toutes leurs taches, et dans le royaume des morts, on m'a prédit les malheurs de ma vie future ; et, quoique je me sente prêt à supporter toutes les disgraces, je désirerois savoir celles que la fortune me prépare : le trait qu'on voit venir fait une moins grave blessure. » Je confessai ainsi mon désir, comme l'avoit voulu Béatrix. Sans employer les paroles ambiguës dont se servoient les nations insensées, avant que l'Agneau de Dieu, qui efface nos péchés, se fût offert en sacrifice, l'esprit de mon père, contenu dans sa vive lumière, me répondit sur-le-champ en termes précis et pleins de tendresse : « Les événemens futurs, qui sont étrangers à votre matière, sont connus de la première puissance. Il n'est cependant pas nécessaire qu'ils arrivent, plus qu'il n'est nécessaire qu'un vaisseau que vous voyez dans un courant, continue de voguer. C'est

de cette puissance que me vient la connoissance du sort qui t'est réservé, ainsi qu'un instrument porte aux oreilles une douce harmonie. Tu quitteras Florence, comme Hippolyte persécuté par la perfidie de son impitoyable belle-mère, sortit d'Athènes. On trame déjà l'intrigue, là où tous les jours on vend Jésus-Christ. On attribuera tous les torts au parti le plus foible, suivant l'usage; mais la vengeance du ciel rendra un témoignage éclatant à la vérité. Tu seras obligé d'abandonner ce qui te sera le plus cher: c'est la première douleur des exilés. Tu apprendras combien le pain étranger est amer, et combien il est pénible de monter et de descendre l'escalier d'autrui. Ce qui te fera le plus gémir, ce sera la société perfide et désunie de tes compagnons de malheur: leur ingratitude et leur folie n'accuseront que toi; mais ce sont eux, plutôt que toi, qui auront à en rougir. Le peu de succès de leurs tentatives prouvera combien tu auras eu raison de te séparer d'eux. Tu te réfugieras d'abord auprès de ce grand et noble Lombard, qui porte pour armes une aigle sur une échelle d'or. Ses prévenances pour toi

seront telles, qu'il te comblera de bienfaits avant que tu les sollicites; ce qui arrive si peu souvent ! Dans son palais, tu connoîtras celui qui, né sous l'influence de notre étoile, fera de si grands prodiges. Le monde ne les prévoit pas, parce que ce héros est encore jeune, et que le soleil n'a fait sa révolution que neuf fois autour de lui; mais on verra des traces éclatantes de sa générosité et de ses beaux faits d'armes, avant que le Gascon trompe le grand Henri. Sa magnificence sera telle, que ses ennemis mêmes seront obligés de lui rendre hommage. Compte sur lui et sur ses services. De combien d'hommes il changera le sort ! Il élevera les pauvres; il abaissera les riches. Tu conserveras dans ta mémoire l'empreinte de ses vertus; mais tu seras discret...... » L'esprit ajouta des détails difficiles à croire pour ceux même qui seront témoins de tant de gloire, et continua ainsi : « O mon fils, voilà l'explication de ce qu'on t'a dit; voilà les embûches qui te seront tendues. Tu ne dois pas cependant vouer de la haine à tes concitoyens, parce que tu vivras assez de temps pour voir la punition de leur perfi-

die. » Lorsque l'ame sainte m'eut ainsi donné ces explications que j'avois désirées, je lui répondis comme l'homme qui sollicite un conseil d'un autre homme qu'il respecte et qu'il aime : « Je vois bien, ô mon père, que bientôt je recevrai un de ces coups qui sont d'autant plus douloureux, qu'on leur oppose moins de courage. Aussi dois-je me préparer, en perdant ma patrie, à ne pas perdre en même temps, par la liberté de mes vers, les asiles que l'on pourroit m'offrir.

» Dans le monde, où tout est amertume; sur la montagne du sommet de laquelle Béatrix m'a enlevé, ensuite dans le ciel, de lumière en lumière, j'ai appris des choses qui seront amères pour un grand nombre, si j'ose les redire; mais au contraire, si je suis un ami timide de la vérité, je crains de ne plus vivre parmi ceux pour qui le temps actuel sera l'ancien temps. » La lueur où étinceloit mon trésor, brilla d'un plus vif éclat, semblable à un miroir d'or exposé au soleil; elle répondit :

« Les consciences qui auront des fautes à se reprocher, ou qui rougiront de celles de

leurs amis, trouveront tes paroles âpres et désagréables; néanmoins, sans rien altérer, manifeste ta vision toute entière, et laisse se plaindre celui qui en a sujet. Si tes révélations ne flattent pas le goût dans le premier moment, elles laisseront une substance fortifiante, chez celui qui n'aura pas craint de s'en alimenter. Tes cris seront ces ouragans qui frappent les plus hautes montagnes, et tu ne retireras pas une foible gloire de ton courage. Dans ces sphères, sur la montagne, et dans la vallée de douleur, tu n'as vu que des ames qui dans le monde furent célèbres, parce que l'esprit de celui qu'on veut corriger, néglige, comme peu instructifs, les exemples qui tombent sur des hommes d'une condition vulgaire, et n'ajoute point foi à des argumens qu'on ne tire pas de quelques malheureux illustres.

CHANT XVIII.

ARGUMENT.

Le poète, toujours sous la conduite de Béatrix, monte au sixième ciel, qui est celui de Jupiter, et y trouve ceux qui ont bien administré la justice sur la terre.

L'ESPRIT de mon aïeul s'étoit livré en silence à ses réflexions. Je m'abandonnois également aux miennes, en pensant à ce que ces prédictions avoient de doux et d'amer. Mais Béatrix, qui me conduisoit dans le ciel, me dit alors : « Change de pensée, souviens-toi que je m'approche de celui qui met fin à toutes les peines. » Je me retournai vers ce guide bienfaisant, et je ne puis exprimer tout ce que je vis d'amour dans ses yeux sacrés; non que les paroles me manquent, mais parce que ma mémoire, sans un puissant secours, ne peut revenir sur elle-même. Je puis dire seulement que Béatrix, en de-

vinant ainsi ma pensée, m'affranchit de tout autre désir, parce que le plaisir éternel qui étinceloit dans ses regards me renvoyoit la belle lumière de Dieu. Bientôt, en m'adressant un gracieux sourire, elle me dit: « Tourne-toi encore vers ton père, apprends que le paradis n'est pas seulement dans mes yeux. » De même qu'ici bas, on découvre dans l'expression de nos traits, l'amour que nous inspire la personne qui nous est agréable, de même je vis dans les étincelles de la sainte lueur, un désir de parler encore. Elle m'adressa ces paroles : « Dans cette cinquième division de l'arbre, qui tire sa vie de sa cime, qui porte toujours des fruits et ne perd jamais de feuilles, sont des esprits bienheureux qui, avant qu'ils vinssent au ciel, avoient sur la terre une immense renommée, et dont l'éloge pourroit être le sujet de grands poëmes. Remarque, à une des extrémités de la croix, celui que je vais te nommer; il te paroîtra ce feu léger qui sillonne la nue. »

En effet, je vis briller cette lumière avant qu'on m'eût dit que c'étoit Josué. Au nom du grand Machabée, j'en vis une autre se

livrer au mouvement que lui imprimoit la joie dont elle étoit remplie. On me montra Charlemagne et Roland ; ma vue les suivoit avec attention, comme l'œil du chasseur se fixe sur le faucon qu'il a lancé. J'aperçus ensuite autour de la croix, Guillaume, Renaud, le duc Godefroy, Robert Guiscard : enfin l'ame de mon père, qui m'avoit entretenu, se mêla parmi les autres, et recommença à faire entendre sa voix harmonieuse.

Je me tournai à droite pour lire mon devoir dans les paroles ou dans les gestes de Béatrix : ses yeux étoient si beaux et si brillans qu'ils n'avoient pas encore jeté un tel éclat. L'homme, poussé par le désir de bien faire, et faisant mieux de jour en jour, s'aperçoit que sa vertu a pris de l'accroissement ; de même je compris, parce que Béatrix étoit encore plus étincelante, qu'à la suite d'un mouvement circulaire qui m'avoit emporté avec le ciel, j'étois monté dans une autre planète. Le visage d'une femme qui a un teint éblouissant, après avoir été un moment animé par la pudeur, revient à sa blancheur naturelle ; mes yeux virent tout à coup le même effet, en considérant

Béatrix, quand de la planète de Mars, je passai avec elle à la sixième planète qui nous reçut dans son sein. Je remarquai que dans cette sphère dédiée à Jupiter, les étincelles d'amour qui l'habitoient, représentoient les lettres de notre alphabet, par la manière dont elles se groupoient ensemble. Comme les oiseaux partis du bord des rivières pour aller à la pâture, semblent se réjouir, et décrivent la lettre O, ou toute autre; de même ces saintes créatures, formoient en volant, tantôt un D, tantôt un I, tantôt une L. D'abord elles chantoient ensemble et se mettoient en mouvement; quand ensuite elles avoient formé un de ces signes, elles s'arrêtoient en silence.

O Calliope qui glorifies les esprits, qui leur donnes l'immortalité, ainsi qu'aux villes et aux royaumes, viens m'inspirer, et fais-moi célébrer dignement ces saintes lumières! que ta puissance se manifeste dans mes vers! Elles tracèrent trente-cinq lettres en voyelles et en consonnes. Je distinguai d'abord ces mots : DILIGITE JUSTITIAM; ensuite je vis, QUI JUDICATIS TERRAM; puis elles restèrent disposées en M, qui étoit

la dernière lettre du cinquième mot; et alors la planète paroissoit éblouissante d'or et d'argent. Je vis, plus tard, descendre d'autres esprits à l'endroit où étoit l'extrémité supérieure de cette lettre: ils chantoient, je crois, le bien qui les attire de toutes parts. Bientôt, comme autant d'étincelles qui jaillissent de tisons enflammés, et que les insensés ont coutume de regarder comme un augure favorable, plus de mille lueurs s'élevèrent à la fois; et lorsqu'elles se furent posées, je vis distinctement que leur réunion formoit la tête et le col d'une aigle.

L'être qui produit de tels tableaux, n'a pas de maître; mais il dispose tout lui-même, et de lui seul provient cette vertu qui crée les êtres inférieurs. L'autre ligne de bienheureux, qui avoit paru d'abord satisfaite de figurer une couronne au-dessus de l'M, acheva de former le corps de l'aigle.

O belle étoile, combien de ces trésors qui t'embellissent, m'ont démontré que notre justice sur la terre, y est descendue du ciel! Je supplie l'esprit qui est l'origine et le premier principe de ton mouvement et de ton in-

fluence, de considérer d'où naît le défaut qui obscurcit tes rayons. Je le conjure de s'enflammer une seconde fois d'une colère sainte, en voyant ainsi vendre et acheter dans le temple qui a été cimenté du sang des martyrs, et témoin de tant de miracles. Et toi milice du ciel, que je contemple, adore Dieu pour ceux qui, sur la terre, se laissent détourner de ce devoir par un fatal exemple! Déjà on avoit coutume de faire la guerre avec le glaive; aujourd'hui on la déclare, en ôtant le pain que le père bienfaisant ne refuse à personne. Mais toi qui n'écris que pour effacer, pense que Pierre et Paul qui moururent pour la vigne que tu détruis, sont encore vivans. Tu ne peux que répondre : Je n'ai plus de dévotion qu'à celui qui voulut vivre solitaire, et qui, sur la demande d'une danseuse, fut conduit au martyre. Je ne connois ni Paul, ni Pierre le pêcheur.

CHANT XIX.

ARGUMENT.

Le poète s'entretient avec l'aigle qu'il a trouvée dans la sphère de Jupiter. Il demande à l'oiseau sacré, si l'on peut être sauvé, sans avoir connu la foi chrétienne.

Je voyois devant moi cette belle image, les ailes étendues, glorifier les ames dont elle se composoit : chacune d'elles paroissoit un rubis frappé des rayons du soleil, et qui m'en renvoyoit l'éclat. Jamais on n'a dit, on n'a écrit, on n'a même imaginé ce que je vais rapporter : je vis et j'entendis parler cette aigle, en son nom particulier, quoiqu'elle se formât d'une grande quantité d'ames; elle commença ainsi : « Parce que j'ai été juste et pieuse, on m'a élevée à cette gloire qui surpasse tous les désirs : j'ai laissé sur la terre un souvenir si célèbre, que les méchans eux-

mêmes me comblent de louanges ; mais ils n'imitent pas mes vertus. » C'est ainsi que comme plusieurs charbons allumés ne produisent qu'une seule chaleur, cette image composée de mille amours sacrés, ne fit entendre qu'une seule voix.

Je répondis : « O perpétuelles fleurs de la joie éternelle, qui par une seule d'entre vous exhalez vos odeurs célestes, éclaircissez un doute que j'ai constamment conservé sur la terre. Je sais bien que si la justice divine sert de miroir aux autres degrés du ciel, votre sphère éprouve encore plus ses faveurs. Vous savez avec quelle attention je profite des avis que je reçois, vous savez quel est le doute si ancien qui me tourmente. »

Tel qu'un faucon délivré de son chaperon, remue la tête, s'applaudit avec ses ailes, montre le désir de voler, et se complaît en lui-même; telle en faisant retentir des chants qui ne sont connus qu'au ciel, se montra l'aigle qui renfermoit tant de saints esprits.

Elle m'adressa ces paroles : « Celui qui créa le monde, et y distribua tant de prodiges inconnus à l'intelligence humaine, et tant de choses qu'elle peut comprendre, ne

manifesta pas tellement sa vertu, que toute sa puissance ne fût encore quelquefois incompréhensible : aussi le premier être qui connut l'orgueil, et qui étoit pourtant la plus parfaite des créatures, pour n'avoir pas attendu la lumière de Dieu, tomba avant la confirmation de la grace. Comment les natures inférieures auroient-elles donc pu contenir ce bien infini, qui ne se mesure qu'avec lui-même ? Nos facultés ne sont qu'un rayon de l'esprit divin qui remplit toutes choses, et ne doivent, de leur nature, connoître Dieu qu'imparfaitement. La vue des mortels ne pénètre dans la justice éternelle, que comme l'œil peut pénétrer dans les eaux de la mer : du bord, il voit le fond, il ne le voit pas en pleine mer ; cependant le fond existe également, mais son éloignement le cache aux yeux. Il n'y a de vraie lumière que celle qui vient de ce rayon serein qu'on ne voit jamais se troubler ; toute autre n'est que ténèbres, obscurité, ignorance.

» Je t'ai expliqué ce que tu n'entendois pas sur la justice divine. Ce mystère t'occupoit tant, que tu disois : Un homme est né au rivage de l'Indus, et là personne ne parle

de J. C., ne lit les livres sacrés, et n'écrit sur la religion. Toutes les volontés de cet homme sont bonnes, quant à la morale, et il ne pèche ni en actions, ni en paroles ; il meurt cependant sans connoître la foi et sans baptême : où est cette justice qui le condamne ? où est sa faute, s'il ne croit pas? — Mais toi, qui es-tu, pour t'ériger en tribunal, et juger à une si grande distance, avec une vue si bornée ? On pourroit me présenter des raisonnemens aussi subtils, si la sainte écriture n'étoit pas au-dessus de telles propositions. O animaux faits pour vivre sur la terre ! ô esprits insensés ! la première volonté qui est bonne par elle-même, ne s'éloigne jamais du souverain bien qui est en elle ; elle ne dépend pas des êtres créés, qui, au contraire, dépendent d'elle seule. »

La cigogne tourne autour du nid lorsqu'elle a donné la pâture à ses petits; ceux-ci regardent leur mère, quand ils sont rassasiés; ainsi l'aigle commença à tourner sur elle-même, et je la considérai attentivement. L'image bénie battoit des ailes, chantoit en tournant avec ses esprits sacrés, et disoit : « Le jugement éternel est pour vous autres

mortels ce que les lettres que tu vois près de moi, sont pour ton intelligence. » Et les lueurs continuoient à jeter des éclairs de l'Esprit saint, dans ce signe qui rendit les Romains si redoutables. L'aigle recommença en ces termes : « Ce royaume n'a jamais été ouvert à celui qui n'a pas cru en J. C. avant qu'il vînt au monde, ou après son supplice. Beaucoup appellent J. C., qui seront plus éloignés de lui que tel qui ne l'a pas connu. L'Éthiopie infidelle condamnera de tels chrétiens à partager son sort, lorque sera venu le jour où l'on divisera en deux parties, les élus qui iront au ciel, et les damnés qui descendront dans l'enfer. Que ne pourront pas dire les rois persans à vos rois, lorsqu'ils verront s'ouvrir ce livre où les fautes de ceux-ci sont écrites! on y lira surtout dans la vie d'Albert, cette action coupable qui fera ravager le royaume de Prague. Là, on verra la douleur que fit éprouver sur les bords de la Seine, en falsifiant la monnoie, celui dont un sanglier causera la mort. Là, on connoîtra cet orgueil avide qui déshonore l'Anglais et l'Ecossais, et ne leur permet pas de se contenter de leur puissance respective. Là, on

connoîtra la luxure de cet Espagnol, et la vie efféminée de ce Bohême, qui n'eut jamais de courage, et ne voulut jamais en avoir. La bonté du boiteux de Jérusalem sera marquée d'une unité, et ses défauts seront marqués d'une M. On signalera l'avarice et la honte de celui qui garde l'isle du Feu, où Anchise a terminé ses jours; et pour te le faire bien juger, ses fautes seront écrites en abréviations, afin qu'un grand nombre ne tienne qu'un petit espace. On publiera les mauvaises actions de l'oncle et du frère qui ont affligé une si généreuse nation. On n'oubliera pas le Portugais, le Norvégien, et celui de Rascia qui altère les coins de Venise. O heureuse Hongrie, si tu ne te laissois plus maltraiter! O heureuse Navarre! si tu t'armois de la montagne qui t'environne! déjà Nicosie et Famagouste commencent à se plaindre de l'autorité qui les asservit en suivant un exemple funeste. »

CHANT XX.

ARGUMENT.

L'aigle fait l'éloge de quelques anciens rois, qui ont été justes et vertueux. Elle explique ensuite au Dante comment plusieurs personnages qui n'ont pas eu la foi chrétienne, ont obtenu une place dans le ciel.

Lorsque l'astre qui éclaire le monde, descend de notre hémisphère, et nous prive du jour, le ciel qui lui devoit tout son éclat, en reçoit un nouveau du grand nombre d'étoiles qui ont à leur tour emprunté la lumière du soleil. Cet instant du jour me revint dans la mémoire, quand le signe du monde et de ses souverains, eut cessé de parler. Alors ces lueurs innombrables recommencèrent des chants que ma mémoire n'a pu retenir. O doux amour, qui te caches sous cette splendeur, comme tu me paroissois brillant dans ces éclairs qui n'étoient

remplis que de saintes pensées! Lorsque ces joyaux si précieux, qui ornent la sixième sphère, eurent fini ces chants angéliques, il me sembla entendre le murmure d'une eau claire qui, de pierre en pierre, tombe de la montagne, ou le son harmonieux d'une guitarre, ou celui d'une douce flûte; et alors, il se forma dans le col de l'aigle une voix qui prononça ces paroles, que mon cœur attendoit, et que je me hâte de rapporter : « Tu dois regarder fixement en moi cette partie qui, dans les aigles mortelles, voit le soleil et supporte son éclat, parce que des feux dont je me compose, ceux qui forment mon œil, ont une portion de lumière plus étincelante que les autres. Celui qui occupe la place de la pupille, chanta l'Esprit saint, en transportant l'arche de ville en ville : maintenant il jouit du prix de ses travaux et d'une récompense proportionnée à sa piété. Des cinq esprits qui font un cercle autour de mon cil, celui qui est placé le plus à gauche, consola la veuve qui avoit perdu son fils : en comparant sa vie humaine avec sa vie spirituelle, il apprend ce qu'il en coûte pour n'avoir pas

suivi Jésus-Christ. L'autre, que tu vois dans la partie supérieure du cil, retarda le coup de la mort par une vraie pénitence : il sait à présent que le jugement éternel ne change jamais, quoiqu'une digne prière paroisse intervertir l'ordre de nos destinées sur la terre. Cet autre esprit, avec les lois romaines, et à la tête de ses légions, passa en Grèce, pour complaire au pontife. Sa bonne intention eut un effet malheureux. Il connoît maintenant que le mal qui en est résulté, ne lui a pas nui auprès de Dieu, quoique ce mal puisse devenir la cause de la destruction du monde. C'est Guillaume que tu vois au-dessous de la sommité de l'œil; on le regrette sur cette terre, où l'on gémit de l'autorité de Frédéric et des guerres suscitées par Charles : la vivacité de sa lumière prouve combien le ciel aime les rois justes. Qui croiroit, dans votre monde plein d'erreurs, que le Troyen Rifée est la cinquième lueur qui entoure mon œil? Il a participé à ce que les hommes ne peuvent voir dans la divine grace; cependant, pour sa vue, tout n'est pas encore entièrement compréhensible. »

Telle une alouette qui chante en volant dans les airs, et se tait, satisfaite de son chant, telle me parut l'image de cet éternel plaisir, qui donne à chaque chose le mouvement qui lui plaît. Quoique pour un doute qui me tourmentoit, je fusse comme le crystal à travers lequel on aperçoit aisément la couleur, je ne pus attendre plus long-temps, et je m'écriai, en contemplant tout cet éclat : « Que vois-je et qu'entends-je ? » Le signe béni, pour ne pas prolonger ma surprise, me répondit sur-le-champ, en jetant sur moi un regard plus animé : « Tu crois ce que je viens de te dire, parce que je te l'ai dit, mais tu ne le comprends pas; tu fais comme celui qui apprend le nom d'une chose, mais qui n'en distingue pas la valeur, si on ne la lui explique. Il y a une violence opérée par un saint amour, une vive espérance qui ouvre le royaume des cieux, après avoir vaincu la volonté divine. Cette violence n'agit pas comme celle qui opprime les hommes ; elle n'est victorieuse que parce que Dieu consent à être vaincu ; et quand il est vaincu, son affectueuse bonté lui donne à son tour la victoire. Tu es surpris de voir parmi les

anges le premier et le dernier des esprits qui bordent mon œil. Ils quittèrent leurs corps, non pas comme gentils, mais comme chrétiens; l'un croyant en Jésus-Christ qui devoit souffrir, l'autre en Jésus-Christ qui avoit souffert. Trajan reprit son corps en enfer, où l'on est endurci dans le mal : et ce fut le fruit de sa vive espérance, de cette vive espérance qui ne cessa de prier Dieu, et parvint à l'apaiser. L'ame glorieuse dont je te parle, réunie à son corps pour quelque temps, crut fermement en celui qui pouvoit la sauver, et, en croyant, s'enflamma d'un tel amour, qu'après sa seconde mort, elle obtint de venir dans cette sphère.

L'ame de Rifée, par une grace ineffable qu'aucune créature ne pourra jamais comprendre, fit consister tout son amour à vivre suivant les règles d'une bonne conscience. Dieu, après lui avoir accordé une première grace, lui en accorda une seconde, et lui fit connoître d'avance le mystère de notre rédemption future. Il y crut; aussi fut-il délivré de la contagion du paganisme, et il vouloit en guérir les nations perverses. Il eut, au lieu du baptême, plus de mille ans

avant qu'il fût institué, l'assistance de ces trois femmes que tu as vues sur la droite de la montagne. O prédestination, combien ton principe est éloigné des insensés qui ne comprennent pas la première cause ! Vous, mortels, soyez sages dans vos opinions; nous qui voyons Dieu, nous ne connoissons pas encore tous les élus. Nous nous réjouissons cependant de l'imperfection de nos facultés, parce que notre bien n'est dirigé que vers Dieu : nous ne voulons que ce qu'il veut. »

Tel fut le breuvage agréable qui me fut présenté par cette image divine, pour satisfaire mes doutes; et comme un habile joueur de guitare accompagne avec succès un habile chanteur, et rend les accens de sa voix plus mélodieux, je me souviens que pendant que l'aigle parloit, les deux lueurs bénies s'accordoient à jeter de douces étincelles, comme les pupilles des yeux savent se mouvoir ensemble.

CHANT XXI.

ARGUMENT.

Le Dante monte du ciel de Jupiter à celui de Saturne ; il y trouve ceux qui se sont adonnés à la vie contemplative, et il y voit une échelle très-haute couverte d'une foule de substances. S. Pierre Damien répond à toutes les demandes que le poète lui adresse.

Mes yeux et mon esprit étoient fixés sur Béatrix, et je ne pensois qu'à la considérer; elle ne sourioit pas, et elle dit : « Si je venois à sourire, tu deviendrois tel que Sémélé, lorsqu'elle fut réduite en cendres, et si je ne tempérois pas ma beauté, qui s'accroît à mesure que je m'élève vers le saint royaume, elle brilleroit tellement, que tu paraîtrois un arbre frappé et entr'ouvert par la foudre. Nous sommes arrivés à la septième sphère, qui maintenant lance ses rayons sous le signe brûlant du lion. Considère bien

ce que tu vas voir; fais de tes yeux un miroir qui te retrace fidèlement la figure qui va t'apparoître. » Si l'on se souvient du plaisir que j'éprouvois à contempler Béatrix, on comprendra la joie que j'eus de suivre ses ordres, et de m'occuper sans regret d'un autre soin, en substituant au bonheur de la voir celui de lui obéir.

Dans ce cristal pur qui tourne autour du monde, et porte le nom d'un roi bienfaisant, sous le règne duquel le mal n'étoit pas connu, je vis sur une échelle droite des lignes de couleur d'or, traversées des rayons du soleil, et si éblouissantes, que mes yeux ne pouvoient s'y arrêter. Une grande quantité de saintes lueurs descendoient de ses échelons, et je crus que toutes celles qui habitent le ciel y étoient réunies. Ainsi que les corneilles, au commencement du jour, se mettent en mouvement pour réchauffer leur corps engourdi par le froid de la nuit; les unes prennent leur vol pour ne plus reparoître; les autres reviennent au point d'où elles sont parties; d'autres enfin se meuvent à la place même qu'elles occupent: telles me parurent ces lueurs sacrées, qui se li-

vroient à de semblables mouvemens, sans dépasser un échelon déterminé. Une d'elles, qui étoit la plus rapprochée de nous, me parut si éclatante, que je disois en moi-même : Je comprends bien à présent la charité qui l'enflamme; mais Béatrix, à qui il appartient de me permettre de parler ou de m'ordonner de me taire, garde le silence, et, malgré le désir qui me tourmente, j'agis sagement en ne lui adressant pas de demandes. Béatrix voyoit en Dieu, qui voit tout, quelle étoit ma pensée, et me dit : « Satisfais le désir que tu as d'interroger. » Je commençai ainsi : « Ame bienfaisante, qui es recouverte de l'ardente lumière de ta charité, mon peu de mérite ne me rend pas digne d'une réponse; mais, au nom de celle qui me permet de te parler, dis-moi pourquoi tu t'approches si près de nous; dis-moi aussi pourquoi on n'entend pas dans cette sphère la douce symphonie qui se fait entendre plus bas, dans les autres parties du Paradis. » L'ame répondit : « Tu vois et tu entends comme un mortel; ici on ne chante pas, parce que Béatrix n'a pas souri. Je ne suis descendue par les degrés de l'échelle

sainte, que pour te faire honneur, en te parlant et en te montrant l'éclat dont je brille. Ce n'est pas qu'une charité plus vive soit en moi; car ici quelques ames brûlent d'un amour pareil au mien, et d'autres brûlent d'un plus grand amour encore : tu peux t'en convaincre, si tu cherches à distinguer leur éclat plus ou moins vif; mais la haute charité qui nous a soumises à cette providence, par qui le monde est gouverné, nous destine ici à différens ministères, comme tu peux l'observer. » Je dis alors à cette substance : « Je vois clairement, ô ame resplendissante, comment un libre amour suffit pour exécuter sans servitude les ordres de la providence; mais je ne puis pas bien entendre pourquoi tu as été choisie particulièrement pour venir au-devant de moi. » A peine eus-je dit ces paroles, que cette lueur tourna sur elle-même comme une meule rapide, et répondit : « La divine lumière lance sur moi ses rayons, et pénètre par celle qui m'environne. Sa vertu, unie à mes facultés, m'élève tant, que je vois l'essence de Dieu, dont elle est née. De là vient l'allégresse qui m'anime, et ma connoissance est

égale à la clarté de la flamme qui m'embrase. L'ame qui est la plus élevée dans le ciel, le séraphin qui a l'œil le plus attentif sur Dieu, ne pourroit pas satisfaire ta demande. Elle s'étend à une telle profondeur dans les statuts divins, qu'aucune intelligence créée n'y peut répondre ; et quand tu retourneras au monde, souviens-toi de ce que je te dis, afin qu'on ne croye pas qu'il soit possible de te satisfaire. Ici l'esprit brille ; sur la terre, il n'est qu'ignorance : comprends donc combien une telle pénétration doit vous être impossible, puisque celui même que le ciel favorise, ne peut obtenir d'approfondir un tel mystère. » Ces paroles me déterminèrent à renoncer à ma question, et je me bornai à demander à l'ame qui elle étoit. Elle me parla ainsi pour la troisième fois : « Entre les deux mers qui bordent l'Italie, près de ta patrie, sont des rochers qui voyent au-dessous d'eux le tonnerre ; ils forment une grande élévation qui s'appelle Catria. Au pied de cette élévation, est un hermitage destiné au culte ; là, je me dévouai au service de Dieu, et content d'une vie contemplative, je ne me nourrissois, pendant

toutes les saisons, que d'alimens assaisonnés avec de l'huile. Ce cloître fournissoit abondamment au ciel des ames saintes, et maintenant il est si peu fertile, qu'il faut que tôt ou tard on connoisse qu'il a été profané. Dans ce lieu, je m'appelai Pierre Damien; auparavant on me nommoit Pierre. Ne me confonds pas avec un autre Pierre, surnommé Peccator, qui demeuroit dans la maison de Marie, située sur le bord de l'Adriatique. J'avois peu de temps à vivre, quand on me donna ce chapeau, qu'on donne souvent à des sujets indignes. Céphas et le vase d'élection de l'Esprit saint marchoient sans chaussures, étoient dans l'indigence, et demandoient leur nourriture dans la première hôtellerie. Les prélats modernes veulent des valets qui écartent la foule devant eux; d'autres qui guident leurs mules (tant ils sont lourds); d'autres qui soient placés debout derrière leur voiture. Souvent encore le cheval d'un prélat est couvert de son immense manteau; c'est ainsi qu'un même abri sert à tous deux. O patience, qui permets tant d'iniquités!.... » A ces mots, je vis une foule de nouvelles lueurs se mouvoir,

et descendre de degré en degré. Chaque mouvement les rendoit plus belles. Elles s'approchèrent de celle qui m'avoit parlé, s'arrêtèrent et firent entendre un si grand cri, que je ne sais à quoi le comparer. Je ne distinguai pas ce qu'elles s'étoient dit, tant ce bruit m'avoit frappé.

CHANT XXII.

ARGUMENT.

Le poète trouve S. Benoît dans la planète de Saturne, et lui adresse une demande ; ensuite il monte, en entrant dans le signe des gémeaux, à la huitième sphère, qui est le ciel des étoiles fixes.

FRAPPÉ de stupeur, je me tournai vers mon guide, ainsi qu'un enfant qui se réfugie dans le sein de celui en qui il a mis toute sa confiance ; et Béatrix, comme une mère qui vient au secours de son fils pâle et tremblant, en lui adressant des paroles rassurantes, me dit : « Ne sais-tu pas que tu es dans le ciel ? Ne sais-tu pas que le ciel n'est que sainteté, et qu'un zèle pur inspire tout ce qu'on y pense ? Puisque ce cri t'a laissé une impression si vive, juge donc de celle que tu aurois éprouvée, si les esprits bienheureux avoient fait entendre leurs chants,

et si j'avois souri moi-même. Si tu avois compris les prières que renferme ce cri, tu connoîtrois déjà la vengeance dont tu seras témoin avant de mourir. L'épée divine ne frappe ni plus tôt ni plus tard, selon qu'il convient à celui qui sollicite la vengeance, ou à celui qui la craint. Mais, maintenant, tourne-toi vers un autre spectacle, et si tu m'obéis, tu vas voir d'autres esprits non moins illustres. » Je regardai, comme Béatrix me l'ordonnoit, et j'aperçus plus de cent lumières qui s'embellissoient réciproquement par leurs rayons. Je réprimois mon désir; je ne cherchois pas à parler, craignant d'être indiscret. La plus brillante de ces perles s'approcha de moi, pour contenter ma curiosité. J'entendis qu'elle disoit : « Si tu connoissois la charité qui brille en nous, tu aurois déjà exprimé ton désir. Pour ne pas retarder la fin de ton glorieux voyage, je répondrai à la pensée que tu renfermes en toi. Le mont sur lequel s'élève Cassin, étoit autrefois fréquenté par une population égarée et perverse. J'y ai, le premier, porté le nom de celui qui amena sur la terre la vérité à qui nous devons le ciel. La grace me fa-

vorisa tellement, que j'arrachai les villes voisines au culte impie qui séduisoit l'Univers. Ces autres feux s'adonnèrent aussi à la vie contemplative, et furent embrasés de cette chaleur qui fait produire de saintes fleurs et des fruits divins. Voici Macaire et Romuald; voici d'autres frères qui s'enfermèrent dans des cloîtres, et persévérerent noblement dans leurs vœux. » Je répondis à l'ame bienheureuse : « J'ai trouvé, chez tous les esprits qui te ressemblent, ce bon accueil et cette charité que tu me montres en me parlant; ils ont excité ma confiance, comme le soleil agit sur la rose, et par une douce influence l'invite à s'épanouir. Cependant, je t'en prie, ô mon père, si je puis obtenir une telle faveur, manifeste-toi à mes yeux, dégagé de la lumière qui t'environne. » L'ame reprit sur le champ : « Mon frère, ton désir s'accomplira dans la plus haute sphère, là où tous les vœux sont accomplis. Chaque désir y parvient parfait, mûr et entier. L'échelle où tu nous vois maintenant, et dont tu ne peux apercevoir la fin, nous conduit vers cette sphère immobile qui ne repose pas sur les pôles, qui n'est contenue dans

aucuns lieux, et qui les contient tous. Le patriarche Jacob vit cette échelle dans toute sa longueur, lorsqu'elle lui apparut chargée d'anges : personne à présent ne vient de la terre, pour y monter, et tous mes statuts sont tombés dans le mépris. Les abbayes sont des cavernes presqu'inhabitées; les frocs sont des besaces remplies de mauvaise farine; l'usure ne charge pas devant Dieu celui qui s'en rend coupable, autant que les grandes richesses accusent les moines. Ce qui reste à l'église, quand elle a payé ses ministres, appartient aux pauvres, et non aux parens des religieux, et surtout ne doit pas être employé à des dépenses encore plus indécentes. O hommes, vous êtes si foibles, qu'une bonne institution ne dure pas autant de temps qu'il vous en faut pour voir des glands au chêne que vous avez planté. Pierre commença sans or et sans argent; je commençai, moi, par des oraisons et des jeûnes. François débuta par une humilité touchante. Vois le principe de nos fondations; vois ce qu'elles sont aujourd'hui, et dis-moi si le blanc n'est pas devenu noir. Vraiment, Dieu, en ordonnant autrefois au Jourdain de retour-

ner en arrière et de fuir la mer, fit un plus grand miracle, que celui qu'il fera en accordant du secours à son église. » L'esprit se tut et se rapprocha de ses compagnons : ils se réunirent, et, en tournant comme un tourbillon, ils recommencèrent à s'élever. Béatrix me fit signe de les suivre sur cette échelle. La force de son commandement me contraignit de faire ce que n'auroit pu entreprendre ma foible nature, et rien ne peut égaler ici-bas la rapidité avec laquelle je fus enlevé. Oh! que ne peut-il m'être donné une autre fois de voir le saint triomphe que je cherche à obtenir en pleurant mes péchés, et en frappant souvent ma poitrine ! Lecteur, tu ne saurois mettre ton doigt au feu, et le retirer en aussi peu de temps qu'il m'en fallut pour arriver dans le signe qui suit celui du taureau. O glorieuses étoiles ! O lumière abondante en vertu ! c'est à vous que je dois tout mon esprit, quel qu'il soit. Le père de la vie des mortels naissoit et disparoissoit avec vous, lorsque je naquis en Toscane ; et quand il m'a été permis d'entrer dans la huitième sphère, j'ai obtenu de voir la région que vous habitez. Mon âme soupire

après vous, et vous demande du courage pour l'entreprise difficile que je dois achever. Béatrix me dit alors : « Tu es si près de contempler Dieu, que ta vue doit être devenue claire et perçante ; mais, avant que tu en approches davantage, regarde en bas, et mesure l'espace sous tes pieds, afin que ton esprit se présente, aussi purifié qu'il peut l'être, à la foule triomphante qui habite le ciel. Je parcourus de l'œil les sept sphères où j'avois déjà été transporté, et je vis la terre si petite, que je souris de son peu d'étendue. J'approuve celui qui méprise ce globe ; et l'homme qui pense à d'autres biens est, selon moi, doué d'une grande prudence. Je vis la fille de Latone : elle n'offroit pas cette ombre qui m'avoit fait croire qu'elle étoit traversée par des corps denses et clairs. Je supportai la vue de ton fils, ô Hypérion ; j'observai comment se mouvoient autour de lui Maia et Dioné : ensuite je considérai Jupiter, qui tempère la froidure de son père et la chaleur de son fils, et je m'expliquai facilement les variations qu'éprouvent ces planètes. Les sept sphères m'apparurent dans toute leur grandeur,

dans toute leur vélocité, et à la distance respective qui les sépare; enfin du haut des éternels gémeaux, je vis ce petit point qui nous rend si orgueilleux, je distinguai ses montagnes et ses mers, et je tournai ensuite les yeux vers Béatrix.

CHANT XXIII.

ARGUMENT.

Le poète expose dans ce chant qu'il vit le triomphe de Jésus-Christ, que suivoient un nombre infini de bienheureux.

L'oiseau placé sur l'arbre où il a construit son nid, gémit de ce que la nuit obscurcit la nature; bientôt il s'avance dans la partie la plus découverte du feuillage, et fixant ses yeux sur l'aube naissante, il attend le soleil avec inquiétude, plein du désir de revoir ses petits, et de remplir le soin pénible, mais si doux pour lui, d'aller leur chercher de la nourriture : ainsi Béatrix paroissoit attentive, et s'étoit tournée vers cette partie du ciel où le soleil semble avoir un cours moins rapide. Je la voyois dans cét état de suspension et d'attente, et je me bornai à désirer connoître ce qu'elle attendoit. En

peu de temps le ciel me parut plus resplendissant, et Béatrix me dit : « Voilà le triomphe de Jésus-Christ, et le fruit que tu retireras de ton heureux voyage. » Il me sembloit que le visage de mon guide étoit tout enflammé ; ses yeux se remplissoient d'une joie ineffable. Tel que, dans les jours où elle répand le plus d'éclat, Diane se fait voir parmi les nymphes éternelles qui ornent le ciel, tel un soleil, semblable à celui qui éclaire la terre, et qui prête sa vertu aux étoiles, embrasoit une infinité de bienheureux. A travers cette lumière, j'apercevois une substance étincelante si belle, que je n'en pouvois soutenir la vue ; je m'écriai : O Béatrix ! ô guide cher et fidèle ! Elle me répondit : « Ce qui t'éblouit est une vertu qui surpasse toutes les vertus. Tu vois la sapience et la puissance sans bornes qui ouvrirent entre le ciel et la terre, la voie qu'on désiroit si ardemment. » A cette vue, mon esprit, comme le feu de la nue qui tend à se raréfier, et contre sa nature, se précipite sur la terre, se fit encore plus grand qu'il n'étoit ; et je ne puis me souvenir de ce qu'il devint. Béatrix me dit encore : « Ouvre les yeux, considère ce que je suis

maintenant ; tu as vu des choses qui te rendent capable de supporter mon sourire. »
Lorsqu'elle me fit cette offre si agréable, que je me rappellerai éternellement, j'étois comme un homme qui se souvient d'un songe, et en recherche les détails. En vain Polymnie et ses sœurs si éloquentes se réunissoient pour m'inspirer, je ne pourrois exprimer l'effet que produisit sur moi le sourire de Béatrix ; et si je ne dois chanter le Paradis qu'avec de tels accens, il vaudroit autant renoncer à continuer ce poëme sacré, comme le voyageur qui trouve le chemin intercepté, s'arrête devant cet obstacle. Que l'on pense au poids dont je me suis chargé, à la foiblesse de mes forces, et qu'on ne me blâme pas de trembler devant un tel travail. Mon entreprise hardie n'est pas celle d'un nautonnier qui, craignant la fatigue, voyage sur une petite barque. Béatrix continua : « Pourquoi ma figure a-t-elle pour toi tant de charmes ? Pourquoi ne te tournes-tu pas vers ce beau jardin que la présence du Christ couvre de fleurs ? C'est là qu'est la rose dans laquelle le Verbe divin se fit homme. Là sont les lys qui par leur odeur suave indiquent le

bon chemin. » Mon guide cessa de parler: pour lui obéir, je me hasardai à porter une autre fois ma vue sur le triomphe céleste. Semblables à une prairie couverte de fleurs, éclairée à moitié par un rayon du soleil qui traverse la nuée, brilloient une foule de lueurs qui empruntoient leur éclat d'une lumière plus vive que je ne pouvois apercevoir. O vertu bienfaisante, qui entoures ainsi ces esprits de ta lumière, tu t'étois élevée plus haut, afin que mes yeux pussent aisément jouir de ce spectacle! Pour retrouver la fleur que j'invoque matin et soir, je m'attachai à distinguer l'éclat le plus resplendissant. Quand mes yeux se furent fixés sur la beauté de cette étoile, qui là-haut est la plus éblouissante, de même qu'ici-bas elle a surpassé tous les saints en mérite, il descendit du ciel une lueur formée en cercle, qui environna cette étoile comme une couronne, et tourna autour d'elle. La mélodie la plus douce qu'on entende sur la terre, comparée au son de la lyre dont se couronnoit ce brillant saphir, qui orne le ciel le plus pur, ressembleroit au bruit de la foudre. Cette lueur finit par prononcer ces paroles: « Je suis l'amour

angélique, je tourne autour de la joie divine qui a porté dans son sein l'objet de nos désirs, et je continuerai de tourner ainsi, ô reine du Ciel, tant que tu suivras ton fils, et que tu embelliras la sphère suprême que tu habites. » Ainsi parla cette sainte substance ; alors toutes les autres lueurs firent entendre le nom de Marie.

Le manteau céleste qui s'échauffe et se vivifie davantage, parce qu'il est plus voisin de Dieu, étoit encore si éloigné de moi, que je ne pouvois le distinguer : mes yeux n'eurent donc pas la faculté de suivre la flamme couronnée qui s'éleva vers son fils.

Comme l'enfant qui tend ses bras reconnoissans à sa mère dont il vient de recevoir le sein, ces lueurs suivirent Marie, et m'expliquèrent ainsi le tendre amour qu'elles lui portoient. Elles restèrent à la portée de ma vue, en chantant

O reine du ciel !

avec des accens si doux, que j'en garderai un souvenir éternel.

Combien est grande la richesse de ceux qui, sur terre, semèrent ces exemples si

profitables! Ici, avec les héros de l'ancien et du nouveau testament, celui qui tient les clefs de la gloire céleste, jouit du trésor qu'il sut acquérir par ses larmes dans son exil sur la terre, où il dédaigna la fortune, et il reçoit le prix de sa victoire, en présence du haut Fils de Dieu et de Marie.

CHANT XXIV.

ARGUMENT.

S. Pierre examine le Dante sur la foi : l'apôtre approuve les réponses du poète.

Béatrix prononça alors ces paroles : « O société divine, élue pour la félicité céleste que vous a acquise l'agneau véritable qui vous nourrit de sa grace et accomplit toujours votre volonté, puisque, par la permission de Dieu, celui que j'ai conduit ici ramasse avant sa mort ce qui tombe de votre table, pensez au désir qui l'occupe, satisfaites-le quelques instans : vous buvez à la fontaine d'où coule ce qu'il cherche si avidement. » Alors les ames bienheureuses commencèrent à tourner en resplendissant comme des comètes. Les ressorts d'une horloge se meuvent en plus ou moins de temps ; ainsi ces rondes en dansant différemment, me mon-

troient par leur plus ou moins de vélocité ou de lenteur, la part qu'elles recevoient de la faveur du ciel. Je vis sortir une lumière si brillante d'une de ces rondes, que son éclat surpassoit celui de toutes les autres : elle tourna trois fois autour de Béatrix, en faisant entendre un chant si divin, que je ne puis me le rappeler. D'ailleurs l'expression me manque; l'imagination et les paroles ne peuvent donc m'aider à l'expliquer. « O sainte sœur, qui montres un si ardent esprit de charité, ta présence me détache de la ronde où je tournois. » Ainsi parla le feu sacré en s'adressant à Béatrix. Celle-ci répondit : « O lumière éternelle du grand homme, à qui notre Seigneur a laissé les clefs du royaume céleste qu'il a apporté sur la terre, interroge celui qui est à mes côtés sur les points aisés ou difficiles de la foi, par laquelle tu es parvenu à marcher sur la mer : tu sais, toi qui vois tout en Dieu, si celui que je conduis ici, aime bien, espère bien, et croit bien. Mais il faut qu'il sache de toi, pourquoi ce royaume a été donné pour la plus grande gloire de la foi, à ceux qui l'ont professée dans toute sa pureté. »

Comme le bachelier s'arme d'argumens nouveaux, sans parler encore, jusqu'à ce que le maître lui ait présenté dans toute son intégrité la question sur laquelle la dispute est établie, je m'armois aussi de raisons pour être prêt à répondre à de telles demandes.

« Dis-moi, ô chrétien, explique-toi hardiment : Qu'est-ce que la foi ? » Je levai les yeux sur la lumière qui m'avoit parlé ainsi, ensuite je me tournai vers Béatrix, qui me fit signe que je pouvois manifester mes sentimens intimes. Je commençai en ces termes : « Que la grace qui me permet de me confesser au prince des apôtres, donne de la sagesse à mes expressions. O mon père, suivant les paroles véridiques de ton frère, qui avec toi laissa Rome dans le meilleur chemin, la foi est une substance de choses à espérer, et un argument de celles qu'on ne peut comprendre. Il me paroît que c'est ainsi qu'on doit la définir. » J'entendis le feu sacré me dire : « Tu as raison de la placer d'abord parmi les substances, ensuite parmi les argumens. » Je continuai : « Les mystères que je vois ici, sont cachés là-bas à notre intelligence ; on voit seulement qu'ils existent,

et l'on y fonde une vive espérance. De là la foi prend le nom de substance, et en continuant de raisonner d'après ce principe, la foi devient encore un argument. » L'esprit enflammé reprit : « Si tout ce que la science enseigne, étoit ainsi compris, on ne rencontreroit pas de sophistes ; ce que tu viens de répondre est précis et raisonnable, mais, dis-moi, est-ce là ton opinion ? — Oui, si positivement, que je n'ai aucun doute. » La lueur céleste continua ainsi : « D'où te vient ce trésor sur lequel toute vertu se fonde ? — La valeur de l'Esprit saint qui est répandue dans l'ancien et le nouveau testament, est un argument qui m'a pleinement persuadé. — Mais l'ancien et le nouveau testament qui t'ont convaincu, les regardes-tu comme la parole divine ? — Oui, et j'en ai pour preuve ces miracles qui sont hors du pouvoir de la nature.—Dis encore ; qui t'assure que ces miracles ont eu lieu, comme on veut te le prouver ? Y a-t-il quelqu'un qui te jure que ces miracles sont vrais ? — Quoi ! le monde auroit adopté le christianisme sans voir de miracles ! un seul prouve plus que tous les autres : ne t'a-t-on

pas vu toi-même paroître sur la terre, pauvre et à jeun, lorsque tu as commencé à semer là où depuis il y a eu une vigne fertile, qui est devenue un buisson désert? » J'eus à peine fini, que la sainte cour chanta avec une mélodie céleste :

Nous louons un Dieu.

Mais le héros qui m'avoit interrogé d'une manière si pressante, me fit cette dernière question : « La grace suprême qui se complaît à former ton esprit, a parlé jusqu'ici par ta bouche comme elle devoit parler. J'approuve tout ce que tu as dit; mais il faut maintenant m'expliquer ce que tu crois et pourquoi tu crois. — O père sacré, répondis-je, toi qui as vu en Dieu ce que tu as cru, et qui es entré au sépulchre avant un autre plus jeune que toi, tu veux que je te manifeste la formule et la cause de ma croyance. Voici ma réponse : « Je crois en un seul Dieu éternel, qui met le ciel en mouvement, et qui demeure immobile lui-même, plein d'amour et de charité. Je n'ai pas seulement des preuves physiques et métaphysiques de son existence; j'en trouve

d'autres dans Moïse, dans les prophètes, dans les psaumes, dans l'évangile, et dans vos ouvrages, ô vous qui écrivîtes, après que l'Esprit saint fut descendu sur vos têtes. Je crois en trois personnes éternelles; je les regarde comme une essence parfaitement *une*, et une véritable Trinité. Plus d'un texte de l'évangile me prouve encore cette existence sublime de Dieu. Voilà le principe de ma foi, voilà l'étincelle qui devient une flamme plus vive, et qui brille en moi comme une étoile dans le ciel. »

Souvent le maître satisfait d'une heureuse nouvelle que vient de lui apporter son serviteur, l'embrasse, en le félicitant; ainsi la lumière apostolique, quand j'eus cessé de parler, tourna trois fois autour de moi, pour me montrer que ma réponse lui avoit été agréable.

CHANT XXV.

ARGUMENT.

S. Jacques examine le poète sur l'espérance, et lui propose trois doutes : Béatrix répond au second ; le Dante répond au premier et au troisième. S. Jean l'Evangéliste entretient ensuite le poète.

S'il arrive jamais que ce poème sacré, dont le ciel et la terre m'ont fourni le sujet, et qui m'a causé tant de fatigues, apaise la colère des habitans de la bergerie, où, ennemi des loups qui la désoloient, je dormois ainsi qu'un agneau, ce sera avec une voix plus harmonieuse et à un âge plus vénérable, que je reviendrai, comme poète, prendre la couronne de laurier dans le temple où l'on m'a donné le baptême. C'est dans ce temple que j'ai reçu la foi qui rend les ames agréables à Dieu, et c'est pour la foi que Pierre m'a fait de si douces caresses. Puis, de cette ronde que le premier vicaire

de Jésus-Christ avoit quittée, pour me parler, il sortit une lumière qui s'approcha de nous. Mon guide, plein de joie, me dit : « Regarde, regarde, voilà le saint en l'honneur duquel on visite la Galice. » De même que lorsque le pigeon se place à côté de sa compagne, tous deux se montrent par un doux murmure leur amour réciproque, de même les deux princes glorieux s'accueillirent mutuellement, en louant la grandeur de Dieu, qui est la nourriture du ciel. Après avoir terminé leurs félicitations, ils se placèrent devant moi, et me parurent si pleins de feu, qu'ils éblouissoient ma vue. Béatrix dit alors en riant : « Ame glorieuse, qui as célébré la libéralité de notre divin séjour, parle de l'espérance dans ce lieu sublime. Tu sais que tu figuras l'espérance, autant de fois que Jésus-Christ se montra dans tout son éclat à trois de ses apôtres. » La lumière m'adressa la parole. « Lève la tête, me dit-elle, prends de l'assurance ; ce qui vient ici du monde mortel, doit se mûrir à nos rayons. » Je reçus avec reconnoissance cet encouragement de l'esprit céleste, et j'osai lever mes yeux sur ces montagnes,

dont l'éclat faisoit baisser mes regards. La lueur reprit : « Puisque notre maître, par une faveur particulière, permet que tu te hasardes ainsi au milieu de sa cour, afin que, connoissant la vérité de notre bonheur, tu puisses réconforter en toi et chez d'autres, l'espérance qui là-bas imprime une vive charité, dis-moi : Qu'est-ce que l'espérance? Comment entre-t-elle dans ton ame? D'où te vient-elle?

La femme pieuse qui me guidoit, répondit avant que j'eusse eu le temps de reprendre la parole : « L'église militante n'a pas de fils qui soit plus embrasé que lui d'une vive espérance, comme tu peux le lire en Dieu qui éclaire tout notre royaume ; aussi lui a-t-il été permis de venir d'Egypte à Jérusalem, avant le moment marqué pour la fin de sa vie. Je le laisse maître de répondre aux deux autres points, que tu lui as demandés non pour les savoir, mais afin qu'il pût rapporter combien l'espérance doit te plaire. Cette entreprise ne sera pas difficile. Il n'aura pas d'éloge à faire de lui-même : qu'il réponde donc, et que Dieu l'aide à parler avec succès. »

Comme un écolier qui n'hésite pas à répondre à son maître, sur le sujet qui lui est déjà connu, pour montrer promptement son savoir, je m'exprimai en ces termes: « L'espérance est une attente certaine de la gloire future, provenant de la grace de Dieu et des mérites précédens. Plusieurs étoiles m'ont fait connoître cette lumière: mais c'est le chantre immortel de Dieu, qui le premier l'a répandue dans mon cœur. Il dit, dans ses hymnes sacrés,

Qu'ils espèrent en toi, ceux qui ont connu ton nom.

Et qui ne sait le nom de Dieu, s'il a la foi chrétienne comme moi? Tu m'as toi-même appris cette vérité dans une de tes épîtres, et je te rapporte ici tes propres pensées. » Pendant que je parlois ainsi, dans le sein de cet esprit brilloit une flamme étincelante. Il dit en même temps : « L'amour qui m'embrase de cette vertu que je n'ai pas abandonnée depuis que je suis sorti de la vie, pour recevoir la palme immortelle, veut que je m'entretienne avec toi de cette même vertu qui fait tes délices; et c'est avec plaisir que je t'entendrai me dire ce que l'espérance te pro-

met. » Je répondis : « Les anciennes et les nouvelles Écritures montrent le point où doivent tendre les ames que Dieu a chéries, et ce point se fait voir à moi en ce moment même. Isaïe assure que chacune d'elles jouira d'une double félicité dans le monde qui leur est réservé, et ce monde est la sphère où elles vivent maintenant. Ton frère nous manifeste encore mieux cette révélation, quand il traite des vêtemens blancs qu'on voit au ciel. » Alors on entendit chanter,

Qu'ils espèrent en toi ;

et toutes les rondes répondirent par les mêmes paroles. Ensuite il m'apparut une lueur si claire, que si le signe du cancer avoit une lumière aussi éclatante, l'hiver auroit un mois d'un seul jour.

Tel qu'une vierge innocente se lève et se présente pour danser, plus pour faire honneur à l'épousée, que pour satisfaire un mouvement personnel de vanité, telle je vis cette lueur s'approcher des deux premières, qui se mouvoient en rond, comme il convenoit à leur ardente charité. Elle accorda sa voix avec la leur, et Béatrix les

regardant attentivement, avec la pudeur d'une épouse sage et respectueuse, me dit : « Voilà celui qui eut l'honneur de reposer sur le sein de notre Sauveur ; ce fut à lui que Jésus-Christ, du haut de sa croix, recommanda d'avoir soin de Marie. » Béatrix se tut, et ne cessa de regarder avec la même attention les esprits célestes. De même que celui qui regardant fixement le soleil, espère qu'il s'éclipsera un moment, mais finit par en être ébloui, de même je considérois cette dernière lueur, lorsqu'elle me dit : « Pourquoi t'obstines-tu à vouloir ainsi pénétrer ce qui n'existe pas ici ? Là-bas, mon corps n'est que terre ; il demeurera tel jusqu'au moment où le nombre des bienheureux sera complet, selon la volonté divine. Il n'est que deux lumières qui soient montées au ciel avec leur corps. Tu rediras ces explications dans le monde où tu retourneras. »

A ces mots, la ronde des trois esprits cessa son mouvement et ses chants, ainsi qu'au signal du sifflet, les rames qui fendoient l'onde cessent d'être agitées, soit que le pilote craigne un écueil, soit qu'il veuille don-

ner du repos à l'équipage. Hélas ! que je fus attristé, lorsque m'étant tourné vers Béatrix, je ne pus la voir, quoique je fusse près d'elle, et dans l'heureux royaume !

CHANT XXVI.

ARGUMENT.

S. Jean l'Evangéliste examine le Dante sur la Charité; Adam a un entretien avec le poëte.

PENDANT que j'étois ainsi privé de voir Béatrix, à cause de l'éclat que jetoit le dernier esprit sacré qui m'avoit parlé, il sortit de cette vive lumière une voix que j'écoutai attentivement, et qui prononça ces mots: « En attendant que tu retrouves ta vue que j'ai obscurcie, il convient que je te dédommage, et que je m'entretienne avec toi. Commence donc; dis-moi vers quel point se dirige ton ame? Rassure-toi d'abord; tu n'as pas perdu la vue, et d'ailleurs la sainte femme qui te conduit dans ces bienheureuses régions, a dans le regard la même

vertu qu'avoit la main d'Anania. » Je répondis ainsi : « Qu'à son gré, que tôt ou tard elle apporte un remède à ces yeux, qui les premiers reçurent d'elle le feu dont je brûle ; Dieu, qui a béatifié toute cette cour, est le principe et la fin de ce que l'amour me dicte de facile ou de difficile à exécuter. » L'esprit, qui m'avoit déjà une fois rassuré, m'adressa une autre fois la parole et me dit : « Il faut que tu t'expliques plus clairement. Qui a tourné ton amour vers un but si sublime ? » Je répondis : « C'est par des argumens philosophiques, et par l'autorité de l'Écriture qui descend du ciel, que cet amour s'imprime en moi. Ce bien, aussitôt qu'on le conçoit, excite d'autant plus la charité, qu'il participe plus à la bonté divine ; aussi le cœur de celui qui connoît clairement la vérité de cette excellence, doit nécessairement aimer l'essence qui surpasse toutes les autres en perfection, puisque, hors de cette même essence, il n'y a qu'un rayon de sa lumière. Cette vérité m'est encore enseignée par celui qui me démontre le premier amour des substances éternelles ; je l'apprends encore par les pa-

roles de celui qui est la vérité même, et qui dit à Moïse : Je te ferai voir le premier bien. Tu me la prouves aussi, toi, qui as publié des mystères sacrés avec une voix si éloquente. » L'esprit répliqua : « En suivant pour guide l'intelligence des hommes, et l'autorité qui appuie ces raisonnemens, aime donc Dieu avec une tendre préférence. Mais dis-moi encore si tu sens que d'autres motifs te portent vers Dieu, et avoue-moi quels sont les aiguillons qui t'excitent à cette tendresse. » Je devinai sur-le-champ la sainte intention de l'aigle de J. C., et je prévis bien jusqu'où elle vouloit me conduire. Je continuai en ces termes : « Tous les motifs qui peuvent porter à Dieu, ont aidé ma charité. Ce monde créé pour nous, cette existence qui m'a été donnée, cette mort que Jésus-Christ a soufferte pour nous racheter, le ciel que tout fidèle comme moi, espère obtenir, enfin les lumières de la raison et de la foi, m'ont éloigné du mauvais chemin, et m'ont amené au port. J'aime aussi les plantes que cultive le jardinier éternel, suivant le mérite qu'il leur a communiqué. » Je me tus à ces mots. Alors un doux chant

se fit entendre dans le ciel. Béatrix répéta trois fois avec les autres esprits :

O Dieu saint.

L'homme éveillé par une vive lumière, qui frappe tout à coup ses yeux, cherche d'abord à la fuir, tant que son imagination ne lui apprend pas d'où vient ce subit éclat; de même Béatrix, par les rayons qui sortoient de sa vue, dissipa les ténèbres où m'avoit jeté tant de splendeur. Bientôt revenu à moi, tout étonné, je demandai le nom d'une quatrième lumière que j'apercevois avec nous. Béatrix me dit : « Dans ces rayons, Dieu contemple avec joie la première ame qu'il a formée. »

Comme la feuille que la force du vent fait incliner, et qui reprend ensuite la place qu'elle avoit auparavant, je m'inclinai, plein d'admiration, à ces mots de Béatrix; mais un désir d'interroger me rendit mon courage. Je commençai ainsi : « O fruit qui naquis dans l'état de maturité, ô antique père des humains, je te conjure de me parler ! Tu vois le désir que j'ai de t'entendre. Je ne dis plus rien, pour que tu me répondes

plutôt. » Tel qu'un animal commence à faire quelques caresses, et bientôt, par des mouvemens plus animés de tendresse, cherche à être remarqué de son maître, telle la première ame, à travers la lumière qui l'entouroit, me faisoit comprendre qu'elle aimoit à me satisfaire. Elle s'exprima ainsi : « Sans que tu m'aies manifesté ta volonté, je la discerne mieux que tu ne discernes toi-même ce qui te paroît le plus certain, parce que je la vois dans ce miroir que rien n'éclaire, et qui réfléchit toutes choses. Tu veux savoir quand Dieu me plaça au milieu de ce jardin où tu as trouvé Béatrix, qui t'a guidé dans ton voyage; combien de temps ce jardin me fut cher; quelle fut la cause de la colère de Dieu; enfin quelle langue je parlai à cette époque. Mon fils, il ne faut pas attribuer ma chute à la complaisance qui m'a fait manger la pomme, mais à ma désobéissance. De l'endroit d'où ton guide a tiré Virgile, on ne m'a permis de venir dans le ciel, qu'après quatre mille trois cent deux révolutions du soleil. Cet astre parcourut neuf cent trente fois les signes qui sont sur sa route, pendant que

j'habitai la terre. La langue que je parlois s'éteignit, avant que la race de Nembrod eût entrepris cet ouvrage interminable, auquel elle dût renoncer, parce que les effets rationels ne sont pas durables, et qu'ils suivent l'influence du ciel qui les produit. Il est nécessaire que l'homme parle; mais, que ce soit d'une manière ou d'une autre, la nature le laisse à votre choix. Avant que je descendisse dans la vallée des douleurs, le souverain bien, cause de la joie qui m'entoure, s'appeloit El, sur la terre. Il s'appela ensuite Eli; et ce changement a dû exister, parce que les habitudes des hommes sont comme les feuilles des arbres : les unes s'en vont et d'autres reviennent. Quant à la montagne qui s'élève au-dessus de la mer, je n'y demeurai que sept heures, entre ma naissance et mon crime.

CHANT XXVII.

ARGUMENT.

S. Pierre se répand en reproches contre les mauvais pasteurs. Ensuite le Dante monte à la neuvième sphère avec Béatrix, qui lui en explique la nature et la vertu.

TOUT le paradis chanta alors,

Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit,

avec une telle mélodie, que ce chant m'enivroit; il me sembloit voir l'univers entier se réjouir, et mon ivresse entroit dans mes sens par l'ouïe et par la vue. O bonheur, ô allégresse ineffable! O vie entière d'amour et de paix! O richesse assurée sans désir! Devant moi, les quatre esprits qui m'avoient parlé paroissoient enflammés; et celui qui étoit venu le premier commença à étinceler davantage, et devint tel que seroit Jupiter,

s'il échangeoit sa blancheur contre l'éclat de Mars. La providence, qui règle les différens devoirs, avoit de toutes parts imposé silence au chœur bienheureux, lorsque j'entendis ces mots : « Si je change ainsi de couleur, ne t'étonne pas; car, à mesure que je parlerai, tu verras se changer aussi la couleur de tous les esprits qui sont près de moi. Celui qui sur la terre usurpe ma place, vacante néanmoins devant le Fils de Dieu, a fait du lieu où j'ai souffert le martyre, un cloaque de sang, qui console l'ange rebelle que Dieu a privé de ses bontés. » Je vis alors le ciel couvert de cette même teinte que produit, le soir, au levant et au couchant, le soleil caché par des nuages. Béatrix, elle-même, changea de figure, comme une femme vertueuse qui ne se reproche rien, mais qui a honte de la faute des autres. Une telle révolution a dû arriver dans le ciel, quand la suprême puissance a reçu la mort. Alors la lueur sacrée s'écria, d'une voix aussi terrible que sa nouvelle couleur avoit été effrayante : « Ce n'est pas pour être achetée à prix d'argent, que l'épouse du Christ a été nourrie de mon sang, de celui de Lin et de

Clet. Pour acquérir la vie bienheureuse, Sixte, Pie, Calixte et Urbain répandirent aussi tout leur sang. Notre intention n'a pas été qu'une partie du peuple chrétien s'assît à droite de nos successeurs, et qu'une autre partie s'assît à la gauche, ni que les clefs qui m'ont été confiées, servissent d'étendard contre ceux qui combattroient les nations baptisées, ni que mon image fût apposée en cachet sur des bulles menteuses et vénales, dont souvent je rougis ici moi-même. Là-bas, dans toutes les pâtures, on voit des loups ravisseurs habillés en bergers. O divine justice, pourquoi parois-tu endormie ? Des habitans de la Gascogne et de Cahors s'apprêtent à exciter parmi nous des guerres sanglantes. O commencement heureux de l'autorité spirituelle, faut-il que tu voies une telle fin ! Mais la providence, qui par le bras de Scipion protégea dans Rome la gloire du monde, vous secourra, je crois, bientôt ; et toi, mon fils, qui retourneras encore sur la terre, publie ce que tu as entendu. »

Comme l'air est rempli de vapeurs condensées par le froid, lorsque les cornes de

la chèvre du ciel sont en contact avec le soleil, de même je vis la sphère se couvrir d'une sorte de vapeurs, quand ces esprits bienheureux retournèrent en en haut. Mes regards les suivirent autant qu'ils purent s'étendre.

Béatrix, qui vit que je ne pouvois plus rien apercevoir, me dit alors : « Baisse ta vue, et remarque comme tu as tourné toi-même. » Depuis le moment où j'avois regardé la terre, pour la première fois, j'avois fait autant de tours que le dernier signe qui m'avoit porté ; je voyois, au-delà de Gade, ce passage que le téméraire Ulysse tenta de franchir ; et en deçà, le rivage sur lequel Europe eut l'imprudence de se fier au taureau. J'aurois encore découvert une plus grande partie de ce point imperceptible ; mais le soleil étoit éloigné de moi de plus de l'espace d'un signe.

Mon esprit embrasé de charité, qui chérissoit tendrement Béatrix, brûloit plus que jamais du désir de la considérer. La nature et l'art savent créer des beautés qui séduisent d'abord les yeux et ensuite le cœur ; mais, que sont tous ces chefs-d'œuvre réu-

nis, en comparaison du plaisir divin que j'éprouvai à regarder Béatrix ! La vertu que me communiqua son regard, me détacha du signe cher à Léda, et m'éleva rapidement à un autre ciel. Les points de cette sphère les plus lucides et les plus prompts à se mouvoir, sont si uniformes, que je ne sais pas dans quelle partie m'éleva Béatrix. Elle voyoit mon inquiétude, et alors, avec un visage si joyeux, que Dieu y paroissoit empreint, elle commença ainsi : « La nature du mouvement circulaire, qui après avoir rendu l'axe de l'univers tout-à-fait immobile, imprime une rotation régulière aux autres corps, prend ici sa source, et n'a pas d'autre point où elle s'arrête, que l'entendement divin qui l'embrase de cet amour dont elle reçoit le mouvement, et de cette vertu d'où émanent différentes influences.

» Un cercle de lumière et d'amour entoure ce ciel comme les autres ; mais d'ailleurs il n'est compris que de Dieu, qui le contient dans son immensité. Le premier mobile ne reçoit aucune autre impulsion. Les autres sphères reçoivent la sienne, comme le nombre dix renferme cinq et

deux. Tu dois avoir reconnu que le temps a sa source dans l'Empyrée, et ses eaux dans les autres cieux.

» O cupidité pour les biens terrestres, qui asservis tellement les mortels, qu'aucun n'a la force de te résister! La volonté des hommes présente quelquefois des fleurs; mais la pluie continuelle abâtardit les bons fruits. On ne trouve l'innocence et la sincérité que chez les enfans; et ces vertus disparoissent à la fin de l'adolescence. Tel, dans ses premiers ans, veut déjà jeûner, qui, plus tard, se nourrit de toute espèce d'alimens, dans tous les temps et dans toutes les occasions. Tel enfant aime sa mère, qui, plus tard, voudroit la voir ensevelie : ainsi se change l'ame des hommes, au premier aspect de la fille du soleil qui apporte le jour, et nous laisse dans la nuit.

» Et toi, si tu veux voir diminuer ton étonnement, pense que sur terre il n'est plus de guide pour la famille humaine : mais, avant que janvier tombe dans le printemps, ce qui peut arriver, à cause de votre manière défectueuse de compter, ces cercles bienheureux feront entendre de tels cris, que la

fortune qu'on a tant invoquée, changera de direction. La flotte doit être ralliée, et aux fleurs succéderont des fruits qui atteindront leur maturité. »

CHANT XXVIII.

ARGUMENT.

Le Dante annonce qu'il lui fut accordé de voir l'essence divine, et qu'elle se manifesta à lui en trois hiérarchies de neuf chœurs d'esprits célestes qui l'environnent.

LORSQUE celle qui me guidoit dans le paradis m'eut ainsi découvert la vérité que ne connoissent pas les malheureux mortels, je me souviens que je regardai ces yeux à qui l'amour divin avoit donné tant d'attraits pour moi. Semblable à l'homme, qui voyant dans un miroir la flamme d'une torche, avant d'avoir vu la torche elle-même, ou d'y avoir pensé, cherche à s'assurer si le miroir ne lui en a pas imposé, et comprend qu'il ne s'est pas trompé, et que la flamme et le miroir s'accordent ensemble, comme le chant s'accorde avec les paroles, je me retournai, et je fus frappé de la vertu des yeux de Béatrix,

qui réfléchissoient si bien chaque objet, quand on les considéroit attentivement. J'aperçus un point qui jetoit une si vive lumière, que la vue en étoit éblouie. A côté de ce point, l'étoile qui nous paroît la plus petite, paroîtroit relativement grande comme la lune. Autour, à la même distance où est cette couronne de vapeurs qui environne quelquefois le soleil, un cercle de feu tournoit si rapidement, qu'il auroit surpassé en vitesse le ciel le plus prompt à se mouvoir. Ce premier cercle étoit environné d'un second, celui-ci d'un troisième, celui-là d'un quatrième, cet autre d'un cinquième, et le dernier d'un sixième cercle. Suivoit un septième cercle, plus grand que celui que forme la messagère de Junon. Il en étoit ainsi du huitième et du neuvième, qui se mouvoient moins vite, en raison de la distance où ils étoient du point de l'unité. Tous ces cercles brilloient aussi d'un éclat plus ou moins vif, suivant qu'ils étoient plus voisins et plus éloignés du point qui en formoit le centre. Béatrix, qui me voyoit tourmenté d'une vive curiosité, me dit : « De ce point dépendent le ciel et toute la nature.

Vois ce cercle, qui en est le plus près, et apprends que son mouvement a cette rapidité, à cause de l'amour ineffable qui l'anime. » Je répondis : « Si notre monde présentoit l'ordre dans lequel je vois ces différens mouvemens, j'aurois été pleinement persuadé ; mais, dans notre monde, les sphères qui s'éloignent le plus du centre sont celles qui ont un mouvement plus rapide. Daigne satisfaire ma curiosité, dans ce temple admirable des anges, au-delà duquel on ne voit que lumière et amour. Je voudrois savoir comment cette différence existe entre la copie et le modèle : j'en cherche en vain la raison. » « Il n'est pas étonnant, dit Béatrix, que tu ne puisses vaincre cette difficulté, d'autant plus insurmontable, que personne n'a tenté de la résoudre. Si tu persistes à connoître la raison de ce que tu ignores, écoute attentivement. Les cercles et les cieux du monde sensible sont grands ou petits, en raison de leur plus ou moins de vertu. La chose la meilleure communique un plus grand bien, et le plus grand corps, en tant qu'il est parfait, exerce l'influence la plus complète. Le neuvième ciel, qui entraîne

avec lui tous les autres cieux, correspond au cercle qui a le plus d'amour et d'intelligence. Si tu examines bien l'efficacité de ces substances, qui te semblent disposées en rond, et non leur apparence, tu verras que chacune correspond plus ou moins à chacun des cieux avec lesquels elle a des rapports. »

De même que l'air devient plus pur et plus serein, quand Borée, par son souffle le plus doux, dissipe les vapeurs, et fait paroître le soleil dans tout son éclat, de même, à cette réponse claire de Béatrix, je vis la vérité, comme on distingue les étoiles dans le ciel. A peine eut-elle fini de parler, que ces cercles jetèrent des étincelles, ainsi qu'on en voit sortir du fer qui est battu à un grand feu. Mais, en jetant cette lumière, ils n'abandonnoient pas leur rang; leur nombre surpassoit celui que donneroient les cases d'un échiquier, si on les comptoit, en doublant toujours à chaque case.

J'entendis les chœurs chanter *hosanna* autour de ce point immobile qui les a confirmés, et les confirme dans cette grace éternelle. Béatrix voyoit en moi de nouveaux doutes; elle m'adressa la parole et me dit :

« Les premiers cercles t'ont présenté les séraphins et les chérubins. Ils suivent avec vélocité leur attraction, pour ressembler au point suprême, autant qu'ils peuvent, et leur puissance est proportionnée à leur entendement. Les autres amours qui suivent, sont appelés trônes du regard divin; ils terminent la première des trois hiérarchies. Tu dois savoir quelle joie ils trouvent dans la vue de celui qui est le principe de toute intelligence; aussi tu comprends que la béatitude provient plus de l'amour de Dieu, que du bonheur de l'aimer, qui n'est qu'un effet secondaire de cet amour. Ce sont les mérites qui procurent cette vue si douce, et c'est la grace divine et sa volonté bienfaisante qui donnent ces mérites: c'est ainsi que tout est distribué de degré en degré. L'autre hiérarchie qui brille dans ce printemps sans fin, où elle ne redoute pas les nuits sombres pendant lesquelles se lève le bélier, chante perpétuellement *hosanna*, en formant trois mélodies qui partent des trois chœurs dont elle est composée. Là sont les dominations, les vertus, et les puissances. Dans les deux premiers chœurs de la troisième hiérarchie,

sont les principautés et les archanges : le chœur le plus éloigné du centre, n'est composé que d'anges seuls. Ces ordres tirent leur lumière de Dieu, et rendent successivement aux intelligences inférieures l'influence qu'ils ont reçue. Denis a contemplé avidement ces chœurs sacrés, il les a distingués et nommés comme moi. Grégoire ensuite a été d'un autre sentiment ; mais quand il est arrivé au ciel, il a ri lui-même de sa méprise. Ne t'étonne pas cependant qu'un mortel ait, sur la terre, manifesté cette vérité inconnue aux hommes : celui qui avoit vu le ciel, la lui avoit démontrée, avec d'autres vérités éternelles relatives à ces suprêmes intelligences.

CHANT XXIX.

ARGUMENT.

Béatrix éclaircit plusieurs doutes que le poète avoit conçus; elle reprend ensuite l'ignorance de quelques théologiens du temps, et s'élève contre les prédicateurs qui abandonnent l'évangile, pour prêcher des fables.

Béatrix, en considérant avec joie le point qui m'avoit tant frappé, garda le silence autant de temps que les deux fils de Latone restent en présence, l'un sous le signe du belier, l'autre sous le signe de la balance, avant de passer sur un autre hémisphère. Ensuite elle parla ainsi : « Sans te demander ce qui te tourmente, je vais te dire ce que tu veux savoir : je l'ai lu dans celui qui est le centre de tous les lieux et de tous les temps. L'amour éternel créa de nouveaux amours sacrés, non pour augmenter sa perfection, (elle ne pouvoit s'accroître davan-

tage) mais afin que les créatures reçussent l'existence. Il étoit auparavant renfermé dans son éternité, au-delà des temps, incompréhensible; cependant jusqu'alors, il n'étoit pas demeuré dans l'inertie, et sa bonté pour les créatures étoit déjà arrêtée dans l'éternité. La forme, et la matière jointes ensemble et dans leur état de pureté, après la création des amours sacrés, obtinrent une disposition parfaite. Comme trois flèches partent à la fois d'un arc à trois cordes, comme un rayon du soleil brille à la fois dans un verre, dans un cristal, et dans un morceau d'ambre, ainsi ces trois créations de Dieu brillèrent en un moment du même éclat. Avec les créatures fut créé l'ordre qu'elles devoient garder : celles qui avoient les formes pures, furent destinées à habiter le ciel. La simple matière fut placée plus bas; au milieu, une partie des formes pures et la matière s'unirent si intimement, que leur alliance est indissoluble. Jérôme a écrit que les anges ont été créés long-temps avant la formation de l'autre monde, mais la vérité que je te fais connoître, a été publiée plusieurs fois par les écrivains de l'Esprit saint, et tu t'en

convaincras, si tu apportes à cette recherche une attention soutenue. La raison seule t'apprend que les moteurs universels n'ont pu exister si long-temps dans un état d'imperfection : tu sais donc où, quand, et comment ces amours sacrés ont été créés. Voilà trois doutes qui sont éclaircis. A peine créés, une partie des anges se révolta et mit le trouble dans vos élémens. L'autre partie, fidèle, commença à se livrer à ce mouvement continuel que tu vois avec tant de plaisir. La cause de la chute des premiers fut l'orgueil de celui que tu as vu gémir sous le poids de l'univers. Ceux qui sont ici, plus modestes, reconnurent l'effet de la bonté qui les avoit élevés ; la lumière de la gloire divine les exalta encore davantage, et ils jouissent d'une volonté ferme et entière. Je veux aussi que tu croies que c'est leur mérite et leur véritable affection qui les ont rendus dignes de cette grace. Maintenant, si tu as bien compris mes explications, tu peux contempler librement ces hiérarchies divines.

» Comme dans vos écoles, on lit que la nature angélique est telle, qu'elle a, ainsi

que nous, l'entendement, la mémoire et la volonté, j'ajouterai quelques mots, pour que tu saches qu'avec cette définition peu exacte, on présente une fausse interprétation. Ces substances, dès qu'elles commencèrent à jouir de la vue de Dieu, ne cessèrent de fixer leurs regards sur celui dans lequel on voit tout. Cette contemplation n'est jamais interrompue, et leur mémoire, pour tout se rappeler, n'a besoin d'aucun effort. Là-bas, on dort en veillant. Quant à la mémoire des anges, quelques hommes croyent à sa perfection; d'autres n'y croyent pas, quoiqu'ils enseignent cette doctrine : ces derniers sont plus blâmables. En raisonnant de cette manière, vous n'êtes pas dans le vrai chemin : mais vous êtes égarés par le désir de paroître savans, et par l'ambition d'avancer une opinion particulière : encore tolère-t-on ici cette faute avec plus de facilité, que celle des hommes qui rejettent la sainte Ecriture, ou qui osent la mal expliquer. On ne pense pas à ce qu'il en a coûté de sang, pour la répandre dans le monde, et combien plaît celui qui marche humblement avec elle. Chacun s'applique à se

montrer au grand jour, cite ses inventions, y revient avec affectation, et fait taire l'évangile. L'un dit que la lune, au moment de la Passion du Christ, retourna en arrière, et obscurcit la lumière du soleil; un autre, que la lumière se cacha d'elle-même, et que cette éclipse fut commune aux Espagnols, aux Indiens et aux Juifs. On débite en chaire, tous les ans, plus de ces sortes de fables, qu'il n'y a à Florence de citoyens qui portent le même nom. Les brebis ignorantes reviennent à jeûn de la pâture, et leur ignorance ne les excuse pas. Jésus-Christ n'a pas dit à ses apôtres : Allez, et prêchez au monde des fables; il leur a donné un texte plus noble, et ils en ont été si pénétrés, que l'évangile leur a offert toutes les armes nécessaires, pour combattre leurs ennemis, et pour étendre la foi.

» On emploie aujourd'hui des mots burlesques et des bouffonneries; et, quand en prêchant, on a fait rire, on enfle orgueilleusement son capuchon, et on se contente d'un si déplorable succès. Mais ces hommes pervers sont le jouet d'un malin esprit que le vulgaire n'aperçoit pas. S'il le voyoit, il

connoîtroit la valeur de ces indulgences sollicitées si inconsidérément, qu'on ne demande pas au nom de qui, et par quelle autorité elles sont accordées. C'est ainsi que saint Antoine engraisse son porc; c'est ainsi qu'agissent bien d'autres que j'estime moins que cet animal, et qui payent en fausse monnoie.

» Nous nous sommes trop éloignés de notre sujet, reprenons la vraie route, et regagnons le temps que nous avons perdu.

» La nature angélique se multiplie tellement de degré en degré, qu'il n'est pas de termes pour exprimer le nombre des anges; et, si tu te souviens des paroles de Daniel, tu verras que dans le nombre qu'il cite, il n'entend pas les compter tous. La première lumière qui éclaire toute cette nature, se répand en autant de portions qu'il y a de lueurs différentes auxquelles elle doit s'unir. L'effet de son amour se mesure en raison du plus ou moins de connoissance de Dieu, dont les anges ont l'avantage d'être doués; et la douceur de cet amour ineffable brille diversement en eux. Considère donc la hauteur et la grandeur de la valeur éternelle qui

s'est réfléchie dans cette immense quantité d'êtres divers, sans avoir cessé de rester, comme auparavant, dans son admirable unité.

CHANT XXX.

ARGUMENT.

Le Dante monte avec Béatrix dans le ciel Empyrée, où il voit le triomphe des anges et des ames bienheureuses.

Notre monde voit les ombres de la nuit se dissiper, tandis qu'à une immense distance de notre hémisphère, le char éternel se montre peut-être au milieu de sa course ; le ciel alors commence à perdre l'éclat de ses étoiles, qui disparoissent tout-à-fait, quand l'aurore, avant-courrière du soleil, annonce qu'il va s'élever sur l'horizon : ce fut ainsi que le triomphe des anges, qui se réjouissent autour de celui qui m'avoit ébloui, disparoissant comme les ombres de la nuit, se renferma dans le point qui contient l'univers, et s'évanouit peu à peu à mes yeux. L'état où je me trouvois, et mon amour, me déterminèrent à

tourner mes regards vers Béatrix. Je réunirois ici tous les éloges que j'ai donnés à cette femme divine, qu'ils ne suffiroient pas pour célébrer sa beauté céleste. Elle surpassoit celle de toute créature, et Dieu seul peut la contempler toute entière. Je me confesse vaincu par mon sujet, comme aucun auteur et aucun poëte n'ont pu l'être jamais. De même que l'œil qui ne peut regarder le soleil, cherche, en se fermant à moitié, à en diminuer l'éclat, mon esprit, incapable de se rappeler le sourire enivrant de Béatrix, essaie d'affoiblir en moi ce même souvenir. Depuis le premier jour où je l'avois vue dans cette vie mortelle, jusqu'à ce moment, il ne m'avoit pas été impossible de bien chanter ses charmes; mais désormais il faut que je n'espère plus la célébrer dignement dans mes vers, et que j'imite l'artiste qui renonce à son travail, lorsqu'il l'a porté au degré de perfection auquel il lui est permis d'atteindre. Celle dont j'abandonne l'éloge à une voix plus harmonieuse que la mienne, parce que je dois d'ailleurs mettre fin à mon entreprise périlleuse, commença à parler ainsi avec les gestes et la voix d'un guide expéri-

menté : « Nous sommes montés du plus grand des corps célestes à celui qui n'est que pure lumière, lumière intellectuelle, pleine d'amour, amour du vrai bien, rempli de joie, joie qui surpasse toutes les félicités. Ici, tu trouveras les deux milices du paradis. La dernière est déjà revêtue de la splendeur que tu verras au jour du dernier jugement. »

Un éclair subit nous empêche de distinguer les objets les plus grands ; de même une lueur éblouissante m'environna d'un tel éclat, que je ne pouvois plus rien distinguer. Béatrix me dit : « L'amour qui règne dans ce ciel, accueille ainsi ceux qui s'y présentent, pour les disposer à concevoir la grandeur de sa gloire. » A peine eut-elle achevé, que je me sentis élevé au-dessus de mes premières facultés, et j'acquis dans la vue une telle force, qu'aucun éclat ne pouvoit plus m'éblouir. Je vis une lumière, en forme de fleuve, qui brilloit entre deux rives ornées des fleurs d'un admirable printemps. De ce fleuve sortoient des étincelles qui se méloient à ces fleurs, et leur donnoient l'éclat de rubis entourés d'or : mais bientôt ces étincelles, comme enivrées d'une odeur

céleste, se rejetoient successivement dans le fleuve merveilleux, tandis que d'autres en sortoient à leur tour.

Le soleil de mes yeux me dit alors : « Tu brûles de comprendre ce que tu vois : ton désir me charme ; mais, avant que je te satisfasse, il faut que tu boives de cette eau. » Béatrix ajouta : « Ce fleuve, ces topazes qui en sortent et qui y rentrent, ces rivages émaillés de fleurs, sont l'emblême qui te cache la vraie béatitude de ces esprits. Ce n'est pas que ces choses soient difficiles à comprendre ; mais ta vue n'a pu encore rien considérer d'aussi élevé. »

Il n'est pas d'enfant qui, en se réveillant, après avoir dormi plus que de coutume, ne se précipite sur le sein de sa mère, plus rapidement que je ne me baissai pour fortifier ma vue, en buvant de cette onde qui nous rend plus parfaits. A peine en eus-je goûté, que ce fleuve, qui étoit long d'abord, me parut arrondi ; et, de même que ceux qui sont sous le masque, en se dépouillant de leurs déguisemens, n'offrent plus les mêmes traits, ainsi les fleurs et les étincelles changèrent de forme, et je vis les deux cours du

ciel présentes à mes yeux. O splendeur de Dieu, qui m'as laissé voir le triomphe du royaume véritable, donne-moi la force de dire ce que j'ai vu! Là-haut est une lumière, par l'effet de laquelle le créateur est rendu visible pour la créature qui met son bonheur à le voir. Elle s'étend en forme circulaire, tellement, que sa circonférence excède celle du soleil. Ce qui apparoît de cette lumière est un rayon de Dieu, réfléchi sur la partie supérieure du premier mobile, qui en reçoit sa force et sa puissance; et, comme un coteau dont le pied est baigné par une rivière, s'y répète avec les herbes et les fleurs qui le recouvrent, de même je vis toutes les ames qui ont obtenu la vie bienheureuse, répandues sur plus de mille degrés, se répéter dans cette lumière: et, si la partie inférieure présente tant d'éclat, que ne doit pas être celui de cette rose, à l'extrémité de ses feuilles! Ma vue ne s'égaroit pas; elle en embrassoit la longueur et la hauteur, que l'on distingue facilement, à quelque distance qu'on se trouve. Les lois de la nature sont vaines, là où Dieu gouverne immédiatement.

Béatrix, s'apercevant que, malgré mon silence, je désirois cependant interroger, me dit de fixer ma vue sur le calice de la rose éternelle, qui s'étend, se divise en degrés, et exhale une odeur de louanges pour ce printemps qu'on ne voit jamais finir. Elle ajouta : « Remarque combien est grande la réunion de ceux qui sont vêtus de blanc; vois tous nos degrés si remplis, qu'il reste peu de places à occuper. Dans celle que tu considères maintenant, et qui est surmontée d'une couronne, s'assiéra avant que tu reviennes ici, l'ame du grand Henri, qui obtiendra le titre d'Auguste sur la terre, et qui rétablira la paix en Italie, quoique cette contrée soit peu disposée à la recevoir. La passion aveugle qui vous domine, vous fait ressembler au nourrisson que la faim tourmente, et qui ne veut plus voir sa nourrice. Alors sera élevé sur le saint siége un homme qui contrariera les vues de ce monarque, secrètement ou à découvert. Mais cet homme ne sera pas long-temps toléré de Dieu; il sera jeté là où a été précipité Simon le Magicien, et par-dessus celui d'Anagni, qu'il poussera plus profondément dans l'abîme. »

CHANT XXXI.

ARGUMENT.

Le poète continue de décrire les deux cours célestes : il raconte ensuite que Béatrix, ayant été reprendre sa place parmi les bienheureux, envoya près de lui S. Bernard pour lui montrer la gloire de la vierge Marie.

La sainte milice, rachetée du sang de J. C., se montroit à moi sous la forme d'une rose blanche. L'autre milice, qui en volant autour de Dieu chante, voit la gloire de celui qui l'enflamme, et célèbre la bonté qui l'a tant élevée, semblable à un essaim d'abeilles qui s'attachent aux fleurs, et vont porter à la ruche les produits de ce premier travail destiné à acquérir une si douce saveur, tantôt descendoit sur la fleur divine ornée de tant d'ames bienheureuses, et tantôt remontoit vers le point où séjourne leur amour.

Leur figure étoit rouge comme une vive flamme ; leurs ailes étoient d'or, le reste de leurs formes, plus blanc que la neige. En descendant sur la rose, de degré en degré, ces esprits lui communiquoient la paix et l'amour qui les enivroient au milieu de leur vol, et le grand nombre de ces substances qui étinceloient entre Dieu et la fleur, n'empêchoit pas qu'on ne vît toute la splendeur du maître du monde. Sa lumière pénètre sans obstacles dans tous les corps, suivant qu'ils en sont plus ou moins dignes. Tout ce royaume joyeux et en paix, peuplé de saints du nouveau et de l'ancien Testament, avoit la vue fixée sur un seul point. O lumière des trois personnes divines, qui, en brillant aux yeux des bienheureux, comme une seule étoile, leur donnes tant de félicité, daigne abaisser tes regards sur ce monde de ruines et de tempêtes ! Si les Barbares arrivés de cette plage où l'on voit Calisto se mouvoir avec son fils qui lui est encore si cher, étoient frappés d'étonnement devant Rome et ses magnifiques monumens, lorsque cette ville étoit la plus belle de l'univers, de quelle admiration ne devois-je pas

être rempli, moi qui venois de passer de la nature humaine à la nature divine, du temps à l'éternité, de Florence au milieu d'un peuple juste et pur ! Dans cette surprise mêlée de joie, j'aimais à ne m'occuper d'aucun autre objet, et à garder le silence.

Tel qu'un pèlerin parvenu au temple, l'objet de son vœu, le considère avec délices, espérant déjà redire ce qu'il a vu, tel je portois mes yeux sur tous les points de cette vive lumière. Je contemplois des figures étincelantes qui m'invitoient à la charité, décorées de la splendeur de l'Esprit saint, de celle qui leur étoit propre, et ornées de toutes les vertus. Mes regards avoient déjà embrassé la forme entière du Paradis, et je ne m'étois arrêté sur aucune partie. Je me retournois pour demander à mon guide des explications que je désirois alors. Je m'attendois à retrouver près de moi Béatrix ; ce fut un autre qui me répondit pour elle. J'aperçus à sa place un vieillard vêtu comme les ames bienheureuses ; ses yeux et ses traits annonçoient la douce joie qu'éprouve un père tendre. Je m'écriai : « Béatrix ! où est-elle ? » Il répondit : « Elle m'a envoyé ici pour satis-

faire à ton désir, et si tu regardes au troisième cercle du degré le plus haut, tu la verras sur le trône que lui ont mérité ses vertus. » Je levai les yeux sans répondre, et je la vis couronnée des rayons éternels qui étoient réfléchis sur elle. Quoiqu'elle fût à une distance plus grande que celle qu'on peut compter de la région où se forme le tonnerre, à la partie la plus profonde de la mer, sa figure descendoit jusqu'à moi sans obstacle. Je lui adressai cette prière : « O femme, en qui j'ai mis toute mon espérance, et qui, pour mon bonheur, as daigné laisser la trace de tes pas dans l'enfer, c'est à ta puissance et à ta bonté que je dois d'avoir vu tant de prodiges. De l'esclavage où me tenoient les vices, tu m'as appelé à la liberté, par toutes ces voies, par tous ces moyens qui étoient en ton pouvoir. Conserve-moi ta munificence, et que mon ame, que tu as secourue si efficacement, te soit encore agréable, quand elle se séparera de son corps ! » Béatrix sourit, me regarda, et continua de contempler Dieu, cette source intarissable de douceur et de félicité. Le vénérable vieillard reprit ensuite, et me dit :

« Tu dois achever ton saint voyage ; c'est pour le protéger, qu'une prière touchante et un amour divin m'ont envoyé vers toi. Porte donc tes yeux sur ce jardin. Sa vue te donnera la force de considérer les rayons célestes. La reine du ciel, qui m'enflamme d'amour, nous accordera sa grace, parce que je suis son fidèle Bernard. »

Comme cet homme accouru de la Croatie, pour voir notre Véronique, ne se lasse pas de l'admirer, à cause de sa grande réputation, et dit en lui-même, tant qu'on la laisse sous ses yeux : O mon Seigneur Jésus-Christ, Dieu véritable, c'est donc ainsi qu'on a pu conserver votre sainte face ! tel j'étois en admirant la vive charité de celui qui sur la terre a joui, par avance, dans ses contemplations, d'une partie de la paix divine. Il continua : « Fils de la grace, tu ne connoîtras jamais cette félicité, si tu tiens ainsi les yeux baissés. Regarde ces cercles jusqu'aux derniers ; vois-tu la reine à qui ce ciel est soumis ? » Je levai les yeux ; et comme l'orient est plus éclatant le matin, que la partie où s'est couché le soleil, ainsi m'élevant d'une vallée sur une montagne, je vis une lumière

plus étincelante que toutes les autres ; et de même qu'insensiblement la partie du ciel où l'on attend le char que Phaéton sut si mal guider, s'enflamme davantage, tandis que les autres parties sont plus obscures, de même cette pacifique oriflamme brilloit au milieu des ames bienheureuses, et de toutes parts surpassoit leur éclat. Autour d'elle, je distinguai plus de mille anges qui sembloient la fêter à l'envi. Cette beauté, qui combloit aussi de joie les autres saints, sourioit à leurs jeux et à leurs chants; et si je savois m'exprimer aussi bien qu'on sait imaginer, je n'oserois pas encore essayer de peindre la magnificence de ce spectacle éblouissant. Quand il vit mes regards fixés attentivement sur l'objet de son amour, Bernard y attacha aussi ses yeux, avec tant de tendresse, qu'il redoubla en moi l'attention avec laquelle j'y avois déjà porté les miens.

CHANT XXXII.

ARGUMENT.

S. Bernard montre au poète les bienheureux de l'ancien et du nouveau Testament.

Le saint adonné à la vie contemplative, et qui étoit si affectionné à Marie, consentit à m'offrir d'autres explications, et parla ainsi : « La femme si belle que tu vois assise aux secondes feuilles de la rose, est celle qui ouvrit la plaie que Marie a guérie ; plus loin est assise Rachel au-dessous d'Eve. Remarque que Béatrix l'accompagne. Tu peux considérer successivement à mesure que je te les nomme, Sara, Rebecca, Judith, et la bisaïeule de celui qui dans son repentir, composa et chanta le *Miserere*. Elles se suivent de degré en degré sur la rose, et depuis le septième degré jusqu'en bas, sont

d'autres femmes juives qui occupent avec les précédentes, toutes les parties de la fleur. Ces femmes forment la séparation qui distingue les esprits que la foi en J. C. a conduits dans le ciel. De ce côté où la fleur a toutes ses feuilles, sont assis ceux qui crurent que J. C. devoit venir; de l'autre côté où les places en demi-cercles ne sont pas toutes remplies, on voit ceux qui crurent en J. C. venu sur la terre. Dans cette partie, la séparation est encore mieux marquée par le degré où est la reine du ciel, et par les degrés inférieurs. Dans l'autre partie, en face de Marie, est le degré du grand S. Jean, qui toujours saint, vécut dans un désert, souffrit le martyre, et demeura deux ans en enfer. Au-dessous de lui sont François, Benoît, Augustin, et tant d'autres qui se prolongent de feuille en feuille. Maintenant admire la providence divine: ce jardin sera rempli également de saints du nouveau et de l'ancien Testament. Ceux-ci qui sont encore placés sur la ligne où sont formées les séparations, n'ont pas obtenu ce bonheur par leur propre mérite, mais par celui de quelques autres, et sous des conditions que je

vais t'expliquer. C'est-là que sont les esprits délivrés des liens corporels avant l'âge de raison. Tu peux t'en apercevoir à leur figure et à leur voix enfantine, si tu y fais attention. Tu as un doute en ce moment, et tu n'oses le proposer; mais je vais l'éclaircir: dans l'immensité de ce royaume rien n'est soumis à l'empire du hasard, de même qu'on n'y connoît ni la tristesse, ni la faim, ni la soif. Ce que tu vois a été établi par une loi éternelle, et tout est dans de justes proportions: ce n'est pas sans raison que ces enfans qui moururent sitôt, ont obtenu la véritable vie. On entre ici plus ou moins agréable à Dieu. Le roi qui gouverne ce royaume de joie et de félicité, où l'on n'a d'autres désirs que les siens, doue d'une grace diverse ces différens esprits qu'il a créés suivant son plaisir. Qu'il te suffise de savoir que telle est sa loi: ce fait nous est démontré dans la sainte Ecriture par les deux jumeaux qui se querellèrent même dans le sein de leur mère. Mais il convient que Dieu distribue ses bienfaits, en raison de la grace qu'il veut bien accorder; aussi ces bienheureux, quelles qu'aient été leurs actions, ont

reçu des places différentes, et leur félicité provient des premières faveurs de Dieu. Après la création, il suffisoit pour être sauvé, qu'on eût l'innocence, et qu'on fût protégé par la foi de ses parens. Après le premier âge de la loi naturelle, il fallut que les enfans mâles acquissent le ciel par la circoncision, et s'élevassent ainsi au Paradis, de leur aile innocente; mais lorsque le temps de la grace fut venu, même l'innocence étoit retenue dans les limbes, si elle n'avoit pas reçu le baptême.

» Regarde maintenant cette figure si semblable à celle de J. C. Sa beauté te disposera à le contempler lui-même. » En effet, je remarquai que cette beauté imprimoit une vive allégresse sur les saints esprits créés pour jouir du droit de s'élever jusqu'au bien éternel. Tout ce que j'avois vu auparavant, n'avoit pas autant excité mon admiration, et ne m'avoit pas démontré la gloire de Dieu, avec autant de magnificence. Alors l'amour qui descendit sur la terre, étendit ses ailes devant le trône de cette beauté divine, en chantant :

Je vous salue, Marie, pleine de grace.

La cour bienheureuse répondit de toutes parts à ce chant, en s'animant d'une joie nouvelle. Je dis à celui qui s'embellissoit des charmes de Marie, comme l'étoile du matin brille des feux du soleil : « O père saint, qui daignes descendre près de moi, et abandonner la place que la faveur éternelle t'a marquée, quel est cet ange qui avec tant d'allégresse regarde les yeux de notre reine, et est si embrasé, qu'il paroît tout de flamme ? » L'esprit me répondit : « Il a toute l'innocence et toute la grace que peut avoir une ame ou un ange, et nous le voulons tous ainsi, parce que c'est lui qui a porté la palme à Marie, quand le Fils de Dieu a daigné consentir à se couvrir de nos dépouilles mortelles.

» Mais maintenant fais attention à mes paroles, et remarque les chefs de ce pieux et juste empire. Les deux vieillards qui sont les plus voisins de l'auguste souveraine, sont en quelque sorte les racines de cette rose. A gauche tu vois le père dont la téméraire gourmandise a rendu notre vie si amère ; à droite est cet ancien père de la sainte église à qui J. C. a donné les clefs de

son royaume. Près de ce dernier est celui qui connut avant de mourir, tous les malheurs de la belle épouse que N. S. s'est acquise par son supplice. Près de l'autre est ce chef sous lequel se nourrit de manne une nation ingrate, indécise et dédaigneuse. Auprès de Pierre, tu vois Anne joyeuse d'admirer sa fille, qu'elle ne perd pas de vue, quoique comme toutes les autres, elle ne cesse de chanter HOSANNA. En face du premier homme est Lucie qui t'envoya Béatrix, quand tu fermois les yeux sur les bords du précipice.

» Parce que le temps de ton sommeil ne cesse de fuir, nous nous arrêterons, semblables à l'ouvrier qui règle et dispose son ouvrage, suivant la quantité d'étoffe qu'il a devant lui.

» Nous élèverons notre vue vers le premier amour, afin que tu contemples sa splendeur, autant que tu le pourras. Ajoute foi à mes conseils; tu n'obtiens rien, en croyant faire, par ta propre vertu, un pas de plus vers cette divine lumière : il faut, en priant, obtenir cette grace de celle qui peut te seconder dans ta sainte entreprise;

tu te joindras à moi d'intention ; dirige ton cœur vers ce que je vais dire ; » et il commença ainsi sa prière.

CHANT XXXIII.

ARGUMENT.

S. Bernard conjure Marie de permettre au poète de contempler toute l'essence divine. Le Dante continue de décrire le spectacle qui s'offre à sa vue.

« VIERGE mère, fille de ton fils, femme modeste, mais élevée plus qu'aucune autre créature, terme sacré de la volonté éternelle, tu as tellement ennobli la nature humaine, que Dieu n'a pas dédaigné de devenir son propre ouvrage. Dans ton sein a été rallumé cet amour dont les rayons ont donné la vie à cette fleur étincelante. Soleil dans son midi, tu nous embrases d'une ardente charité, tu es la source d'une vive espérance; ô reine! tu es si grande, tu as tant de puissance, que c'est en vain qu'on recourt à la grace, si on ne t'adresse pas ses prières; ta bonté n'exauce pas seulement celui qui l'invoque,

souvent elle prévient les désirs. Tu es un prodige de miséricorde, de tendresse, de magnificence; en toi se réunissent les vertus de toutes les créatures.

» Celui que tu vois près de moi, a parcouru le monde, du centre de la vallée infernale, jusqu'à ce haut empire; il a vu une à une les ames des esprits qui habitent le ciel. Il t'en supplie, accorde-lui assez de force pour qu'il puisse embrasser la connoissance parfaite de Dieu. Je n'ai jamais désiré ma vision bienheureuse, autant que je souhaite que tu favorises la sienne. Exauce mes vœux, dissipe par ton assistance puissante, l'obscurité de ses facultés mortelles, et que Dieu se manifeste à lui de toutes parts. Je t'en conjure aussi, ô reine qui peux tout ce que tu veux, après un tel bonheur, conserve son cœur dans un état de pureté! que ta protection le soutienne contre les passions humaines! Regarde Béatrix et tous ces esprits divins, ils t'adressent avec moi la même prière. »

Les yeux que Dieu chérit et vénère, se fixèrent sur les saints intercesseurs, et montrèrent que la demande étoit agréée. Ensuite

ces divins regards se portèrent vers l'intelligence suprême qu'aucune créature ne peut envisager aussi facilement. En approchant ainsi de l'objet de mes vœux, je sentis mon désir s'éteindre en moi. Bernard, en souriant, m'invitoit à regarder plus haut; mais déjà je lui avois obéi, et mes yeux pleins d'une nouvelle puissance pénétroient de plus en plus dans le rayon de lumière où tout est vérité. Qui pourroit décrire ce que j'ai vu! Ce spectacle est au-dessus de toute éloquence, et la mémoire se fatigueroit en vain à le retracer.

Semblable à celui qui voit en songe une chose admirable, et qui, à son réveil, en conserve encore l'impression récente, sans pouvoir se rappeler ce qu'il a vu, je dois avouer qu'en ce moment ma vision échappe à mon souvenir; mais un charme vague reste dans mon cœur. C'est ainsi que la neige se fond au soleil; c'est ainsi que le vent emportoit les feuilles légères qui contenoient les oracles de la Sibylle. O splendeur éternelle, qui te refuses aux expressions des mortels, redeviens une foible partie de ce que tu me semblois être. Accorde

à ma langue une telle vigueur, qu'elle puisse transmettre à la postérité au moins une étincelle de ta gloire. Ta victoire sera encore plus éclatante, si tu daignes renvoyer quelques facultés à ma mémoire, et donner quelque noblesse à ces vers.

Je crois que si mes yeux avoient cessé d'être attachés fortement sur ce spectacle resplendissant, et s'en étoient un moment détournés, j'aurois perdu le don ineffable qui m'étoit accordé, et je me souviens que devenant plus hardi à soutenir un tel éclat, je confondis bientôt mes yeux dans l'excellence infinie de cette lumière.

O grace abondante, tu me permettois de contempler la splendeur éternelle, où mes regards s'absorboient, et je vis dans toute sa profondeur, qu'un amour réciproque avoit réuni ce qui est répandu dans le monde : les substances, les accidens et leurs effets y étoient confondus d'une telle manière, que mes chants suffisent à peine, pour en faire concevoir une foible idée. Je crois que j'ai bien conservé dans mon esprit la forme universelle de ce nœud qui lie tant de substances diverses, et je pense ne m'être

pas trompé ; car en y réfléchissant, je me sens rempli d'une douce joie : cependant le moindre point de temps écoulé depuis ma vision en efface la trace, plus aisément que vingt-cinq siècles n'effaceroient celle de l'expédition des Argonautes.

Immobile et attentif, j'admirois en silence, et je m'enflammois d'une ardeur nouvelle. L'effet de ce spectacle miraculeux est tel, qu'il force de devenir étranger à toute autre pensée. Le bien qu'on désire est tout en cette lumière : hors d'elle, tout est rempli de défauts ; dans elle, tout est doué de la perfection.

Pour décrire ce dont je peux me souvenir, ma langue sera donc plus impuissante que celle d'un enfant à la mamelle. Cette vive lumière qui est toujours la même, ne me sembloit présenter en elle d'autre différence qu'un éclat toujours croissant pour ma vue qui se fortifioit de plus en plus. Dans le fond de cette vive splendeur, il me sembla que je distinguois trois cercles de trois couleurs qui n'en formoient qu'un seul : le premier étoit réfléchi par le second, comme l'arc-en-ciel se réfléchit lui-même ; le troisième paroissoit

un feu qui brilloit de la lumière des deux autres. Que mes paroles sont vaines! qu'elles sont foibles pour exprimer ce que je conçois! et ce que je conçois n'est plus rien, si je le compare à ce que j'ai vu. O lumière éternelle, qui ne reposes qu'en toi, qui seule peux t'entendre, et qui, apres t'être comprise, daignes te montrer joyeusement à moi, le second cercle qui brilloit en toi, et que tu reflechissois, lorsque je l'eus bien considéré, me parut d'une couleur qui approchoit de celle de notre corps, et en même temps n'avoit pas perdu la sienne propre. J'étois alors semblable à ce géomètre qui s'efforce de mesurer le cercle, et cherche en vain le principe qui lui manque. Je voulois savoir comment la Trinite sainte et notre image pouvoient s'accorder, et comment s'opere l'union des deux natures: mais pour comprendre un tel mystère, mes forces n'étoient pas suffisantes; alors je fus éclairé d'une splendeur de la divine grace, et mon noble desir fut satisfait.

A un tel spectacle mes forces défaillirent; un tel prodige ne put se graver dans ma mémoire; et ainsi que deux roues obéissant

à une même action, ma pensée et mon désir dirigés avec un même accord, furent portés ailleurs par l'amour sacré qui met en mouvement le soleil et les étoiles.

FIN DU POËME DU PARADIS.

NOTES.

NOTES DU CHANT I.

PAG. 1, LIGN. 1 et suiv. — **La gloire de celui qui met tout en mouvement, etc.**

Par la gloire de celui qui met tout en mouvement, le Dante entend la gloire de Dieu. Boëce avoit déjà dit, *de Cons. phil.* lib. III :

> O qui perpetuâ mundum ratione gubernas,
> Terrarum cœlique sator, qui tempus ab ævo
> Ire jubes, stabilisque manens, das cuncta moveri.

PAG. 1, LIGN. 3 et suiv. — **J'ai parcouru le ciel qui brille le plus de sa lumière, et j'ai vu des choses que ne sait et ne peut redire celui qui descend de si haut.**

Le ciel est ici pour le ciel Empyrée, qui doit le plus participer à la lumière divine, parce qu'il est le séjour où les bienheureux ne cessent de jouir de la présence de Dieu. Quand le poète expose ensuite qu'il a vu des choses qu'il ne peut redire, il imite les expressions de saint Paul, qui, étant descendu du troisième ciel, raconte de lui-même : *quoniam raptus est in Paradisum et audivit ar-*

cana verba quæ non licet homini loqui. 2. Cor. cap. 12.

PAG. 1, LIGN. 7. — L'objet de ses désirs.

Dieu que l'on désire contempler.

PAG. 2, LIGN. 6 et suiv. — Jusqu'ici je n'ai franchi, etc.

Voici le commentaire que Vellutello a fait sur ce passage : « Le mont Parnasse se compose de deux cimes jumelles. L'une s'appelle Hélicon, l'autre Cythéron : elles sont dédiées à Apollon et à Bacchus, tous deux Dieux des poètes, qui sont couronnés de laurier, à cause d'Apollon, et de lierre, à cause de Bacchus. » Mais pourquoi le Dante invoqueroit-il ici Bacchus, qui, s'il est le dieu des poètes, comme le prétend Vellutello, ne peut être que celui des poètes qui s'enivrent. Le père Venturi croit que par ces deux cimes, le Dante a voulu personnifier la philosophie et la théologie. Cette explication n'est pas assez naturelle. Je pense, avec le père Lombardi, que par la première cime, l'auteur entend les Muses qu'il a déjà invoquées, et par la seconde cime, Apollon, qu'il invoque dans le moment même.

PAG. 2, LIGN. 13. — O divine puissance.

O puissance d'Apollon. Il faut remarquer ici la bizarrerie du poète, qui conjure Apollon de

l'aider à retracer l'image de l'empire bienheureux du Paradis.

PAG. 2, LIGN. 16. — Vers ton arbre favori.

Le laurier.

PAG. 2, LIGN. 21. — Pour triompher comme César ou comme poète.

Daniello cite, au sujet de ce passage, Stace, qui avoit dit :

> Cui geminæ florent vatumque ducumque
> Certatim laurus.

et Pétrarque, qui a dit depuis :

> Arbor vittoriosa, e trionfale
> Onor d'imperadori, e di poeti.

PAG. 2, LIGN. dernière. — Une foible étincelle, etc.

M. Delille s'est rencontré avec le Dante, dans ce passage du poëme de la Pitié, chant 3.

> Ainsi dans un moment
> Naquit d'une étincelle un grand embrasement.

PAG. 3, LIGN. 3. — Le dieu de Cyrrha.

Apollon, dieu de Cyrrha, ville située au pied du mont Parnasse.

PAG. 3, LIGN. 4. — La lumière du monde se montre aux mortels par des portes diverses, etc.

Le soleil se lève, suivant les saisons, à différens

points de l'horizon; mais, quand il paroît à celui où quatre cercles se réunissent, c'est-à-dire, lorsqu'il entre dans le signe du bélier, au mois de mars, et qu'on voit sur la sphère armillaire, l'horizon, le zodiaque, le cercle équinoxial, et le colure des équinoxes, s'entrelacer, et former comme trois croix, alors il dispense sa vertu avec une influence plus heureuse, parce que le printemps commence.

PAG. 3, LIGN. 13. — Béatrix tournée à gauche.

Béatrix est, comme on l'a dit, la femme bienheureuse qui conduit le Dante dans le ciel. Elle se tourne à gauche pour voir le soleil, parce qu'elle est dans un hémisphère opposé au nôtre. Quant à nous, si nous regardons sur notre hémisphère le soleil levant, nous le voyons à droite.

PAG. 3, LIGN. 15. — Comme un rayon, etc.

Il n'est pas aisé de comprendre ce passage. On peut l'expliquer ainsi : De même qu'un rayon qui est parti du soleil, et que la terre réfléchit, retourne en en haut, parce qu'il a été répercuté par la terre, et est, en cela, semblable à un pèlerin qui vient d'achever le voyage qu'il avoit entrepris, de même l'action de Béatrix, qui regardoit le soleil, fut répercutée dans les yeux du Dante, par son imagination, et il s'attacha à regarder fixement le soleil, contre l'usage des hommes.

Voici le passage italien :

> E si come secondo raggio suole
> Uscir del primo, e risalire insuso
> Pur come peregrin, che tornar vuole
> Così del atto suo per gli occhi infuso,
> Nell' imagine mia, il mio si fece
> E fissi gli occhi al sole, oltre a nostr' uso.

On a quelque peine à rattacher ensemble les deux points de la comparaison. L'idée du *peregrin che tornar vuole* est prise dans les mœurs du temps. J'ai entendu dire à beaucoup d'Italiens que ce vers étoit remarquable par sa concision et sa grace.

PAG. 4, LIGN. 4. — Avoit orné le ciel d'un second soleil.

Venturi prétend que ce qui paroissoit être un soleil dans un autre soleil, étoit la lune vue de plus près. Vellutello et le père Lombardi pensent que cette première lumière, qui frappa les yeux du poète, étoit la concavité de la sphère du feu, qui est interposée entre la terre et la lune. Le poète pense que cette sphère du feu existe réellement, puisqu'il dit, vers 115 du même chant, en parlant des natures qui reçoivent leur influence du ciel : « *L'une porte le feu vers la lune.* »

PAG. 4, LIGN. 7. — Le char éternel.

Le soleil.

Pag. 4, lign. 11. — Tel que Glaucus, etc.

Glaucus, fils de Polybe, pêcheur de l'île d'Eubée. Un jour, ayant pris sa pêche sur le gazon, pour essuyer ses filets, quelques poissons mangèrent d'une herbe qui leur fit reprendre de la force, et ils se jetèrent dans la mer. Glaucus, *étonné*, goûta de la même herbe, et se jeta aussi dans la mer, où il devint dieu marin.

> Di maris exceptum socio dignantur honore.
>
> Ovid. Metam. liv. XIII, f. 22.

Pag. 4, lign. 12. — Qui pourroit exprimer par des paroles cette faculté de monter de la nature humaine à la nature divine, etc.

Voici le texte :

> Trasumanar significar *per verba*
> Non si poria.

Cette expression *trasumanar* est très-belle et très-majestueuse : il faut la traduire par une périphrase. Dans la langue française, on ne permettroit jamais d'inventer le mot *transhumaner*. *Per* et *verba* sont deux mots latins. Le Dante se sert assez souvent de mots latins, quand il en a besoin pour la rime, ou quand il ne trouve pas sur le champ, dans la langue italienne, l'expression correspondante.

PAG. 4, LIGN. 18. — Amour sacré!

Après une invocation à Apollon, le Dante en adresse une à Dieu. Il sera inutile de remarquer dorénavant que le sacré et le profane sont mêlés à chaque ligne, et que le Dante ne paroît pas avoir même soupçonné qu'on pût un jour le critiquer à ce sujet. J'adressois, à cet égard, quelques observations à un savant Italien, qui me répondit: Aujourd'hui encore, nous disons: *N. S. è morto il venerdì;* ce qui signifie: N. S. est mort le vendredi, c'est-à-dire, le jour consacré à Vénus.

PAG. 4, LIGN. 24. — Allumoit un immense espace du ciel.

Le Dante voyoit la sphère du feu. Venturi s'obstine à croire que le poète parle de la lune; mais il en parlera plus bas. L'opinion de Vellutello et de Lombardi est préférable à celle de Venturi.

PAG. 5, LIGN. 13. — Accompagnées d'un gracieux sourire.

Béatrix ne parle presque jamais sans sourire. Cependant il arrivera une fois qu'elle ne sourira plus. Est-ce pour faire naître de cette opposition un effet imprévu, que le Dante a tant multiplié les sourires de Béatrix? Il ne faut pas croire un si grand homme capable d'un tel artifice. D'ailleurs le Dante re-

présente toujours Béatrix comme un soleil qui l'éclaire dans sa marche; et dans le poëme de Carthon nous lisons :

> Roi du monde et du jour, guerrier aux cheveux d'or,
> ....
> Quand les vents font rouler, au milieu des éclairs,
> Le char retentissant qui porte le tonnerre,
> Tu parois, *tu souris*, et consoles la terre.
>
> OSSIAN, trad. de M. Baour-Lormian.

Ailleurs, en parlant de la lune, le Barde s'exprime ainsi :

> Fille aimable du ciel...........................
> Que fais-tu loin de nous, quand l'aube blanchissante
> Efface à nos yeux attristés,
> Ton *sourire* charmant et tes molles clartés.

PAG. 5, LIGN. 17. — Comment je m'élève au-dessus de ces corps si légers.

L'air et le feu. Nouvelle preuve en faveur de l'opinion de Vellutello et de Lombardi. Le poète ne comprend pas comment son corps, matériel et pesant, peut s'élever au-dessus de l'air et du feu.

PAG. 5, LIGN. 24. — L'effort éternel.

Dieu.

PAG. 6, LIGN. 7. — L'une porte le feu vers la lune, etc.

Par la première nature que décrit le Dante, il

entend celle qui porte le feu sous la concavité du ciel sublunaire; par la seconde, il entend celle qui dirige les inclinations des hommes; par la troisième, il entend celle qui détermine les lois de la gravité: ici son expression a du rapport avec ce passage d'Ovide. (Métam. liv. I, f. 2.)

> Densior his tellus, elementaque grandia traxit,
> Et pressa est gravitate sui.

Enfin, par la quatrième, il entend la nature qui donne la vie aux animaux et aux plantes.

PAG. 6, LIGN. 13. — **Fait sans cesse briller sa lumière dans le ciel au-dessous duquel est le mobile qui a le plus de rapidité.**

Ce ciel est l'Empyrée, au-dessous duquel est le premier mobile. Le Dante parle ici de l'Empyrée, dont il ne sera question que dans les derniers chants. Avant de se faire une idée précise de la marche du Dante, il faut avoir lu le Paradis entier; il faut comprimer toutes ses impatiences, s'avancer vers le but que l'auteur veut atteindre, et de-là revenir sur ses pas, pour ne juger, qu'après avoir entendu toute la défense du poète.

NOTES DU CHANT II.

PAG. 8, LIGN. 10. — **Du pain des anges.**

La contemplation de Dieu.

PAG. 9, LIGN. 2. — **Les héros qui passèrent à Colchos, etc.**

Les Argonautes, quand ils virent que Jason dompta les taureaux qui jetoient des flammes par le naseau, et qu'il les força ensuite à labourer la terre, où il semoit les dents du dragon dont il avoit été vainqueur, ne furent pas émerveillés autant que vous allez l'être. Le texte dit seulement,

> Quando Jason vider fatto bifolco.

« Quand ils virent Jason devenu laboureur. » On est excusable d'avoir un peu étendu l'idée du poète, qui n'auroit pas été facile à comprendre. Je n'ai pas souvent usé de ce droit des traducteurs.

PAG. 9, LIGN. 7. — **Le royaume dont Dieu est la forme.**

Le royaume de la céleste béatitude. Métaphore prise de l'opération d'un sculpteur, qui coule ses

premiers plâtres dans un moule. Dieu, selon le Dante, est la forme où est coulé le ciel Empyrée.

PAG. 9, LIGN. 19. — La première étoile.

La lune, qu'il appelle plus bas *la perle éternelle*.

PAG. 10, LIGN. 6. — La vérité première, etc.

La connoissance de Dieu.

PAG. 10, LIGN. 13. — Inventer des fables sur Caïn.

> Di questo corpo, che laggiuso in terra
> Fan di Caïn favoleggiare altrui.

Du temps du Dante, le peuple croyoit que les taches qu'on voit dans la lune, n'étoient autre chose que Caïn chargé d'un fagot d'épines. Le poëte a déjà dit, dans le 20ᵉ chant de l'enfer,

> E tocca l'onda
> Sotto sibilia, Caino e le spine.

PAG. 10, LIGN. 23. — La huitième sphère.

Le ciel des étoiles fixes. Dans ce passage, le Dante se livre à des explications conformes à la physique de son temps. Quelques-unes de ces explications sont judicieuses; d'autres, plus obscures, ne peuvent pas satisfaire nos physiciens actuels. En général, le Dante s'éloigne ici un peu trop de son sujet; mais il ne tardera pas à redevenir poëte, et poëte sublime.

PAG. 12, LIGN. 20. — Dans le ciel de la divine paix.

Dans l'Empyrée. Le Dante compte dix sphères. La Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, la huitième sphère où sont les étoiles fixes, le premier Mobile, enfin l'Empyrée. Il faut admettre, avec cet auteur, de tels principes, si on veut parvenir à le bien entendre.

PAG. 12, LIGN. 20. — Se meut un corps.

Le premier mobile.

PAG. 12, LIGN. 22. — Le ciel qui suit.

La huitième sphère.

PAG. 12, LIGN. 24. — Les cieux intérieurs.

Lisez les cieux inférieurs, tels que ceux de Saturne, de Jupiter, de Mars, du Soleil, de Vénus, de Mercure et de la Lune.

PAG. 13, LIGN. 13. — L'ame dans votre poussière.

Milton fait dire à Adam, livre X: « Il seroit de l'équité et de la justice de me rendre à ma poussière, moi qui suis prêt à tout résigner, moi qui ne désire que de rendre ce que j'ai reçu.» Le poëte anglais a voulu aussi expliquer les taches de la lune. Il s'exprime ainsi dans son VIe livre :

.... Of elements,
The grosser feeds the purer, earth the sea,

Earth and the sea feed air, the air those fires
Ethereal, and as lowest first the moon;
Whence, in her visage round those spots, unpurg'd
Vapors, not yet into her substance turn'd.
Nor doth the moon ne nourishment exhale
From her moist continent to higher orbs.
The sun, that light imparts to all, receives
From all his alimental recompense
In humid exhalations, and at even
Sups with the Ocean............'

Voici la traduction littérale de ce passage :

« Des élémens, le plus grossier nourrit le plus pur ; la terre nourrit la mer; la terre et la mer nourrissent l'air ; l'air, ces feux éthérés, et d'abord la lune comme placée le plus bas : delà, dans son visage arrondi, ces taches, vapeurs non purgées, non encore changées en sa substance. La lune ne manque pas non plus d'exhaler de son moite continent, de la nourriture aux globes plus élevés. Le soleil qui communique à tous la lumière, reçoit de tous sa récompense alimentaire en exhalaisons humides, et le soir soupe avec l'Océan. » (Discours de Raphaël à Adam, liv. V, vers 415 et suiv.)

Dans le livre VIII, Milton parle encore des taches de la lune, et dit :

.... Her spots thou seest
As clouds, and clouds may rain, and rain produce
Fruits in her soften'd soil, for some to eat
Alloted there....................

« Tu vois ses taches comme des nuages ; ces nuages

peuvent être de la pluie, et cette pluie produire des fruits dans son sol amolli, pour la nourriture de ceux qui l'ont en partage. » Livre 8, vers 145 et suiv.

Les deux poètes ont suivi une marche toute différente. L'explication donnée par le Dante, quoique obscure, montre un esprit exercé à l'étude de la plus haute métaphysique, et se rattache en même temps à la théologie. L'explication générale de Milton est purement physique : celle du huitième livre a quelque chose de plus satisfaisant que celle du cinquième.

Dans ce besoin impérieux de parler de la lune et de ses taches, ne peut-on pas reconnoître que Milton étoit rempli du poème du Dante, et que le poète anglais cherchoit à lutter contre le poète florentin ?

NOTES DU CHANT III.

PAG. 15, LIGN. 1. — **Béatrix, ce soleil qui m'inspira d'abord un si violent amour.**

Le poète veut dire : Béatrix, cette femme qui sur la terre alluma dans mon cœur une si vive passion. Ou s'il entend parler de la théologie, comme le soutiennent tant de commentateurs : Cette science à laquelle je m'étois livré sur la terre, avec tant d'enthousiasme.

PAG. 16, LIGN. 3. — **Je tombai alors dans l'erreur contraire à celle qui abusa Narcisse.**

Narcisse regardoit comme une figure différente ce qui n'étoit que sa propre image. Le Dante croyoit que les figures des bienheureux qu'il apercevoit, n'étoient que l'image de quelques ames placées derrière lui, tandis que ces figures étoient de véritables substances placées devant ses yeux.

PAG. 16, LIGN. 18. — **La lumière véritable.**

Dieu. A mesure qu'on avancera dans la lecture

du poëme, on entendra plus facilement ces différentes périphrases.

PAG. 17, LIGN. 8. — Tu reconnoîtras que je suis Piccarda.

Belle florentine, sœur de Forèse et de Mess. Corso, de l'illustre famille des Donati. Il a été déjà question de Forèse, au chant 23 du Purgatoire. C'est à tort que plusieurs commentateurs ont dit que Piccarda étoit sœur de François d'Accorso, célèbre jurisconsulte. Cette florentine avoit fait ses vœux dans un couvent, mais Mess. Corso la fit sortir par force de sa retraite, pour la rendre à la vie séculière.

PAG. 17, LIGN. 11. — Dans la sphère la plus tardive.

La lune. Le Dante suit le système de Ptolomée, et suppose que la lune, qui est voisine de la terre, est la sphère qui opère sa révolution autour de notre globe, avec le plus de lenteur.

PAG. 19, LIGN. 7. — Une femme dont sur la terre, etc.

Sainte Claire.

PAG. 19, LIGN. 11. — Auprès de l'époux.

Jésus-Christ.

PAG. 19, LIGN. 13. — Pour la suivre, etc.

Voici comme Grangier traduit ce passage :

Pour la suivre, je fuis du monde tendrelette,
Et dans un cloistre obscur m'enferme en son habit,
Promettant de porter la règle de sa *secte ;*
Puis hommes plus méchans que bons, en mon despit
Me ravissent dehors de la douce closture,
Et Dieu sait quelle fut alors ma nourriture.

Grangier est ici plus intelligible qu'à son ordinaire : pourquoi n'a-t-il pas cherché plus souvent à se faire comprendre ? De son temps, on faisoit probablement rimer ensemble *tendrelette* et *secte.*

PAG. 20, LIGN. 1. — Constance de Souabe.

Cette princesse, fille de Roger, roi de la Pouille et de la Sicile, étoit religieuse à Palerme ; mais on lui avoit fait quitter son couvent, pour la marier à Henri VI (et non pas Henri V, comme l'ont dit Venturi et Lombardi), empereur et fils de Frédéric Barberousse, de la maison de Souabe. Elle mit au monde Frédéric II, qui fut le troisième et le dernier empereur de cette famille.

Muratori, dans ses Annales, tom. X, pag. 185, prétend que Constance conspira contre son mari, et le fit empoisonner le 28 septembre 1197.

Comment le Dante, qui écrivoit en 1300, suivant ce qu'il fait entendre lui-même, a-t-il ignoré un tel fait, et a-t-il placé cette femme dans son Paradis ?

NOTES DU CHANT IV.

PAG. 22, LIGN. 5. — **Béatrix agit comme Daniel.**

Nabuchodonosor avoit eu un songe dont il ne se souvenoit plus; il fit assembler tous les devins de la Chaldée, et leur ordonna de l'expliquer; ceux-ci n'ayant pu le faire, le roi d'Assyrie les condamna tous à mort : mais Daniel expliqua le songe du roi, et obtint qu'on révoquât la sentence portée contre les devins. (Dan. chap. 2.)

PAG. 22, LIGN. 14. — **Tu crois, suivant l'opinion de Platon, etc.**

Voyez le Timée de Platon, et ce que S. Augustin, en parlant des opinions de ce philosophe, rapporte à cet égard dans le livre XIII de la Cité de Dieu, chap. 19.

PAG. 22, LIGN. 17. — **Je traiterai d'abord celle qui me paroît avoir le plus de fiel.**

La seconde question relative à l'opinion de Platon.

PAG. 22, LIGN. 20. — Les deux S. Jean.

S. Jean-Baptiste et S. Jean l'Evangéliste.

PAG. 23, LIGN. 12. — Et l'ange qui guérit Tobie.

L'archange Raphaël se présenta sous la figure d'un pèlerin, devant le fils du vieux Tobie, et lui enseigna comment celui-ci qui étoit devenu aveugle pourroit recouvrer la vue. *Voyez* Tobie, chap. 5 et 8.

PAG. 23, LIGN. 15. — Ce que Timée pense des ames.

Timée est ici pour Platon : le dialogue dans lequel Platon traite cette matière, est intitulé *Timée*. Timée étoit un philosophe né à Locres, en Italie.

PAG. 23, LIGN. 25 et suiv. — Le monde, qui a couru adorer Jupiter, Mars et Mercure.

Qui a couru se livrer à l'idolâtrie. Le Dante explique bien ici qu'il ne donne aux planètes le nom de ces dieux, que pour se conformer à l'usage universel reçu avant même qu'on suivît le système de Ptolomée ; usage reçu encore aujourd'hui, en ce qui concerne le nom des planètes.

PAG. 24, LIGN. 1. — L'autre doute, etc.

Ce doute-ci : si la bonne volonté dure toujours,

par quelle raison la violence des autres me fait-elle perdre le fruit de mes mérites?

PAG. 24, LIGN. 16. — Ces ombres ont agi ainsi, etc.

Ont cédé plus ou moins à la violence.

PAG. 24, LIGN. 20. — De Laurent sur le gril.

S. Laurent, martyrisé en 255.

PAG. 24, LIGN. 20. — Ou celle de Mucius.

Mucius Scævola. Martial dit:

> Urere quam potuit, contempto Mucius igne
> Hanc spectare manum Porsenna non potuit.

Le goût demandoit que la citation de Scævola précédât celle de Laurent. Le vers italien est très-beau.

> E fece Muzio alla sua man severo.

Je n'ai pas traduit *severo* par *impitoyable*, comme je le voulois d'abord, parce que j'ai pensé qu'il falloit conserver la force originale de l'expression.

PAG. 25, LIGN. 7. — Et Piccarda t'a dit que Constance, etc.

La même Constance de Souabe dont il a été question à la fin du chant précédent.

PAG. 25, LIGN. 13. — Comme Alcméon, etc.

Alcméon, fils d'Amphiaraüs et d'Eriphyle. Poly-

nice ayant découvert, par l'indiscrétion d'Eriphyle, le lieu où se tenoit caché Amphiaraüs son époux, qui ne vouloit pas aller à la guerre de Thèbes, Amphiaraüs ordonna à Alcméon son fils, de tuer sa mère Eriphyle. Alcméon osa commettre ce crime pour ne pas désobéir à son père.

Le Dante dit :

> Come Almeone, che di ciò pregato
> Dal padre suo, la propria madre spense,
> Per non perder pietà, si fè spietato.

Ces trois vers sont plus beaux que ceux d'Ovide sur le même sujet.

> Ultusque parente parentem
> Natus erit facto pius et sceleratus eodem.
> *Métam.* liv. IX, f. XI.

Le mot *spietato* surtout, qui est aujourd'hui une expression usée, étoit une belle création, du temps du Dante.

PAG. 25, LIGN. 23. — Elle entend parler de la volonté absolue, et moi j'entends parler de la volonté relative.

Tout ce passage est discuté comme sur les bancs de l'école. Malheureusement le Dante cesse quelquefois d'être poète.

PAG. 26, LIGN. 4. — Du premier amour.

De Dieu.

Le morceau qui termine cet alinéa offroit de grandes difficultés. Je ne sais pas si j'ai réussi à les surmonter ; j'ai tâché au moins de présenter un sens satisfaisant. En France on ne me trouvera peut-être pas assez clair : les Italiens seront plus indulgens. On me répondra que ce n'est pas pour eux que j'ai entrepris une tâche aussi difficile que celle d'une traduction du Dante. Quoi qu'il en soit, je passe condamnation sur tout ce dont on sera mécontent. Je me bornerai à rapporter un mot assez singulier d'une dame de Florence qui, ayant appris que je traduisois le Dante, me dit un jour : « Vous êtes bien hardi de traduire notre poète ; savez-vous que nous ne l'entendons pas toujours? Ainsi, quelquefois, prenez garde qu'on ne vous comprenne. »

NOTES DU CHANT V.

PAG. 28, LIGN. 1. — Si les éclairs qui s'échappent de mes regards, etc.

Ici le poète fait allusion à l'amour qu'il avoit éprouvé sur la terre pour une femme très-belle, nommée Béatrix, ou si on le veut encore, à l'étude de la théologie, à laquelle il s'étoit livré depuis long-temps.

PAG. 28, LIGN. 8. — L'éternelle lumière.

La lumière de Dieu.

PAG. 29, LIGN. 21. — Tu ressembles à celui qui voudroit faire un bon usage d'un bien mal acquis.

Venturi dit : « Il n'est pas permis de voler les autres, pour faire des aumônes, pour élever des autels, et pour fonder des hôpitaux, sur la porte desquels on pourroit mettre cette inscription,

> Fondò questo spedal persona pia
> Ma i poveri da starci fece pria. »

PAG. 30, LIGN. 14. — **Les Hébreux, comme tu dois le savoir, etc.**

Venturi croit qu'il est ici question des deux colombes, ou des deux tourterelles que les femmes juives devoient offrir dans le temple, quand elles relevoient de couches. (*Voyez* Lévit. chap. 12.) Lombardi pense qu'il s'agit des sacrifices en général, qu'on promettoit à Dieu. (Lévit. chap. dern.)

PAG. 30, LIGN. 23. — **Le commandement de la clef d'argent et de la clef d'or.**

Le poète a dit dans son Purgatoire, chant 9, vers 118, que l'église avoit deux clefs, une d'or et une d'argent.

PAG. 31, LIGN. 8. — **Comme Jephté.**

Jephté avoit fait vœu, s'il revenoit vainqueur des Ammonites, de consacrer à Dieu en holocauste, la première personne de sa maison qui viendroit à sa rencontre. Ce fut sa fille qui la première vint au-devant du général victorieux. Jephté accablé par la douleur, déchira ses vêtemens, mais se crut obligé de sacrifier sa fille. Tertullien, S. Ambroise, Procope et S. Thomas, prétendent que Jephté auroit dû changer son vœu. Le Dante dont on surprend partout la profonde érudition se hâte d'ajouter: « A qui cependant convenoit-il plus de dire : j'ai mal fait, et en accomplissant ma promesse, je ferai

plus mal? » Cette réflexion touchante a pu lui être inspirée par la lecture des Pères cités plus haut. Les mêmes principes se retrouvent chez Cicéron, dont la morale éloquente est souvent fondue dans le vers rapide et précis de notre poète.

L'orateur latin dit dans son *Traité des Loix*, II. *Diligentia votorum satis in lege dicta est, ac voti sponsio quâ obligamur deo. Pœna vero violatæ religionis justam recusationem non habet.*

Avant Cicéron, David s'étoit écrié dans le psaume 75. *Vovete et reddite Domino Deo vestro, omnes qui in circuitú ejus affertis munera.*

PAG. 31, LIGN. 12. — Ce chef des Grecs.

Agamemnon.

PAG. 32, LIGN. 6. — Vers l'endroit où la lumière du monde est la plus vive.

En en haut, en montant vers l'Empyrée.

PAG. 32, LIGN. 11. — Au second ciel.

Au ciel de Mercure.

PAG. 32, LIGN. 26. — Voilà qui accroîtra nos amours.

Ecco chi crescerà li nostri amori.

Ce vers est charmant. Le Dante n'inspire pas toujours la terreur et l'épouvante.

PAG. 33, LIGN. 11. — **Les trônes du triomphe éternel.**

Le paradis. On va insensiblement apprendre la langue du poète, et l'explication de toutes ces périphrases deviendra superflue.

PAG. 33, LIGN. 23. — **Ni pourquoi tu habites dans la sphère qui se cache aux regards des mortels, sous les rayons d'une autre.**

Le Dante veut dire que la planète de Mercure étant très-voisine du soleil, est souvent plus cachée par la lumière de cet astre, que toute autre planète.

PAG. 34, LIGN. 8. — **Et ainsi plus profondément renfermée.**

Je n'ai pas pu mieux rendre le *chiusa chiusa* de l'original. Les Italiens trouvent cette répétition très-agréable, comme elle l'est en effet : elle donne à l'expression la force d'un superlatif.

NOTES DU CHANT VI.

PAG. 35, LIGN. 1. — **Depuis que Constantin avoit tourné l'aigle romaine contre le cours du ciel.**

Constantin avoit transporté le siége de l'empire, de Rome à Bizance, du couchant au levant, et ainsi il avoit fait tourner l'aigle contre le cours du ciel qui se meut d'orient en occident.

PAG. 35, LIGN. 3. — **Sur la flotte de cet ancien héros, époux de Lavinie.**

Enée étoit venu de Troie, pays oriental, en Italie, pays occidental.

PAG. 36, LIGN. 5. — **Plus de deux siècles.**

Ici le Dante s'est trompé, et il ne s'exprime pas avec son exactitude ordinaire. Il dit : *Cento e cent'anni e più*, plus de deux cents ans; cependant, de la dédicace de Constantinople, qui fut faite en 330, jusqu'à l'avénement de Justinien au trône impérial, il ne s'écoula que 197 ans, parce que Justinien ne resta seul maître du trône qu'après la mort de

Justin, en 527 : mais il ne faut pas être si rigoureux avec ce poète, qui d'ailleurs est un prodige d'érudition pour le siècle où il écrivoit.

Le Dante n'a cependant pas fait une faute contre la chronologie, si l'on admet qu'il entend parler de l'époque précise à laquelle Constantin passa à Bizance. Il est certain que cet empereur y fit son entrée en 324, mais la dédicace de la ville n'eut véritablement lieu qu'en 330.

PAG. 35, LIGN. 7. — L'extrémité de l'Europe.

A Constantinople.

PAG. 35, LIGN. 8. — D'où il étoit parti.

De Troie.

PAG. 36, LIGN. 4. — Une seule nature en J. C.

Justinien avoue ici qu'il avoit été partisan des opinions d'Eutichès, hérésiarque du cinquième siècle.

PAG. 36, LIGN. 11. — Toute contradiction a une partie fausse et une partie vraie.

Le Dante retombe souvent dans le style ennuyeux des discussions de l'école. Voici la note d'un de ses commentateurs sur ce passage : « Le poète veut dire que dans toutes les contradictions, il y a une partie fausse et une partie vraie; comme,

par exemple, Dieu est juste, Dieu n'est pas juste, c'est une contradiction. Mais la première proposition est vraie, l'autre est fausse. » De pareilles comparaisons sont déplacées en poésie.

PAG. 36, LIGN. 22. — Les défenseurs de l'oiseau sacré.

Les Gibelins.

PAG. 36, LIGN. 23. — Et ceux qui les combattent.

Les Guelfes.

PAG. 36, LIGN. 26. — A la mort de Pallas.

Pallas, fils d'Evandre.

PAG. 37, LIGN. 2. — Dans la ville d'Albe.

Albe compta quatorze rois jusqu'à la fondation de Rome.

PAG. 37, LIGN. 13. — De Torquatus.

De Manlius Torquatus.

PAG. 37, LIGN. 13. — Qui dut un surnom à sa chevelure mal soignée.

Cincinnatus. Le Dante est ici en contradiction avec les auteurs, qui prétendent que Quintius étoit appelé au contraire Cincinnatus, parce que ses cheveux étoient bouclés et frisés.

Pétrarque a dit, après le Dante,

> E Cincinnato dall' inculta chioma.

PAG. 37, LIGN. 21. — Au pied de laquelle tu as reçu la naissance.

La colline de Fiesole, qu'il devroit plutôt appeler une montagne, parce qu'elle est très-élevée. Elle domine Florence: c'est-là que l'armée de Catilina fut taillée en pièces par celle de Pétréius, lieutenant d'Antoine.

PAG. 37, LIGN. 25. — L'aigle fut confiée à Jules.

Jules-César.

PAG. 38, LIGN. 12. — Du parti de Pompée.

Il n'a fallu que quinze vers au Dante pour décrire toutes les victoires de Jules-César. On peut regarder ces quinze vers comme un des plus beaux morceaux du Paradis. Ils sont d'un toscan si pur, qu'on les comprend avec une grande facilité. Les trois derniers vers sont pleins de noblesse et d'audace.

> Da onde venne folgorando a Giuba
> Poi si rivolse nel vostr' occidente
> Dove sentìa la pompeiana tuba.

PAG. 39, LIGN. 4. — La vive justice qui m'anime.

Dieu.

PAG. 39, LIGN. 5. — Personnelle à Dieu même.

Tibère pouvoit venger la mort de Jésus-Christ.

PAG. 39, LIGN. 8.—La satisfaction de la première faute.

La faute d'Adam.

PAG. 39, LIGN. 10. — Charlemagne lui accorda du secours.

Venturi dit ici que lorsque le royaume des Lombards fut détruit par Charlemagne en 774, ce prince n'étoit pas empereur d'Occident, et n'avoit pu triompher sous les auspices de l'aigle. Le père Lombardi répond au père Venturi, qu'en effet Charlemagne n'avoit pas encore été couronné empereur, mais qu'il avoit pu triompher sous les auspices de l'aigle. Il ajoute à l'appui de son opinion ce passage de la chronique de Sigebert. « *Anno 773 Adrianus papa cum universali synodo dedit ei (Carolo magno) jus eligendi pontificem, et ordinandi apostolicam sedem, dignitatem quoque principatûs.* » Ce fait, ajoute Lombardi, autorisoit le Dante à dire que Charlemagne avoit vaincu les Lombards sous les auspices de l'aigle.

PAG. 39, LIGN. 21. — Que Charles, etc.

Charles II, roi de la Pouille.

PAG. 40, LIGN. 3. — **La planète où tu te trouves.**

La planète de Mercure.

PAG. 40, LIGN. 18. — **La lumière de Romée.**

Je vais rapporter comment tous les commentateurs racontent l'histoire de Romée. Raymond Bérenger, comte de Toulouse et de Provence, prince plein de libéralité, engageoit tous ses domaines, pour faire des actes de bienfaisance. Sa générosité avoit mis le plus grand désordre dans ses affaires, lorsqu'on lui annonça qu'un pèlerin, qui paroissoit s'exprimer avec noblesse, étoit arrivé dans ses Etats. Ce pèlerin, qui ne voulut jamais dire son nom, et qu'on appela Romée, (ce mot signifie, qui va à Rome) fut présenté à Raymond, et en fut traité avec beaucoup d'obligeance. Peu de temps après, il dit à ce prince que si l'administration de ses finances lui étoit confiée, il chercheroit à y remettre de l'ordre. Raymond lui donna cette marque de confiance, et tout répondit aux vues de Romée, qui, sans priver le prince du plaisir d'être bienfaisant, paya ses dettes, et augmenta considérablement ses revenus.

Voyant ensuite que son maître avoit quatre filles, Romée résolut de les faire monter toutes quatre sur le trône. La première fut donnée à Saint Louis, roi de France, en 1234; la seconde à Edouard,

roi d'Angleterre; la troisième, à Richard, frère d'Edouard; et la quatrième, à Charles I, roi de Sicile, et frère de Saint Louis. Cependant les talens et les succès de Romée excitèrent l'envie des seigneurs de la cour de Provence; ils le calomnièrent auprès de Bérenger, qui eut la foiblesse de les croire. Romée reçut l'ordre de quitter la cour. Il reprit son bourdon et sa robe de pèlerin et il quitta la Provence. Plus tard, le comte, mieux instruit, voulut le faire revenir; mais Romée inexorable, ne répondit pas à ses instances. Peu de temps après, Charles d'Anjou s'empara de la Provence, du vivant de son beau-père, et traita avec mépris les mêmes courtisans qui avoient fait renvoyer Romée.

L'année dernière, une feuille périodique ayant offert des détails importans sur ce mystérieux personnage, mal connu des auteurs italiens, je vais transcrire ici ces détails.

« Le ministre Romée cité par le Dante et qui a joué un très-grand rôle dans le treizième siècle, étoit Romée de Villeneuve, baron de Vence, ministre, connétable et grand-sénéchal du comte de Provence, Raymond Bérenger. Il descendoit de l'illustre maison de Villeneuve, qui tire son origine des comtes de Barcelone, rois d'Arragon, et qui est établie en Provence depuis le onzième siècle.

» Romée de Villeneuve ayant rendu les plus grands

services à Bérenger, ce prince en mourant le nomma, conjointement avec Albert de Tarascon, tuteur de sa quatrième fille Béatrix. Ce testament est rapporté par César Nostradamus, page 199, et par Antoine Ruffi, page 102. Le même Ruffi, Histoire des comtes de Provence, page 151, faisant mention de la princesse Béatrix, héritière de Provence, rapporte qu'elle demeura sous la conduite et direction de Romieu de Villeneuve, personnage de haute naissance et de haute vertu. Le sieur Honoré Bouche, Histoire de Provence, tome II, page 264, parle d'une ordonnance de Béatrix qui qualifie Romée des mêmes titres.

» Le président Hénault, tome premier, page 225, dit, que Charles d'Anjou épousa Béatrix de Provence, laissée sous la tutelle de Romée de Villeneuve. Effectivement Romée étant régent du comté de Provence, profita de tout son pouvoir pour faire réussir ce mariage. C'est aussi l'opinion du père Maimbourg; on lit dans son Histoire des Croisades, tome IV, page 139, que S. Louis, roi de France, sut si adroitement gagner Romée de Villeneuve et Albert de Tarascon, qu'il obtint Béatrix pour son frère.

» Dom Vaissette, dans son Histoire de Languedoc, tome III, page 451, ajoute que ces deux ministres firent épouser la princesse Béatrix au comte d'Anjou, contre le désir du comte de Toulouse qui la

demandoit pour lui. Ainsi ils ont été la cause première que le comté de Provence a été ensuite uni à la couronne de France. Le père Daniel est du même avis dans son Histoire de France, page 242.

» Il paroît certain aussi que Romée de Villeneuve avoit contribué au mariage des premières filles de Raymond Bérenger, et surtout de Marguerite; car M. de la Chaise, dans son Histoire de S. Louis, tome I, page 180, dit, que par l'avis de Romée de Villeneuve, Marguerite de Provence fut mariée à Louis IX, roi de France.

» D'après les auteurs, les époques et les faits que nous venons de rapporter, il est prouvé jusqu'à l'évidence que Romée de Villeneuve est le même dont ont parlé le Dante et plusieurs autres poètes qui ont jeté du merveilleux sur la vie d'un homme dont la vertu et les talens faisoient l'admiration de son siècle. Romée étoit extrêmement sévère sur les mœurs. César Nostradamus dit, que pendant sa régence, le grand Romée de Villeneuve exila aux îles Stécades ou d'Hières, le troubadour Raymond d'Orange, pour le punir d'avoir composé un livre intitulé *Maîtresse d'Amour.*

» Romée de Villeneuve mourut en Provence l'an 1250. Il étoit seigneur de vingt-deux villes ou bourgs. Sa famille et plusieurs autres branches de la maison de Villeneuve, connues sous les noms de Trans, Bargemont, Tourrètes, Beauregard,

Flayose, etc. etc. existent encore en Provence, et y ont toujours tenu un des premiers rangs. Parmi les hommes recommandables qui l'ont illustrée, on peut citer Hélion de Villeneuve, grand-maître de l'ordre de Rhodes, et Christophe de Villeneuve Vauclause Bargemont, qui, sous Charles IX, empêcha le massacre des Huguenots en Provence. L'amiral Villeneuve étoit aussi d'une branche de la maison de Villeneuve. Elle compte dans ce moment parmi ses membres, M. Hélion de Villeneuve, baron de Vence, officier d'ordonnance de S. M. l'Empereur, et M. le baron de Villeneuve Bargemont, préfet du département de Lot et Garonne. »

NOTES DU CHANT VII.

PAG. 42, LIGN. 1. — **Sois béni, ô Sauveur, etc.**

Voici les trois premiers vers du chant :

> Ossanna sanctus Deus sabaoth
> Super illustrans claritate tuâ
> Felices ignes horum malahoth.

PAG. 42, LIGN. 4. — **Cette substance.**

Justinien.

PAG. 43, LIGN. 10. — **Cet homme qui ne reçut pas la naissance.**

Adam.

> Quell' uom che non nacque.

PAG. 44, LIGN. 5. — **La même mort satisfit Dieu et les Juifs.**

La mort de Jésus-Christ plut aux Juifs qui demandoient son supplice, et à Dieu devant qui cette mort rachetoit les hommes de la première faute. Le Dante ajoute, suivant le commentaire de Lombardi : La terre a tremblé par tendresse

pour le fils de son Créateur ; le ciel s'est ouvert, puisque la satisfaction donnée par Jésus-Christ, rouvroit aux hommes le paradis. Il y a un peu d'affectation dans tout ce passage. A côté du grand intérêt de la rédemption, les cris des Juifs deviennent un rapprochement peu noble. Le poète a cherché des oppositions. Il est tombé déjà dans ce goût pour les antithèses, dont Pétrarque a tant abusé.

PAG. 44, LIGN. 23. — La divine bonté, etc.

On lit dans Boëce :

> Quem non externæ pepulerunt fingere causæ
> Materiæ fluitantis opus, verum insita summi
> Forma boni, livore carens ; tu cuncta superno
> Ducis ab exemplo, pulchrum pulcherrimus ipse
> Mundum mente gerens, similique in imagine formans
> Perfectasque jubens, perfectum absolvere partes.
>
> *De Consol. philos.* lib. III.

Quelques-unes des principales idées de ce passage de Boëce se retrouvent dans le Dante.

PAG. 45, LIGN. 25. — Il falloit que Dieu, dans sa bonté, remît la faute, ou que l'homme donnât lui-même une satisfaction personnelle.

On doit effacer *lui-même*, qui est ici une espèce de pléonasme. Il falloit que Dieu eût recours à sa miséricorde ou à sa justice.

> Universæ viæ Domini misericordia et veritas.
>
> Ps. 24.

PAG. 46, LIGN. 11. — Employât le premier moyen, ou plutôt tous les deux.

Dieu devoit remettre la faute, ou plutôt combiner ensemble l'action de sa miséricorde et celle de sa justice. « Ce qu'il a fait, dit Lombardi, en ordonnant le mystère de la rédemption, par lequel *justitia et pax osculatæ sunt.* » Ps. 84.

Je suis étonné que cette expression si douce et si tendre du psalmiste ait échappé au Dante.

PAG. 46, LIGN. 19. — Depuis le premier jour jusqu'à la dernière nuit.

Depuis le commencement jusqu'à la fin du monde.

PAG. 46, LIGN. 26. — Pour mieux te convaincre d'une autre vérité, etc.

Il revient à ce qu'il a dit, page 44, ligne dernière, et page 45 et suivantes : « Ce qui dépend immédiatement de cette divine bonté, n'a plus de fin, et son impression une fois marquée, ne peut plus changer. »

PAG. 47, LIGN. 23. — Tu peux aussi en même temps comprendre le mystère de votre résurrection, etc.

Si tu n'oublies pas que lorsque Dieu forma Adam et Eve, il les forma directement de sa main divine, et non par le moyen d'aucune autre vertu

créée, tu comprendras facilement que notre chair deviendra un jour ce qu'elle a été auparavant, et rentrera dans l'état de pureté qu'elle a perdu.

Le bon Grangier a traduit ainsi ce morceau:

> C'est bien un argument capable pour conclure
> La résurrection, si tu penses comment
> L'humaine chair de Dieu fut informée, à l'heure
> Que les premiers parens se font communément.

Grangier a réussi à devenir plus obscur que le Dante.

NOTES DU CHANT VIII.

PAG. 48, LIGN. 2. — **La belle Cypris.**

Vénus élevée dans l'île de Chypre.

PAG. 48, LIGN. 7. — **Dioné.**

Dioné, nymphe, fille de l'Océan et de Thétys. Elle fut aimée de Jupiter. Il eut d'elle Vénus surnommée Dionée, du nom de sa mère. (Dict. de la Fable, par Chompré.)

PAG. 48, LIGN. 8. — **Ce dernier étoit venu s'asseoir sur les genoux de Didon.**

On lit dans le premier livre de l'Enéide, que l'Amour se présenta à Didon sous les traits d'Ascagne, et lui inspira une passion pour Enée.

PAG. 48, LIGN. 11. — **Et que le soleil regarde sous des faces différentes.**

Plusieurs commentateurs donnent à ce passage l'explication que j'ai adoptée; d'autres croient qu'il faut l'entendre ainsi : « L'étoile qui regarde le soleil, tantôt à son levant, tantôt à son couchant, et

qui, dans la première supposition, s'appelle *Lucifer*, et dans l'autre, prend le nom d'*Hesper;* cette étoile est toujours l'étoile de Vénus. »

PAG. 49, LIGN. 2. — A cette nouvelle planète.

A la planète de Vénus.

PAG. 49, LIGN. 8. — Une foule de lueurs.

Une foule de substances célestes.

PAG. 49, LIGN. 17. — Qu'elles reçoivent des séraphins.

Qu'elles reçoivent d'une sphère plus élevée, comme, par exemple, est celle où le poète trouvera les séraphins.

PAG. 49, LIGN. 26. — Tu as dit : Vous qui, comprenant la gloire de Dieu, connoissez le mouvement du troisième ciel.

Voi, ch' intendend' il terzo ciel movete.

C'est le premier vers de la première *canzone* du *Convivio amoroso* du Dante. Ce *Convivio amoroso* étoit un commentaire que le poète s'étoit proposé d'écrire sur quatorze des vingt *canzones* morales ou amoureuses qu'il avoit composées. Villani dit, liv. IX, chap. 135, que le Dante n'acheva pas cet ouvrage, et que, quand il fut surpris par la mort, il n'avoit composé que les commentaires des trois premières *canzones*.

Ce vers signifie :

« O vous qui, regardant en Dieu, comprenez quel doit être le mouvement du troisième ciel (de Vénus); et après l'avoir compris, lui donnez l'impulsion qu'il attend..... »

PAG. 50, LIGN. 11. — *J'ai vécu peu de temps*, etc.

L'esprit qui parle est Charles-Martel, couronné roi de Hongrie du vivant de son père, Charles II, le Boiteux, roi de Naples et comte de Provence. Robert, second fils de Charles II, lui succéda à l'exclusion des fils de Charles-Martel, mort très-jeune. Le Dante loue ici Charles-Martel, parce que Robert déclara la guerre à Henri VII, empereur, que le poète, en Gibelin enthousiaste, préfère à tous les souverains du temps.

PAG. 50, LIGN. 16. — *Tu m'as beaucoup aimé.*

On ne sait pas trop où le Dante a pu connoître Charles-Martel. Lombardi suppose que le poète l'a vu à Naples. Il est vrai que le Dante alla deux fois dans cette ville en qualité d'ambassadeur auprès de Charles II, père de Charles-Martel. Villani dit aussi, liv. II, chap. 13, que Charles-Martel vint attendre, pendant vingt jours, à Florence, le roi son père qui revenoit de France. Alors le Dante a pu faire sa cour à ce prince, et en recevoir des témoignages de bienveillance.

PAG. 50, LIGN. 20. — Le pays situé sur la rive gauche du Rhône, etc.

La Provence et le royaume de Naples, où sont situés Bari, ville de la Pouille, Gaëte, port de mer entre Rome et Naples, et Crotone, ville de la Calabre. Le Tronto et le Verde sont deux rivières du même royaume. M. Portirelli assure que le Verde est le même fleuve que le Garigliano.

PAG. 50, LIGN. 25. — Aux contrées que baigne le Danube.

La Hongrie.

PAG. 51, LIGN. 3. — Entre Pachino et Peloro.

Deux promontoires de la Sicile.

PAG. 51, LIGN. 5. — Tiphée.

Tiphée, l'un des géans qui escaladèrent le ciel, et sur lequel Jupiter jeta l'Etna, suivant Pindare et Ovide. Virgile dit, au contraire, que ce fut sur Encelade que fut jetée cette montagne.

PAG. 51, LIGN. 8. — Nés de Charles et de Rodolphe.

Fils de Charles-Martel, héritiers légitimes du royaume de Naples.

PAG. 51, LIGN. 11. — N'eussent forcé Palerme, etc.

Charles-Martel veut parler ici de l'insurrection

de la Sicile, à la suite de laquelle Pierre d'Arragon s'empara de cette île.

PAG. 51, LIGN. 13. — Mon frère.

Robert, qui avoit usurpé les états de Charles-Martel, que ses fils, Charles et Rodolphe, auroient dû se partager entr'eux.

PAG. 51, LIGN. 15. — La cupidité sordide de ses Catalans.

Le même prince Robert avoit été envoyé en Catalogne, comme otage, par son père Charles II. Là, il s'étoit lié avec plusieurs seigneurs catalans, qu'il avoit ensuite appelés auprès de lui, lorsqu'il étoit monté sur le trône de Naples.

PAG. 51, LIGN. 19. — Ce prince avare, né d'un père libéral.

Robert étoit, comme on l'a dit, fils de Charles II, que le poète représente ici comme un prince très-libéral.

PAG. 52, LIGN. 9. — Le bien suprême.

Dieu.

PAG. 52, LIGN. 12. — Ces grands corps.

Ces sphères.

PAG. 53, LIGN. 12. — Si votre maître, etc.

Aristote. (Voyez la *Politique* de ce philosophe.)

PAG. 53, LIGN. 15. — Solon, etc.

Le Dante entend ici par Solon tout bon politique et tout grand législateur ; par Xerxès, tout roi puissant ; par Melchisédech, tout prêtre propre à exercer dignement le saint ministère ; et par Dédale, tout homme ingénieux et capable d'acquérir de grandes connoissances dans les arts.

PAG. 53, LIGN. 22. — Esaü et Jacob.

On lit dans l'Ancien Testament : *gemini in utero Rebeccæ reperti sunt: qui primus egressus est, rufus erat, et totus in morem pellis hispidus ; protinùs alter egrediens, plantam fratris tenebat manu ;* et plus haut, XXV, *Duæ gentes sunt in utero tuo, et duo populi ex ventre tuo dividentur, populusque populum superabit, et major serviet minori.*

PAG. 53, LIGN. 24. — Quirinus, fils d'un père obscur.

Quirinus (surnom de Romulus) naquit d'un père obscur ; mais étant devenu un grand guerrier, on ajouta foi à la révélation de Rhéa Sylvia, sa mère, qui déclara qu'il étoit fils du dieu Mars. (*Voyez* Tite-Live, liv. 1, chap. 4.)

PAG. 53, LIGN. 26. — Un fils ressembleroit à son père.

Un fils ressembleroit à son père, si Dieu, de qui nous tenons les qualités et le caractère que nous devons avoir dans l'état de société, ne soumettoit pas ces qualités et ce caractère à l'influence des sphères célestes, qui distribuent aux créatures la puissance qu'elles ont reçue. Le Dante suit le système qu'il a avancé page 52, quand il a dit : « Le bien suprême ne prive jamais ces grands corps de sa divine providence.....» système qu'il continue de suivre dans tout son ouvrage.

PAG. 54, LIGN. 10. — Si les hommes se livroient aux occupations, etc.

Grangier a fait sur ce passage une note très-judicieuse. Il faut admettre toujours qu'il parle d'après le système du Dante ; il dit : « Si les hommes regardoient les mouvemens naturels de leur inclination, commencement, et quasi semence des influences célestes ordonnées de Dieu à un chacun dès sa naissance, et qu'ils voulussent suyvre ce but là tant seulement, comme par exemple : si celuy qui se void né pour les armes, ne s'adonnoit à rien autre qu'à manier une espée; si celuy qui est né avec un esprit capable d'apprendre les doctrines, s'arrestoit aux dictes doctrines ; si celuy qui ha le naturel à la peinture, vouloit manier le pinceau, et ainsi en

toutes les autres inclinations, les hommes deviendroient bons ordinairement, pour ce qu'ils auroient plus d'industrie, plus de courage, plus de force à ce à quoi nature les convie; mais le plus souvent se praticque le contraire. Ainsi l'un devient prélát, ou pasteur en l'église, qui auroit son inclination à la guerre, et l'autre est esleu roy ou monarque, qui seroit bon à prescher l'évangile, ou à interpréter les sciences de l'éloquence; de-là vient que vous vous corrompez, et que vous ne pouvez rien faire qui vaille. » (Grangier, *Paradis*, tom. 1, pag. 172 et 173.)

NOTES DU CHANT IX.

PAG. 55, LIGN. 1. — O belle Clémence.

Clémence, fille de Charles-Martel, et épouse de Louis X, roi de France; elle vivoit encore quand le Dante écrivoit son poëme.

PAG. 55, LIGN. 7. — Cette sainte lumière.

Charles-Martel.

PAG. 56, LIGN. 15. — Rialto.

Venise.

PAG. 56, LIGN. 18. — Cunizza.

Cunizza, sœur d'Ezzelin *da Romano*, seigneur de Padoue.

PAG. 56, LIGN. 19. — Parce que j'ai été vaincue par l'influence, etc.

Cunizza veut dire qu'elle n'a pas obtenu un plus haut degré de béatitude, parce que, vaincue par l'influence de Vénus, elle a conçu, dans sa vie, de folles amours. Telle est l'explication de Venturi, confirmée par celle de Lombardi.

Grangier dit, avec sa naïveté ordinaire,

« D'une même racine je suis née, moi Cunizza, et Azzolin mon frère; et ici je reluis, parce que m' ha vaincu la lumière de ceste estoile, ayant beaucoup peu sur moi l'estoile de Vénus, l'influence de laquelle nous rend amoureuses. » (Grangier, *Paradis*, pag. 183.)

PAG. 56, LIGN. 23. — Cet autre ornement, etc.

Foulques de Marseille, qui, plus tard, va parler au Dante.

PAG. 57, LIGN. 1. — Vois donc si l'homme ne doit pas être vertueux.

> Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis.
>
> *Æneid.* lib. VI.

PAG. 57, LIGN. 5. — Qui habitent entre le Tagliamento et l'Adige.

Deux fleuves de l'ancien état vénitien.

PAG. 57, LIGN. 8. — Les Padouans.

Ce que Cunizza prédit ici, arriva l'an 1314, le 17 septembre. *Can Grande della Scala*, marquis de Vérone et seigneur de Vicence, remporta une mémorable victoire sur Jacques de Carrare, seigneur de Padoue.

PAG. 57, LIGN. 11. — Celui qui règne là où le Sile et le Cagnan, etc.

Richard da Cammino commandoit à Trévise où se réunissent le Sile et le Cagnan, fleuves de la Marche Trévisane.

PAG. 57, LIGN. 14. — Feltre pleurera, etc.

Feltre, ville de la Marche Trévisane, avoit alors pour évêque Alexandre de Plaisance. Ce prélat avoit ordonné d'arrêter une grande quantité de Ferrarois qui lui avoient demandé un asile; il les avoit remis à Piso de la Tosa, qui gouvernoit Ferrare au nom de Robert, roi de la Pouille, et qui sur-le-champ avoit fait trancher la tête à plusieurs d'entre eux.

PAG. 57, LIGN. 17. — Entré à Malta, etc.

Malta est le nom d'une tour où les papes faisoient enfermer les clercs qui s'étoient rendus coupables de quelque délit. Elle étoit située près du lac de Bolsena. Du temps du Dante, elle s'appeloit Malta; aujourd'hui le lieu où elle étoit placée s'appelle Marta. Mais le poète, dans le chant XV du Paradis, appellera Montemario, Montemalo: il est donc probable que de son temps la prison s'appeloit Malta, comme il la nomme, ou qu'il a défiguré le nom.

PAG. 57, LIGN. 23. — Au-dessus de nous, les êtres, etc.

Regarde ce que je t'ai dit comme une prophétie, parce qu'au-dessus de nous, les anges, que sur la terre vous appelez trônes, sont autant de miroirs fidèles dans lesquels se réfléchissent les jugemens de Dieu. De ces anges, les jugemens de Dieu descendent jusqu'à nous dans la troisième sphère. Quand je t'ai parlé, j'étois donc inspirée de Dieu.

PAG. 58, LIGN. 3. — L'autre lumière.

Fonlques de Marseille, que Cunizza a appelé plus haut cet autre ornement brillant. (*Voyez* pag. 56, lign. 23.)

PAG. 58, LIGN. 10. — Dieu voit tout, et toi tu vois tout en Dieu.

Dio vede tutto, e tuo veder s'inluia.

Inluia ici veut dire *entre en lui*. Le poète va dire plus bas, vers 81 :

S'io m'intuassi, come tu t'immii.

« Si j'entrois en toi, comme tu entres en moi. »

Dans le chant 22, vers 127, il se servira du mot *inleiarsi*. Voilà de ces créations hardies qui sont familières au Dante : les Italiens n'ont pas généralement conservé l'usage de ces expressions.

PAG. 58. LIGN. 14. — Des pieux séraphins ornés de six ailes.

Le prophète Isaïe dit, chap. 6, que les séra-

phins sont ornés de six ailes. S. Jean, dans son Apocalypse, parle aussi de quatre animaux qui avoient chacun six ailes. (Apoc. chap. 2, vers. 8.)

PAG. 58, LIGN. 20. — Cette immense vallée, etc.

La mer Méditerranée, bordée de rivages habités par des peuples de l'Europe et de l'Afrique. Grangier donne l'explication suivante :

« Le Dante parle de toute la mer Méditerranée, sise en la plus grande vallée où l'Océan entre dans l'occident par le détroit de Siville, non loin du mont de Gibraltar, en la grande vallée où se fait la mer Méditerranée; et s'en va tant contre le soleil entre des rivages discordans qu'elle fait le mydy là où premièrement elle faisoit l'orison. Cecy veut dire que la mer Méditerranée court d'occident vers orient, au contraire du soleil, par divisés rivages. Car séparant l'Afrique qui lui est à droite main, de l'Europe qui lui est à main gauche..... Ainsi l'eau de cette grande vallée fait le mydy où premièrement elle faisoit l'orison. Car quand de l'Océan elle entre par le susdit détroit de Siville en ceste plus grande vallée, son orison se faict jusques aux rivages de Syrie où sa course prend fin; mais étant là arrivée, son orison cesse pareillement; et se fait le cercle méridien, parce que là où l'homme se trouve il a sur sa tête un cercle méridional particulier, et le cercle de l'orison, puis plus oultre,

où il voit naistre et coucher le soleil.» (Grangier, *Paradis*, pag. 193, 94.) Tout ce passage n'en reste pas moins très-obscur.

PAG. 58, LIGN. 26. — **Entre l'Hèbre et la Magra.**

L'Hèbre se jette dans la mer Méditerranée entre Monaco et Nice. La Magra se jette dans la même mer près de Lérici et de Sarzane.

PAG, 59, LIGN, 3. — **Bugée.**

Ville placée sur le rivage d'Afrique presque vis-à-vis de Gênes.

PAG. 59, LIGN. 3. — **Est la terre où je pris naissance, et qui vit son port inondé de son sang.**

Marseille, que Jules-César ordonna à Brutus d'assiéger, et de prendre de vive force.

Voyez Comment. Cæsaris, de Bello civ. lib. 2.

PAG. 59, LIGN. 5. — **Foulques.**

Les uns disent que Foulques étoit de Gênes, et d'autres disent qu'il étoit de Marseille. Nostradamus, dans ses vies des poètes provençaux, num. XI, assure que Foulques étoit de Marseille. Meréri est du même sentiment, et le présente comme le fils d'Alphouse, marchand de Gênes établi à Marseille.

Grangier en parle en ces termes :

« Bon poète en rime provençale et digne de converser avec les princes et grans seigneurs, lesquels il servoit, non sans être beaucoup estimé ; mais sur-tout Richard d'Angleterre, et Raymond, comte de Provence et de Toulouse, l'aimoyent et le prisoyent merveilleusement. Toutefois Baral de Marseille fut son bon seigneur et maistre, la femme duquel se nommoit Adalagia, belle et chaste en toute perfection, de laquelle il devint amoureux, et composa plusieurs belles chansons en son honneur, confessant qu'elle étoit trop dure à se ployer à ses amours. Ceste dame mourut, et Foulques en reçut une si grande mélancholie et douleur qu'il abandonna le monde, quoiqu'il fust marié, se faisant recevoir de l'ordre de Cisteaux, avec deux de ses enfans, et sa femme religieuse d'un même ordre. Quelque temps après, il fut abbé de Cornello, les uns disent de Torinello, et depuis évesque de Marseille, où s'adonnant à toute piété, dévotion, et sainte doctrine, il mourut fort heureusement. » (Grangier, *Paradis*, pag. 192, 93.)

PAG. 59, LIGN. 6. — J'ai toujours vécu, etc.

Foulques fait le même aveu qu'a fait Cunizza.

PAG. 59, LIGN. 9. — La fille de Bélus.

Didon qui, oubliant son premier époux Sichée,

donna des soucis à l'ombre de Créuse, dont Enée étoit veuf.

PAG. 59, LIGN. 11. — Cette Phyllis que trahit Démophon.

Phyllis, fille de Lycurgue et reine de Thrace, est nommée par les poëtes Rhodopée, du nom de la montagne Rhodope qui est en Thrace. Cette princesse, ayant vu Démophon, fils de Thésée, roi d'Athènes, écouta favorablement ce prince, qui lui promit de l'épouser quand il reviendroit de Crète; mais Démophon tardant à reparoître, Phyllis se pendit, et fut métamorphosée en amandier.

PAG. 59, LIGN. 12. — Enfin Alcide lui-même, etc.

Hercule aima Iole, fille d'Eurytus, roi d'Etolie: cette princesse le forçoit à prendre la quenouille et à filer.

PAG. 59, LIGN. 25. — Raab.

Raab, femme de mauvaise vie de Jéricho, qui cacha dans sa maison des espions de Josué. En récompense de ce service, sa maison fut épargnée, quand Josué s'empara de la ville et la livra au pillage. *Voyez* Josué, chap. 2 et 6; S. Paul (Héb. chap. 11, vers. 31) parle de Raab, et dit: « C'est par la foi que cette femme de mauvaise vie, ayant

sauvé les espions de Josué, ne fut pas enveloppée dans la ruine des incrédules. »

PAG. 59, LIGN. 26. — Le triomphe de Jésus-Christ.

Quand il revint des Limbes avec les ames qu'il avoit délivrées.

PAG. 60, LIGN. 1. — A ce ciel où finit l'ombre de votre monde.

Au ciel de Vénus. La fin de l'ombre de la terre arrive jusqu'au ciel de Vénus, suivant ce que dit Ptolomée, dans l'Almageste. Il ne faut jamais oublier que le Dante adopte aveuglément le système de Ptolomée.

PAG. 60, LIGN. 8. — Sur cette terre, etc.

La terre sainte. Pétrarque, dans le triomphe de la Renommée, chap. 2, dit:

> Ite superbi, ô miseri cristiani
> Consumando l'un l'altro; e non vi caglia
> Che 'l sepolcro di Cristo è in man di cani.

PAG. 60, LIGN. 9. — La ville où tu es né, etc.

Florence est fille de Satan. A quels excès le dépit ne peut-il pas entraîner un poète furieux?

PAG. 60, LIGN. 12. — Une monnoie maudite.

Le florin sur lequel étoit empreint un lys. Le

poète suppose que c'est avec l'or qu'on a séduit Boniface VIII, qu'il accuse de simonie. On commença à battre le florin d'or à Florence en 1252.

PAG. 60, LIGN. 17. — Et qu'on ne pense qu'aux décrétales.

Les Décrétales contiennent les lois ecclésiastiques en cinq livres; Boniface VIII y en avoit ajouté un sixième.

PAG. 60, LIGN. 23. — Mais le Vatican, etc.

Landino pense que le Dante veut ici prédire la mort de Boniface VIII, qui arriva en 1303. Vellutello prétend que le poète a l'intention d'indiquer les changemens heureux qu'on attendoit de l'arrivée de l'empereur Henri VII, qui vouloit être médiateur entre les différens peuples d'Italie. Venturi se trompe dans sa note sur ce passage; il attribue à Vellutello l'opinion de Landino; il paroît aussi pencher à croire que le Dante a en vue de préparer les esprits aux révolutions qu'occasionnera la présence de Henri VII. Lombardi rejette toutes ces opinions. Il assure que le poète a dû écrire ce chant vers 1314, quoique dans plusieurs endroits du poëme, le Dante s'obstine à déclarer qu'il a composé toute la divine Comédie en 1300. Lombardi rappelle ensuite que Boniface VIII n'est pas le seul pape qui ait déplu au Dante, et que l'empereur Henri VII est mort en

1313. Il pense donc qu'il est question ici de la translation du saint-siége de Rome en France; elle eut lieu en 1305, sous le pontificat de Clément V, qui s'établit définitivement à Avignon en 1309.

NOTES DU CHANT X.

PAG. 61, LIGN. 1. — **La première et ineffable valeur.**

Dieu. Le Dante l'appellera plus bas, ce maître qui aime tant son ouvrage, qu'il y attache continuellement ses regards.

PAG. 61, LIGN. 13. — **Vois d'où part ce cercle oblique.**

Le zodiaque.

PAG. 62, LIGN. 12. — **Le plus grand ministre de la nature, etc.**

Le soleil étoit dans le signe du bélier; au lieu de *dont je viens de parler*, il faut lire *dont j'ai parlé plus haut*. Le Dante a bien rappelé qu'il étoit question du signe du bélier; mais il ne l'a dit positivement que dans le premier chant de l'Enfer, vers 38 et 39.

PAG. 62, LIGN. 24. — **Dans la planète où nous étions entrés.**

Le poète venoit d'entrer dans la planète du so-

leil : cette planète étoit alors dans le signe du bélier.

PAG. 62, LIGN. 25. — Eclat qui n'étoit pas l'effet d'une couleur ordinaire.

Cet éclat ne provenoit pas de ce qu'une couleur semblable aux couleurs qui peuvent tomber sous nos sens, se présentoit au poète, mais de ce qu'il apparoissoit à ses yeux une lumière plus vive.

PAG. 63, LIGN. 11. — La quatrième famille.

La réunion de bienheureux qui se trouve dans la quatrième planète, que Dieu rassasie de la présence de Jésus-Christ et de l'Esprit saint.

PAG. 63, LIGN. 14. — Le soleil des anges.

Dieu.

PAG. 63, LIGN. 24. — Des lumières.

D'autres substances qui vont s'approcher du Dante.

PAG. 64, LIGN. 19. — Qu'on ne quitte jamais sans y revenir.

Il veut dire qu'on n'obtient jamais de monter une fois au ciel, même dans une vision, sans avoir la certitude d'y revenir après sa mort.

PAG. 64, LIGN. 25. — **La femme brillante.**

Béatrix.

PAG. 64, LIGN. 26. — **Je fus un des agneaux, etc.**

C'est S. Thomas d'Aquin qui parle. Ce saint, né en 1227 d'une famille illustre à Aquin, petite ville de la Campanie, s'étoit fait dominicain en 1245. Il est mort en 1274.

Dans les Essais sur Paris, cinquième édition, 1776, tom. 7, pag. 153, 54, on lit:

« S. Thomas d'Aquin vivoit du temps de Louis IX, qui l'admettoit souvent à manger avec lui. Ce fut dans une de ces occasions que Thomas, naturellement distrait et toujours occupé, s'écria, sans songer où il étoit et en frappant sur la table : « Voilà qui est concluant contre l'hérésie de Manès. » Ce même saint, entrant un jour dans la chambre d'Innocent IV tandis qu'on y comptoit de l'argent : « Vous voyez, lui dit le pontife, que l'Eglise n'est plus dans le siècle où elle disoit: Je n'ai ni or, ni argent. — Il est vrai, Saint-Père, répondit Thomas, mais aussi elle ne peut plus dire au paralytique : Lève-toi, et marche. »

S. Thomas d'Aquin fut pour la théologie ce que Descartes a été pour la philosophie dans le dix-septième siècle. On a appelé ce religieux, Ange de l'école, Docteur angélique, Aigle des théologiens. Le père Rapin (Réflex. sur la Philos., pag. 245)

prétend que Martin Bucer, ministre luthérien à Strasbourg, disoit : *Tolle Thomam, et ecclesiam romanam subvertam.*

PAG. 65, LIGN. 5. — Albert de Cologne.

Albert, le fameux maître de S. Thomas, étoit appelé Albert de Cologne, non parce qu'il étoit né dans cette ville, mais parce qu'il y avoit vécu un grand nombre d'années, et y avoit terminé sa vie. Il étoit né en 1205, à Lawingen en Souabe. C'est ainsi que S. Antoine, né à Lisbonne, a été nommé S. Antoine de Padoue, où il a séjourné long-temps. Albert de Cologne ou Albert le Grand, professoit à Paris en 1248. Il avoit été provincial des Dominicains.

PAG. 65, LIGN. 10. — Gratien.

« Gratien étoit un Bénédictin du monastère de Saint-Félix de Bologne, natif de Chiusi en Toscane. A l'imitation de Bouchard de Worms, d'Ives de Chartres, et de tant d'autres compilateurs, il avoit fait un nouveau recueil de canons, intitulé *la Concorde des canons discordans.* » (Abrégé de l'Hist. ecclésiast. tom. V, pag. 175.)

PAG. 65, LIGN. 11. — Cet autre plus éloigné fut Pierre, etc.

L'Abrégé de l'Hist. ecclésiast. offre ces détails sur

Pierre Lombard, tom. v, pag. 172, 73, 74, 75 : « Pierre étoit né près de Novare en Lombardie. Après avoir étudié à Bologne, il vint en France, étant recommandé à S. Bernard par l'évêque *Luques*, qui le prioit de pourvoir à sa subsistance pendant le peu de temps qu'il demeureroit en ce royaume pour ses études. S. Bernard y pourvut pendant que Pierre fut à Reims, et quand il vint à Paris, il le recommanda à Gilduin, abbé de Saint-Victor, supposant qu'il ne devoit pas y faire un long séjour. Mais Pierre fit un tel progrès dans les sciences, principalement dans la théologie, qu'il devint le plus fameux docteur de l'école de Paris. Il est principalement connu sous le nom de *Maître des sentences*, à cause de l'ouvrage qu'il a composé sous ce titre, parce que c'est un recueil de passages des Pères, dont il concilie les contradictions apparentes. Cet ouvrage est un corps entier de théologie, divisé en quatre livres, et chaque livre en plusieurs distinctions.

» On a aussi de lui un Commentaire sur les psaumes, et un sur les épîtres de S. Paul. Il fut élu évêque de Paris en 1159; mais il ne tint pas ce siége long-temps. Il est enterré à Saint-Marcel près de Paris. »

Le Dante dit, que Pierre, comme la veuve, offrit son trésor à l'église, parce que cet auteur, dans ses livres de théologie, s'exprime ainsi : *Cupientes*

aliquid de tenuitate nostrâ, cum pauperculâ in gazophylacium Domini mittere. Voyez S. Luc, chap. 21, pour ce qui concerne la citation de la veuve.

PAG. 65, LIGN. 13. — La cinquième lumière.

Salomon.

PAG. 65, LIGN. 19. — Plus loin tu vois cette lumière.

S. Denis l'Aréopagite, philosophe d'Athènes, qui embrassa le christianisme après avoir entendu S. Paul. On lui attribue l'ouvrage intitulé *de Cœlesti Hierarchiâ.* Venturi dit que S. Denis n'est pas l'auteur de cet ouvrage; Lombardi paroît croire qu'on a eu raison de l'attribuer à ce saint.

PAG. 65, LIGN. 21. — Ici sourit cet avocat des temples chrétiens.

Il faut lire : « Ici sourit, dans cette lueur moins » éclatante, cet avocat, etc. » Le Dante, selon Vellutello, veut parler de S. Ambroise, archevêque de Milan; mais Grangier, Venturi, Lombardi et M. Portirelli pensent qu'il s'agit de Paul Orosius, auteur de sept livres contre les Gentils qui calomnioient la religion chrétienne. Ces livres furent dédiés à S. Augustin. Ce dernier fait mention de Paul Orosius dans son livre *de Ratione animæ :* il écrit à S. Jérôme :

Ecce venit ad me religiosus juvenis, catholicâ pace frater, ætate filius, honore compresbyter noster, Orosius, vigil ingenio, paratus eloquio, flagrans studio, utile vas in domo Domini esse desiderans, ad refellendas falsas perniciosasque doctrinas, etc.

PAG. 65, LIGN. 25. — Nous sommes arrivés au huitième.

Boëce, auteur du livre intitulé *de Consolatione philosophiæ*, dont le Dante a emprunté plusieurs idées. Boëce étoit sénateur à Rome sous Théodoric, roi des Goths. Il a été enterré à Pavie dans l'église de Saint-Pierre dite *Ciel aureo.*

PAG. 66, LIGN. 8. — D'Isidore, de Bède et de Richard.

S. Isidore, évêque de Séville en 601; Bède, prêtre anglais surnommé le Vénérable, qui mourut en 735; il est auteur de l'Histoire ecclésiastique des Anglais, et d'un ouvrage intitulé, *des Six âges du monde.* Richard, chanoine régulier de Saint-Victor; Natal Alexandre en parle ainsi dans son Histoire ecclésiastique, siècles onzième et douzième, chap. 6, art. 15: *Richardus à sancto Victore, vir pietate et eruditione conspicuus, theologiæ mysticæ peritissimus.*

PAG. 66, LIGN. 13. — De Séguier.

Essa è la luce eterna di Sigieri

Che leggendo nel vico degli strami
Sillogizò invidiosi veri.

Mot à mot : « Cette lumière est l'éternelle lumière de Séguier, qui lisant dans la rue des Fourrages, présenta des propositions si vraies qu'elles excitèrent l'envie. »

Par *Vico degli strami* le Dante entend *la rue du Fouarre*, située à Paris, près la place Maubert.

Voici l'explication de Graugier qui est une autorité respectable dans cette circonstance, puisqu'il s'agit d'un professeur de Paris : « Icelle est la clarté éternelle de Séguier, qui lisant à la rue aux Fouerres, (c'est auprès de la place Maubert à Paris,) argumenta plusieurs syllogismes véritables et non sofistiques, non sans enuye des autres lecteurs et régens qui traitoient de la dialectique en son temps. »

Saint-Foix, Essais historiques sur Paris, p. 170 et 171, s'exprime ainsi à l'article de la rue du Fouarre :

« L'université avoit autrefois ses écoles des deux côtés de cette rue. Elle prit le nom de rue du Fouarre, vieux mot qui signifie de la paille, de la grande consommation qu'en faisoient les écoliers : ils n'étoient assis dans les classes que sur de la paille. Anciennement il n'y avoit aussi ni bancs ni chaises dans les églises. On les jonchoit de paille

fraîche et d'herbes odoriférantes, surtout à la messe de minuit et autres grandes fêtes. »

Qui auroit osé faire entrer le nom de la rue *du Fouarre* dans une traduction d'un style soutenu?

PAG. 66, LIGN. 16. — Où l'épouse de Dieu.

L'Eglise prise pour tous les ministres de la religion.

PAG. 66, LIGN. 20. — La ronde céleste.

La ronde des substances qui avoient déjà tourné trois fois autour de Béatrix et du poète. *Voyez* pag. 64, lign. 9.

NOTES DU CHANT XI.

PAG. 67, LIGN. 1. — O soins insensés des mortels, etc.

Venturi voit ici une imitation de ce passage de Lucrèce :

> O miseras hominum mentes, et pectora cæca
> Qualibus in tenebris, etc.

PAG. 67, LIGN. 13. — Les différens esprits.

Les esprits que le Dante a vus dans le chant précédent, et parmi lesquels se trouvent S. Thomas d'Aquin, Albert de Cologne, Pierre Lombard, S. Denis l'Aréopagite, Orosius, Boëce, Isidore, Bède, Richard de Saint-Victor et Séguier.

PAG. 68, LIGN. 1. — L'esprit qui m'avoit d'abord parlé, etc.

S. Thomas d'Aquin.

PAG. 68, LIGN. 3. — La lueur éternelle.

La lumière de Dieu.

PAG. 68, LIGN. 7. — Je t'ai parlé plus haut de la nourriture délectable que peuvent espérer les agneaux de

Dominique, et de cet homme dont la sagesse ne fut pas égalée.

Je t'ai parlé plus haut de tout le bonheur que peuvent espérer les agneaux de Dominique, s'ils renoncent aux vanités de la vie; je t'ai parlé ensuite de cet homme en qui Dieu mit une telle sagesse, qu'aucune autre ne lui a été comparable, c'est-à-dire de Salomon.

PAG. 68, LIGN. 12. — Ici il faut bien distinguer ces propositions.

S. Thomas d'Aquin répondra d'abord à la première proposition qu'il a avancée; il expliquera plus tard pourquoi Salomon eut une sagesse qui ne fut pas égalée. Le poète vient de faire entendre en quelque sorte qu'il va présenter un panégyrique du fondateur des Dominicains: en effet, il fait dire à S. Thomas d'Aquin, que Dieu daigna accorder à l'Eglise deux guides secourables, François et Dominique. Tout à coup, par une transition rapide, il s'attache seulement à offrir l'éloge de François; ce sera S. Bonaventure, Franciscain, qui fera l'éloge de Dominique dans le chant suivant.

PAG. 68, LIGN. 19. — L'un fut rempli d'une ardeur séraphique.

S. François.

PAG. 68, LIGN. 20. — L'autre eut en partage toute la sagesse des chérubins.

S. Dominique.

PAG. 68, LIGN. 24. — Entre le Tupino, etc.

Ici commence l'éloge de S. François. Le Tupino est une petite rivière près d'Assise. L'onde qui tombe de la colline, etc. est l'eau de la Chiasi, qui descend de la montagne où s'étoit retiré S. Ubald, dans le territoire d'Agobbio. La porte qui de Perugia conduit à Assise, s'appeloit la *porte du Soleil.* Nocera, ville, et Gualdo, château, sont situés de l'autre côté de la montagne, et exposés souvent à des vents furieux.

PAG. 69, LIGN. 6 et suiv. — Un soleil semblable à celui où je suis maintenant et que l'on voit quelquefois sortir des eaux du Gange : si l'on veut parler de ce séjour en termes convenables, qu'on ne l'appelle pas *Assise*, mais qu'on le nomme l'*Orient*.

Le poète compare S. François au soleil, et il veut qu'on appelle l'*Orient* l'endroit où est né ce religieux. Cette comparaison pourra ne pas plaire à beaucoup de lecteurs français. Les commentateurs ne sont pas d'accord entr'eux sur l'idée qu'on doit se former de cette hardiesse poétique. Grangier se contente de dire :

« Puisqu'en ce lieu est né le soleil qui apporta la

lumière aux hommes assoupis par les ténèbres de l'ignorance et par les perverses hérésies, leur montrant le chemin pour aller au ciel aysément, ce n'est pas Assise, mais Orient. » (Grangier, *Paradis*, pag. 246.)

Venturi s'écrie : *Concetto di tre quattrini* (proverbe qui répond à peu près à celui-ci, *propos de quatre sols*). Il ajoute : « Je ne le cède à personne en estime pour ce poète incomparable, et je crois l'avoir suffisamment prouvé, quand j'ai entrepris l'ennuyeux travail de ce commentaire ; cependant je ne crois pas devoir dissimuler les petites taches de *ce soleil*, je dirai ainsi, pour ne pas quitter l'allégorie dont se sert le poète lui-même dans ce passage. »

Lombardi trouve que cette réflexion de Venturi est déplacée ; mais il a tort d'avancer qu'à ce sujet Venturi se met en colère, *sbuffa :* ce que l'on vient de lire du commentaire de Venturi, est écrit avec mesure et réserve. Lombardi dit plus bas : « Si le Dante appelle avec raison S. François *un soleil*, (et en effet il l'appelle ainsi avec très-grande raison,) si S. Bonaventure, dans la vie du saint patriarche d'Assise, lui applique ces paroles de l'Apocalypse : *Vidi alterum angelum ascendentem ab ortu solis*, *habentem signum Dei vivi*, le poète demande avec fondement qu'on n'appelle pas *Assise* mais l'*Orient*, le lieu où est né S. François. »

M. Portirelli, qui n'a pris parti ni pour Venturi, ni pour Lombardi, borne son commentaire à ces mots : « Le Dante comparant S. François au soleil, appelle l'*Orient* le lieu où est né ce saint. »

S. Thomas dit : « Un soleil semblable à celui où je suis maintenant. » Il ne faut pas oublier qu'il est dans la planète du soleil. Le soleil, dans l'été, semble sortir des eaux du Gange, c'est-à-dire se lève, relativement à l'Italie, dans la partie des Indes orientales où coule le fleuve du Gange.

PAG. 69, LIGN. 11. — Ce soleil, etc.

S. François.

PAG. 69, LIGN. 14. — Malgré son père.

Malgré son père Bernardone, marchand de laines à Assise.

PAG. 69, LIGN. 14. — Cette femme, etc.

La pauvreté. Les hommes n'aiment pas plus la pauvreté que la mort.

PAG. 69, LIGN. 16. — Il l'épousa devant l'autorité spirituelle, et en présence même de son père.

« Bernardone, avaricieux et fasché que son fils ne tenoit compte de son avoir, le cita devant l'évesque, afin qu'il renonceast entre ses mains aux biens paternelz. S. Françoys ne se rendit rétif à la

volonté de son père, ains courant d'un bon courage à ce debuoir par le désir qu'il eust de quicter le monde, venu devant l'évesque, ne cède pas seulement à ce qu'il pouuoit prétendre, mais en sa présence, se dépouille des habits qu'il avoit, les quicte là, disant que dorénavant il auroit plus de liberté de dire, *Notre père qui es aux cieux.* » (Grangier, *Paradis*, pag. 246.)

Voici d'autres détails sur S. François, qu'on trouve dans l'*Abrégé de l'Hist. ecclésiast.* tom. v, pag. 542 : « François naquit à Assise en Ombrie, l'an 1182. L'enfant fut nommé Jean au baptême, mais on lui donna ensuite le surnom de François, à cause de la facilité avec laquelle il avoit appris la langue française, nécessaire alors aux Italiens pour le commerce. »

PAG. 69, LIGN. 19. — Cette femme, veuve de son premier époux.

Veuve de Jésus-Christ.

PAG. 69, LIGN. 23. — A Amiclas, etc.

Amiclas, pêcheur qui reçut Jules-César dans sa barque, et le transporta d'Epire en Italie. Je vais donner le morceau de la *Pharsale* de Lucain, où il est question de ce pêcheur.

Sur ces champs qu'à l'envi, mais à pas inégaux,
Et l'Apse et le Genuse entourent de leurs eaux,

Campés l'un devant l'autre, et César et Pompée,
Etonnés de se voir, saisissent leur épée.
César sur son rival brûle de s'élancer,
Mais domptant le courroux dont il se sent presser,
Il cède à la prudence: elle veut qu'il attende
Les troupes qu'il réclame, et qu'Antoine commande;
Contrainte trop pénible! indocile au repos,
Il veut pour les hâter, remonter sur les flots.
La nuit avoit calmé le tumulte des armes,
Le sommeil, des combats dissipoit les alarmes,
Quand César, au travers de son camp endormi,
Semble à pas suspendus marcher en ennemi.
La garde veille; il veut tromper sa vigilance,
Inquiet, il s'arrête, il hésite, il avance;
Il lui dérobe enfin ses pas mysterieux,
Et se plaint en secret d'échapper à ses yeux.
Sorti du camp, il vole, il parcourt le rivage,
Il trouve, et c'est assez pour ce mâle courage,
Une barque attachée au débris d'un rocher:
D'un œil impatient il cherche le nocher.
De joncs et de roseaux un toit vil et fragile,
Lui montre d'Amiclas la cabane tranquille;
César approche, y frappe, et ses coups redoublés
En font bruire et trembler les appuis ébranlés.
Amiclas s'élançant de son lit de feuillage,
Quel mortel sur ce bord jeté par le naufrage,
N'a, dit-il, pour espoir que mon humanité?
A ces mots, il se baisse, et d'un souffle hâté
Ranimant d'un foyer la cendre presqu'éteinte,
Y rallume un brandon, et vient ouvrir sans crainte;
Il sait qu'une cabane, objet de leurs dédains,
N'a rien à redouter des avides humains.
O de la pauvreté, calme pur et tranquille,
Toit simple, quel palais vaut ton paisible asile!
La fortune t'éveille, elle vient te chercher,
Dit César, se montrant aux regards du nocher.

Hâte-toi, viens guider ma course impatiente,
L'éclat de mes bienfaits passera ton attente;
A ta barque, à la mer livrons-nous à l'instant,
Et vole en Hespérie où le bonheur t'attend.
Ainsi César trop grand pour ce qu'il feignoit d'être,
Sous l'habit d'un soldat, ne peut parler qu'en maître.
Ce bruit sourd des forêts, ces longs frémissemens,
Qui parcourent les flots pénétrés par les vents,
Couvent, dit Amiclas, quelque rude tempête:
Mais s'il le faut, partons, ma main, ma barque est prête.
Ils s'élancent, la voile à peine les conduit;
Sur les flots tout à coup quelle effroyable nuit!
Les airs grondent, la mer se soulève, bouillonne,
Et la vague rapide à grands traits la sillonne.
A cet affreux signal, le nocher pâlissant,
Fuyons, dit-il, fuyons l'orage menaçant.
Les élémens ligués nous ferment le passage,
S'il en est temps encor, regagnons le rivage.
Mais quel péril pourroit arrêter le héros!
Non, non, dit-il, affronte et les vents et les flots;
Vogue, avance, et fais taire une crainte importune,
Connois-moi, tu conduis César et sa fortune.

(Imitation de la Pharsale, par le chevalier de Laurès, chant v. Paris, 1773.)

PAG. 70, LIGN. 2. — Sur la croix dont Marie avoit embrassé le pied.

La pauvreté étoit montée sur la croix avec J. C. son époux, tandis que Marie, propre mère de J. C., s'étoit contentée d'embrasser le pied de la croix. Le poète porte ici la recherche et la prétention jusqu'à une sorte d'impiété.

PAG. 70, LIGN. 6. — Leur concorde, leur doux regard.

L'amour mystique emprunte quelquefois tout le langage de l'amour physique.

PAG. 70, LIGN. 9. — Le vénérable Bernard.

« Bernard, un des principaux citoyens d'Assise, résolut de quitter le monde, et demanda conseil à S. François pour exécuter son dessein. « C'est à Dieu, répondit S. François, qu'il faut le demander. » Ils entrèrent donc dans l'église de Saint-Nicolas, et après avoir prié, François ouvrit trois fois le livre de l'évangile. La première fois, il trouva ces paroles : « Si vous voulez être parfait, allez, et vendez tout ce que vous avez. » La seconde fois : « Ne portez rien en voyage. » La troisième fois : « Que celui qui veut venir après moi, renonce à soi-même ; qu'il porte sa croix, et me suive. » Voilà, dit le saint homme, ma règle et celle de ceux qui voudront se joindre à moi. Allez, et faites ce que vous venez d'entendre.

» On voit ici un reste de ce que l'antiquité appeloit le sort des saints ; mais la simplicité et la foi de François rectifioient ce qu'il pouvoit y avoir de blâmable dans sa conduite.

» François envoya Bernard prêcher avec Pierre dans la Romagne, et il l'envoya ensuite dans la Marche d'Ancône avec le frère Gilles. » (*Abrégé de l'Hist. ecclésiast.* tom. V, pag. 546, 547.)

PAG. 70, LIGN. 14. — **Est suivi par Gilles, par Sylvestre.**

« Egidius, en français *Gilles*, le troisième disciple de S. François, fut un de ceux que ce saint envoya en Afrique. C'étoit un homme simple et sans lettres. Il avoit une telle ardeur pour le travail des mains, qu'il prit la résolution de ne vivre que de ce qu'il gagneroit, et l'exécuta. Etant à Rome en 1212, tous les jours, après avoir entendu la messe, il alloit à une forêt éloignée de cinq quarts de lieue, d'où il apportoit sur ses épaules une charge de bois, qu'il vendoit pour en tirer sa subsistance. Gilles, envoyé à Tunis, ne put réussir dans sa mission, et il retourna vers S. François, qui l'estimoit si fort, qu'il disoit de lui aux autres frères : Voilà notre héros. » (*Abrégé de l'Hist. ecclésiast.* tom. v, pag. 562, 563.)

Sylvestre suivit aussi S. François : il étoit déjà prêtre, quand il s'attacha à ce saint.

PAG. 70, LIGN. 18. — **Avec un humble cordon.**

Nouvelle querelle entre Venturi et Lombardi. Le poète dit :

> Con la sua donna e con quella famiglia
> Che già legava l'umile capestro.

Venturi observe que *capestro* veut dire, la corde avec laquelle on lie les animaux, ou celle avec laquelle on pend les hommes, et il remarque que

cette expression est *peu obligeante*. Lombardi répond qu'on lit dans la vie de S. François, par S. Bonaventure, chap. v, que François appeloit son propre corps *un âne*, et vouloit qu'on le traitât comme tel. Cette fois Lombardi a raison : le mot *capestro* est ici à sa place.

PAG. 70, LIGN. 21. — A Innocent.

Au pape Innocent III.

PAG. 70, LIGN. 26. — Honorius, etc.

Honorius III permit aux religieux de S. François de recevoir l'ordre de la prêtrise.

PAG. 71, LIGN. 2. — Du nouvel Archimandrite.

Archimandrite, mot dérivé du grec Ἀρχιμανδρίτης, chef de cloître.

PAG. 71, LIGN. 9. — Entre le Tibre et l'Arno.

Sur la montagne d'Alvernia, en Toscane, où S. François reçut les stigmates. J'ai visité cette montagne ; on y montre encore aujourd'hui le rocher où François s'étoit retiré. Près de là, on jouit d'une vue qui s'étend à plus de trente lieues, et des religieux du couvent qui a été bâti dans ce site si pittoresque, m'ont assuré que dans les beaux jours ils pouvoient apercevoir la mer Méditerranée à leur droite, et la mer Adriatique à leur gauche.

PAG. 71, LIGN. 12. — Il plut à celui, etc.

A Dieu.

PAG. 71, LIGN. 21. — Ce fut notre patriarche.

Il ne faut pas oublier que c'est un Dominicain qui parle; aussi S. Thomas d'Aquin dit, notre patriarche, c'est-à-dire S. Dominique.

PAG. 72, LIGN. 6. — Un peu de laine suffit pour les couvrir.

Che le cappe fornisce poco panno : mot à mot, « peu de drap fournit leurs capuchons. » Mais le poète ne met pas cette dernière phrase en rapport avec celles qui précèdent. Il compare les religieux à des brebis. Il dit que quand elles vivent sans ordre et vagabondes, *rimote e vagabonde*, elles n'ont plus de lait lorsqu'elles retournent au bercail, *tornano all' ovil di latte vote.* Le Dante continue : « Il en est qui redoutent le péril, et se serrent contre le pasteur. » *E stringon' si al pastor. Ma son sì poche, che le cappe fornisce poco panno.* Tout à coup le poète revient aux religieux, et laisse là les brebis : mais qu'est-ce que les capuchons des religieux viennent faire à la fin de cette comparaison? J'ai tâché d'éluder la difficulté. Le mot *laine* que j'ai employé, considéré comme toison ou comme drap propre à vêtir les religieux, m'a paru une

expression convenable. De notre temps, le vers du Dante n'auroit rien de trop répréhensible : il est constant que dans beaucoup de pays, des amateurs enthousiastes de mérinos ont fait faire des espèces de couvertures qui mettent ces précieux troupeaux à l'abri de la pluie et du froid, surtout quand on les fait voyager. Mais où nous a conduits une comparaison du Dante qui, en elle-même, n'offre rien de ridicule et de plaisant ?

NOTES DU CHANT XII.

PAG. 73, LIGN. 1. — La flamme bienheureuse.

S. Thomas d'Aquin.

PAG. 74, LIGN. 1. — Le pacte que Dieu fit avec Noé.

Arcum meum ponam in nubibus et erit signum fœderis, etc. et non erunt ultrà aquæ diluvii ad delendam universam carnem. Gen. 9.

PAG. 74, LIGN. 3.—Telles circuloient autour de nous, etc.

La comparaison eût été plus raisonnable, si les deux guirlandes, qui signifient ici les deux rondes, n'eussent pas tourné, parce qu'on ne peut pas comparer les lignes de couleurs différentes de l'arc-en-ciel, qui restent immobiles, à des rondes qui tournent sur elles-mêmes. Plus bas, le poète emploiera une comparaison beaucoup plus juste, quand il dira que la danse des ames pleines d'allégresse cessa dans le même moment, et par l'effet de la même volonté, comme on voit chez les hommes les deux yeux s'accorder à s'ouvrir et à se fermer ensemble.

PAG. 74, LIGN. 13. — Sortit une voix, etc.

La voix de S. Bonaventure. Ce saint s'appeloit Jean Fidenza, et étoit né à Bagnoreggio, aujourd'hui appelé Bagnarea, en 1221. Il fut honoré de la pourpre en 1273, et mourut en 1274. On l'appela le *Docteur séraphique.*

PAG. 74, LIGN. 17. — L'autre chef.

S. Dominique. On a vu que S. Thomas, Dominicain, a fait l'éloge de S. François. Ici S. Bonaventure, Franciscain, va faire l'éloge de S. Dominique.

PAG. 75, LIGN. 2.—Le roi dont l'empire est éternel, etc.

Dieu donna pour protecteurs à l'église, que le Dante appelle ici l'épouse de Dieu, deux héros dont les paroles et les actions rallièrent son peuple égaré. Ces deux héros sont S. Dominique et S. François.

PAG. 75, LIGN. 9. — Dans cette partie du monde, etc.

En Espagne, non loin de l'Océan.

PAG. 75, LIGN. 14. — Callaroga, etc.

Ville de la Castille-Vieille, patrie de S. Dominique. Volpi assure qu'elle s'appelle Calahorra; Baudrand, *Lex. Geogr.*, l'appelle Calaroga. Le

poète dit que Callaroga est placée sous la protection du grand écu orné de deux lions opposés l'un à l'autre, parce que les armes de la Castille sont un écu en quartier, qui a d'une part un château surmonté d'un lion, et de l'autre un lion surmonté d'un château.

PAG. 75, LIGN. 20. — **Sa mère devint prophète.**

Le poète fait allusion à la révélation qu'eut la mère de Dominique, qui apprit par un songe qu'elle mettroit au monde un chien blanc et noir, portant un flambeau dans la gueule. L'*Abrégé de l'Hist. ecclésiast.*, tom. V, pag. 521, 522, offre les détails suivans sur S. Dominique : « Il naquit vers l'an 1170, au bourg de Calarvega en Castille, au diocèse d'Osma, de parens nobles et vertueux. Son père fut Félix de Gusman, sa mère Jeanne d'Aça, qui avoit un frère archiprêtre à qui Dominique fut confié dès son enfance, afin qu'apprenant les lettres, il fût en même temps formé à la vertu. A quatorze ans, ses parens l'envoyèrent à Palencia, où étoit la plus célèbre école de Castille. Dominique y étudia la philosophie et la théologie pendant quatre ans, etc. »

L'abbé Fleury observe ensuite qu'un des principaux miracles de Dominique fut de rendre la vie à un jeune homme nommé Napoléon, neveu d'un

cardinal, et mort d'une chute de cheval. (*Abrégé de l'Hist. ecclésiast.*, tom. v, pag. 528.)

PAG. 75, LIGN. 21. — **Après qu'il eut contracté sur les fonts sacrés, etc.**

Le Dante se répète dans ce passage. Il a dit déjà à peu près la même chose, quand il a parlé du mariage de S. François avec la pauvreté.

PAG. 75, LIGN. 25. — **Vit en songe le fruit.**

La femme qui avoit tenu Dominique sur les fonts de baptême vit en songe ce saint : il avoit sur le front une étoile qui éclairoit l'Orient, et sur la nuque une autre étoile qui éclairoit l'Occident.

PAG. 76, LIGN. 9. — **Le premier conseil que donna Notre Seigneur.**

Le conseil de se vouer à la pauvreté.

PAG. 76, LIGN. 13. — **O toi, Félix, son père, que tu fus dignement nommé ! O toi, Jeanne, sa mère, etc.**

Felix, mot latin qui signifie heureux ; *Jeanne*, en hébreu signifie favorisée de la grace. *Gagneius in Lucæ Evan.* cap. 1.

PAG. 76, LIGN. 19. — **Ostiense et Thadée.**

Ostiense, cardinal, qui a écrit sur les Décrétales;

Thadée, grand médecin Florentin, qui fut surnommé *plus quam commentator*.

PAG. 77, LIGN. 1. — Celui qui y est assis.

Boniface VIII.

PAG. 77, LIGN. 6. — Ni les dîmes qui appartiennent aux pauvres de Dieu.

> Non decimas, quæ sunt pauperum Dei.

On ne s'attend pas à trouver un vers entier composé de mots latins. Le bon Grangier n'a pas l'air de s'apercevoir que le poète se soit exprimé ici dans une autre langue. Venturi ne manque pas de dire : « Voilà un vers peu agréable, et tout composé de mots latins sans élégance. » Lombardi répond : « Venturi a beau prendre son fouet, quoique ces mots latins ne soient pas de son goût, ils sont conformes au style des canonistes qui traitent des dîmes, et cela suffit. » Ici le Dante est jugé par Venturi comme poète, et par Lombardi comme théologien.

PAG. 77, LIGN. 9. — Vingt-quatre héros autour de toi.

> Licenzia di combatter per lo seme
> Del qual ti fascian venti quattro piante.

Grangier entend par ces mots, *venti quattro piante*, les vingt-quatre livres de la Bible. Les académiciens de la Crusca pensent qu'il s'agit des deux

couronnes de bienheureux qui entouroient Béatrix et le Dante. Venturi suit cette opinion, que partagent Lombardi et M. Portirelli. Cette opinion est d'autant plus fondée, que, comme l'ont observé les académiciens de la Crusca, le poète a dit plus haut, chant x, vers 91 et 92 :

> Tu vuoi sapere di quai piante s'infiora
> Questa ghirlanda.

PAG. 77, LIGN. 14. — Frappa les germes d'hérésie.

On lit sans plaisir tout ce passage, depuis que l'on connoît tous les crimes commis au nom de l'Inquisition.

PAG. 77, LIGN. 19. — Telle fut l'une des roues.

S. Dominique.

PAG. 77, LIGN. 24. — De la seconde roue.

S. François d'Assise.

PAG. 78, LIGN. 11. — Ni de Casal, ni d'Aquasparta.

Ce religieux ne sera ni de Casal dans le Montferrat, ni d'Aquasparta dans le comté de Todi. Frère Matthieu d'Aquasparta, général de l'ordre, par sa trop grande condescendance, avoit laissé introduire des abus dans la règle de S. François, et Ubertin de Casal avoit rendu la règle trop sévère.

PAG. 78, LIGN. 14. — Je suis Bonaventure, de Bagnoreggio.

Voyez la note sur Bonaventure de Bagnoreggio ou Bagnarea, au commencement des notes de ce chant, pag. 299.

PAG. 78, LIGN. 17. — Illuminato et Augustin.

Grangier appelle Illuminato *Illumin*, et dit: « J'ai tranché ce mot à cause de mon vers. » Illuminato et Augustin furent des premiers religieux qui suivirent la règle de S. François.

PAG. 78, LIGN. 20 et suiv. — Voilà Hugues de Saint-Victor, Pierre Comestor, Pierre l'Espagnol, dont l'esprit brille sur terre dans ses douze livres; le prophète Nathan; le métropolitain Chrysostôme, Anselme, Donato qui a daigné s'occuper des premiers principes d'éducation. Tu vois aussi Raban, et le frère Joachim de Calabre, etc.

Grangier assure qu'Hugues étoit de la ville de Saint-Victor: il a trouvé cette erreur dans les commentateurs de son temps. Hugues de Saint-Victor, ainsi appelé parce qu'il fut prieur de Saint-Victor-lès-Paris, étoit d'Ypres en Flandre. On l'a surnommé *la langue de S. Augustin*. Il a laissé un grand nombre d'écrits, des Traités de piété et des Sermons, un Abrégé de Géographie tirée des anciens, un Abrégé d'Histoire universelle qui finit à

l'an 800, et un Traité des Sacremens. Il mourut en 1142, âgé seulement de quarante-quatre ans.

Landino, Vellutello et Volpi ont fait naître Hugues à Pavie; Venturi dit que ce théologien étoit né en Saxe.

Pierre Comestor, né en Lombardie, historien ecclésiastique; il fut enterré à Paris dans l'église de Saint-Victor. On lisoit sur son tombeau:

Petrus eram, quem Petra tegit.

Pierre l'Espagnol a écrit douze livres sur la logique.

Le prophète Nathan. Venturi met en note: *Buon salto.* Il a raison, au premier abord; mais il ne faut pas s'étonner que dans le paradis on trouve Nathan à côté de Pierre l'Espagnol, parce que le poète fait du paradis le point de réunion des personnages qui se sont distingués par leur piété dans tous les siècles. Nathan, par ordre de Dieu, alla reprocher à David la mort d'Urie, époux de Bethsabée.

Le métropolitain Chrysostôme, archevêque ou métropolitain de Constantinople.

Anselme, archevêque de Cantorbéry.

Donato, Ælius Donatus, qui fut maître de S. Jérôme, et qui a composé une Grammaire.

Raban, abbé de Fulde et archevêque de Mayence, et non pas frère de Bède, comme le disent Landino et Grangier.

Joachim de Calabre : Natal Alexandre dit de Joachim de Calabre, *Hist. ecclesiast.*, sæc. XIII, cap. 5, art. 3 : *Joachim Florensis monasterii in Calabriâ unde oriundus erat, abbas ordinis cisterciensis, vir pius, et vaticiniis etiam suis prophetæ famam quodammodo assecutus.*

NOTES DU CHANT XIII.

PAG. 80, LIGN. 1.—O toi qui veux bien comprendre, etc.

O toi, qui veux bien comprendre ce que j'ai vu, imagine-toi d'abord les quinze étoiles de première grandeur qui jettent le plus d'éclat dans le ciel; ensuite les sept étoiles de la grande Ourse, et enfin les deux étoiles qui terminent la petite Ourse, en tout vingt-quatre étoiles : imagine-toi que ces étoiles ont formé par leur réunion deux signes semblables à celui que forma la couronne d'Ariane, quand elle fut changée en constellation.

Ariane, fille de Minos, avoit reçu de Bacchus une couronne précieuse d'or et de pierreries, travaillée par Vulcain. Cette princesse étant morte, Bacchus mit cette couronne au nombre des constellations.

> Amplexus et opem Liber tulit, utque perenni
> Sidere clara foret, sumptam de fronte coronam
> Immisit cœlo; tenues volat illa per auras,
> Dumque volat, gemmæ nitidos vertuntur in ignes,
> Consistuntque loco, specie remanente coronæ,
> Qui medius nixique genu est, anguemque tenentis.
>
> *Metam.* Ovid. lib. VIII, fab. 3.

PAG. 81, LIGN. 5. — De la double ronde, etc.

De la double ronde des vingt-quatre bienheureux, dont il a été question vers 96 du chant XII.

> Del qual ti fascian venti quattro piante.

On a reproché au Dante d'avoir fait danser les ames des bienheureux, Milton fait danser les étoiles, et dit, liv. III, vers 599 et suiv.

> .... They as they move
> Their starry dance in numbers that compute
> Days, months and years, tow'ards his all-chearing lamp
> Turn swift their various motions.......

« Ces astres, formant leur danse étoilée, qui fait le calcul des jours, des mois et des ans, exécutent rapidement leurs divers mouvemens autour de ce luminaire qui donne la vie à tout. »

Ces danses des bienheureux et des constellations ne me paroissent avoir rien de choquant dans le Dante et dans Milton : le privilége le moins contesté de la poésie est de tout ennoblir, quand d'ailleurs l'expression est juste et de bon goût.

PAG. 81, LIGN. 8. — Le cours de la Chiana.

Rivière de la Toscane, qui coule très-lentement.

PAG. 81, LIGN. 19. — La lumière, etc.

S. Thomas d'Aquin, qui avoit raconté la vie ad-

mirable de François, rompit le silence, pour parler au Dante de cet homme dont la sagesse ne fut jamais égalée; de Salomon. *V.* pag. 68, lign. 11.

PAG. 81, LIGN. 26. — Celui à qui on ôta une côte.

Adam.

PAG. 82, LIGN. 2. — Celui qui, percé d'un coup de lance, etc.

Jésus-Christ.

PAG. 82, LIGN. 5. — La haute valeur.

Dieu.

PAG. 82, LIGN. 10. — N'eut pas d'égal dans le monde.

Comme je l'ai dit plus haut, il va être question de Salomon.

PAG. 82, LIGN. 16 et suiv. — Les êtres qui ne meurent pas, et ceux qui peuvent mourir, ne sont qu'une création de l'idée supérieure, source de tout amour.

Les créatures incorruptibles et les créatures corruptibles, ne sont qu'une création de Dieu, source de tout amour.

PAG. 82, LIGN. 19. — Cette vive lumière, etc.

Dieu, etc. répand ses rayons par l'effet seul de

sa bonté dans neuf sphères. Ces neuf sphères, comme je l'ai dit, pag. 228, sont, en partant de l'Empyrée qui est le dixième ciel, le premier Mobile, la huitième sphère, Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure et la Lune. La lumière de Dieu descend de sphère en sphère, jusqu'aux dernières puissances, qui sont les élémens; puissances affoiblies qui ne produisent que des êtres de peu de durée. Par ces êtres, le Dante entend ceux qui proviennent de l'influence d'un ciel inférieur (avec ce poète il ne faut jamais nier l'influence des sphères), soit qu'ils aient été engendrés, comme les hommes, les herbes ou les plantes, soit qu'ils aient reçu autrement l'existence, comme les coraux, les cristaux, les champignons, etc. Or, la matière et les causes immédiates qui la produisent, ne sont pas partout les mêmes, et participent plus ou moins à la splendeur, c'est-à-dire à la bienfaisance de Dieu. De-là, il arrive que la même espèce d'arbres porte des fruits bons et des fruits mauvais, et que vous naissez avec des inclinations différentes, suivant que Dieu a répandu une influence plus ou moins heureuse sur les arbres ou sur les animaux, etc. Si, au contraire, l'ardente charité (c'est-à-dire, le Saint-Esprit) dirige la sagesse (Jésus-Christ) de la première vertu (de Dieu), vers l'être qui doit être créé, cet être acquiert alors toute sa perfection. L'explication de ce dernier pas-

sage est due à Daniello : elle a été adoptée par Lombardi.

C'est ainsi que déjà une fois la terre parut digne de toute l'intelligence que peut espérer l'être animal, quand Adam fut créé immédiatement de Dieu ; c'est ainsi que la Vierge conçut sans tache, suivant les paroles de l'archange Gabriel à Marie : *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.* Luc. 1.

PAG. 84, LIGN. 5. — Comment donc cet autre fut-il sans égal? Mais, pour bien comprendre, etc.

Comment Salomon fut-il sans égal? Mais pour bien comprendre, pense à ce qu'il étoit, pense au motif puissant qui le détermina, lorsqu'on lui dit : « Demande ce que tu désires. »

Dieu parla ainsi à Salomon : *Postula quod vis ut dem tibi.* Salomon répondit : *Ego sum puer parvulus, ignorans egressum et introitum meum. Et servus tuus in medio est populi, quem elegisti; populi infiniti qui numerari non potest, præ multitudine; dabis ergò servo tuo cor docile, ut judicare possit populum tuum, et discernere inter bonum et malum.*

On lit plus bas :

Placuit sermo coram Domino, quòd Salomon postulasset hujusmodi rem, etc. Ensuite : *Ecce feci tibi secundùm sermones tuos, et dedi tibi*

cor sapiens et intelligens in tantum ut nullus antè te similis tuî fuerit, nec post te surrecturus sit.

Ici l'on retrouve le *Non ebbe secondo*, du vers 47 de ce chant.

PAG. 84, LIGN. 11. — Il ne chercha pas à savoir quel étoit le nombre des substances, etc.

Il est important pour des lecteurs français de savoir comment les deux commentateurs qui font presque loi aujourd'hui en Italie, Venturi et Lombardi, ont jugé ce passage du Dante.

Je dis que Venturi et Lombardi sont les commentateurs qui font presque loi aujourd'hui en Italie, et je ne cherche pas à déprécier le mérite de Benvenuto d'Imola, de Landino, de Piero da Figino, de Vellutello, de Daniello, de Louis Dolce, de Volpi, surtout des académiciens de la Crusca, etc. qui ont aussi donné des commentaires sur la Divine Comédie; mais Venturi et Lombardi, après avoir extrait des commentateurs qui les avoient précédés, tout ce que leur ouvrage avoit d'estimable, y ont ajouté de nouvelles explications ingénieuses qui ont été très-goûtées en Italie.

Je reviens à l'opinion de Venturi et de Lombardi sur ce passage.

Venturi, après avoir détaillé tous les différens avantages que Salomon n'a pas sollicités, dit que de telles demandes ne devoient jamais être faites à

Dieu; que Salomon ne mérite pas tant d'éloges, pour n'avoir pas voulu connoître des problèmes inutiles à celui qui veut gouverner. Venturi va plus loin, et c'est ce qui indignera Lombardi. « Le Dante, continue Venturi, est ici semblable à cet Espagnol qui n'avoit qu'un seul doigt à son gant, et qui pour faire croire que le gant avoit les cinq doigts entiers, s'enveloppoit dans son manteau, et ne laissoit voir que la partie de la main qui étoit gantée; de même le poète pour montrer des connoissances d'astronomie, de dialectique, de géométrie et de théologie, fait paroître un petit bout d'érudition, qui est encore décousu dans quelques-unes de ses parties. »

Lombardi répond avec colère: « O pitoyable et insolente conclusion d'une fausse interprétation! » Il ajoute, après avoir excusé le Dante par de foibles raisons: « Venturi a donc oublié que plus haut il a professé une estime profonde pour ce poète incomparable. »

Il me semble que la réflexion de Venturi est très-judicieuse: la fin en est peut-être trop maligne. Le Dante étoit, comme on l'a dit, un prodige d'érudition pour son temps; mais quand on a tant d'érudition, est-il nécessaire de la répandre partout avec une telle profusion, surtout dans un poëme qui demande des images plus attachantes et des pensées moins abstraites?

PAG. 84, LIGN. 25. — **Sur notre premier père, etc.**

Sur Adam et sur Jésus-Christ.

PAG. 85, LIGN. 9. — **Et n'y revient pas tel qu'il en est parti.**

Parce qu'il est souvent parti sage et qu'il revient avec des erreurs.

PAG. 85, LIGN. 11 et suiv. — **Vois Parménide, Mélissus, Brissus et tant d'autres, qui ne savoient où ils portoient leurs pas; ainsi que Sabellius, Arius, et d'autres insensés, dont les écrits furent des épées qu'ils employèrent à mutiler des ouvrages parfaits.**

Le philosophe Parménide soutenoit que le soleil étoit composé de chaud et de froid (*Voyez* Diog. Laërce, *de Vitis philosophorum*, lib. IX). Melissus, philosophe de Samos, disoit que le mouvement n'étoit pas, mais paroissoit être (Diog. Laërce). Brissus, philosophe très-ancien cité par Aristote, lib. I, *posteriorum analyticorum*, cap. 9. Sabellius nioit la Trinité, et assuroit qu'il n'y avoit en Dieu qu'une seule personne qui s'appeloit à la fois le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Arius pensoit que le Verbe divin n'étoit ni consubstantiel ni coéternel avec Dieu. Quant à ce passage, « Dont les écrits furent des épées qu'ils employèrent à mutiler des ouvrages parfaits, » j'ai suivi le commentaire de Lombardi; mais je ne veux point passer

sous silence celui de Venturi qui est très-ingénieux, et qui a la physionomie austère et acerbe de quelques pensées du Dante. Venturi dit : « Les écrits de ces hérétiques furent comme ces épées qui rendent tortus et difformes les visages qu'on y regarde. » Grangier est du même sentiment.

« Car celui qui se mire dedans une épée ou un coutelas, voit son visage tortu : aussi qui lit les livres des hérétiques, y voit le sens de l'Ecriture pris de travers et autrement qu'il ne faut. Mais les doctes théologiens sont les miroirs de l'Ecriture, parce qu'ils l'expliquent si sainement et intelligiblement, que l'on voit dans leurs livres et commentaires son vrai et légitime sens, tout ainsi que le miroir représente noz visages au naturel. » Grangier, *Paradis*, pag. 297.

Lombardi montre ici quelqu'humeur contre Venturi, et dit : « Mais quel rapport ont des épées avec l'action de se mirer ? On se sert d'une épée pour frapper et pour blesser, on ne s'en sert pas pour y voir son image. Il faut, afin de bien comprendre ce passage, accorder à notre poète, *un autre petit bout décousu d'érudition théologico-historique*. Le Dante a pu lire dans S. Jérôme (*Prolog. in septem Epistolas canonicas*), que les hérésiarques avoient osé ôter du chap. v de l'épître 1 de S. Jean ces paroles : *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum, et Spiritus Sanctus, et*

hi tres unum sunt. Paroles diamétralement opposées à leurs erreurs. Ainsi le Dante a voulu dire que ces hérésiarques, au lieu de s'attacher aux saintes écritures, comme des plumes, pour les commenter, s'y attachèrent comme des épées pour mutiler le texte desdites saintes écritures, et par cette mutilation faire croire qu'elles approuvoient des dogmes qu'elles condamnoient. »

Je vois tant de fois le Dante citer des passages du nouveau Testament, que je crois devoir partager l'opinion de Lombardi; mais je renonce avec peine à celle que renouvelle Venturi, parce qu'elle est prise dans le caractère du Dante.

PAG. 85, LIGN. 17. — **Les hommes ne doivent pas juger, etc.**

La fin de ce chant est toujours lue avec plaisir: le Dante présente une morale à la fois sévère et consolante; l'honnête homme doit craindre de tomber, et l'homme méchant peut devenir honnête. Le bon Grangier termine ainsi son commentaire sur ce chant.

« Pour ce, que dame Berte et sire Martin, ce sont noms qu'il a choisy entre le menu peuple, par lesquels il faut entendre toute personne idiotte et simple, ne croyent pas, s'ils voyent quelqu'un de leurs voisins viure mal en desrobant son prochain, ou quelqu'autre faire de grandes offrandes et aumosnes aux

pauures, pouuoir voir dans le conseil caché de Dieu, jugeant incontinent que celuy qui desrobe sera damné, et l'autre qui faict des aumosnes saulvé, car les deux peuuent changer de vye, l'un faysant repentence des offenses passées, et l'autre abandonnant ses bonnes œuures, pour se précipiter aux vices, si bien qu'on ne doit juger témérairement des personnes; car Dieu se réserue ce jugement qui doit dire à chacun: *Ubi te invenero, ibi te iudicabo.* »

NOTES DU CHANT XIV.

PAG. 87, LIGN. 7. — Celui que j'ai conduit ici désire aller à la source, etc.

Le Dante désire aller à la source d'une autre vérité.

PAG. 88, LIGN. 18. — Une voix modeste, etc.

Landino croit que cette voix modeste est celle de Pierre Lombard, maître des sentences, parce que cet écrivain résout, dans son quatrième livre, le doute qui est présenté ici, comme le poète va le faire lui-même; mais Venturi, Lombardi et M. Portirelli pensent avec plus de raison que cette voix est celle de Salomon, parce que le Dante dit:

> Ed io udii nella luce più dìa
> Del minor cerchio una voce modesta.

On a vu plus haut que Salomon étoit dans le *minor cerchio*, c'est-à-dire dans le cercle qui étoit le plus près du Dante; c'est donc lui qui va répondre. Le poète a dit, chant X, vers 109:

> La quinta luce ch' è tra noi più bella.

Ainsi *la luce più bella* et *la luce più dìa*, prouvent qu'il s'agit de Salomon.

PAG. 89, LIGN. 21. — **Mais dans l'espérance de revoir ainsi leurs mères, leurs pères, et ceux qu'ils chérissoient.**

Du paradis, le poète revient souvent sur la terre. Ici sa réflexion est touchante, et prouve une sensibilité profonde.

PAG. 90, LIGN. 15. — **Dans un ciel plus élevé.**

Le ciel de Mars.

PAG. 91, LIGN. 7. — **Ces rayons, couverts d'étoiles, etc.**

Ces rayons couverts d'étoiles formoient sur la profondeur de la planète de Mars le signe vénérable de la croix, et paroissoient diviser cette planète en quatre parties égales ; c'est-à-dire, les substances qui habitoient Mars, étoient disposées en forme de croix suspendue au milieu de la planète. Dans cette croix brilloit Jésus-Christ. L'idée de la croix a dû ramener naturellement le poète à l'idée de Jésus-Christ.

PAG. 91, LIGN. 14. — **Celui qui arbore ce signe.**

Allusion à ce passage de S. Matthieu, c. 16, cité déjà pag. 293, lign. 15 : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.*

PAG. 91, LIGN. 20. — Ainsi qu'on voit des atomes, etc.

Cette comparaison est très-juste. Pour avoir une idée précise de ce que veut dire le poète, il suffit d'entr'ouvrir pendant l'été le volet d'une fenêtre que frappe le soleil.

PAG. 92, LIGN. 17. — Le miracle de beauté.

Dieu. Toute la fin de ce chant a occasionné de grandes controverses parmi les commentateurs: j'ai suivi le commentaire de Lombardi; il présentoit un sens plus complet que celui de Venturi.

Le ton précieux, le style de galanterie déplacée et d'affectation qu'on remarque dans tout ce passage, n'est pas digne d'un auteur grave comme le Dante. Le poète paroît vraiment s'être placé entre deux coquettes, dont une vient d'être louée par lui d'une manière si exagérée, qu'il croit devoir bien vite offrir une réparation à la vanité de l'autre. Faut-il encore s'étonner que Pétrarque, venu après le Dante, offre tant de *concetti* et tant de faux-brillant dans ses ouvrages?

Voilà des aveux, peu mesurés peut-être, qui offenseront quelques Italiens enthousiastes de leur poète toscan. Je ne chercherai pas à m'excuser, mais je crois devoir présenter ici une profession de foi qui pourra, si elle est bien interprétée, leur montrer que je ne suis pas un ennemi de leur divinité; cette

profession de foi d'ailleurs prouvera qu'en manifestant toutes mes opinions, je n'ai intention de parler qu'aux Français dont la littérature a des règles différentes de celles qui guident les savans italiens. J'ai entendu à Paris, dans ma première jeunesse, des Italiens juger Corneille, Racine, Molière et Voltaire, avec une rigueur que je ne pouvois concevoir. J'ai cherché à connoître l'intérêt que ces Italiens pouvoient avoir à déclamer ainsi contre les chefs de notre théâtre; je n'ai aperçu dans ces juges si sévères aucun sentiment de haine, de dépit, de partialité, de mauvaise foi, et j'ai commencé à croire qu'ils ne parloient ainsi, que parce que le génie de la langue italienne n'admettoit pas toujours ces sortes de beautés qui sont d'un effet si sûr dans la langue française. J'ai suivi mes observations en Italie, et j'ai entendu d'autres savans qui me paroissoient également injustes, surtout envers Racine, ce poète si noble et si délicat, applaudir sur leur théâtre des pensées que repousse le nôtre, et louer dans leurs poésies des passages que notre langue réprouve sans pitié. J'ai continué mes observations en France, et j'ai vu mes compatriotes s'enthousiasmant à leur tour pour des productions que des Italiens ne pourroient jamais supporter, blâmer souvent dans la littérature italienne des morceaux de choix qui jouissent d'une grande réputation au-delà des Alpes. J'ai conclu de ces observations que le génie littéraire des

Italiens est éminemment différent de celui des Français; que la nation italienne, qui ne rencontre, si je puis m'exprimer ainsi, dans l'air qu'elle respire, qu'amour, volupté, exaltation, se place à un autre point de vue; qu'elle tombe chaque jour, sans se plaindre, dans ces piéges couverts de fleurs que lui tendent la facilité de sa prose et l'harmonie exquise de ses vers; que nous Français, esclaves d'une langue qui ne veut être que clarté, que franchise et pudeur, nous exigeons à tort les mêmes avantages d'une langue abondante et hardie qui s'est soustraite à ces conventions sans nombre, sous lesquelles nous nous faisons une gloire d'être asservis; enfin, qu'il n'est pas plus certain que nous ayons le droit de trop blâmer les littérateurs italiens, qu'il n'est raisonnable de leur trop accorder celui de critiquer nos goûts. Ce pays d'enchantemens continuels et de prestiges enivrans, n'en porte pas moins toujours avec honneur le beau nom d'Italie, qu'il conserve depuis tant de siècles. Cette antique patrie des arts et des sciences enfante des hommes distingués en tout genre, et nous devrons à l'heureuse association dans laquelle nous vivons aujourd'hui, une foule de guerriers, d'administrateurs, de politiques et de savans qui rivaliseront avec les nôtres, pour rendre la gloire de l'empire digne de celle de son auguste Souverain.

NOTES DU CHANT XV.

PAG. 93, LIGN. 1. — Une volonté bienfaisante, etc.

Le Dante veut dire que la disposition à la charité qui étoit dans les ames bienheureuses, qu'il nomme indifféremment *splendeurs* ou *lueurs*, les porta à faire silence pour écouter ses demandes.

PAG. 94, LIGN. 7. — Remarqué ce météore, etc.

Le poète a imité ce passage d'Ovide :

Quæ si non cecidit, potuit cecidisse videri.

Virgile avoit encore dit :

Sæpè etiam stellas, vento impendente, videbis
Præcipites cœlo labi, noctisque per umbras
Flammarum longos à tergo albescere tractus.

PAG. 94, LIGN. 7. — Tel courut tout à coup, de l'extrémité droite jusqu'au pied de la croix, etc.

Je n'ai lu dans aucun commentateur le rapprochement qu'on peut faire entre la croix dont il est ici question et celle qu'il est d'usage de suspendre à

Rome le vendredi-saint au milieu de l'église de Saint-Pierre. Cette immense basilique n'est alors éclairée, après l'office du soir, que par une longue croix en illumination qui est d'un effet admirable. On sait à Rome que cette invention est de Michel-Ange. Je ne doute pas que Michel-Ange n'ait pris cette idée dans le Dante. L'artiste florentin *étoit très-partial pour ce poëte*, dit Lanzi, tom. I, pag. 131, édition de Bassano, 1809. Michel-Ange avoit même composé des dessins pour chaque chant d'un manuscrit du Dante, qu'il possédoit. Ce manuscrit ne se trouve plus, au grand regret de ceux qui aiment les arts et la poésie. Qu'il auroit été beau de voir les pensées du Dante dessinées par Michel-Ange!

PAG. 94, LIGN. 12. — Dans un vase d'albâtre.

Déjà, au quatorzième siècle, on avoit, comme aujourd'hui, l'usage de placer dans les appartemens des vases d'albâtre où l'on cachoit une lumière qui jetoit un jour doux et mystérieux. Les Florentins ont employé fréquemment l'albâtre des carrières de Volterre; beaucoup d'urnes funéraires étrusques qu'on découvre encore aujourd'hui, sont d'albâtre.

PAG. 94, LIGN. 14. — Au plus grand de nos poëtes.

Voyez le sixième livre de l'Enéide. Le Dante

cite directement Virgile, dont plus haut il a emprunté une très-belle image.

PAG. 94, LIGN. 16. — O mon sang !

Il y a ici trois vers latins, mais ils ont la mesure et la rime des vers italiens :

> O sanguis meus ! ô super infusa
> Gratia Dei, sicut tibi, cui
> Bis unquam cœli janua reclusa ?

Le poète a souvent recours à l'emploi d'expressions latines détachées, quand il ne trouve pas le mot propre en italien.

PAG. 94, LIGN. 24. — Dans le paradis.

Ne peut-on pas reprocher ici au Dante quelques *concetti* ?

Il dit :

> Che dentro agli occhi suoi ardeva un riso
> Tal ch' io pensai, co' miei, toccar lo fondo
> Della mia grazia, e del mio paradiso.

Littéralement :

« Dans ses yeux brilloit un tel sourire, que je pensai avec les miens toucher le fond de ma grace et de mon paradis. »

Pétrarque a aussi dit après le Dante :

> Ch' al suon di detti sì pietosi e caldi
> Poco mancò ch' io non rimasi in cielo.

PAG. 95, LIGN. 14. — Le désir que j'avois de te voir.

Voici une imitation trop peu déguisée de ces vers si attendrissans du sixième livre de l'Enéide :

> Venisti tandem, tuaque expectata parenti
> Vicit iter durum pietas : datur ora tueri,
> Gnate, tua........................
> Sic equidem ducebam animo, rebarque futurum
> Tempora dinumerans, nec me mea cura fefellit.

PAG. 95, LIGN. 17. — A celle qui t'a guidé dans ce grand voyage.

Béatrix.

PAG. 96, LIGN. 1. — Dans ce miroir.

En Dieu.

PAG. 96, LIGN. 20. — O topaze vivante.

Le poète ayant à décrire des *lueurs*, des *splendeurs* qui se meuvent de tous côtés dans le paradis, leur donne tantôt le nom de topazes, tantôt celui de rubis; dans le deuxième chant, il a appelé la lune, *la perle éternelle*.

PAG. 97, LIGN. 1. — De la montagne que tu as *déjà* visitée.

La première côte de la montagne du Purgatoire.

PAG. 97, LIGN. 2. — Fut mon fils et ton bisaïeul.

Alighieri. C'est Cacciaguida, père d'Alighieri, qui parle. Alighieri étant bisaïeul maternel du Dante, Cacciaguida étoit son trisaïeul.

PAG. 97, LIGN. 12. — Que celles qui les portent.

Nouvelle imitation d'Ovide, qui avoit dit :

Auferimur cultu, gemmis auroque teguntur
Omnia, pars minima est ipsa puella sui.

PAG. 97, LIGN. 18. — Du mont Uccellatojo.

Le mont Uccellatojo est sur la route de Bologne : on découvre de cette montagne le coup-d'œil imposant des fabriques de Florence.

PAG. 97, LIGN. 20. — De monte Mario.

Le texte dit *monte Malo*. Le père d'Aquin, qui a fait une traduction latine du Dante très-estimée, assure que le poète a voulu désigner le mont Marius, *monte Mario*, où est actuellement *la villa Mellini*, d'où effectivement l'on découvre les somptueux édifices de Rome. Cette explication paroît satisfaisante. D'autres commentateurs soutiennent que *monte Malo* est une montagne entre Rome et Viterbe; mais à trois lieues de Rome, au levant, on ne peut plus rien voir de cette ville : ce n'est qu'à une plus grande distance qu'on peut encore la découvrir, et de si loin on n'aperçoit pas dis-

tinctement les édifices. Quant à l'altération du mot, il est probable que le Dante aura mis *monte Malo* pour *monte Mario*, à cause du vers et de la rime : ce n'est pas la première fois qu'il force les mots à prendre la forme et la quantité de lettres qui lui conviennent.

PAG. 97, LIGN. 23. — Bellincion Berti.

Bellincion Berti étoit de l'illustre famille des Ravignani, et père de la belle Gualdrada, dont il est question dans le seizième chant de l'Enfer, à l'occasion de son petit-fils Guido Guerra. Cette jeune Florentine, remarquable par sa beauté, se trouvoit un jour dans une fête, en présence de l'empereur Othon IV. L'Empereur demanda qui elle étoit : Bellincion répondit que c'étoit une personne qu'il se faisoit fort de lui faire embrasser. Gualdrada rougit à ces paroles, et dit : « Mon père, ne soyez pas si libéral de ce qui ne regarde que moi : jamais je ne me laisserai embrasser que par celui qui sera mon époux. » L'Empereur, charmé de cette réponse, voulut se charger de la marier, lui fit épouser un seigneur nommé Guido, et lui donna pour dot tout le Casentin et une partie de la Romagne.

PAG. 98, LIGN. 10. — Des mères et des pères.

L'idée de ce passage est à peu près celle de ce morceau de Juvénal :

Præstabat castas humilis fortuna latinas

Quondam, nec vitiis contingi parva sinebant
Tecta, labor, somnique breves......
Liv. II, sat. VI, v. 287 et suiv.

mais elle est différemment exprimée. Ces mots *à demi articulés, qui sont le premier bonheur des mères*, présentent une scène touchante. On se figure le Dante berçant son fils dans ses bras : on peut croire que ce grand homme, ce législateur de la poésie italienne, a balbutié avec lui ces paroles à peine formées, qui nous charment dans la bouche de nos enfans.

PAG. 98, LIGN. 12. — Et Fiésole.

Belle leçon de morale ! On élevoit les enfans dans la connoissance de l'histoire ancienne et de celle de leur pays.

PAG. 98, LIGN. 13. — Une Cianghella.

Florentine de la famille de la Tosa. Elle avoit épousé Lito Degli Alidosi, d'Imola. Sa conduite étoit si scandaleuse, qu'aucune femme d'Imola ne vouloit la saluer.

PAG. 98, LIGN. 14. — Un Lapo Saltarello.

Jurisconsulte du temps, qui passoit pour être médisant et très-méchant.

PAG. 98, LIGN. 16. — Cornélie.

La fille de Scipion l'Africain, et la mère des Gracques.

PAG. 98, LIGN. 19. — **Marie, invoquée à grands cris.**

La vierge Marie.

PAG. 98, LIGN. 25. — **Qui vient de Ferrare.**

La femme de Cacciaguida se nommoit Alighieri; et c'est d'elle que la famille du Dante, qui s'appeloit Elisei, prit le nom d'Alighieri. Le bisaïeul du Dante, fils de Cacciaguida, avoit été le premier à porter ce surnom, avec les armes de sa mère. De semblables usurpations étoient tolérées dans ce temps.

PAG. 98, LIGN. 26. — **L'empereur Conrad.**

L'empereur Conrad III, mort à Bamberg le 15 février 1152.

PAG. 99, LIGN. 2. — **Contre les peuples, etc.**

Les Sarrasins.

PAG. 99, LIGN. 4. — **Les pays qui vous appartiennent.**

Nous voyons ici une espèce de provocation à une nouvelle croisade.

NOTES DU CHANT XVI.

PAG. 100, LIGN. 11. — J'employai ce ton moins familier.

C'est-à-dire, il n'osa pas tutoyer Cacciaguida, et il employa cette formule qui fut d'usage à Rome sous Jules-César. Il lui parla à la seconde personne du pluriel, et lui dit *vous*, au lieu de *tu*, formule que les Romains ne continuèrent pas de suivre après Jules-César. Les commentateurs croyent que le Dante s'appuie, dans ce passage, de l'autorité de Lucain. On lit dans *la Pharsale*, liv. V :

> Namque omnes voces per quas jam tempore tanto
> Mentimur dominis, hæc primum repperit ætas.

Lombardi observe, que Cicéron, qui parla si souvent devant Jules-César, n'a jamais cessé de le tutoyer, et que l'usage d'employer la deuxième personne du pluriel s'est plutôt introduit dans les bas temps, lorsque les papes se sont servis dans leurs bulles de cette expression, *nous*, *notre désir*, *notre bénédiction;* alors il est devenu naturel de leur répondre, *vous*, *les vôtres*, etc.

PAG. 100, LIGN. 14. — Béatrix, qui étoit un peu éloignée, etc.

Il faut citer le texte :

> Onde Beatrice ch' era un poco scevra
> Ridendo, parve quella che tossio,
> Al primo fallo scritto di Ginevra.

Mot à mot : « Béatrix qui étoit un peu éloignée, parut, en souriant, celle qui toussa, à la première faute de Ginèvre, dont j'ai parlé. » Presque tous les commentateurs se sont accordés à entendre par *ridendo*, un sourire, un encouragement de Béatrix ; et ce n'est pas sans raison que Venturi, qui a le goût français, ne sait pas louer cette comparaison. Il faut d'abord expliquer le fait dont il s'agit.

Le Dante rappelle ici indirectement l'épisode de Paul Malatesta et de Françoise de Rimini, qu'il a racontée au chant V de l'Enfer. C'est Françoise elle-même qui parle au Dante :

> Noi leggiavamo un giorno, per diletto,
> Di Lancilotto, come amor lo strinse ;
> Soli Eravamo, e senza alcun sospetto.
> Per più fiate gli occhi ci sospinse
> Quella lettura, e scolorocci 'l viso :
> Ma solo un punto fu quel, che ci vinse.
> Quando legemmo il disiato riso
> Esser baciato da cotanto amante,
> Questi, che mai da me non fia diviso,
> La bocca mi baciò tutto tremante :
> Galeotto fu il libro e chi lo scrisse :
> Quel giorno più non vi leggemmo avante.

Voici la traduction à peu près littérale :

« Nous lisions un jour, pour occuper nos loisirs, l'histoire des amours de Lancelot. Nous étions seuls, sans nous défier l'un de l'autre. Plusieurs fois cependant cette lecture nous avoit portés à nous regarder avec tendresse, et nous avoit fait changer de couleur ; mais bientôt un seul passage du livre décida de notre sort. Quand nous lûmes que ce tendre amant avoit baisé le beau visage de Ginèvre, Paul (ah ! que jamais il ne soit séparé de moi !) colla sur ma bouche ses lèvres tremblantes...... Le livre et celui qui l'écrivit, furent pour nous un autre *Galléhaut*; depuis ce jour nous n'avons plus pensé à lire...... »

Ce Galléhaut, dont il est question ici, fut l'homme qui favorisa les amours de Ginèvre et de Lancelot. Mais Ginèvre avoit encore pour confidente une de ses suivantes qui connut le secret de leurs amours, et c'est à l'action de cette confidente que le Dante fait allusion. Beaucoup de commentateurs relèvent l'indécence de cette comparaison. Lombardi explique le *ridendo* d'une autre manière. Il dit que le poète ayant commencé à parler à la seconde personne, ce ton cérémonieux fit rire Béatrix, qui se moqua de lui, comme la suivante de Ginèvre fit comprendre, en toussant, qu'elle connoissoit l'intelligence de cette princesse avec Lancelot. Mais Béatrix ne s'est jamais mo-

quée de celui qu'elle guide dans cet heureux voyage. Le premier chant offre seulement ces vers:

> Gli occhi drizzò ver me con quel sembiante
> Che madre fa sopra figliuol deliro.

Et ces deux vers sont pleins de douceur et de charmes. Quant à la suivante de Ginèvre, il est possible qu'une suivante trahisse une princesse imprudente, mais elle ne s'en moque pas. Une suivante de cette impertinence pourroit être dans les mœurs de notre comédie actuelle, mais jamais dans celles du temps où vivoient Ginèvre et Lancelot.

PAG. 101, LIGN. 12. — Parlez-moi du bercail de saint Jean.

De Florence.

PAG. 101, LIGN. 19. — Et, sans se servir de notre manière commune, etc.

Venturi et Lombardi pensent que le poète veut dire: Sans se servir du langage ordinaire en usage à Florence, mais en employant des expressions latines, comme les personnes bien élevées..... J'aime autant le commentaire de Vellutello: « Sans employer un langage humain, il me répondit dans une langue angélique et divine. » Il est vrai cependant que les trois premiers vers du premier discours de Cacciaguida ne sont composés que de mots latins.

PAG. 101, LIGN. 22. — **Depuis le jour où l'ange salua Marie, etc.**

Depuis le moment où la Vierge conçut Jésus-Christ jusqu'à la naissance de Cacciaguida, la planète de Mars revint cinq cent quatre-vingts fois au signe du Lion : Mars achève sa révolution périodique en six cent quatre-vingt-six jours, vingt-deux heures, vingt-neuf minutes; à peu près deux ans, moins quarante-trois jours. Il résulte de cette observation que Cacciaguida a dû naître en 1090 ou 1091. Il a donc pu vivre sous le règne de Conrad III, qui est mort en 1152. Cacciaguida étoit né dans le quartier de S. Piero à Florence. Il ne dit pas d'où vinrent ses ancêtres; peut-être est-ce par une orgueilleuse modestie que le poète veut laisser entendre qu'ils descendoient de ces Romains qui fondèrent Florence?

PAG. 102, LIGN. 9. — **Depuis le pont orné d'une statue de Mars, etc.**

Depuis le *ponte Vecchio*, où l'on voyoit autrefois une statue de Mars, jusqu'au Baptistère qui est en face de la métropole consacrée à S. Jean.

PAG. 102, LIGN. 16. — **De Campi, de Certaldo et de Figghine, etc.**

Différens bourgs voisins de Florence. Galluzzo

et Trespiano sont encore plus près de cette ville ; c'est à Trespiano qu'on inhume aujourd'hui les morts de Florence. Cet établissement est fait pour exciter l'attention du voyageur. Tous les étrangers s'empressent de le visiter. « Messer Baldo d'Agu-glione et messer Boniface de Signa faisoient, dit Grangier, plusieurs marchandises illicites des graces, offices et bénéfices. » Par les intérêts de César, le Dante entend ceux de l'Empereur. Simifonte, château détruit par les Florentins en 1202 ; Luni, ancienne capitale de la Lunigiane ; Urbisaglia, petit château du diocèse de Macerata, c'étoit autrefois une grande ville ; Chiusi, petite ville près de Sienne ; Sinigaglia, ville sur l'Adriatique, alors assez puissante ; aujourd'hui elle est plus peuplée qu'elle ne l'étoit à l'époque où écrivoit le Dante.

PAG. 103, LIGN. 16. — Puisque les villes périssent.

Le Tasse a présenté quelques-unes des idées de ce passage sous une autre forme :

> Hor quinci addita la donzella a i due
> Guerrieri, il loco ove Cartagin fue.
> ....
> Giace l' alta Cartago, e a pena i segni
> Dell' alte sue ruine il lido serba ;
> Muoiono le città, muoiono i regni ;
> Copre i fasti e le pompe, arena ed erba ;
> E l' uom d' esser mortal, par che si sdegni ?
>
> *Gerus. liber.* cant. XV, str. 19 et 20.

« Elle montre aux deux guerriers le lieu où fut Carthage.............. La puissante Carthage est détruite, et à peine voit-on sur le rivage la trace de ses ruines. Les villes disparoissent; les royaumes s'écroulent; le sable et l'herbe recouvrent le faste et la magnificence, et l'homme paroît s'indigner d'être mortel ! »

PAG. 103, LIGN. 23. — L'influence de la lune, etc.

En causant le flux et le reflux. Le poète suit l'opinion d'Aristote.

PAG. 104, LIGN. 2. — Les familles des Ughi, etc.

Voici les noms des familles florentines les plus distinguées de ce temps. C'est des *Ughi* que les *Montughi* ont pris leur nom; les *Catellini* étoient venus de Fiesole; les *Filippi* demeuroient près de la porte Santa-Maria; les *Greci* quittèrent Florence pour se fixer à Bologne; les *Alberici* se nommoient *Alberighi;* le premier des *Ormanni* avoit été créé chevalier par Charlemagne, quand ce prince avoit fait rebâtir Florence; *Dell' Arca*, autre famille qui descendoit de Tano dell' Arca, créé aussi chevalier par Charlemagne; la colonne du Vair, armes de la famille des *Billi*, famille très-ancienne qui porte un écu rouge et au-dedans une colonne de Vair; ceux que le boisseau diminué a fait rou-

gir sont les *Chiaramonti*, suivant Landino, et les *Tosinghi*, suivant Daniello.

Voici la note de Grangier sur ce passage :

« L'un desquels ayant eu la charge des bleds publics et principalement des grains, leuà une doune au stier, et le fit faire plus petit; dont sa meschanceté descouverte, il fut puny de mort; et fut depuis refait le stier de fer, afin qu'il n'interuint aucune corruption en celà. » Grangier, *Paradis*, pag. 557.

PAG. 104, LIGN. 23. — Ceux que leur orgueil a fait depuis tomber si bas, etc.

Les *Abbati*, etc. On croit que les boules d'or dont il va être question plus bas, étoient les armes de cette famille. Cependant les boules d'or ont toujours été regardées comme les armes des *Médicis*; mais ce n'est pas des Médicis que le poète veut parler.

PAG. 104, LIGN. 26. — Les pères de ceux qui, lorsque votre évêché est vacant, en administrent les revenus, et s'enrichissent à ses dépens.

Ce sont les *Visdomini*, les *Tosinghi* et les *Cortigiani*, qui provenoient tous de la même souche.

« Ils ont été patrons et fondateurs de l'euesché de Florence, qui fut depuis érigé en archeuesché. Pour ceste cause, ils ont ce priuilége toutefois et quantes que l'euesché vacque, qu'ils en sont œco-

nomes et dispensateurs, et s'assemblent en l'éuesché pour la garde dudit lieu, où ils mangent et dorment jusques à ce qu'un éuesque nouueau soit créé, et mis en sa possession. Pour ce il dit :

Si fanno grassi stando a consistoro.

(Grangier, *Paradis*, pag. 358.)

PAG. 105, LIGN. 3. — Cette famille présomptueuse, etc.

Les *Cavicciuli* et les *Adimari* : un des Adimari avoit épousé une fille de Bellincion, dont Ubertin Donato avoit épousé la fille aînée. Les *Caponsacchi* étoient venus de Fiesole s'établir à Florence dans le quartier du Marché-Vieux. *Giuda Guidi* et *Infangato*, noms de citoyens de ce temps. La maison de *la Pera* avoit donné son nom à une porte de la ville qui s'appeloit *Porta Peruzza* : il régnoit alors à Florence une telle simplicité de mœurs, qu'on ne trouvoit pas extraordinaire qu'une porte de la ville reçût son nom d'une famille particulière. Le poète veut en même temps faire entendre qu'il n'arriveroit pas que de son temps l'on eût une telle condescendance. Ceux qui portent les armes du grand baron, dont la fête se célèbre le jour de celle de S. Thomas, obtenoient de ce baron (ce baron étoit le célèbre Hugues, marquis de Toscane, vicaire de l'empereur Othon III) des priviléges et l'ordre de la chevalerie. Le Dante veut

parler des familles des *Pulci*, des *Nerli*, des *Gangalandi*, des *Giandonati* et des *Della Bella*, à qui le marquis de Toscane avoit permis de prendre ses propres armes. Pendant la vie du poète, un *Giano della Bella*, s'étant joint à la cause du peuple, avoit ajouté un ornement d'or à ses armes.

PAG. 105, LIGN. 25.— Les Gualterotti et les Importuni, et le Borgo seroit plus tranquille, etc.

Les *Gualterotti* et les *Importuni* habitoient le *borgo Santo Apostolo*. Landino assure qu'on y envoya les *Bardi*, afin qu'ils réprimassent l'orgueil de ces deux familles.

PAG. 106, LIGN. 2.— On honoroit la maison dont est sortie la cause de vos maux, etc.

On honoroit la famille des Amidei. Buondelmonte des Buondelmonti avoit promis de prendre une épouse dans la famille des Amidei; mais il manqua de parole, et en choisit une dans la famille des Donati. Les Amidei furieux d'une telle injure assassinèrent Buondelmonte. Ce crime fut la cause des premières divisions des Guelfes et des Gibelins. O Buondelmonte, si Dieu t'avoit précipité dans l'Ema, dans le fleuve qui se trouve sur le chemin de Montebuono à Florence (Montebuono est le nom d'un château qui appartenoit aux Buondel-

monti), beaucoup de Florentins qui sont dans l'exil seroient aujourd'hui pleins de joie; mais Florence devoit donner une victime à cette pierre isolée qui est restée sur le Pont-Vieux; il devoit périr un citoyen de Florence auprès de cette ancienne statue de Mars qui est sur le Pont-Vieux: ce fut à côté de cette pierre que Buondelmonte fut assassiné.

PAG. 106, LIGN. 16.—Que jamais le lys ne fut alors renversé par les ennemis, et que les divisions ne firent pas changer sa couleur.

Les Florentins avoient sur leurs étendards un lys. Quand on gagnoit une bataille, il étoit d'usage de porter les étendards des ennemis à la renverse. D'abord les Florentins avoient dans leurs armes le lys blanc; mais ensuite les Guelfes portèrent un lys rouge sur un écu blanc.

NOTES DU CHANT XVII.

PAG. 107, LIGN. 1. — Je ressemblois à celui qui pria Climène.

A Phaéton, qui pria Climène de lui dire s'il étoit vrai qu'il fût le fils d'Apollon. — OVID. *Mét.* liv. 1, f. 20.

PAG. 107, LIGN. 5. — De la sainte lumière.

De Cacciaguida.

PAG. 108, LIGN. 8. — On m'a prédit les malheurs de ma vie.

Ces malheurs lui ont été prédits dans l'Enfer par Farinata degli Uberti, chant X, vers 79 et suiv., par Ser Brunetto Latini, chant XV, vers 61 et suiv.; dans le Purgatoire, par Conrad Malaspina, chant VIII, vers 133 et suiv., et par Oderisi d'Agobbio, même chant, vers 140 et suiv.

PAG. 108, LIGN. 11. — Le trait qu'on voit venir, etc.

L'expression du texte est remarquable par sa précision :

Che saetta previsa vien più lenta.

Ovide avoit dit aussi élégamment :

Nam prævisa minus lædere tela solent.

Pétrarque a imité Ovide et le Dante :

Che piaga antiveduta assai men duole.

PAG. 108, LIGN. 15. — Les paroles ambiguës, etc.

Il ne se sert pas d'expressions semblables à celle des oracles du paganisme.

> Cumæa sibylla
> Horrendas canit ambages, antroque remugit
> Obscuris vera involvens.
> *Æneid.* VI, vers 98 et suiv.

PAG. 108, LIGN. 23. — Il n'est cependant pas nécessaire qu'ils arrivent, plus qu'il n'est nécessaire qu'un vaisseau que vous voyez dans un courant, continue de voguer.

> Necessità però quindi non prende,
> Se non come dal viso, in che si specchia
> Nave che per corrente giù discende.

Je suivrai ici le commentaire de Lombardi : Le poète veut répondre aux philosophes qui prétendent que si Dieu prévoit toutes les choses qui doivent arriver, son infaillibilité exige alors que les choses prévues arrivent nécessairement. Afin de faire entendre son idée, le Dante prend pour objet

de comparaison un vaisseau, et dit : Que comme la persuasion où est celui qui voit un vaisseau se mouvoir, parce que ce vaisseau est en effet mis en mouvement, n'emporte avec elle aucune nécessité du mouvement réel de ce vaisseau, de même la certitude infaillible avec laquelle Dieu prévoit les choses qui doivent arriver, n'emporte pas avec elle que ces choses doivent arriver nécessairement.

Dal viso in che si specchia nave, signifie ici, de l'œil dans lequel un vaisseau imprime son image.

PAG. 109, LIGN. 7. — On trame déjà l'intrigue, etc.

On trame déjà l'intrigue à Rome où règne Boniface VIII. Il faut ne jamais oublier que le Dante est censé écrire en 1300.

PAG. 109, LIGN. 11. — Tu seras obligé d'abandonner ce qui te sera le plus cher, etc.

Tu lascerai ogni cosa diletta
  Più caramente : e questo è quello strale
  Che l' arco dell' esilio pria saetta.
Tu proverai sì come sa di sale
  Il pane altrui, e com' è duro calle
  Lo scendere e 'l salir per l' altrui scale.

Ces six vers renferment à la fois un mouvement de sensibilité qui est fait pour attendrir sur le sort d'un exilé, et une grande vérité qui apprend que

le pain des étrangers est toujours amer, et que nulle part on ne retrouve la patrie qu'on a perdue.

PAG. 109, LIGN. 24. — De ce grand et noble Lombard, etc.

Bocace, dans sa vie du Dante, a prétendu que ce grand et noble Lombard étoit Albert, père de *Can Grande della Scala*. L'auteur du commentaire attribué à Pietro, fils du Dante, et Landino, ont soutenu qu'il s'agissoit ici de Barthélemi, fils aîné d'Albert. Vellutello, Daniello, Grangier, Volpi et Venturi assurent au contraire que le poète a voulu indiquer Alboin, second fils du même Albert. L'auteur d'un ouvrage imprimé à Vérone en 1786, intitulé *Aneddoti*, etc. veut que ce grand Lombard soit Can le Grand, dont le Dante parlera plus bas. Lombardi combat cette dernière opinion avec avantage; il prouve que le premier prince dont le poète fait mention n'est pas le même que celui dont il dira après,

Con lui vedrai colui che impresso fue
Nascendo sì da questa stella forte,
Che notabili fien l' opere sue.
....
Le sue magnificence conosciute
Saranno ancora sì che i suoi nemici
Non ne potran tener le lingue mute.

Il est évidemment question dans ce dernier pas-

sage de Can le Grand, à qui le Dante dédia la troisième partie de sa Divine Comédie, c'est-à-dire le Paradis, et à qui ce poète ne craignit pas de confier l'état de misère où il se trouvoit. On lit ces mots dans l'épître dédicatoire adressée à ce prince par le Dante :

« *Urget enim me rei familiaris angustia.* »

Ainsi le grand Lombard doit être un des princes qu'ont indiqués les commentateurs ci-dessus cités, et non pas Can le Grand dont il sera parlé plus bas.

PAG. 110, LIGN. 3. — **Dans son palais, tu connoîtras celui qui, né sous l'influence de notre étoile, fera de si grands prodiges.**

Can le Grand, troisième fils d'Albert de la Scala, père de Barthélemi et d'Alboin, et né sous l'influence de l'étoile de Mars dans laquelle étoient alors Cacciaguida, Béatrix et le Dante.

PAG. 110, LIGN. 5. — **Le monde ne les prévoit pas, etc.**

Ce héros étoit encore très-jeune; il n'avoit que neuf ans. Muratori assure que Can le Grand naquit en 1291, et le Dante est censé entendre cette révélation en 1300.

PAG. 110, LIGN. 10. — **Avant que le Gascon trompe le grand Henri.**

Avant que le pape Clément V, né en Gascogne,

trompe le grand empereur Henri VII, prince dont le Dante parle toujours avec la plus haute admiration. Henri VII, fils aîné de Henri comte de Luxembourg, fut élu empereur en 1308 et couronné en 1309, à quarante-six ans. Cet empereur mourut le 25 août 1313, à cinquante-un ans. Un écrivain distingué parle ainsi de ce prince : « Henri emporta dans le tombeau les regrets de toute l'Allemagne, et même d'une partie de l'Italie (du parti des Gibelins); il avoit su allier les vertus chrétiennes avec la prudence des plus habiles politiques, l'autorité d'un maître et la valeur d'un conquérant : ses sujets l'aimoient comme un père. Son règne fut plus glorieux que celui des trois empereurs qui l'avoient précédé. »

PAG. 110, LIGN. 11. — Sa magnificence sera telle, etc.

La magnificence de Can le Grand.

PAG. 110, LIGN. 25. — Parce que tu vivras assez, etc.

Le Dante ne vit pas la punition de la perfidie de ses ennemis.

PAG. 111, LIGN. 10. — Par la liberté de mes vers, etc.

Le poète use ici d'une adresse oratoire qu'il est bon de remarquer. Il se fait recommander par Cacciaguida de ne rien déguiser de ce qu'il aura en-

tendu dans sa vision : en général, le poète a obéi scrupuleusement aux conseils de son trisaïeul.

PAG. 111, LIGN. 13. — Dans le monde, où tout est amertume, etc.

Dans l'enfer; sur la montagne du purgatoire d'où Béatrix l'a enlevé; ensuite dans le ciel, de planète en planète.

PAG. 111, LIGN. 19. — Je crains de ne plus vivre parmi ceux pour qui le temps actuel sera l'ancien temps.

> Temo di perder vita tra coloro
> Che questo tempo chiameranno antico.

Expression très-originale : il craint de ne pas vivre dans la postérité. O noble orgueil des grands poètes ! Comme il leur sied de dire,

> Exegi monumentum ære perennius.

PAG. 112, LIGN. 3. — Et laisse se plaindre celui qui en a sujet, etc.

On trouvera cette phrase bien commune ; mais il y a dans le texte,

> E lascia pur grattar dov' è la rogna.

Il faut quelquefois se résoudre à rencontrer de tels vers, souvent même au milieu d'un très-beau morceau. Toute la fin du chant est d'un style noble, concis et profondément philosophique.

Questo tuo grido farà come 'l vento
Che le più alte cime più percuote :
E ciò non fia d' onor poco argomento.
Però ti son mostrate in queste ruote,
Nel monte e nella valle dolorosa
Pur l' anime che son di fama note :
Che l' animo di quel ch' ode, non posa,
Nè ferma fede per esempio ch' haia
La sua radice incognita, e nascosa,
Nè per altro argomento che non paia.

Peut-on exprimer de plus beaux sentimens en vers plus nobles, plus fermes et plus vigoureux? Il a fallu employer des périphrases. J'ai employé plus d'un mois à revoir ce passage, et je n'ai peut-être pas réussi à le traduire d'une manière satisfaisante.

NOTES DU CHANT XVIII.

PAG. 113, LIGN. 7. — Je m'approche de celui qui met fin à toutes les peines.

Dieu.

PAG. 114, LIGN. 6. — Tourne-toi encore vers ton père, apprends que le paradis n'est pas seulement dans mes yeux.

> Volgiti ed ascolta
> Che non pur ne 'miei occhi è paradiso.

Langage mystique qui se rapproche trop de celui de la galanterie.

PAG. 114, LIGN. 13. — Dans cette cinquième division de l'arbre, etc.

Dans cette sphère (la planète de Mars), cinquième division du paradis qui tire sa vie de sa cime, de Dieu.

PAG. 114, LIGN. 16. — Sont des esprits bienheureux qui, avant qu'ils vinssent au ciel, avoient sur la

terre une immense renommée, et dont l'éloge pourroit être le sujet de grands poëmes.

Il va être question plus bas de Guillaume, de Renaud, du duc Godefroy, de Robert Guiscard. Je ne serois pas étonné que ces vers seuls du Dante

> Spiriti son beati che giù prima
> Che venissero al ciel, fur di gran voce,
> Sì ch' ogni musa ne sarebbe opima.

eussent donné au Tasse l'idée d'entreprendre sa Jérusalem délivrée. On verra encore plus bas que le Tasse avoit lu la Divine Comédie avec assez d'attention, et qu'il l'a copiée plusieurs fois dans son poëme.

PAG. 114, LIGN. 25. — Josué, etc.

Successeur de Moïse et chef du peuple juif à la tête duquel il passa le Jourdain, pour aller faire des conquêtes dans la terre promise. Judas Machabée, fils de Mathatias, qui, aidé de ses quatre frères, remporta de mémorables victoires sur les capitaines d'Antiochus, roi de Macédoine. Charlemagne, empereur d'Occident; Roland, neveu de Charlemagne; Guillaume, fils du comte de Narbonne, seigneur d'Orange, et non pas d'Oringa ou d'Orvenga, comme dit Vellutello, ni d'Ouvergne, comme dit Venturi, et comme Lombardi paroît le croire; Renaud, neveu de Teborghe,

femme de Thibaut l'Esclavon, qui fut enlevée par Guillaume, seigneur d'Orange. (Venturi et Lombardi font à tort Renaud parent de Guillaume.) Le duc Godefroi, duc de Lorraine et de Bouillon et comte de Boulogne, qui conquit Jérusalem et en devint roi; Robert Guiscard, duc de Normandie, qui s'empara de la Sicile, et chassa les Sarrazins de la Pouille; il eut pour fils Roger, père de Constance, dont il a été question page 233.

PAG. 115, LIGN. 21. — **J'étois monté dans une autre planète.**

Dans la planète de Jupiter, qui est le sixième ciel.

PAG. 116, LIGN. 4. — **Les étincelles d'amour, etc.**

Les *splendeurs* des bienheureux représentoient les lettres de l'alphabet par la manière dont elles se groupoient ensemble, comme les *lueurs* qui habitoient la planète de Mars avoient représenté une croix aux yeux du Dante, par la manière dont elles s'étoient groupées.

PAG. 116, LIGN. 7. — **Comme les oiseaux partis du bord des rivières.**

Les grues ou les oies sauvages.

PAG. 116, LIGN. 17. — **O Calliope.**

Il y a long-temps que le poète n'a fait interve-

nir dans ses chants, des divinités profanes. Imitation de ce vers :

> Vos, ô Calliope, precor, aspirate canenti.

PAG. 116, LIGN. 24. — *Diligite justitiam ;* ensuite vis, *qui judicatis terram.*

Paroles du premier livre de *la Sagesse,* ouvrage attribué à Salomon.

PAG. 117, LIGN. 5. — Ils chantoient, je crois, le bien qui les attire de toutes parts.

La gloire de Dieu.

PAG. 117, LIGN. 8. — Et que les insensés ont coutume de regarder comme un augure favorable.

Lombardi dit à ce sujet : « Il est de fait qu'encore aujourd'hui, quand on voit un grand nombre d'étincelles sortir de tisons enflammés, on s'écrie *O tanti zecchini ! o tante dobble !*

PAG. 117, LIGN. 10. — Plus de mille lueurs, etc.

Plus de mille splendeurs de bienheureux s'élevèrent à la fois, et je vis distinctement qu'après ce mouvement, leur réunion formoit la tête et le col d'une aigle. Cet hommage à l'aigle est ici un hommage adressé à la puissance impériale.

PAG. 117, LIGN. 15. — L'être qui produit de tels tableaux, etc.

Dieu.

PAG. 117, LIGN. 22. — O belle étoile, etc.

O sphère de Jupiter, etc., je supplie l'Esprit (Dieu) qui est l'origine et la cause de ton mouvement et de ton influence, de considérer d'où naît le défaut qui obscurcit tes rayons, le vice qui t'empêche de briller sur la terre.

PAG. 118, LIGN. 4. — En voyant ainsi vendre et acheter dans le temple, etc.

En voyant ainsi des ecclésiastiques coupables vendre et acheter dans le temple saint.

Voici la note de Grangier; elle est pour le sens conforme à celles de Venturi et de Lombardi.

« Je supplie le divin entendement qu'il se courrouce un' autre foys, comme il fit en la personne de Jésus-Christ, étant en Ierusalem, lorsqu'il chassà les marchans du temple avec un fouët, disant en S. Matthieu, XXII : *Domus mea, domus orationis vocabitur, vos autem fecistis eam speluncam latronum;* qu'il se courrouce, dis-je, contre les achepteurs et vendeurs dedans le temple, ou contre ceux qui vendent par simonie les choses sacrées en l'église de Dieu, etc. » (Grangier, *Paradis*, pag. 402, 405.)

PAG. 118, LIGN. 10. — Déjà on avoit coutume, etc.

Je ne puis résister encore au plaisir de rappeler ici toute la fin de ce chant, les vers y portent un cachet d'ironie amère, et d'indignation en quelque sorte étouffée, cachet qui n'appartient qu'à un poëte comme le Dante.

> Già si solea con le spade far guerra:
> Ma or si fa togliendo or quì or quivi
> Lo pan che 'l pio padre a nessun serra.
> Ma tu, che sol per cancellare scrivi,
> Pensa che Piero e Paolo, che moriro
> Per la vigna che tu guasti, ancor son vivi.
> Ben puoi tu dire: io ho fermo il disiro
> Sì a colui che volle viver solo,
> E che per salti fu tratto a martiro,
> Ch' io non conosco il pescator, nè polo.

Il s'agit de Boniface VIII, suivant Vellutello, Landino, Grangier et Venturi, et de Clément V, suivant Lombardi. L'opinion des premiers commentateurs me paroît préférable; mais Lombardi devant accuser un pape, aime autant accuser un pape français qu'un pape italien.

Quant au commentaire à présenter sur la fin de ce chant, tous les auteurs sont d'accord pour offrir le même. On savoit déjà faire la guerre les armes à la main; mais aujourd'hui on la fait avec des monitoires et des interdictions. Et toi, ô Boniface VIII, qui écris des bulles comminatoires, pour les effacer, quand on t'envoie des trésors, pense que Pierre et

Paul sont vivans. Je sais que tu vas me répondre : Moi, je ne connois que S. Jean qui vécut dans un désert, et à qui on trancha la tête, parce que la fille d'Hérodiade avoit dansé devant Hérode ; c'est-à-dire, je n'ai de dévotion qu'aux florins sur lesquels est empreinte la figure de S. Jean, et je ne connois ni votre Paul, ni votre Pierre le pêcheur.

NOTES DU CHANT XIX.

PAG. 119, LIGN. 1. — Cette belle image.

L'aigle.

PAG. 119, LIGN. 10. — Parce que j'ai été juste et pieuse, etc.

Parce que je me compose d'ames qui ont été justes et pieuses.

PAG. 120, LIGN. 23. — Celui qui créa le monde.

Dieu.

PAG. 121, LIGN. 3. — Le premier être qui connut l'orgueil.

Lucifer, l'ange rebelle.

PAG. 122, LIGN. 7. — Mais toi, qui es-tu pour t'ériger en tribunal, etc.

L'aigle suppose que le Dante veut savoir quel sera le sort d'un homme né sur le bord de l'Indus,

où personne ne lit les livres sacrés et n'écrit sur la religion, et qui meurt cependant sans connoître la foi et le baptême; mais elle s'interrompt tout à coup, pour éviter de répondre en ce moment à une demande aussi pressante : plus tard cependant l'aigle fera connoître son sentiment sur cette question délicate.

PAG. 123, LIGN. 1. — Ce que les lettres que tu vois près de moi sont pour ton intelligence.

J'ai suivi ici l'opinion de Venturi; Lombardi assure qu'il faut dire : « Ce que mes paroles sont pour ton intelligence. » Mais comme l'observe Venturi, ces paroles de l'aigle sont très-intelligibles, tandis que le sens mystique de ces mots, *diligite justitiam*, etc. n'est pas aussi facile à comprendre tout à coup.

PAG. 123, LIGN. 4. — Dans ce signe, etc.

Dans le signe de l'aigle qui rendit les Romains si redoutables. *V.* le commencement du chant VI.

PAG. 123, LIGN. 6. — Ce royaume n'a jamais été ouvert, etc.

Le royaume du ciel. Suivant le poète, on est sauvé quand on a cru que Jésus-Christ viendroit sur la terre.

PAG. 123, LIGN. 9. — Beaucoup appellent J. C., etc.

Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum. Matth. 7.

PAG. 123, LIGN. 11. — L'Ethiopie infidelle, etc.

Viri Ninivitæ surgent in judicio, cum generatione istâ, et condemnabunt eam. Matth. 12.

PAG. 123, LIGN. 16. — Les rois persans.

Les rois persans sont ici pour les rois non chrétiens.

PAG. 123, LIGN. 18. — On y lira surtout dans la vie d'Albert, etc.

L'empereur Albert s'étoit emparé de la Bohême en 1303.

PAG. 123, LIGN. 20. — Là, on verra la douleur que fit éprouver sur les bords de la Seine, etc.

Suivant tous les commentateurs, il s'agit ici de Philippe le Bel, qui, après la bataille de Courtrai, fit battre une monnoie de convention pour payer la solde de l'armée qu'il avoit levée contre les Flamands.

Les mêmes commentateurs disent que Philippe le Bel, étant tombé à la chasse parce qu'un san-

glier s'étoit embarrassé dans les jambes de son cheval, mourut des suites de cette chute.

L'Abrégé chronologique de Mézerai présente ces détails :

« Le Roi tomba malade, soit de quelqu'indisposition naturelle, ou bien d'une chute de cheval, comme il piquoit ardemment après un *lièvre*, ou de quelqu'autre cause plus cachée et plus méchante. Il mourut le 30[e] jour d'octobre, dans la quarante-huitième année de son âge et la vingt-troisième année de son règne. » (Edition d'Amsterdam, 1712, tom. III, pag. 78.)

Dupleix, auteur un peu plus rapproché du temps de Philippe le Bel, dit dans son Histoire générale de France :

« Etant allé à la chasse pour se récréer et divertir un peu des affaires sérieuses, un sanglier choqua si furieusement son cheval, que lui-même en cheut à terre, et mourut de cette cheute peu de jours après, à Fontainebleau où il étoit né, en l'an de salut 1314. » (Paris, 1634, *in-fol.* tom. 2, pag. 397.)

Ce dernier témoignage confirme celui des commentateurs ; mais il est étonnant que Mézerai ne raconte pas le même fait comme Dupleix. Peut-être le Dante a-t-il confondu l'accident arrivé au jeune roi Philippe, fils de Louis le Gros, avec l'accident arrivé à Philippe le Bel.

Le même Mézerai s'exprime ainsi dans son Abrégé chronologique de l'Histoire de France, tom. II, pag. 223.

« Un jour, 13e d'octobre 1131, que le jeune roi Philippe se promenoit par les rues d'un faubourg de Paris, vers l'endroit où est aujourd'hui la Place Royale, et qu'il couroit après un de ses écuyers, un pourceau se fourra entre les jambes de son cheval qui se cabra de telle sorte qu'il le renversa par terre, et lui passa sur le corps, d'où étant tout froissé, il mourut dès le soir même. »

On trouve encore dans Mézerai ce passage qui peut jeter quelque lumière sur le point qu'on cherche à éclaircir.

« En 884, Carloman, roi de France occidentale, Aquitaine et Bourgogne, étant à la chasse dans la forêt d'Iveline, près de Montfort, à une journée de Paris, il arriva qu'il y fut blessé mortellement par un sanglier, ou comme d'autres disent, par un gentilhomme de sa suite qui pensoit darder cette bête. La mort de ce prince arriva le 6 décembre. » (Même Abrégé, tom. I, pag. 424.)

Il suffit, pour justifier le poète, que plusieurs auteurs français aient rapporté ce fait comme il suppose qu'il est arrivé ; le Dante a préféré la version qu'il a suivie, parce qu'elle lui offroit l'occasion de placer une image hardie et bizarre.

Quel che morrà di colpo di cotenna.

Cotenna ne veut dire ni sanglier, ni pourceau, mais à proprement parler, la peau, *la couenne*, de ces animaux.

PAG. 123, LIGN. 23. — Là, on connoîtra cet orgueil avide qui déshonore l'Anglais et l'Ecossais.

Edouard I, roi d'Angleterre, et Robert, roi d'Ecosse, se faisoient alors une guerre sanglante.

PAG. 124, LIGN. 1. — La luxure de cet Espagnol.

Alfonse, roi d'Espagne.

PAG. 124, LIGN. 1. — La vie efféminée de ce Bohême.

Venceslas, roi de Bohême, à qui le poète a déjà reproché sa luxure et son oisiveté, dans le septième chant du Purgatoire, vers 102.

PAG. 124, LIGN. 3. — La bonté du boiteux de Jérusalem.

Charles, roi de la Pouille et de Jérusalem; ce prince étoit boiteux.

PAG. 124, LIGN. 7. — Celui qui garde l'isle du Feu, etc.

Frédéric, roi de Sicile, fils de Pierre d'Arragon. Le Dante appelle la Sicile, l'isle du Feu où Anchise a été inhumé.

PAG. 124, LIGN. 11. — On publiera les mauvaises actions de l'oncle et du frère.

Jacques, roi de Majorque et de Minorque, et Jacques, roi d'Arragon.

PAG. 124, LIGN. 14. — Le Portugais.

Denis, surnommé l'Agricola, roi de Portugal.

PAG. 124, LIGN. 14. — Le Norvégien.

La Norwège n'étoit pas alors soumise au Danemarck : elle avoit son roi particulier. *V.* Georges Horn, *Orbis imperans*, période 1 des trois royaumes du Nord, chap. 2.

PAG. 124, LIGN. 14. — Et celui de Rascia qui altère les coins de Venise, etc.

Partie de la Dalmatie qui étoit gouvernée par un duc. Ce duc étoit accusé d'altérer les monnoies de Venise. Le poète a nommé presque tous les rois qu'il connoissoit, et sans doute, des rois qu'il ne connoissoit pas. Il est difficile de croire qu'il ait connu celui de Norwège. On sait à peine aujourd'hui quel étoit le nom du prince qui commandoit alors dans cette partie si reculée de l'Europe. Aussi la colère du Dante devient en quelque sorte puérile ; il n'épargne aucun souverain, et il s'appesantit avec trop de complaisance sur la même pensée. Nicosie

et Famagouste sont deux villes du royaume de Chypre, qui avoient apparemment aussi chargé le Dante de consigner leurs doléances dans son poëme. Les trente-quatre derniers vers de ce chant n'en sont pas moins remarquables par une variété d'expressions et une foule de traits heureux qui annoncent l'écrivain élégant et le grand poète.

NOTES DU CHANT XX.

PAG. 125, LIGN. 7. — **Quand le signe du monde et de ses souverains, etc.**

Le Dante appelle ainsi l'aigle impériale. Voici les propres termes de la note de Lombardi sur ce passage :

Così appella Dante l' aquila imperiale, la quale per monarchia universale, che pretende da dio ordinata (vedi 'l di lui trattato DE MONARCHIA *) vuole essere l' unico stemma in tutto 'l mondo, come a tutti i governatori, o sieno vicari dall' impero deputati.* (*Paradis*, édition de Lombardi, tom. III, pag. 303.)

PAG. 125, LIGN. 11. — **O doux amour!**

O doux amour de Dieu.

PAG. 126, LIGN. 11. — **Tu dois regarder fixement en moi cette partie qui, dans les aigles mortelles, voit le soleil et supporte son éclat, etc.**

L'œil. Le poète a déjà dit, *Paradis*, vers 46 et suivans :

Quando Beatrice in sul sinistro fianco
Vidi rivolta, e riguardar nel sole:
Aquila sì non gli s' affisse unquanco.

PAG. 126, LIGN. 16. — Celui qui occupe la place de la pupille, etc.

L'aigle n'étant composée que de différentes ames bienheureuses, il y a aussi des ames qui forment l'œil de l'aigle. L'esprit qui occupe la place de la pupille est David. (*Voyez* reg. 2, cap. 6.)

PAG. 126, LIGN. 22. — Celui qui est placé le plus à gauche, consola la veuve qui avoit perdu son fils.

L'empereur Trajan. Le Dante rapporte lui-même ce fait dans son Purgatoire:

Quivi era storiata l' alta gloria
Del Roman prince, lo cui gran valore
Mosse Gregorio alla sua gran vittoria:
E dico di Trajano imperadore:
E una vedovella gli er' al freno
Di lagrime atteggiata e di dolore.
Dintorno a lui parea calcato e pieno
Di cavalieri, e l' aguglie nell' oro
Sovr' esso in vista al vento si movieno.
La miserella infra tutti costoro
Parea dicer: signor, fammi vendetta
Del mio figliuol ch' è morto, ond' io m' accoro.
Ed egli a lei rispondere: ora aspetta
Tanto ch' i' torni; ed ella, signor mio
Come persona, in cui dolor s' affretta,
Se tu non torni? Ed ei: chi fia, dov' io,
La ti farà; ed ella: l' altrui bene

A te che fia, se 'l tuo metti in obblio?
Ond' elli: or ti conforta: che conviene
Ch' i' solva il mio dovere, anzi ch' i' muova:
Giustizia vuole, e pietà mi ritiene.

Je vais offrir une traduction littérale de cet épisode, qui n'est peut-être pas assez connu; il faut auparavant expliquer pourquoi il est inséré dans le XIe chant du Purgatoire. Le poète, sous la conduite de Virgile, s'arrête sur une plateforme qu'il dit être plus solitaire qu'un désert. Il y voit la statue de l'ange Gabriel et celle de la Vierge Marie; derrière celle de Marie étoit un bas-relief qui retraçoit, d'un côté, l'histoire de David, et de l'autre celle dont il est ici question.

« Là étoit représentée la haute gloire du prince romain; Grégoire (1), frappé de la vertu de cet Empereur, obtint en le sauvant une haute victoire. Je parle de l'empereur Trajan. Une veuve désolée et en larmes avoit arrêté le cheval de ce prince,

(1) « Pour entendre cecy, il faut savoir que Grégoire le Grand un jour lisant la vie de Traian, se meit pour les singulières vertus qui furent en ce braue empereur, à déplorer sa condition, veu qu'ayant été payen, il ne pouuoit être sauvé. Lors entrant en vne église, il pria Dieu si déuotement pour l'ame de Traian, que soudain il eut révélation comme Dieu auoit exaulcé ses prières, et que Traian étoit déliuré des peines de l'enfer. Mais il lui fut enioinct de ne plus prier pour aucun infidèle ou payen. Les uns tiennent cecy pour une fable, mais Damascenus le récite comme hystoire uéritable. » (Grangier, *Purgatoire*, p. 171.)

qui étoit environné d'un grand nombre de soldats, et autour duquel flottoient les étendards ornés des aigles romaines. L'infortunée, au milieu de ce bruit, sembloit s'écrier : O mon maître ! venge la mort de mon fils, elle m'a plongée dans ce désespoir. L'Empereur paroissoit lui dire : Attends que je revienne. La veuve répondoit, avec un nouvel accent de douleur : Mais, ô mon prince ! si tu ne reviens pas ! Alors, disoit l'Empereur, mon successeur prendra soin de ta vengeance. Et à quoi, répondoit encore la veuve, te servira la justice d'un autre, si je recours en vain à la tienne ? Rassure-toi, reprenoit enfin le prince ; il faut que j'accomplisse mon devoir, avant de passer outre ; la justice le veut, et la pitié arrête mes pas. »

Tout cet épisode est écrit avec une chaleur, une noblesse et une grace qu'on aime à retrouver dans le poète qui répand partout la terreur et l'effroi.

Bélisaire Bulgarini assure que le poète a eu tort d'attribuer cette action à Trajan, parce que Dion assure que cet événement doit être reporté au règne d'Adrien.

PAG. 127, LIGN. 1. — **L'autre, que tu vois dans la partie supérieure du cil, etc.**

Isaïe annonçant à Ezéchias qu'il n'avoit plus que peu de temps à vivre, ce prince pleura si amère-

ment que Dieu lui accorda quinze autres années de vie. (*Reg.* 4, 20, et *Isaïe* 38.)

PAG. 127, LIGN. 3. — Il sait à présent que le jugement éternel, etc.

Le Dante veut dire que le jugement éternel ne doit changer jamais, quoiqu'une digne prière paroisse intervertir l'ordre des destinées. Le poète répond à ceux qui prétendent que nous n'avons plus le libre arbitre, si les divins décrets sont immuables, Dieu en menaçant Ezéchias de la mort savoit qu'il ne devoit pas mourir, et avoit prévu que les prières de ce prince apaiseroient la colère céleste.

PAG. 127, LIGN. 7. — Cet autre esprit, etc.

Constantin porta le siége de l'empire à Bysance pour complaire au pape. Le Dante suppose à Constantin une intention qu'il n'a jamais eue. Constantin ne s'est fait baptiser que sur la fin de sa vie, en 337. Il est vrai qu'il embrassa le christianisme en 312; mais à la même époque, quoiqu'il fût déjà catéchumène, il accepta encore la charge de grand-prêtre de Jupiter que lui déféra le sénat. Le Dante saisit toutes les occasions de blâmer la conduite de Constantin.

Le poète a déjà dit, chant 19 de l'Enfer, vers 115 et suivans:

Ahi Constantin, di quanto mal fu matre

Non la tua conversion, ma quella dote
Che da te prese il primo ricco patre.

PAG. 127, LIGN. 14. — C'est Guillaume, etc.

Guillaume II, dit le Bon, roi de Sicile. On le regrette dans cette île où l'on gémit de l'autorité usurpée par Frédéric d'Aragon, et des guerres suscitées par Charles d'Anjou, dit le Boiteux.

PAG. 127, LIGN. 21. — Le Troyen Rifée.

...........Cadit et Ripheus, justissimus unus
Qui fuit in Teucris, et servantissimus æqui.
Æneid. lib. 2, v. 426, 427.

On est étonné de voir le Dante choisir exprès Rifée, personnage obscur, pour le placer dans son Paradis. Le père d'Aquin et Venturi auroient préféré que le Dante y eût placé Enée. Lombardi aime mieux que le choix soit tombé sur Rifée. D'ailleurs, le Dante supposera plus bas que Rifée a abandonné le paganisme.

...................Non sofferse
Da indi 'l puzzo più del paganesmo
E riprendeane le genti perverse.
Chant XX, vers 124 et suiv.

Il eût été absurde de faire la même supposition en parlant d'Enée.

On ne sait où le Dante a trouvé ses autorités, pour parler ainsi de cette conversion de Rifée. Du reste, pour la vue de ce Troyen, tout n'est pas encore entièrement compréhensible dans le ciel.

Attingere aliquantulùm mente Deum, magna beatitudo est: comprehendere autem omninò impossibile. (S. August. serm. 58, de Verb. Domini.)

PAG. 128, LIGN. 3. — Telle me parut l'image, etc.

L'aigle: plus loin elle sera appelée le signe béni.

PAG. 128, LIGN. 21. — Cette violence n'agit pas comme celle, etc.

Le passage italien est ainsi conçu:

> Non a guisa che l' uomo all' nom sobranza;
> Ma vince lei, perchè vuole esser vinta;
> E vinta vince con sua beninanza.

Ne diroit-on pas ici que *vince lei, perchè vuole esser vinta*, signifie: « Elle est victorieuse, parce qu'elle veut être vaincue; » tandis que ce vers signifie: « La violence (sous-entendue) est victorieuse, parce que la volonté divine (sous-entendue) veut être vaincue. » Quelle langue que celle qui se donne si peu de peine pour être comprise! et quand il faut traduire de telles hardiesses dans une langue comme la nôtre, faut-il penser à être concis et rapide?

PAG. 129, LIGN. 1. — Le premier et le dernier des esprits qui bordent mon œil.

Trajan et Rifée.

PAG. 129, LIGN. 6. — Trajan reprit son corps en enfer.

Venturi auroit voulu que le Dante n'eût pas mis Trajan dans l'enfer, puisque ce prince doit en être retiré plus tard. Ce commentateur, exact et réfléchi, observe que le poète a déjà dit qu'on lit sur les portes de l'enfer :

> Lasciate ogni speranza, voi ch' ntrate.

Alors il semble à Venturi qu'il eût été mieux de placer Trajan dans un endroit séparé, comme un homme sur lequel la justice de Dieu n'avoit pas prononcé.

Lombardi répond ironiquement que l'avis de Venturi est arrivé trop tard, et que d'ailleurs pour le suivre, le Dante n'auroit pas abandonné S. Thomas qui, en parlant de Trajan et d'autres, écrit : *De omnibus talibus dici oportet quòd non erant in inferno finaliter deputati.* (Suppl. quæst. 73, art. 5, ad. 5.)

Nous observerons encore ici que Venturi et Lombardi considèrent le Dante sous un point de vue différent.

Venturi a raison d'exiger que le poète se montre conséquent avec lui-même. Rien de si beau et de si pathétique que ce vers,

> Lasciate ogni speranza.............

Mais il faut ensuite prouver que ce n'est pas en vain qu'on trouve sur les portes de l'enfer un arrêt

aussi redoutable. Lombardi, théologien consommé, s'attache rarement aux beautés poétiques, et s'efforce plus souvent de mettre le Dante d'accord avec l'Ecriture Sainte et les ouvrages des Pères de l'Eglise.

PAG. 129, LIGN. 14. — **Qu'après sa seconde mort.**

Le poète a supposé que Trajan a repris quelque temps son corps dans l'enfer, et qu'ensuite son ame en a été séparée: c'est le moment où, pour la seconde fois, l'ame de Trajan quitta son corps, que le poète appelle la seconde mort de cet empereur.

PAG. 130, LIGN. 1. — **L'assistance de ces trois femmes.**

Les trois vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité, que le Dante a déjà représentées dansant à la droite du char de triomphe dans le paradis terrestre. (*Voyez* le Purgatoire, chant 29, vers 121 et suivans.) Rifée eut l'assistance de ces trois femmes plus de mille ans avant que le baptême fût institué, parce que, de la destruction de Troie, jusqu'à la venue de Jésus-Christ, il s'écoula à peu près 1184 ans.

PAG. 130, LIGN. 7. — **Nous ne connoissons pas encore tous les élus.**

« Le Dante a imité, dit Venturi, ce passage des

prières de l'Eglise : *Deus cui soli cognitus est numerus electorum in supremâ felicitate locandus.* »

PAG. 130, LIGN. 13. — Par cette image divine.

L'aigle.

PAG. 130, LIGN. 18. — Les deux lueurs bénies.

Trajan et Rifée qui applaudissoient à ce que disoit l'aigle sacrée.

NOTES DU CHANT XXI.

PAG. 131, LIGN. 3. — Elle ne sourioit pas.

Ici Béatrix ne sourit plus au Dante : j'ai dit, pag. 223, note 5, qu'il arriveroit un moment où Béatrix ne souriroit plus.

PAG. 131, LIGN. 4. — Tel que Sémélé, etc.

« Sémélé, dite aussi Thyoné, fille de Cadmus et de Thébé. Elle fut fort aimée de Jupiter, dont elle eut Bacchus. On dit que Junon, pour la perdre, vint la trouver en vieille, et qu'elle lui conseilla d'engager son mari à se montrer dans toute sa majesté. Sémélé demanda donc cette grace à Jupiter, qui la lui refusa d'abord ; mais enfin vaincu par ses importunités, il se fit voir à elle dans toute sa gloire, dont l'éclat brûlant mit le feu à la maison où elle périt dans les flammes. (*Dictionnaire de la Fable*, par Chompré.)

PAG. 131, LIGN. 10. — Nous sommes arrivés à la septième sphère, etc.

La sphère de Saturne : les académiciens de la

Crusca ont calculé qu'au moment où le Dante est censé faire son voyage mystérieux, la planète de Saturne étoit dans le 8e degré 46 minutes du Lion. Je vais citer le commentaire de Grangier.

« Nous sommes enleuez sur le planette de Saturne, septiesme et dernier qui soubs la poitrine du signe du Lyon, qui est chaud, rayonne maintenant meslé ça bas de sa valeur et force, voulant dire, combien que Saturne soit beaucoup froid, si est ce qu'étant au signe du Lyon qui est chaud, il se trouue maintenant tempéré, et enuoye aux corps inférieurs son influence tempérée. Saturne est un planette masculin, froid, sec, mélancholique, craintif et maling, qui de soi mesme n'influe aux hommes rien de bon : mais tempéré et bien disposé, rend l'homme aigu, caut et d'une profonde science. C'est pourquoi le Dante met ici les ames bienheureuses de ceux qui seruirent à Dieu en la vie contemplatiue, eslongnez du tumulte et maniement de toutes les affaires du monde. » (Grangier, *Paradis*, pag. 451.)

PAG. 132, LIGN. 12. — **Je vis sur une échelle, etc.**

Le poète dira plus bas, chant 22, vers 70 : « Le patriarche Jacob vit cette échelle dans toute sa longueur, lorsqu'elle lui apparut chargée d'anges. » Ainsi l'échelle que voit le Dante est la même que celle qu'avoit vue Jacob.

PAG. 133, LIGN. 2. — Une d'elles, etc.

Pierre Damien qui va entretenir le poète.

PAG. 133, LIGN. 11. — Béatrix voyoit en Dieu, qui voit tout, etc.

Deus scientiarum Dominus est, et ipsi præparantur cogitationes. (Reg. 1, cap. 2.)

PAG. 133, LIGN. 16. — Mais, au nom de celle, etc.

Au nom de Béatrix.

PAG. 134, LIGN. 22. — Et pénètre par celle qui m'environne.

Et pénètre à travers la lueur qui environne ma substance.

PAG. 135, LIGN. 4. — Satisfaire à ta demande.

A cette demande du poète : « Pourquoi n'entend-on pas dans cette sphère, la douce symphonie qui se fait entendre plus bas dans les autres parties du paradis ? » demande à laquelle Pierre Damien a déjà répondu : « Ici on ne chante pas, parce que Béatrix n'a pas souri. »

PAG. 135, LIGN. 13. — Puisque celui même que le ciel favorise, etc.

« Puisque l'ame qui est la plus élevée dans le

ciel, le séraphin qui a l'œil le plus attentif sur Dieu, ne pourroit satisfaire à ta demande. » (*Voyez* même page, lign. 2 et suiv.)

PAG. 135, LIGN. 15. — Ces paroles me déterminèrent à renoncer à ma question, et je me bornai à demander à l'ame qui elle étoit.

Le poète se tire ici d'embarras fort adroitement; mais Béatrix, dans le chant suivant, lorsque le Dante effrayé d'un cri qu'il entendra, se sera tourné vers elle, lui dira : « Puisque ce cri t'a laissé une impression si vive, juge donc de celle que tu aurois éprouvée, si les esprits bienheureux avoient fait entendre leurs chants, et si j'avois souri moi-même. » (Pag. 158, lign. 10.)

PAG. 135, LIGN. 18. — Entre les deux mers qui bordent l'Italie, etc.

Entre la Méditerranée et l'Adriatique, près de la Toscane, dans le duché d'Urbin, aux environs de Gubbio et de la Pergola, s'élève Catria, où étoit placée l'abbaye de *Santa Croce*.

PAG. 136, LIGN. 6. — Dans ce lieu, je m'appelai Pierre Damien.

Voici comment Venturi, et avant lui, l'académie de la Crusca ont écrit ce passage.

> In quel loco fu' io Pier Damiano;
> E Pietro Peccator *fui* nella casa
> Di nostra donna in sul lito Adriano.

Plusieurs académiciens de Florence m'ont engagé à conserver cette version, et dans ma traduction j'ai cherché à ne pas m'en écarter : cependant j'ai voulu aussi me rapprocher de la version du père Lombardi et de celle de M. Portirelli qui écrivent ainsi ce passage :

> In quel loco fu' io Pier Damiano:
> E Pietro Peccator *fù* nella casa
> Di nostra donna in sul lito Adriano.

Dans ce lieu, dans cet ermitage, je m'appelai Pierre Damien. Quant à Pierre, dit Peccator, qui demeuroit dans la maison de Notre-Dame sur le bord de l'Adriatique, ce fut un autre que moi, Pierre Damien.

En réfléchissant plus attentivement sur ce morceau, je sens aujourd'hui que j'aurois dû ne pas chercher à accorder deux versions qui se contredisent ouvertement, et au lieu de, « Dans ce lieu, je m'appelai Pierre Damien ; auparavant on me nommoit Pierre. Ne me confonds pas, etc. » il faut lire : « Dans ce lieu je m'appelai Pierre Damien. Ne me confonds pas, etc. »

Quant à ces personnages, voici ce que Jérôme Rossi dit de ces deux Pierre, dans l'épître dédicatoire de son Histoire de Ravenne, 1571.

Est quidem uterque Petrus, uterque Ravennas. Sanctè ambo atque innocenter vixerunt, eodemque ferè tempore. Quòdque fecit ut eos multi non internoscerent, ambo peccatores appellati. Inoleverat enim mos ut qui religiosè tunc viverent, ob animi demissionem, sese inscriberent peccatores.

Il est cependant à peu près certain que Pierre Damien ne fut jamais surnommé *peccator;* ce surnom fut donné à Pierre Degli Onesti, qui vivoit dans un monastère éloigné de Catria, et situé sur le bord de l'Adriatique.

PAG. 136, LIGN. 13. —Céphas, et le vase d'élection, etc.

Jésus-Christ dit au prince des apôtres: *Tu es Simon filius Jona, tu vocaberis Cephas, quòd interpretatur Petrus.* (Joan. 1.) *Céphas* veut donc dire *Pierre*, et non pas *Caput*, comme l'ont dit Landino, Vellutello et Grangier. Le vase d'élection: S. Paul.

PAG. 136, LIGN. 23. — C'est ainsi qu'un même abri sert à tous deux.

Sì, che due bestie van sott' una pelle.

« Mot du peuple et du *Mercato Vecchio*, s'écrie Venturi. — Non, répond Lombardi qui écrivoit cependant à Rome, je dirois plutôt qu'il est assaisonné d'un sel gibelin trop mordant. »

PAG. 137, LIGN. 2. — Elles s'approchèrent de celle, etc.

De Pierre Damien. Ces ames sollicitoient, par ce cri, la vengeance dont Béatrix parlera dans le chant suivant.

NOTES DU CHANT XXII.

PAG. 139, LIGN. 22. — Le mont sur lequel s'élève Cassin.

C'est S. Benoît qui parle. « Cassin, dit Venturi, étoit un château dans la terre de Labour, près duquel on avoit bâti un temple dédié à Apollon. S. Benoît vivoit sous Justinien, et mourut en 543. »

PAG. 139, LIGN. 24. — J'y ai, le premier, porté le nom de celui qui amena sur la terre la vérité, etc.

Le nom de Jésus-Christ.

PAG. 140, LIGN. 3. — Ces autres feux, etc.

Ces autres lueurs. Macaire. Il y a eu deux S. Macaire; l'un contemporain de S. Ephrem, naquit à Alexandrie en 301, et passa soixante ans de sa vie dans un monastère de la montagne de Scété. Il mourut en 391. L'autre mourut en 395; il étoit originaire d'Alexandrie, et eut plus de cinq mille moines sous sa direction. Romuald, fondateur des Camaldules, naquit à Ravenne en 952, d'une fa-

mille ducale de cette ville; il mourut en 1027: j'ai visité la belle maison de son ordre qui est en Toscane. Le *Sacro Eremo* surtout est dans une situation qui rappelle les sites de la Suède et des royaumes du Nord. On se croiroit à une immense distance de l'Italie, et au bas de la montagne on retrouve le climat délicieux sous lequel les Toscans passent une vie si heureuse.

PAG. 140, LIGN. 13. — Ils ont excité ma confiance, etc.

> Così m' ha dilatata mia fidanza,
> Come 'l sol fa la rosa, quando aperta
> Tanto divien, quant' ell' ha di possanza.

PAG. 141, LIGN. 1. — Le patriarche Jacob, etc.

Viditque (Jacob) *in somnis scalam stantem super terram, et cacumen illius tangens cœlum.* Gen. 28.

PAG. 141, LIGN. 6.—Les abbayes sont des cavernes, etc.

Fecistis illam speluncam latronum. Matth. 22.

PAG. 141, LIGN. 19. — Pierre, etc.

Pierre, l'apôtre. *Argentum et aurum non est mihi.* Act. 3.

PAG. 141, LIGN. 25. — Vraiment, Dieu, en ordonnant autrefois au Jourdain de retourner en arrière, etc.

On lit dans Josué, chap. 3, que Dieu suspendit

le cours des eaux du Jourdain, pour que l'arche sainte pût traverser ce fleuve. Tout ce morceau s'interprète ainsi, suivant Lombardi : « Si Dieu n'abandonna pas le peuple hébreu, quand, pour le secourir, il falloit un si grand miracle, à combien plus forte raison n'abandonnera-t-il pas le peuple chrétien et ses ordres religieux, quand il ne faut que les remettre dans le bon chemin. »

PAG. 142, LIGN. 18. — **Dans le signe qui suit celui du Taureau.**

Il entre dans la huitième sphère par le signe des Gémeaux. Le poète dit ensuite : « O glorieuses étoiles, ô étoiles des Gémeaux ! O lumière abondante en vertus, en influences heureuses ! Le soleil étoit dans votre signe, quand je naquis en Toscane ; et quand Dieu m'a permis de visiter la huitième sphère, j'y suis entré par le même signe, c'est-à-dire en traversant les Gémeaux. » Venturi soupçonne ici le Dante d'appartenir à la secte des Généthliaques, espèce d'astrologues qui dressent des horoscopes, et prétendent tirer de l'état du ciel, au moment de la naissance d'un enfant, des prédictions sur les événemens de sa vie ou sur son sort dans l'avenir. Lombardi, à son ordinaire, gourmande Venturi, mais il apporte de foibles raisons.

PAG. 143, LIGN. 7. — **Mesure l'espace sous tes pieds, etc.**

Rimira in giuso, e vedi quanto mondo

Sotto li piedi già esser ti fei:
....
Col viso ritornai per tutte quante
Le sette spere, e vidi questo globo
Tal', ch' io sorrisi del suo vil sembiante:
E quel consiglio per migliore appròbo,
Che l' ha per meno: e chi ad altro pensa
Chiamarsi puote veramente probo.
....
....
....
L' aiuola, che ci fa tanto feroci,
Volgendom' io con gli eterni gemelli,
Tutto m' apparve da' colli alle foci.

Il sera impossible de ne pas trouver des rapports entre ces vers du Dante et ceux-ci du Tasse:

China, poi disse, e gli additò la terra,
Gl' occhi a ciò, che quel globo ultimo serra.
....
....
In che picciolo cerchio, e fra che nude
Solitudini, è stretto il vostro fasto?
Lei, come isola, il mare intorno chiude,
E lui c' hor Ocean chiamat' è hor vasto?
Nulla uguale a tai nomi hà in se di magno;
Ma è bassa palude, e breve stagno.
Così l' un disse, e l' altro in giuso i lumi
Volse, quasi sdegnoso, e ne sorrise;
Che vide un punto sol mar, terra e fiumi;
Che quì paion distinti in tante guise;
Ed ammirò, che pur a l' ombre, a i fumi
La nostra folle umanità s' affise,
Servo imperio cercando, e muta fama,
Ne mirì in ciel, ch' a se n' invita, e chiama.
Jérusalem délivrée, chant XIV, strophes 9, 10 et 11.

Je vais donner la traduction littérale de ce morceau, après l'avoir fait précéder de quelques détails explicatifs du sujet.

Godefroi, chef de l'armée chrétienne, s'étoit endormi; le Seigneur lui envoya un songe. Godefroi se crut transporté dans un lieu élevé, vaste et resplendissant de lumière. Là, Dudon apparut à ce prince, et après lui avoir d'abord prédit, qu'il détruiroit dans la Palestine l'empire des Infidèles, et qu'il y fonderoit un empire chrétien, il ajouta, en lui montrant la terre:

« Baissez les yeux sur ce que renferme ce globe si éloigné de nous : dans quel cercle étroit, et dans quelles solitudes arides votre faste est-il resserré! La terre, comme une île, est entourée de toutes parts des eaux de la mer; et ce que vous appelez l'Océan, est-il si vaste? qu'a-t-il de si grand pour porter un tel nom? Ce n'est qu'un marais peu profond et un étang d'une petite étendue. » Dudon parla ainsi; Godefroi abaissa des regards dédaigneux; il sourit en voyant que la mer, la terre et les fleuves qui pour nous paroissent si distincts, ne formoient qu'un point imperceptible; et il s'étonna de voir que notre folle humanité s'attachât à des ombres vaines, en cherchant un empire servile, une réputation muette, sans penser au ciel qui nous invite et nous appelle. »

Le Tasse a paraphrasé le Dante avec élégance et

noblesse; mais le Dante lui-même avoit pris l'idée principale de ce passage, dans Cicéron qui dit, Somn. Scipion. *Jam verò ipsa terra mihi parva visa est, ut me imperii nostri, quò quasi ejus punctum attingimus, pœniteret.*

PAG. 143, LIGN. 10. — Les sept sphères.

Le Dante voyoit dans l'ordre suivant les sept sphères qu'il avoit parcourues : Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure et la Lune.

PAG. 143, LIGN. 16. — La fille de Latone, etc.

La Lune ; Hypérion, père du Soleil ; Maia, mère de Mercure ; Dioné, mère de Vénus. Maia et Dioné sont prises ici pour Mercure et Vénus. Jupiter tempère la froidure de son père et la chaleur de son fils, parce qu'il est placé entre Mars son fils et Saturne son père.

NOTES DU CHANT XXIII.

PAG. 145, LIGN. 10.—Vers cette partie du ciel où le soleil semble avoir un cours moins rapide.

Vers le midi: le soleil, si on le regarde dans son midi, paroît avoir un cours moins rapide que si on le regarde à son levant ou à son couchant.

PAG. 146, LIGN. 8. — Parmi les nymphes éternelles.

Les étoiles.

PAG. 146, LIGN. 18. — Tu vois la sapience et la puissance, etc.

La sapience et la puissance de Jésus-Christ, qui racheta les hommes du péché originel.

PAG. 146, LIGN. 22. — Et contre sa nature, se précipite sur la terre.

Parce que le feu étant léger, doit toujours tendre en en-haut.

PAG. 147, LIGN. 1. — Tu as vu des choses qui te rendent capable de supporter mon sourire.

Tu as été porté dans une sphère supérieure à

celle où nous nous trouvions ensemble, quand j'ai cessé de sourire; tu as vu le triomphe de J. C., et tu as reçu une puissance nouvelle qui a élevé toutes tes facultés.

PAG. 147, LIGN. 14. — Que l'on pense au poids dont je me suis chargé, etc.

Venturi observe que l'excuse du poète ne seroit pas admise par Horace qui dit:

> Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
> Viribus, et versate diù quid ferre recusent,
> Quid valeant humeri.

Lombardi combat avec raison cette critique trop minutieuse de Venturi. Comment, dit Lombardi, blâmera-t-on les poètes qui s'écrient:

> Quis funera fando
> Explicet?
> ....
> ....Quis possit verbis æquare dolorem?

Ce mouvement de modestie du Dante est ici une image noble et attachante. Je vois seulement avec peine qu'il s'agit encore des yeux de Béatrix dont le poète ne peut supporter l'éclat. Ces yeux de Béatrix, ce sourire enchanteur, nous ramènent trop au plaisir que font aussi éprouver ici-bas les regards d'une femme qui nous a inspiré un violent amour. Le Dante se retrouve trop souvent auprès de Béatrix, fille de *Folco Portinari.*

PAG. 147, LIGN. 23. — Vers ce beau jardin, etc.

Cette foule de bienheureux. La rose dans laquelle le Verbe divin se fit homme, est la vierge Marie, que l'Eglise elle-même appelle *la rose mystique*. L'idée des lys est prise de *l'Ecclésiast.* chap. 39, *florete flores quasi lilium, et date odorem.*

PAG. 148, LIGN. 10. — Tu t'étois élevée plus haut.

Invocation à Jésus-Christ. Jésus-Christ s'étoit élevé plus haut, pour que le Dante pût contempler plus facilement la foule des bienheureux ; ainsi l'éclat qui entouroit le Fils de Dieu n'éblouit pas les yeux du poète.

PAG. 148, LIGN. 12. — Pour retrouver la fleur, etc.

La vierge Marie. Je m'attachai à distinguer l'éclat le plus resplendissant après celui de Jésus-Christ, qui venoit de s'élever plus haut. Cette étoile, Marie, est là-haut la plus éblouissante, comme sur la terre elle a surpassé tous les saints en mérite. Elle est placée immédiatement après Jésus-Christ.

PAG. 148, LIGN. 18. — Il descendit du ciel une lueur formée en cercle, etc.

L'archange Gabriel. Plus bas il sera nommé : Ce brillant saphyr. La joie divine qui a porté dans son sein l'objet de nos désirs ; la Vierge qui a enfanté

Jésus-Christ, *desiderium collium æternorum.* Gen. 49.

PAG. 149, LIGN. 9. — Le manteau céleste.

Le premier mobile ou neuvième ciel, qui est entre l'Empyrée et la huitième sphère. Le premier mobile étoit encore très-éloigné; aussi le poète ne peut suivre la flamme couronnée, Marie, couronnée par l'ange Gabriel, qui s'élevoit vers son fils, vers Jésus-Christ.

PAG. 150, LIGN. 2. — Celui qui tient les clefs de la gloire céleste.

S. Pierre jouit du trésor qu'il a acquis dans son exil sur la terre; pendant que son ame étoit revêtue d'un corps mortel.

NOTES DU CHANT XXIV.

PAG. 151, LIGN. 1. — O société divine, etc.

O réunion de bienheureux, etc. Puisque, par la permission de Dieu, celui que j'ai conduit ici, ramasse, avant sa mort, ce qui tombe de votre table, etc. métaphore prise de S. Marc, ch. 7, *nam et catelli comedunt sub mensâ de micis puerorum;* et de S. Matthieu, chap. 15, *nam et catelli edunt de micis, quæ cadunt sub mensâ dominorum suorum.*

PAG, 151, LIGN. 14. — Ainsi ces rondes, etc.

> Così quelle carole differente-
> Mente dansando, dalla sua ricchezza
> Mi si facean stimar veloci e lente.

Je n'ai pas osé employer le mot *caroles* pour ronde ou danse; il étoit en usage du temps de Montaigne; il l'emploie même en parlant des astres.

« Il ne nous faut pas aller chercher ce que les philosophes estiment de la musique céleste; que les corps de ces cercles estant solides, polis et venant à se lescher et frotter l'un à l'autre en roulant, ne

peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux couppures et muances de laquelle se mirent les contours et changemens des *caroles* des astres. (Montaigne, Londres, 1771, tom. I, pag. 211 et 212.)

Plus bas, dans une note de M. Coste, est écrit : *Carole*, vieux mot qui signifie danse.

Quant au mot *differentemente* coupé en deux, et que Venturi a critiqué, il y a des exemples nombreux d'une semblable licence dans les poëtes latins et italiens. L'Arioste a dit :

> Ancor ch' egli conosca che diretta-
> Mente a sua maestà danno si faccia.
>
> Cant. 28, str. 41.

PAG. 152, LIGN. 15. — Du grand homme, à qui notre Seigneur, etc.

De S. Pierre qui marcha sur la mer de Tibériade. (Evangile de S. Matthieu, chap. 14.)

PAG. 153, LIGN. 1. — Comme le bachelier, etc.

Comparaison tirée du langage de l'école, et bien peu noble dans cette circonstance.

PAG. 153, LIGN. 16. — Les paroles véridiques de ton frère, qui avec toi laissa Rome dans le meilleur chemin, la foi est une substance, etc.

S. Paul prêcha à Rome avec S. Pierre. Voici la

définition de la foi laissée par S. Paul. (Héb. 11.) Le poète l'a traduite en italien : *Est fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.*

PAG. 153, LIGN. 22. — Tu as raison de la placer d'abord parmi les substances, ensuite parmi les argumens, etc.

S. Pierre ne peut qu'approuver la définition donnée par S. Paul, et il ira plus loin en disant : Si tout ce que la science enseigne étoit ainsi compris, défini aussi bien que le définit le Dante, on ne rencontreroit pas de faux savans.

PAG. 154, LIGN. 12. — Ce trésor.

Le trésor de la foi.

PAG. 154, LIGN. 25. — Un seul prouve plus que tous les autres, etc.

Le poète veut dire : T'avoir vu pauvre et à jeun, sans richesses, et vivant de tout ce qu'on t'offroit pour ta nourriture, semer la parole de Dieu dans un champ qui produisoit de bons fruits, et qui ne porte plus aujourd'hui que des fruits amers, t'avoir vu, dis-je, aussi peu secondé, réussir dans ta noble entreprise, a été un miracle tel, que tous les miracles rapportés dans l'Evangile, dans les Actes des apôtres et dans l'Histoire ecclésiastique, ne sont pas

la centième partie du miracle que tu as fait. Venturi et Lombardi disent que ce raisonnement est le fameux dilemme qu'offre S. Augustin : *Si per apostolos Christi, ut eis crederetur, resurrectionem atque ascensionem prædicantibus Christi, etiam ista miracula esse facta non credunt, hoc nobis unum grande miraculum sufficit, quod ea terrarum orbis sine ullis miraculis credidit.* (S. August. *de Civ. Dei.* cap. 5.)

PAG. 155, LIGN. 8. — Mais le héros, etc.

E quel baron.

Il appelle S. Pierre *ce baron.* « Le titre de baron étoit autrefois si éminent en France, qu'on le donnoit aux saints pour leur marquer son respect. *Il fit ses vœux*, dit Froissard, *devant le benoît corps du saint baron S. Jacques.* (*Essais sur Paris*, tom. v, pag. 188 et 189.)

J'ai trouvé cependant l'expression de héros plus convenable ; le Dante l'a d'ailleurs employée plusieurs fois.

PAG. 155, LIGN. 10. — La grace suprême, etc.

La grazia, che donnèa
Con la tua mente, la bocca t' aperse,
Insino a qui, com' aprir si dovea.

Il s'est élevé en Italie une grande contestation sur ce mot *donnèa* : veut-il dire *domine*, ou *fait*

l'amour? Grangier traduit de cette manière :

> La grace.............. qui maistresse emparé
> S'est de ton jugement, jusques ici capable
> T'hà rendu de parler, comme il est convenable.

La difficulté est éludée dans ces vers. Grangier dans sa note ajoute : « La grace de Dieu qui domine et seigneurie en ton entendement. Il dit *donnèa* pour *domina.* » (Grangier, *Paradis,* p. 506.)

Venturi veut, au contraire, que le mot *donneare* soit pris ici dans ce sens : « La grace qui en quelque sorte fait l'amour avec ton esprit, et se complaît en lui. » Il continue en ces termes : « Les académiciens de la Crusca, dans leur vocabulaire, assurent que *donneare* signifie, faire l'amour avec les femmes, et trouver du plaisir à s'entretenir avec elles. Ils le prouvent par plusieurs exemples, et par ces vers du Dante, Paradis, chant XXVII, vers 88 :

> La mente innamorata, che donnèa
> Con la mia donna.

» Mais dans le passage dont il est ici question, les mêmes académiciens soutiennent que ce mot veut dire dominer, régner. Presque tous les autres commentateurs pensent ainsi ; cependant il ne faut pas chercher à éloigner ce mot de sa vraie signification. Qu'auroit donc d'étrange un poète qui diroit que la grace étoit enflammée d'amour, et conver-

soit avec l'ame d'un enfant, comme, par exemple, seroit Ste Catherine? S. Denis, en parlant de Dieu, ne s'exprime-t-il pas en ces termes? *Aversos et résilientes à se amatoriè sequitur*. N'avons-nous pas dans l'Ecriture cette expression de la bonté de Dieu pour les hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum?* »

Lombardi approuve en son entier ce raisonnement de Venturi. Il ajoute seulement que les académiciens de la Crusca, dans leur nouveau vocabulaire de 1729, se sont prononcés pour la même opinion défendue ici par Venturi.

Maintenant me pardonnera-t-on d'avoir avancé dans ma note de la page 322, que les Italiens sont moins sévères que nous sur le choix des images que peuvent offrir leurs poètes? Ne jugeons donc pas légèrement les passions, les habitudes et le génie littéraire d'un peuple sensible et exalté, et les hardiesses du Dante qui connoît les priviléges de sa langue, et dont les écarts sont aujourd'hui pleinement justifiés par deux respectables religieux et par l'académie la plus célèbre de la nation. Contentons-nous de ne transporter dans notre langue de semblables images qu'avec la plus grande circonspection.

PAG. 155, LIGN. 17. — Et qui es entré au sépulcre, etc.

S. Pierre et S. Jean, ayant appris de Madeleine

qu'on avoit enlevé le corps de Jésus-Christ, sortirent de Jérusalem, et coururent vers le sépulchre. S. Jean, plus jeune, y arriva le premier; mais voyant le sépulchre ouvert, il n'osa y entrer. Pierre, arrivé plus tard, osa y entrer le premier, et ainsi il obtint de la grace divine une faveur que n'avoit pas obtenue S. Jean. (S. Jean l'Evangéliste, chap. 20.)

PAG. 156, LIGN. 6. — Une essence parfaitement *une*, et une véritable Trinité.

Venturi auroit voulu que le Dante, pour compléter sa profession de foi, eût annoncé aussi qu'il croyoit au mystère ineffable de l'incarnation. Lombardi répond par un argument tiré du poëme : « Puisque le Dante, avant d'entretenir S. Pierre, a vu de ses propres yeux l'humanité divine de Jésus-Christ, dès-lors l'action de la foi, pour ce point, a dû cesser dans le poète, et être remplacée par une *expérience oculaire*. »

PAG. 156, LIGN. 13. — Souvent le maître satisfait, etc.

Comparaison beaucoup plus heureuse que celle du bachelier. *Voyez* pag. 153, lign. 1.

PAG. 156, LIGN. 17. — Tourna trois fois autour de moi, pour me montrer, etc.

Il faut lire : « Tourna trois fois autour de moi,

en me bénissant dans ses chants, pour me montrer, etc. » Venturi veut qu'on dise : « M'embrassa trois fois. » Lombardi fait à ce sujet la réflexion suivante : « Excepté dans le chant troisième, le poète n'a jamais représenté les substances des bienheureux que comme des lueurs, des splendeurs et des lumières privées d'un corps ; elles ne peuvent donc pas embrasser : mais elles se livrent à ce mouvement circulaire dans lequel on a vu déjà toutes celles qui ont apparu au Dante. »

NOTES DU CHANT XXV.

PAG. 157, LIGN. 1. — S'il arrive jamais que ce poème sacré, etc.

Ce poëme sacré; ce poëme où j'ai traité un sujet sacré.

PAG. 157, LIGN. 2. — Et qui m'a causé tant de fatigues.

Sì, che m' ha fatto per più anni macro.

Juvénal a dit, liv. III, sat. 7, vers 29:

Ut dignus venias hederis, et imagine macrâ.

Le Dante imite rarement Juvénal.

PAG. 157, LIGN. 4. — Des habitans de la bergerie.

Des habitans de Florence.

PAG. 157, LIGN. 9. — Prendre la couronne de laurier dans le temple où l'on m'a donné le baptême.

Recevoir la couronne de laurier dans le baptistère

de S. Jean. Tout ce morceau est très-bien senti. Le poète a été heureusement inspiré en plaçant ces idées de retour et de clémence, dans le chant où il va être interrogé sur l'espérance, par S. Jacques de Galice.

PAG. 157, LIGN. 13. — Que Pierre m'a fait de si douces caresses, etc.

Les caresses que S. Pierre vient de faire au poète, après l'avoir interrogé sur la foi. (*Voyez* la fin du chant précédent.) Puis, de cette ronde que le premier vicaire, etc. S. Pierre, avoit quittée, sortit une lumière, S. Jacques.

PAG. 158, LIGN. 3. — Regarde, regarde, voilà le saint, etc.

> Ecco il *barone*
> Per cui laggiù si visita galizia.

PAG. 158, LIGN. 9. — Les deux princes glorieux.

S. Pierre et S. Jacques.

PAG. 158, LIGN. 14. — Béatrix dit alors en riant, etc.

Elle parle à S. Jacques.

PAG. 158, LIGN. 15. — Ame glorieuse, qui as célébré la libéralité de notre divin séjour, etc.

Le Dante, ici, est tombé dans une erreur bien

excusable, il est vrai. L'épître qu'il veut citer n'est pas de S. Jacques de Galice, dit le Majeur, mais de S. Jacques le Mineur.

Cependant Jacques Tirin s'exprime ainsi à cet égard : « *Utrius Jacobi sit, an filii Zebedæi, an filii Alphæi, dubitatur à non paucis. Versio Syriaca Widmandstadii, versio Arabica, et liturgia Mozarabum, et horum patriarcha S. Isidorus, itemque Lucius Dexter, et quidam alii Hispani volunt esse Jacobi Zebedæi* (c'est celui dont parle en ce moment le Dante). *Sed S. Hyeronimus, Eusebius, Ambrosius, Augustinus, et alii passim veteres ac recentiores illam adscribunt Jacobo Alphæi, seu Cleophæ filio, fratri Domini; id est cognato Christi : qui quòd vocatione posterior esset Jacobo Zebedæi, dictus est minor.* » (*Præfat.* in Epist. Cathol. Beat. Jacob. Apost.)

Le Dante aura probablement puisé ses renseignemens dans les versions citées d'abord par Tirin.

PAG. 158, LIGN. 18. — Tu sais que tu figuras l'espérance, etc.

Jésus-Christ, pour manifester sa divinité par de nouveaux miracles, retint trois fois avec lui trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean : la première fois quand il guérit le lépreux; la deuxième fois quand il guérit la fille du chef de la synagogue;

la troisième fois à sa transfiguration, sur le mont Thabor. Chaque fois, Pierre figuroit la foi, Jacques, l'espérance, et Jean, la charité.

PAG. 158, LIGN. 20. — La lumière.

S. Jacques.

PAG. 158, LIGN. 26. — J'osai lever mes yeux sur ces montagnes.

Sur les apôtres Pierre et Jacques. *Levavi oculos meos in montes undè veniet auxilium mihi.* Ps. 120.

PAG. 159, LIGN. 2. — Puisque notre maître, etc.

> Poichè per grazia vuol, che tu t' affronti,
> Lo nostro imperadore, anzi la morte
> Nell' aula più secreta, co' suoi conti.

Mot à mot : « Puisque notre empereur permet, par sa grace, que tu te hasardes, avant la mort, dans sa cour la plus secrète, avec ses comtes. »

J'ai observé plus haut, page 395, qu'on étoit alors dans l'usage de donner aux saints les titres des grands de la terre. Bocace a dit depuis : *Baron messer S. Antonio, Nov.* 60, 4. Milton fait dire à Eve, par le serpent, liv. IX, vers 531 :

> Wonder not, sovran mistress.......

« Ne vous étonnez pas, souveraine maîtresse. »

Vers 567 du même livre :

> Empress of this fair world, resplendent Eve.

« Impératrice de ce beau monde, resplendissante Eve. »

Vers 612 du même livre :

> Sovran of creatures, universal dame.

« Souveraine des créatures, maîtresse universelle. »

Enfin, vers 626, même livre :

> Empress, the way is ready and not loug.

« Impératrice, le chemin est facile et court. »

PAG. 159, LIGN. 17. — D'Egypte à Jérusalem.

De la terre, vallée de misère et de captivité, au ciel, séjour de la béatitude. (Grangier, *Paradis*, pag. 518.)

PAG. 159, LIGN. 23. — Il n'aura pas d'éloge à faire de lui-même.

Le poète se seroit donné des éloges à lui-même, s'il eût répondu comme l'a fait Béatrix : « que l'église militante n'avoit pas de fils qui fût plus embrasé que lui d'une vive espérance. »

PAG. 160, LIGN. 1. — Comme un écolier.

Nouvelle comparaison tirée du style de l'école,

et aussi déplacée que celle du bachelier, de la p. 153.

PAG. 160, LIGN. 5. — L'espérance est une attente certaine de la gloire future, etc.

Le poète se sert ici de la définition de l'espérance laissée par Pierre Lombard, le maître des sentences. *Est spes certa expectatio futuræ beatitudinis, veniens ex Dei gratiâ et meritis precedentibus.* (Lib. III, dist. 26.)

Le Dante s'est contenté de traduire ces paroles en italien, comme plus haut il a traduit les paroles de S. Paul, pour la définition de la foi. Milton, livre IX, lorsque Jésus-Christ prononce la sentence que Dieu a portée, se sert, autant qu'il peut, des paroles de la Genèse, et, *plutôt que d'y rien changer*, suivant l'observation de Louis Racine, *il néglige jusqu'à la cadence des vers.*

PAG. 160, LIGN. 7. — Plusieurs étoiles, etc.

Plusieurs écrivains sacrés. *Fulgebunt qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (Daniel, ch. 12.)

PAG. 160, LIGN. 9. — Le chantre immortel de Dieu, etc.

David. *Sperent in te, qui noverunt nomen tuum.* (Ps. 9.)

PAG. 160, LIGN. 14. — Tu m'as toi-même appris, etc.

Le Dante continue de parler à S. Jacques de Ga-

lice, en le supposant auteur de l'épître attribuée plus généralement à S. Jacques le Mineur.

PAG. 160, LIGN. 19. — L'amour qui m'embrase, etc.

L'amour sacré qui m'embrase veut que je t'entretienne de l'espérance.

PAG. 161, LIGN. 1. — Les anciennes et les nouvelles Ecritures, etc.

L'Ancien et le Nouveau Testament montrent le point où doivent tendre les ames que Dieu a chéries; la gloire du paradis, selon Venturi. Isaïe dit, chap. 61, *In terrá sua duplicia possidebunt. Lætitia sempiterna erit eis;* et plus bas : *Exultabit anima mea in Domino, quia induit me vestimentis salutis, et indumento justitiæ circumdedit me.* On lit dans l'Apocalypse, chap. 7 : *Stantes antè thronum in conspectu agni amicti stolis albis.*

PAG. 161, LIGN. 13. — Et toutes les rondes, etc.

A che risposer tutte le caròle.

Toutes les rondes de bienheureux dont il a été question au commencement du chant XXIV.

PAG. 161, LIGN. 15. — Si le signe du Cancer, etc.

L'hiver; pendant tout le mois que le Soleil de-

meure dans le Capricorne, signe du zodiaque opposé au Cancer, on voit, au coucher du Soleil, le Cancer paroître à l'Orient; et quand le Cancer disparoît, alors le Soleil se lève. Ici, pour prouver que cette lueur nouvelle avoit un éclat au moins semblable à celui du Soleil, le poète dit: Si le Cancer, pendant l'hiver, avoit une telle lumière, c'est-à-dire, une lumière aussi étendue et aussi éclatante que celle du Soleil, alors l'hiver présenteroit un mois d'un seul jour, ou un mois de jour continuel, parce que le Soleil se lèveroit d'abord, et que cet astre seroit ensuite remplacé par le Cancer, qui jetteroit une lumière égale à celle du Soleil! le lendemain le Soleil paroîtroit à son tour, le Cancer lui succéderoit.....

> Sì, che se 'l cancro avesse un tal cristallo,
> L' inverno avrebbe un mese d' un sol dì.

Volpi critique ces deux vers, et dit qu'il faut se garder d'imiter ces passages du Dante qui ont besoin d'une explication si détaillée. (*Voyez* les commentaires de Volpi joints à l'édition de Zapata de Cisneros, Venise, 1757, tom. III, pag. 339.)

PAG. 161, LIGN. 21. — Je vis cette lueur, etc.

S. Jean, s'approcher de S. Pierre et de S. Jacques. La comparaison est ici d'une fraîcheur et

d'une grace dont le Dante offre souvent des exemples.

> E come surge, e va, ed entra in ballo
> Vergine lieta, sol per farne onore
> Alla novizia, e non per alcun fallo,
> Così vid' io lo schiarato splendore, etc.

PAG. 162, LIGN. 3. — Voilà celui qui eut l'honneur de reposer, etc.

Iste est Joannes Evangelista, qui in cœnâ Domini suprà pectus Jesu-Christi recubuit, cui Christus in cruce pendens, matrem suam virginem virgini, commendavit. Jean. 13.

Je suis surpris que le Dante n'ait pas conservé l'image que présente *virginem virgini.*

PAG. 162, LIGN. 12. — Cette dernière lueur, etc.

S. Jean devine la pensée du Dante, qui cherche à reconnoître si ce saint est monté au ciel en corps et en ame, parce qu'il est dit, dans son évangile, chapitre dernier : *Exiit ergò sermo inter fratres, quòd discipulus ille non moritur,* et qu'il rapporte (*Joan.* 21), ces propres paroles de Jésus-Christ : *Sic eum volo manere donec veniam.* Le saint donne l'explication suivante : « Là-bas, mon corps n'est que terre ; mon corps est resté sur terre comme celui des autres hommes, et il y restera jusqu'au jugement universel, c'est-à-dire, jusqu'au moment où chacun reprendra sa chair et sa figure.

PAG. 162, LIGN. 18. — Il n'est que deux lumières, etc.

Jésus-Christ et Marie.

PAG. 163, LIGN. 3. — Je ne pus la voir, etc.

Tant l'éclat que jetoit S. Jean avoit ébloui les yeux du poète. « Pour montrer, dit Grangier, comme S. Jehan a été d'une doctrine si haute, profonde et divine, que l'humain entendement ne la peut pénétrer ; car son livre de l'Apocalypse, ou révélation qu'il eust en l'isle de Pathmos, est si difficile et ténébreux, que peu de gens l'entendent, ou pour mieux dire personne, sinon en tant que l'on tire le sens de ce que l'on peut comprendre, par les autres points de l'escripture. » (Grangier, *Paradis*, pag. 524, 525.)

NOTES DU CHANT XXVI.

PAG. 164, LIGN. 2. — Le dernier esprit sacré.

S. Jean. Il sortit de la lumière de ce saint une voix qui parla au poète, et qui l'interrogea sur la charité.

PAG. 165, LIGN. 1. — La main d'Ananias.

La main d'Ananias rendit la vue à Saint Paul. *Act.* 9.

PAG. 165, LIGN. 3. — A ces yeux, qui les premiers reçurent d'elle le feu dont je brûle.

> Oculi sunt in amore duces.
>
> OVID.
>
> Ut vidi, ut perii..........
>
> VIRG.
>
> Trovommi amor del tutto disarmato,
> Et aperta la via per gli occhi al core.
>
> PETR. son. 3.

PAG. 165, LIGN. 6. — L'amour.

La charité. S. Jean dira ensuite : « Qui a tourné

ton amour vers un but si sublime? qui a tourné ta charité..... »

PAG. 165, LIGN. 19.—La vérité de cette excellence, etc.

La source pure de cette bonté qui tire son essence de Dieu. Quiconque connoît la source de la charité, aime Dieu, qui surpasse tout en perfection, parce que, hors de Dieu, il n'y a que des rayons épars et imparfaits de sa lumière.

PAG. 165, LIGN. 24. — Par celui qui me démontre le premier amour des substances éternelles.

Suivant Grangier, S. Denis l'Aréopagite, qui, dans son livre *de Divinis nominibus*, « traite de la la charité que porte Dieu à toutes les substances sempiternelles, ou heureuses créatures, comme sont les anges et les ames esleues. » Suivant Venturi, Aristote, qui traita une semblable question, enfin, suivant Lombardi, Platon, qui a écrit dans son banquet : *Ex his omnibus perspicuum esse aio, amorem deorum omnium antiquissimum, augustissimumque esse.* (*Voyez* le commencement du *Banquet de Platon*, traduction de Jean de Serres, 1578.)

PAG. 166, LIGN. 1. — Celui qui est la vérité même, etc.

Dixit Moyses ad Dominum : Ostende mihi

gloriam tuam : Dominus dicit : Ego ostendam omne bonum tibi. Exod. 33.

PAG. 166, LIGN. 3. — Toi, qui as publié, etc.

Toi, Jean, qui as parlé, dans ton évangile, de la génération du Verbe divin.

PAG. 166, LIGN. 13. — L'aigle de J. C.

S. Jean : *Aquila ipse est Joannes sublimium prædicator.* (S. Aug. Tract. in Joan. 35.)

PAG. 166, LIGN. 23. — J'aime aussi, etc.

Lisez : J'aime donc. Le poète entend dire : J'aime donc les plantes que cultive Dieu, le jardinier éternel, et je les aime d'un amour égal au mérite que Dieu leur a donné.

PAG. 167, LIGN. 1. — Béatrix répéta trois fois avec les autres esprits : O Dieu saint.

Sanctus, Sanctus, Sanctus. Apoc. Chap. 4.

PAG. 167, LIGN. 14. — La première ame qu'il a formée.

Adam. Le poète va l'appeler fruit qui naquit dans l'état de maturité, parce que « Adam fut créé, dit Grangier, en l'âge de 30 ans, et en stature parfaite, et avec l'accomplissement et perfection de tous ses sens. »

PAG. 168, LIGN. 1. — Tel qu'un animal, etc.

> Tal volta un animal coverto broglia
> Sì, che l'affetto convien che si paja,
> Per lo seguir che face a lui la voglia.

J'ai suivi le sentiment de Grangier et de Venturi. Lombardi assure que le poète n'a pas parlé au figuré, et a voulu dire : Tel qu'un animal couvert d'un drap, s'agite tellement, qu'il faut que sa tendresse paroisse, parce que la couverture qui le cache, suit tous ses mouvemens. Je pencherois bien à adopter cette opinion ; mais il me semble que c'est déjà assez de voir Adam comparé à un chien qui caresse son maître, sans y ajouter l'idée ridicule d'un chien caché sous une couverture. L'opinion de Grangier et de Venturi a quelque chose de plus convenable. On voit souvent un chien, par respect, *coverto*, ne pas oser faire, devant son maître, les démonstrations bruyantes de la joie qu'il éprouve, le regarder avec tendresse, agiter sa queue, et ensuite ne pouvoir plus se contenir, et éclater en aboyemens multipliés : d'un autre côté, la comparaison du chien sans couverture n'est plus en rapport avec ce qui suit.

> E similmente l'anima primaja
> Mi facea trasparer per la coverta
> Quant'ella a compiacermi venìa gaia.

Si on admet le commentaire de Lombardi, la

comparaison n'en est pas plus noble; mais elle est plus juste. Il faut observer que chaque commentateur écrit le texte d'une manière favorable à son sentiment. Grangier écrit *la voglia*, la volonté. Il a suivi l'édition des Aldes; les autres commentateurs écrivent *la 'nvoglia*, l'enveloppe.

PAG. 168, LIGN. 11. — Dans ce miroir, etc.

Dieu.

PAG. 168, LIGN. 13. — Au milieu de ce jardin, etc.

Au milieu du paradis terrestre, où tu as trouvé Béatrix.

PAG. 168, LIGN. 19. — A la complaisance qui m'a fait manger de la pomme.

Je n'ai pas été puni pour avoir mangé de la pomme : cette action étoit en elle-même innocente; mais elle est devenue un crime, parce qu'on m'avoit défendu de manger de ce fruit.

PAG. 168, LIGN. 21. — De l'endroit d'où ton guide a tiré Virgile.

Des limbes d'où Béatrix a fait partir Virgile, qui a guidé le poète en enfer. (*Voyez* le poëme de *l'Enfer*, chant II, vers 52 et suivans.)

PAG. 168, LIGN. 23. — **Qu'après quatre mille trois cent deux révolutions du soleil, etc.**

4302 ans. Le soleil parcourut neuf cent trente fois les signes qui sont sur sa route, pendant qu'Adam habita la terre; il s'écoula 930 ans. L'église d'Occident et l'église d'Orient comptent 5232 ans, suivant le calcul d'Eusèbe, depuis la création du monde jusqu'à la mort de Jésus-Christ : or, en additionnant les 4302 ans pendant lesquels Adam resta dans les limbes, et les 930 ans de sa vie, on a un total égal de 5232 ans. Le calcul du Dante est très-juste. (*Voyez* la *Genèse*, chap. 5, et Baronio *Martyr.* 25 décembre.)

PAG. 169, LIGN. 2.—**Avant que la race de Nembrod, etc.**

La race de Nembrod, petit-fils de Cham, qui entreprit d'élever la tour de Babel.

PAG. 169, LIGN. 4. — **Parce que les effets rationels ne sont pas durables, etc.**

Ce que l'homme fait non par nature, mais par l'impulsion de sa volonté, qui est libre, est sujet à changer souvent, parce que cette action de l'homme suit l'influence d'un ciel créé lui-même, et qui n'est doué, comme le poète l'a déjà dit, que d'une puissance affoiblie et incomplète. Le besoin de parler, que l'homme éprouve, est un mouvement naturel,

indépendant de lui, et invariable; mais l'homme est maître de parler d'une manière ou d'une autre, selon qu'il lui plaît. La nature n'influe en rien sur cette manière d'exprimer la pensée.

> Ma così, o così, natura lascia
> Pôi fare a voi secondo che v'abbella.

V'abbella, disent tous les commentateurs, est une expression provençale, dont le poète s'est déjà servi, chant XXVI, du *Purgatoire*, vers 140.

PAG. 169, LIGN. 10. — La vallée des douleurs.

L'enfer, où sont les limbes.

PAG. 169, LIGN. 10 et suiv. — Le souverain bien, cause de la joie qui m'entoure, s'appeloit EL, sur la terre. Il s'appela ensuite ELI; et ce changement a dû exister, parce que les habitudes des hommes sont comme les feuilles des arbres: les unes s'en vont et d'autres reviennent.

> EL s' appellava in terra il sommo bene,
> Onde vien la letizia che mi fascia:
> ELI si chiamò poi, e ciò conviene:
> Che l' uso de 'mortali è come fronda
> In ramo, che sen va, ed altra viene.

Le souverain bien, Dieu, cause de la joie qui m'entoure, de la splendeur dont je brille, s'appeloit, sur terre, EL. Plusieurs commentateurs, au lieu de EL, écrivent VN, entre autres Grangier

et Venturi; mais Daniello, Lombardi, et M. Portirelli, écrivent EL. Le Dante a employé la même expression dans son ouvrage *de Vulg. Eloq.*, l. 1, cap. 4. S. Isidore, dans ses *Etymologies,* se sert de ces propres paroles: *Primum apud hebræos Dei nomen EL dicitur; secundum nomen ELOI est,* l. VII, cap. 1. Le témoignage de S. Isidore appuie donc l'opinion du Dante, quant au premier nom: à l'égard du second, que le Dante dit être ELI, et Isidore ELOI, la différence entre ces deux mots paroît provenir de la manière de les prononcer. « Jésus, sur la croix, cria ELI, ELI. » S. Matthieu, chap. 27. « Jésus, sur la croix, cria ELOI, ELOI. » S. Marc, chap. 15. Ce changement d'EL en ELI ou ELOI, devoit avoir lieu, parce que les habitudes des hommes sont comme les feuilles des arbres; les unes tombent, d'autres les remplacent.

Daniello a observé que ce dernier passage est imité d'Horace.

> Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos
> Prima cadunt, ita verborum vetus interit ætas.
> ....
> Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
> Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus,
> Quem penes arbitrium est et jus, et norma loquendi.
> HOR. *Art poét.* vers 60 et suiv., 70 et suiv.

PAG. 169, LIGN. 16. — Quant à la montagne qui s'élève au-dessus de la mer, etc.

Le purgatoire, au haut duquel est le paradis ter-

restre, suivant le Dante. Je n'y demeurai que sept heures. C'est une ancienne opinion, qu'Adam n'est resté que sept heures dans le paradis terrestre; cette opinion a été rapportée par Pierre Comestor, dans son chapitre XXIV de l'*Histoire scholastique*. Il faut remarquer que dans tout ce chant, où il ne devoit être question que de la charité, le Dante n'a pas une seule fois parlé du pardon des injures : on pouvoit s'attendre que cette fois là seule, il se seroit exprimé avec quelques ménagemens; il se contente de dire en général : J'aime les plantes que cultive le jardinier éternel, les créatures répandues dans le monde. On eût aimé à voir le poëte, dont les regrets sont si attendrissans au commencement de ce chant où il traite de l'espérance, s'abandonner un instant à un mouvement de sensibilité généreuse, avec d'autant plus d'effusion, que dans le chant XXVII, le même poëte saura reprendre sa massue, et porter à ses ennemis les coups les plus terribles.

NOTES DU CHANT XXVII.

PAG. 170, LIGN. 9. — Les quatre esprits.

S. Pierre, S. Jacques, S. Jean et Adam. Cèlui qui étoit venu le premier, S. Pierre; il devint tel que seroit Jupiter, s'il échangeoit sa couleur blanche contre celle de Mars, qui est rouge et enflammée.

> Qual diverrebe giove, s' egli e marte
> Fossero augelli, e cambiassersi penne.

« Ce que deviendroit Jupiter, si lui et Mars étoient des oiseaux, et échangeoient leur plumage. » Pouvoit-on transporter dans notre langue une image de ce genre?

PAG. 171, LIGN. 8. — Celui qui sur la terre usurpe ma place, etc.

Boniface VIII, pape en 1300, temps où le Dante annonce qu'il écrit la divine comédie, usurpe la chaire de S. Pierre, et a fait de Rome un cloaque de sang et de débauches, qui console l'ange rebelle, que Dieu a précipité dans l'enfer.

PAG. 171, LIGN. 20.—Quand la suprême puissance, etc

Quand J. C. expira sur la croix.

PAG. 171, LIGN. 21. — Alors la lueur sacrée, etc.

S. Pierre reprend : Ce n'est pas pour être achetée à prix d'argent, que l'église a vu mon martyre, celui de Lin et de Clet, etc., papes des premiers temps. Sixte et Pie, papes, vivoient sous le règne de l'empereur Adrien; Calixte, sous celui de Caracalla; Urbain, sous celui d'Alexandre Sévère. Notre intention n'a pas été qu'une partie du peuple chrétien s'assît à la droite de nos successeurs, et qu'une autre partie s'assît à la gauche; (S. Matthieu, 25, dit que le jour du jugement dernier, les élus seront à la droite de Jésus-Christ, et les réprouvés à sa gauche;) ni que les clefs qui m'ont été confiées servissent d'étendards aux Guelfes contre les Gibelins. Là-bas, dans toutes les pâtures, on voit des loups ravisseurs habillés en bergers; des ministres de la religion qui ne veillent pas au soin de leur troupeau. O défense de Dieu, pourquoi parois-tu endormie? *Exurge, quare obdormis, Domine?* ps. 43. Des habitans de la Gascogne et de Cahors: Jean XXI, appelé improprement Jean XXII, natif de Cahors, et Clément V, auparavant archevêque de Bordeaux. Mais la Providence, qui protégea Rome par le bras de Scipion, etc.; Scipion est ici

pour donner l'idée d'un grand général, et se rapporte toujours à l'espoir que concevoit le Dante, de voir Henri VII soumettre l'Italie. Lombardi pense que le poète veut parler de Can le Grand. Et toi, mon fils, qui vas retourner sur la terre, publie ce que S. Pierre t'a révélé.

Tout ce morceau étoit profondément gravé dans la mémoire de Milton, quand il disoit, liv. XII, vers 508 et suivans :

.........But in their room, as they forewarn,
Wolves shall succeed for teachers, grievous wolves,
Who all the sacred mysteries of Heaven
To their own vile advantages shall turn
Of lucre and ambition, and the truth
With superstitions and traditions taint,
Left only in those written records pure,
Though not but by the Spi'rit understood.
Then shall they seek to 'avail themselves of names,
Places, and titles, and with these to join
Secular pow'r; though feigning still to act
By spiritual, to themselves appropriating
The Spi'rit of God, promis'd alike and given
To all believers; and from that pretence
Spiritual laws by carnal pow'r shall force
On every conscience; laws which none shall find
Left them inroll'd, or what the Spi'rit within
Shall on the heart ingrave.......

« Mais à leur place, comme ils en avoient prévenu, succéderont des loups, au lieu de pasteurs; des loups dévorans, qui détourneront tous les sacrés mystères du ciel, aux vils avantages que leur pro-

cureront le gain et l'ambition; qui souilleront de superstitions et de traditions la vérité, restée pure seulement dans ses archives sacrées, quoiqu'elle ne puisse être entendue que par l'Esprit. Alors ils ne chercheront qu'à se prévaloir de noms, de places, de titres, et qu'à y réunir le pouvoir séculier, quoiqu'en feignant toujours d'agir par le pouvoir spirituel, s'appropriant l'esprit de Dieu, également promis et donné à tous ceux qui ont la foi. D'après ces prétentions, ils se serviront du pouvoir charnel pour soumettre de force chaque conscience à des lois spirituelles, lois que personne ne trouvera tracées dans le livre saint, et que l'Esprit ne gravera pas dans le cœur. »

Le poète anglais commence à peu près comme le Dante, qui dit: « Là bas, dans toutes les pâtures, on voit des loups ravisseurs habillés en bergers. » Mais bientôt Milton, à qui il suffisoit de s'abandonner à un génie bouillant, n'écoute que son enthousiasme poétique et son imagination hardie. Cependant, en lisant attentivement, (je ne juge ici que sous le rapport littéraire) ce passage du *Paradis perdu* : « Ils ne chercheront qu'à se prévaloir de noms, de places, de titres, etc., on se ressouvient de ces vers du Dante :

> Or voglion quinci e quindi chi rincalzi
> Gli moderni pastori, e chi li meni
> Tanto son gravi, e chi dirietro gli alzi.
>
> *Paradis*, chant XXI, vers 130 et suiv.

Ensuite, dans l'esprit de Dieu, également promis et donné à tous ceux qui ont la foi, on retrouve l'idée de *lo pan che 'l pio padre a nessun serra.* (*Paradis*, chant XVIII, vers 129.)

Le même Milton n'a-t-il pas imité le beau vers déjà cité :

> Lasciate ogni speranza, voi che 'ntrate.
>
> *Enfer*, chant III, vers 9.

quand il a dit :

> Regions of sorrow, doleful shades, where peace
> And rest can neverdwell; hope never comes
> That comes to all.........

« Régions de douleur, ombrages sinistres, où la paix et le repos ne peuvent jamais habiter : l'espérance n'y vient jamais, elle qui vient partout. » (Liv. I, vers 65 et suivans.)

PAG. 172, LIGN. 26. — Lorsque les cornes de la chèvre du ciel, etc.

Lorsque le Soleil est dans le signe du Capricorne.

PAG. 173, LIGN. 11. — J'avois fait autant de tours que le dernier signe, etc.

Il avoit fait autant de tours que le signe des Gémeaux, dans lequel il étoit alors. Le signe étoit passé du méridien à l'horizon : il s'étoit écoulé six heures, depuis le moment où il avoit regardé la

terre pour la première fois. (*Voyez* le chant XXII, pag. 143, ligne 11.)

PAG. 173, LIGN. 13. — Je voyois, au-delà de Gade, etc.

Je voyois, au-delà de Cadix, l'Océan que voulut parcourir Ulysse; (le poète a parlé déjà de cette entreprise d'Ulysse, Enfer, chant XXVI, vers 100 et suivans;) le rivage sur lequel Europe se confia au taureau; le rivage de Phénicie qu'habitoit Europe, fille d'Agénor, roi de ce pays. (Ovide, *Métam.* liv. II, vers 835 et suiv.) J'aurois découvert une plus grande partie de la terre, etc. Mais alors le Soleil étoit à peu près dans le 22[e] degré du Bélier, suivant ce que disent les académiciens de la Crusca, et conséquemment éloigné des Gémeaux, où étoit le Dante, de plus d'un signe, de toute la distance du Taureau, qui sépare le Bélier et les Gémeaux.

PAG. 174, LIGN. 3. — Me détacha du signe cher à Léda, etc.

Du signe des Gémeaux, où il se trouvoit encore, et l'éleva rapidement à un autre ciel, au premier mobile. On peut remarquer ici l'adresse avec laquelle le poète varie ses différens changemens de situation.

PAG. 174, LIGN. 11. — La nature du mouvement, etc.

C'est ici que tu verras le principe de ce mouve-

ment circulaire, qui imprime une rotation régulière aux sphères inférieures.

PAG. 174, LIGN. 23. — Le premier mobile, etc.

Le premier mobile ne reçoit son mouvement d'aucun autre corps : il est la mesure première de tous les autres mouvemens, comme les nombres moindres forment les nombres plus considérables. Discussion scolastique qui ralentit l'action ! style inintelligible ! le Dante dans toute son obscurité ! mais le poète, et surtout le poète satyrique, ne tardera pas à se montrer de nouveau.

PAG. 175, LIGN. 1. — Tu dois avoir reconnu que le temps a sa source dans l'Empyrée, et ses eaux dans les autres cieux.

Lisez : « Tu dois avoir reconnu que le temps a sa source dans le premier mobile, et ses eaux dans les autres cieux. » Le Dante a ici plus d'intelligence que Saint Augustin, qui dit ingenument : « *Quid sit tempus, si nemo ex me quærit, scio; si quærenti explicare velim, nescio.*

PAG. 175, LIGN. 6. — La volonté des hommes, etc.

Ben fiorisce negli uomini 'l volere:
Ma la pioggia continua converte
In bozzacchioni le susine vere.

Isaïe V dit : *Expectavi ut faceret uvas, fecit autem labruscas.*

> Cœpisti melius quam desinis ; ultima primis
> Cedunt ; dissimilis hic vir, et ille senex.

PAG. 175, LIGN. 14. — Tel enfant aime sa mère, qui, plus tard, voudroit la voir ensevelie.

> Filius antè diem patrios inquirit in annos.
> OVID. *Met.* lib. I.

PAG. 175, LIGN. 17. — La fille du soleil, etc.

La nature humaine, fille de l'astre qui apporte le jour, et qui nous laisse dans la nuit. *Post deum, rerum omnium auctorem ac moderatorem, solem patrem et auctorem generationis crediderunt esse antiqui.* (Nat. Comès, ou Noël Conti, *Myth.*, lib. v, cap. 17.)

PAG. 175, LIGN. 21. — Pense que sur terre, etc.

Perchè i pastori la fan da lupi, dit Venturi.

PAG. 175, LIGN. 22. — Mais, avant que janvier, etc.

Avant que janvier, cessant d'appartenir à l'hiver, tombe dans le printemps : ce qui peut arriver parce qu'on a négligé de faire correspondre l'année civile avec l'année solaire.

On voit que le Dante avoit des connoissances astronomiques très-étendues. En effet : « l'année est le temps que la terre met à faire une révolution entière dans son orbite, pendant lequel temps le soleil nous semble parcourir toute l'écliptique, ou les douze signes du zodiaque. On n'a pas déterminé d'abord la mesure précise de ce temps ; les Egyptiens ne l'évaluoient qu'à 365 jours ; mais, comme tandis que la terre fait une révolution entière dans son orbite, elle fait, relativement au soleil, 365 tours, et à peu près un quart sur son axe, ce qui compose l'année de 365 jours et environ 6 heures, on reconnut dans la suite que les équinoxes reculoient tous les quatre ans, d'un jour à peu près. Pour remédier à cet inconvénient, on convint d'employer ces six heures excédentes, en faisant tous les quatre ans une année composée d'un jour de plus que les autres, de sorte que cette quatrième année est de 366 jours, et est appelée bissextile. (Chez les Romains, le jour ajouté étoit placé le sixième jour avant les Calendes de Mars, et cette année-là, il y avoit deux fois le sixième avant les Calendes de Mars.) Cet arrangement se fit sous l'empire de Jules-César. Par-là, on approcha du but ; mais on ne le toucha pas tout-à-fait ; car, pour qu'il n'y eût point eu de mécompte, il eût fallu que le temps employé par la terre à parcourir son orbite, eût été exactement de 365 jours et six

heures; mais il s'en faut d'environ onze minutes, et cette quantité, quoique très-petite, répétée pendant un grand nombre d'années, devint si considérable, qu'à la fin du seizième siècle, les équinoxes étoient avancés de dix jours. Le pape Grégoire XIII, après avoir consulté les astronomes, ordonna, par une bulle du 24 février 1582, que ces dix jours de trop seroient retranchés, et que le 5 octobre suivant seroit compté pour le 15 du même mois. Cette réforme fut adoptée par la plupart des états catholiques. Mais il ne suffisoit pas d'avoir remédié aux erreurs que le temps passé avoit introduites, puisque la même cause subsistoit toujours. Les astronomes employés par Grégoire XIII ayant supputé que les onze minutes, ou environ, employées, de trop chaque année (en regardant comme complètes les six heures que la terre met au-delà de 365 jours, à parcourir son orbite), formoient un jour entier au bout de 133 ans, proposèrent d'omettre, dans le cours de 400 ans, trois bissextes. Leur avis fut suivi. Par cette raison, l'année 1700 ne fut pas bissextile; 1800 et 1900 ne le seront pas encore, mais l'année 2000 le sera, et ainsi de suite. » (*Dictionnaire raisonné de Physique*, par Brisson.)

Quand le poète dit ici, avant que janvier tombe dans le printemps, il sait bien qu'il veut dire, peut-être avant mille ans, deux mille ans. Mais cette manière de parler est encore reçue, en parlant

ironiquement : « Avant un siècle, vous verrez d'autres prodiges. » Pétrarque s'exprime ainsi dans le *Triomphe de l'Amour*, chapitre I, vers 79 et suivans :

> Mansueto fanciullo e fiero veglio :
> Ben sa ch' il prova, e fiati cosa piana
> Anzi mill' anni...............

PAG. 175, LIGN. 25. — Ces cercles bienheureux.

Les sphères que tu as parcourues.

PAG. 17[illegible] LIGN. 2. — La flotte doit être ralliée, etc.

L'empereur Henri VII arrivera en Italie, ou, selon l'opinion de Lombardi, Can le Grand montera sur le trône impérial, et favorisera les armes et les prétentions des Gibelins.

NOTES DU CHANT XXVIII.

PAG. 177, LIGN. 4. — Ces yeux, etc.

Les yeux de Béatrix.

PAG. 178, LIGN. 4. — A côté de ce point, etc.

A côté de ce point si resplendissant, l'étoile la plus petite, que nous voyions dans le ciel, nous paroîtroit pour la grandeur telle que nous voyons la lune. Le poète veut dire que ce point, quoique très-brillant, étoit d'une petitesse extrême. Venturi voit, dans ce point si petit, l'image de la spiritualite, de la simplicité et de l'indivisibilité de Dieu.

PAG. 178, LIGN. 16. — Plus grand que celui que forme la méssagère de Junon.

Plus grand que l'arc-en-ciel.

PAG. 178, LIGN. 25. — De ce point dépendent le ciel et toute la nature.

Aristote parlant de Dieu comme du principe es-

sentiellement nécessaire, dit : *Ex tali igitur principio dependent cœlum et natura.* (*Metaphys.*, lib. 12.)

PAG. 179, LIGN. 1. — Vois ce cercle, etc.

Le cercle des Séraphins a un mouvement plus rapide, parce qu'il est plus près de l'amour ineffable de Dieu, qui l'anime.

PAG. 179, LIGN. 11. — Au-delà duquel, etc.

Lisez : Au-dessus. Satisfais ma curiosité dans cette neuvième sphère, temple des Séraphins, au-dessus duquel est l'Empyrée, où l'on ne voit que lumière divine et amour sacré.

PAG. 179, LIGN. 13. — Comment cette différence existe, etc.

Je voudrois savoir comment il arrive que le cercle le plus près du point qui est au centre, tourne avec plus de rapidité que les cercles qui suivent, parce que, dans le monde mortel, ce sont les cercles les plus voisins d'un centre qui tournent le plus lentement, et que les cercles les plus éloignés du même centre tournent avec plus de rapidité, pour arriver au même but en même temps que les cercles les plus voisins.

PAG. 179, LIGN. 14. — La copie et le modèle, etc.

Le ciel, qui est le modèle sur lequel la terre a dû être formée; la terre est donc la copie du ciel.

PAG. 179, LIGN. 26. — Le neuvième ciel.

Le premier mobile.

PAG. 180, LIGN. 1. — Correspond au cercle qui a le plus d'amour et d'intelligence.

Correspond au cercle des Séraphins, qui sont les êtres les plus voisins de Dieu, et qui ont le plus d'amour et d'intelligence. Si tu examines bien l'efficacité de ces substances célestes, qui te semblent disposées en rond, et non leur apparence, le mouvement qu'elles paroissent avoir, tu verras que chacune de ces substances correspond à chacun des cieux avec lequel elle a des rapports, c'est-à-dire, le premier cercle, qui est celui des Séraphins, correspond à la neuvième sphère, ou premier mobile, la sphère où tu es maintenant; le deuxième cercle, qui est celui des Chérubins, correspond à la huitième sphère, ou ciel des étoiles fixes; le troisième cercle, qui est celui des Trônes, à la septième sphère, ou planète de Saturne; le quatrième cercle, qui est celui des Dominations, à la sixième sphère, ou planète de Jupiter; le cinquième cercle, qui est celui des Vertus, à la cinquième sphère, ou planète

de Mars ; le sixième cercle, qui est celui des Puissances, à la quatrième sphère, ou planète du Soleil ; le septième cercle, qui est celui des Principautés, à la troisième sphère, ou planète de Vénus ; le huitième cercle, qui est celui des Archanges, à la seconde sphère, ou planète de Mercure ; enfin le neuvième cercle, qui est celui des Anges, à la première sphère, ou planète de la Lune.

PAG. 180, LIGN. 10. — Dissipe les vapeurs, etc.

> Perchè si purga, e risolve la roffia,
> Che pria turbava sì, che 'l ciel ne ride
> Con le bellezze d' ogni sua paroffia.

« *Roffia*, dit Venturi, signifie, suivant quelques auteurs, ce tablier noir de cuir que les forgerons mettent devant eux, pour que leur vêtement ne soit ni brûlé ni sali par les étincelles de feu qui volent autour d'eux. *Paroffia*, suivant Benvenuto d'Imola, signifie abondance ; compagnie et société, suivant Buti ; paroisse, suivant Landino et Vellutello. Quoi qu'il en soit, ce sont des expressions déplacées dans le ciel,

> Che solo amore e luce ha per confine

Au-dessus duquel il n'y a qu'amour et lumière.

Venturi ajoute : *Di quei versi suona a miei orecchi più dolce una canzone tedesca.*

PAG. 180, LIGN. 20. — Les cases d'un échiquier, etc.

Più che 'l doppiar degli scacchi s'immilla.

Au lieu de *degli scacchi*, Daniello s'obstine à lire *degli sciocchi*, et observe que le Dante a fait allusion à ce passage de l'*Ecclésiaste : Stultorum infinitus est numerus*, cap. 1, idée que Pétrarque a imitée dans le *Triomphe du Temps*, vers 83 et 84, quand il a dit :

.... Che per certo
Infinita è la schiera degli sciocchi.

Venturi et Lombardi pensent qu'il est plutôt question ici des *scacchi*, des échecs. Lombardi rappelle l'anecdote que rapporte Jean Vallis, *de Prog. Geo.*, cap. XIII, et que confirme Thomas Hide, *de Ludis orientalibus*. Sessa-Ebu-Dahir, indien, ayant présenté à un roi de Perse le jeu des échecs qu'il venoit d'inventer, ce prince dit qu'il donneroit en récompense à ce savant ce que celui-ci lui demanderoit. Le savant demanda un grain de bled pour la première case, deux pour la seconde, quatre pour la troisième, huit pour la quatrième, seize pour la cinquième, trente-deux pour la sixième, soixante-quatre pour la septième, cent vingt-huit pour la huitième, deux cent cinquante-six pour la neuvième, cinq cent douze pour la dixième, et ainsi de suite, en doublant toujours, jusqu'à la

soixante-quatrième. Le roi se mit à rire d'une telle demande, et ordonna que le savant fût payé en bled, sur-le-champ; mais quand on eut fait le calcul de ce qu'on lui devoit, on trouva que toute la Perse ne contenoit pas assez de bled pour le payer.

Le poète veut donc dire : Le nombre des substances qui formoient les différens cercles, surpassoit celui que donneroient les cases d'un échiquier, si pour la première on comptoit un, pour la deuxième, deux, pour la troisième, quatre, etc.

PAG. 180, LIGN. 22. — Chanter *hosanna* autour de ce point, etc.

Autour de Dieu.

PAG. 181, LIGN. 11. — La béatitude provient plus de l'amour de Dieu, que du bonheur de l'aimer, qui n'est qu'un effet secondaire de cet amour.

Lisez : « La béatitude consiste plus à jouir de la vue de Dieu, qu'à se livrer au sentiment d'amour qu'il inspire; sentiment qui n'est qu'un effet secondaire de la présence de Dieu. » Je trouve cette version plus raisonnable. Le poète fait allusion à cette question scolastique : *In quo consistat beatitudo formalis, an in visione, an in amore?* (*Voyez* Martinez, liv. IV du *Maître des Sentences,* dist. 49, q. 2.)

PAG. 181, LIGN. 15. — C'est la grace divine et sa volonté bienfaisante.

Quelques commentateurs disent : La grace divine, et une bonne volonté particulière à chaque substance, qui la rend digne de cette grace divine.

PAG. 181, LIGN. 18. — L'autre hiérarchie, etc.

Le poète suit toujours les dénominations données par Saint Denis l'Aréopagite, dans ses ouvrages *de Cœlesti Hyerarchiâ*, cap. 7.

PAG. 181, LIGN. 20. — Les nuits sombres pendant lesquelles se lève le Bélier.

Les nuits de l'automne. Alors le Bélier, qui se trouve opposé au Soleil, ne paroît que la nuit sur notre hémisphère.

PAG. 182, LIGN. 6. — Denis, etc.

Denis l'Aréopagite.

PAG. 182, LIGN. 8. — Grégoire, etc.

Grégoire le Grand ne décrit pas le ciel comme S. Denis. S. Denis le décrit comme vient de le faire le Dante : il le distingue en trois hiérarchies de trois ordres chacune. La première contient les Séraphins, les Chérubins et les Trônes; la seconde,

les Dominations, les Vertus et les Puissances; la troisième, les Principautés, les Archanges et les Anges. Grégoire le Grand, dans son homélie XXIV, les distingue autrement. Il met les Puissances au rang des Trônes, et les Trônes au rang des Principautés; les Principautés au rang des Dominations, et les Dominations au rang des Puissances, etc.; mais, quand il est arrivé au ciel, Grégoire a ri de sa méprise. Ne t'étonne pas cependant qu'un mortel, Saint Denis, ait manifesté aux hommes la distribution des hiérarchies; celui qui avoit vu le ciel, Saint Paul, avoit démontré cette vérité à Saint Denis son élève. Saint Paul, après avoir été ravi au ciel, y avoit vu tous les secrets de Dieu.

NOTES DU CHANT XXIX.

PAG. 183, LIGN. 3. — **Autant de temps que les deux fils de Latone, etc.**

Autant de temps que le Soleil et la Lune, ou Apollon et Phébé, enfans jumeaux de Latone, restent en présence sous le Bélier et sous la Balance, lorsque l'un de ces astres est au levant et que l'autre est au couchant. Le poète veut dire que Béatrix garda le silence peu de temps, en considérant le point qui l'avoit tant frappée, la gloire de Dieu.

PAG. 183, LIGN. 11. — **L'amour éternel, etc.**

Dieu. Il créa de nouveaux amours sacrés, des anges.

PAG. 184, LIGN. 14. — **Ces trois créations, etc.**

Les anges, la forme et la matière. Tout ce passage est d'une métaphysique si élevée, qu'elle est très-difficile à comprendre. Je ne tâcherai pas d'offrir une explication détaillée; bientôt le poète s'ennuiera lui-même de présenter des images abstraites

à travers lesquelles on ne peut le suivre; mais ce sera encore pour montrer sa colère et sa bile, qui sont inépuisables.

PAG. 184, LIGN. 22. — Jérôme, etc.

S. Jérome a effectivement été de ce sentiment, relativement aux anges. Les pères grecs, Origène, Basile, et d'autres, ont pensé de même; mais Saint Thomas les a réfutés. (*Part.* I, Qu. 61, art. 3.)

PAG. 184, LIGN. 26.—Les écrivains de l'Esprit saint, etc.

Qui vivit in æternum creavit omnia simul. (*Eccles.*, cap. XVIII.)

PAG. 185, LIGN. 3. — Les moteurs universels.

Les anges. Par les anges, le poète entend ici les substances réunies des trois différentes hiérarchies.

PAG. 185, LIGN. 7. — A peine créés, etc.

Voilà peut-être le morceau du Dante où Milton a puisé le plan général de son poëme. Je n'entends pas faire un reproche à Milton; mais il est important de rechercher jusqu'à la moindre trace des idées qui déterminent les grands hommes dans leurs sublimes entreprises.

En tombant du ciel, les anges rebelles entr'ouvrirent la terre, pour entrer dans l'enfer, où la

vengeance divine les avoit relégués, et mirent le trouble dans les élémens.

> Degli angeli parte
> Turbò 'l suggetto de' vostri elementi.

PAG. 185, LIGN. 10. — Se livrer à ce mouvement continuel, etc.

Ce mouvement de rotation continuelle auquel se livroient les substances célestes.

PAG. 185, LIGN. 12. — La cause de la chute des premiers, etc.

La cause de la chute des anges qui tombèrent dans l'enfer, fut l'orgueil de Lucifer, que tu as vu opprimé sous tous les poids rassemblés de l'Univers. Le Dante rappèle ici la fin de la première partie de la divine comédie.

PAG. 186, LIGN. 20. — Encore tolère-t-on ici cette faute, etc.

Encore tolère-t-on ici cette faute avec plus d'indulgence, que la faute des hommes qui rejettent la Sainte-Ecriture, ou qui osent la mal expliquer.

Montesquieu, dans ses *Lettres Persanes*, offre des idées qui rappellent ce passage, quand il dit : « Ces auteurs n'ont pas cherché dans l'Ecriture ce qu'il faut croire; mais ce qu'ils croyent eux-mêmes;

ils ne l'ont pas regardée comme un livre où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées. C'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens, et ont donné la torture à tous les passages; c'est un pays où les hommes de toutes les sectes font des descentes, et vont comme au pillage; c'est un champ de bataille, où les nations ennemies qui se rencontrent, livrent bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'escarmouche de bien des manières. » (*Lettre* 128.)

Montesquieu a eu connoissance de la traduction du Dante, par Colbert d'Estouteville, Il ne seroit pas étonnant que la lecture de ce poète l'eût vivement intéressé. Mais avec quelle force, quelle énergie, l'auteur de l'esprit des lois n'a-t-il pas étendu cette pensée, en elle-même très-simple et très-ordinaire!

PAG. 186, LIGN. 26. — Chacun s'applique, etc.

Sortie véhémente contre les prédicateurs du temps. L'un, au lieu de prêcher humblement l'évangile, veut passer pour un astronome savant, et cherche à expliquer comment se forma l'éclipse qu'on remarqua au moment de la mort de Jésus-Christ; l'autre prétend que cette éclipse fut observée de tous les peuples de la terre, ce qui est im-

possible, puisque la lune ne peut pas cacher à la fois, à toutes les nations, le soleil, qui a plus d'étendue qu'elle. Jésus-Christ n'a pas dit aux apôtres : Allez et prêchez des fables; il leur a dit : *Prædicate Evangelium*. Marc. 16.

PAG. 188, LIGN. 5. — S. Antoine engraisse son porc.

Di questo ingrassa il porco sant' Antonio.

Il faut citer ici le texte; on ne seroit pas cru sur parole. C'est Béatrix qui parle, et elle est dans le paradis. Synecdoque, dit Venturi, pour exprimer que les religieux de tel couvent vivent dans l'opulence; c'est ainsi qu'agissent bien d'autres, que j'estime moins que cet animal.

Ed altri assai che son peggio che porci.

La synecdoque est, comme on sait, la figure par laquelle on fait entendre le plus en disant le moins, ou le moins en disant le plus.

PAG. 188, LIGN. 9. — Nous nous sommes trop éloignés, etc.

Ecoutons Venturi : « Le poète connoît par lui-même, et confesse qu'il est sorti de la route plus qu'il ne devoit. » Lombardi ne veut pas que Venturi se permette une semblable réflexion, qui est bien innocente, et il répond : « Mais si alors il y avoit de tels hommes, comme on sait qu'il n'y en

avoit que trop, il faut louer le zèle du poète. » Lombardi ne voit pas ici ce qu'exigent, et les convenances du lieu, et le caractère grave de Béatrix, et la présence de tant de bienheureux embrasés d'une vive charité, qu'on voit tout à coup condamnés à entendre, de la bouche d'une femme qui partage leur béatitude, des reproches aussi grossièrement exprimés.

PAG. 188, LIGN. 16. — Dans le nombre qu'il cite, etc.

Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei. Daniel 7.

NOTES DU CHANT XXX.

PAG. 190, LIGN. 1. — Notre monde, etc.

> Forse semila miglia di lontano
> Ci ferve l' ora sesta, e questo mondo
> China già l' ombra quasi al letto piano,
> Quando 'l mezzo del cielo a noi profondo
> Comincia a farsi tal, ch' alcuna stella
> Perde 'l parere infino a questo fondo :
> E come vien la chiarissima ancella
> Del sol più oltre, così 'l ciel si chiude
> Di vista in vista, infino alla più bella.

Voilà un des morceaux les plus difficiles du poëme. Le Dante ne cherche pas ici à être obscur. Il ne se perd pas dans une discussion métaphysique sans intérêt; il veut seulement commencer le chant avec noblesse et harmonie, comme il le fait souvent; et cependant chaque vers présente des difficultés sans nombre. Les images sont tirées en partie de la manière de compter les heures en Italie. Le poète embrasse à la fois les deux hémisphères; il nous entraîne avec lui dans la partie du monde opposée à la nôtre, et nous ramène rapidement à celle que nous habitons. Il faut étudier ici le Dante dans le calme et dans le

silence, et après avoir interrogé avec persévérance les commentateurs, s'attendre encore à rester indécis sur le sens de ce passage. Je me rappelle que je me suis particulièrement occupé de ce morceau et de quelques autres tercets aussi difficiles, dans une terre voisine de Paris, au château de Villiers-sur-Marne, où une parente pleine de grace et d'obligeance m'a reçu pendant plusieurs étés avec ma famille. Une habitation agréable, un parc où Morel, dans plus de cent arpens, a rappelé ce talent et ce génie dont il a laissé tant de traces à Ermenonville; une aimable liberté dans mes études; des prévenances, des soins remplis de délicatesse pour moi et pour les miens, tout m'encourageoit alors à mettre la dernière main à cet ouvrage commencé depuis long-temps.

Je pense qu'on excusera ici cette foible expression de ma reconnoissance. Je reviens au poète dont l'exemple m'a séduit, et qui, dans quelques chants du Paradis, n'a pas craint de s'interrompre plusieurs fois, pour montrer sa gratitude à ceux qui lui avoient donné des témoignages d'affection et de bienveillance.

On reproche au Dante d'avoir hasardé cette expression, *Semìla miglia di lontano*, « à six mille milles de distance; » mais Milton n'a-t-il pas dit:

When lo
A violent cross wind from either coast

Blows them transverse ten thousand leagues awry
Into the devious air.......

Liv. III, vers 486 et suiv.

« Mais voici qu'un vent violent, qui se croisant de l'une et de l'autre côte, les jette, en les prenant de travers, à dix mille lieues dans l'air éloigné de leur route. »

PAG. 190, LIGN. 4. — Le ciel alors commence à perdre l'éclat de ses étoiles.

On lit dans Ovide :

Diffugiunt stellæ, quarum agmina cogit
Lucifer, et cœli statione novissimus exit.

PAG. 191, LIGN. 13.—Essaie d'affoiblir en moi ce même souvenir.

Così lo rimembrar del dolce riso
La mente mia da se medesma scema.

Quel langage passionné ! le premier vers est doux et suave : le second a cependant quelque chose d'un peu âpre dans l'expression. J'ai suivi l'interprétation de Lombardi.

PAG. 191, LIGN. 14. — Depuis le premier jour où je l'avois vue dans cette vie mortelle.

Il n'y a plus de doute : il s'agit bien de Béatrix, fille de Portinari, que le Dante a aimée sur la terre.

Aucun commentateur ne s'avise de dire ici que Béatrix est la théologie.

PAG. 192, LIGN. 1. — Nous sommes montés, etc.

Nous sommes montés du plus grand des corps célestes, du premier mobile, au ciel Empyrée, au ciel qui n'est que pure lumière, etc.

> Luce intellettual piena d' amore,
> Amor di vero ben pien di letizia,
> Letizia che trascende ogni dolzore.

Belle gradation, dit Venturi, pour exprimer la félicité éternelle!

PAG. 192, LIGN. 6. — La dernière est déjà revêtue, etc.

Le poète va voir les deux milices du paradis: la première se compose des anges restés fidèles, l'autre des hommes qui ont mérité la béatitude; ceux-ci paroîtront sous la forme qu'ils auront au jour du dernier jugement, lorsqu'ils reprendont leur corps sanctifié.

PAG. 192, LIGN. 13. — L'amour, etc.

Dieu qui habite le ciel.

PAG. 192, LIGN. 20.—Une lumière, en forme de fleuve.

Ostendit mihi flumen aquæ vivæ, splendidum

tanquam cristallum, procedens de sede Dei. (Apoc. cap. 22.)

PAG. 193, LIGN. 4. — Le soleil de mes yeux.

L'objet le plus beau à mes yeux, Béatrix.

PAG. 193, LIGN. 21. — Que ce fleuve, qui étoit long d'abord, me parut arrondi.

Landino, Vellutello, Grangier, Venturi et Lombardi prétendent que ce fleuve, par sa longueur, figure d'abord l'esprit de Dieu qui se répand dans toutes les créatures, et que quand le même fleuve est arrondi, il figure l'esprit de Dieu qui, après s'être répandu dans les créatures, revient sur lui-même. Mais le Dante n'a-t-il pas voulu dire simplement, qu'il y eut autant de différence, entre ce qu'il voyoit d'abord, quand il n'avoit pas bu de l'eau du fleuve, et ce qu'il vit après en avoir bu, qu'il y en a entre un objet long et un objet arrondi?

PAG. 193, LIGN. 26. — Et je vis les deux cours du ciel.

Les deux milices dont il a été parlé plus haut: les anges et les ames humaines qui ont mérité le ciel.

PAG. 194, LIGN. 24. — Les loix de la nature, etc.

Les loix de la nature ne règnent pas là où Dieu

gouverne : les loix de la nature veulent qu'un objet voisin de nous paroisse plus grand qu'un objet de même grandeur qui est très-éloigné.

PAG. 195, LIGN. 3. — Le calice de la rose éternelle, etc.

Il appelle la rose éternelle les différens degrés de bienheureux dont Dieu est environné. Le calice est le milieu de cette fleur, qui exhale une odeur de louanges pour Dieu, ce printemps qu'on ne voit jamais finir.

PAG. 195, LIGN. 8. — Ceux qui sont vêtus de blanc, etc.

Datæ sunt illis singulæ stolæ albæ. (Apoc. 6.) « Vois nos degrés si remplis qu'il reste peu de places de bienheureux à occuper. » Grangier fait sur ce passage le commentaire suivant :

« Regarde notre citté combien elle est grande en son tour ; uois nos bancs si remplis que désormais peu de gens restent pour les remplir ; uoulant dire par cecy, que le dernier jugement étoit proche, et la fin du monde ; car les uns tiennent qu'il y aura autant d'ames heureuses, qu'il y a eu d'anges rebelles ; les autres, qu'il y en aura tout autant que sont les bons anges, afin que notre nombre soit pareil à celui des anges, et le nombre accompli, lors le monde finira. Mais disons auec S. Matthieu, *de die autem illâ et horâ nemo scit, neque angeli cœlorum, nisi solus pater ;* et pour le nombre des esleuz, dict fort bien S. Thomas d'Aquin, *me-*

lius dicitur quòd soli Deo cognitus est numerus electorum in supremâ cœnâ locandus. » Ce passage est une imitation d'un morceau du chant 30 de *la Vision d'Albéric*, ouvrage dont j'ai parlé à la fin de la vie du Dante.

PAG. 195, LIGN. 10 et suiv.—Dans celle que tu considères maintenant, et qui est surmontée d'une couronne, s'assiéra, avant que tu reviennes ici, l'ame du grand Henri, qui obtiendra le titre d'Auguste sur la terre, et qui rétablira la paix en Italie, etc.

L'ame du grand Henri, l'ame de Henri VII, empereur. On a vu des poètes distribuer les couronnes de l'immortalité historique : le Dante adresse un hommage encore plus flatteur au héros qu'il regarde comme le libérateur de l'Italie, et il lui fait conserver jusques dans le ciel les marques distinctives de la souveraineté et de la puissance. Autre imitation d'un morceau de *la Vision d'Albéric.*

PAG. 195, LIGN. 20. — Un homme qui contrariera, etc.

Le pape Clément V.

PAG. 195, LIGN. 22. — Mais cet homme, etc.

Mais ce pontife ne sera pas long-temps toléré de Dieu ; il sera jeté là où a été précipité Simon le Magicien, avec les Simoniaques, (*V.* le 19e chant de l'Enfer) et pressant de son poids celui d'Anagni, le pape Boniface VIII, né à Anagni, il poussera ce dernier dans l'abîme à une plus grande profondeur.

NOTES DU CHANT XXXI.

PAG. 196, LIGN. 1. — La sainte milice, etc.

La milice des bienheureux: l'autre milice est celle des anges, semblable à un essaim d'abeilles, etc.

> Qualis apes, æstate novâ, per florea rura
> Exercet sub sole labor, cum gentis adultos
> Educunt fœtus, aut cum liquentia mella
> Stipant, et dulci distendunt nectare cellas.
>
> *Æneid.* lib. I.

PAG. 197, LIGN. 1. — Leur figure étoit rouge, etc.

Apparuit illis in deserto montis Sinaï angelus in igne flammæ rubi. (Act. ap. cap. 7.)

Le reste de leurs formes plus blanc que la neige. *Vidit duos angelos in albis sedentes.* (Apoc. 20.) *Ecce duo viri astiterunt juxtà illos in vestibus albis.* (Act. ap. 1.)

PAG. 197, LIGN. 21. — Où l'on voit Calisto, etc.

Où l'on voit Calisto ou la grande-ourse se mouvoir avec Arcas son fils, qui est la petite-ourse, suivant Grangier et Vellutello, et Bootès ou Arcturus, suivant Venturi et Lombardi. On lit dans le Dict. de la Fable, par Chompré: « Junon métamorphosa

en ours Calisto et Arcas son fils; on dit que Calisto est la grande-ourse, et qu'Arcas est la petite-ourse ou Bootès. »

PAG. 198, LIGN. 1. — Moi qui venois de passer, etc.

> Io, che era al divino, dall' umano,
> Ed all' eterno, dal tempo, vennto,
> E di fiorenza, in popol giusto e sano.

Landino, Florentin, par amour pour sa patrie, soutient que le Dante par *fiorenza* entend toute la terre; mais Grangier, Venturi et Lombardi ne se méprennent pas sur ce trait satyrique lancé contre les habitans de la ville qui avoit exilé le Dante.

PAG. 199, LIGN. 1. — Si tu regardes au troisième cercle du degré le plus haut.

Au rang des Trônes qui sont le troisième cercle de la première hiérarchie.

PAG. 199, LIGN. 13. — Laisser la trace de tes pas dans l'enfer.

Béatrix étoit descendue dans l'enfer pour inviter Virgile à servir de guide au Dante. (*Enfer*, chant II.)

PAG. 199, LIGN. 16. — De l'esclavage, etc.

De la terre, tu m'as appelé au ciel.

PAG. 200, LIGN. 6. — La reine du ciel, etc.

Marie qui m'embrase d'amour nous accordera

sa grace, parce que je suis son fidèle Bernard. J'ai été le plus ardent admirateur de ses vertus.

« La grande merveille du douzième siècle, c'est S. Bernard. Il semble que Dieu a voulu renfermer en ce grand homme les divers dons qu'il a répandus dans les autres, et qu'il a partagés entre les plus célèbres pères de l'église. On le regarde comme le dernier d'entr'eux, par rapport au temps où il a vécu ; mais il a paru animé de l'esprit des anciens. Il a été la langue de l'église dans ses combats, etc. » (*Abrégé de l'Hist. ecclésiast.* tom. v, p. 260.)

PAG. 200, LIGN. 9. — Comme cet homme accouru de la Croatie, etc.

La Croatie est ici pour un lieu éloigné. Notre Véronique; le Saint-Suaire conservé alors à Rome dans l'église de Saint-Pierre.

PAG. 200, LIGN. 16. — De celui qui sur la terre, etc.

De S. Bernard qui, sur la terre, s'est livré à la vie contemplative.

PAG. 201, LIGN. 6. — Cette pacifique oriflamme, etc.

Marie. Les commentateurs croient que le poète fait allusion à l'oriflamme de S. Denis; mais les Italiens avoient également des étendards appelés ainsi. *V.* Rossi, *Trattato dell' orofiamma di Brescia.*

NOTES DU CHANT XXXII.

PAG. 202, LIGN. 1. — **Le saint adonné à la vie contemplative, etc.**

S. Bernard parla ainsi : La femme si belle que tu vois assise aux secondes feuilles de la rose, est Eve, qui ouvrit la plaie guérie par Marie. *Illa percussit, ista sanavit*, dit S. Augustin, serm. 18 *de Sanctis*. Plus loin est assise Rachel, fille de Laban et épouse du patriarche Jacob; Sara, épouse d'Abraham; Rebecca, épouse d'Isaac; Judith, qui coupa la tête à Holopherne et délivra Béthulie; la bisaïeule de celui qui composa le *Miserere*, Ruth, épouse de Booz, bisaïeule de David. Le degré de S. Jean qui, toujours saint, vécut dans un désert, souffrit le martyre sous Hérode, etc.; S. Jean resta deux ans dans les limbes, qui sont en enfer, et n'en sortit qu'après la mort de Jésus-Christ, qui lui survécut deux ans. S. François d'Assise, S. Benoît, S. Augustin.

PAG. 203, LIGN. 24. — N'ont pas obtenu ce bonheur par leur propre mérite, etc.

N'ont pas obtenu ce bonheur par leur mérite, mais l'ont dû aux prières de leurs parens. Lombardi observe que cette opinion du poète est combattue par S. Prosper.

> Nec meritis istud poteris aptare parentum,
> ....
> Cùm videas multos sanctis genitoribus ortos
> Nullo salvari studio potuisse suorum.
>
> *Carmen de Ingrat.* vers 629 et suiv.

PAG. 205, LIGN. 5. — Après le premier âge de la loi naturelle, etc.

> Poichè le prime etadi fur compiute,
> Convenne a' maschi all' innocenti penne,
> Per circoncidere, acquistar virtude.

Je me suis conformé à l'interprétation de Grangier et de Venturi; mais Daniello présente une interprétation bien différente; il dit qu'il faut lire:

> Convenne a maschi, le innocenti penne
> Per circoncidere, acquistar virtude.

Alors *penne* viendroit du mot latin *penis*. Lombardi paroît adopter cette version; M. Portirelli la préfère à celle de Venturi. Il ne faut pas se dissimuler qu'elle est encore dans le caractère du Dante; mais on doit renoncer à la traduire fidèlement en français.

PAG. 205, LIGN. 22. — Alors l'amour, etc.

L'ange Gabriël.

PAG. 206, LIGN. 3. — Celui qui s'embellissoit des charmes de Marie.

S. Bernard.

PAG. 206, LIGN. 23. — A gauche tu vois le père, etc.

A gauche, Adam; à droite, S. Pierre; près de ce dernier, S. Jean l'Evangéliste, auteur de l'Apocalypse; près d'Adam, Moïse; du côté de S. Pierre, Anne, mère de Marie; en face d'Adam, Lucie. Quelques commentateurs voient dans Lucie, sainte Lucie de Syracuse, la patrone de ceux qui ont mal aux yeux. Le poète l'invoque, ajoutent-ils, parce qu'il étoit louche. Venturi rejette cette opinion, et pense qu'on n'a pu s'y arrêter un moment, que par plaisanterie. Lombardi et M. Portirelli adoptent cependant cette interprétation, mais sans parler de l'intérêt que le poète pouvoit avoir à invoquer cette sainte. Grangier et Venturi voient dans Lucie la grace illuminante. Il est question de Lucie au deuxième chant de l'Enfer, vers 97 : c'est elle qui envoie Béatrix au secours du Dante, et alors Béatrix prie Virgile de servir de guide au poète.

PAG. 207, LIGN. 15. — Nous nous arrêterons, etc.

Qui farem punto, come buon sartore,
Che, com' egli ha del panno, fa la gonna.

Mot à mot : « Ici nous ferons un point, comme un bon tailleur qui, selon le drap qu'il a, fait un jupon. »

Peut-on s'attendre à une semblable comparaison ? Mais, à part le choix de l'idée, l'expression est piquante et précise.

PAG. 207, LIGN. 19. — Vers le premier amour.

Vers Dieu qui est le premier amour.

NOTES DU CHANT XXXIII.

PAG. 209, LIGN. 1. — Vierge mère, etc.

Je ne puis résister au plaisir de rapporter tout le commencement de ce chant, qui est un très-beau morceau de poésie.

> Vergine madre, figlia del tuo figlio,
> Umile ed alta più che creatura,
> Termine fisso d' eterno consiglio,
> Tu se' colei che l' umana natura
> Nobilitasti sì, che 'l suo fattore
> Non disdegnò di farsi sua fattura.
> Nel ventre tuo si raccese l' amore,
> Per lo cui caldo, nell' eterna pace
> Così è germinato questo fiore.
> Quì se' a noi meridiana face
> Di caritade, e giuso intra mortali
> Se' di speranza fontana vivace.
> Donna.........................
> ....
> ....
> In te misericordia, in te pietate,
> In te magnificenza, in te s' aduna
> Quantunque in creatura è di bontate.

Reconnoît-on ici la langue italienne des pre-

mières années du quatorzième siècle ? Le poète a cherché toute la pureté d'expression convenable dans cette circonstance ; il a multiplié les images que l'Ecriture lui offroit de toutes parts, il a évité le faux brillant : enfin, ce passage n'a besoin d'aucun commentaire, cinq siècles après l'époque où il a été écrit.

PAG. 210, LIGN. 11. — Je n'ai jamais désiré ma vision bienheureuse, etc.

S. Bernard donne au Dante un exemple frappant de vraie charité ; le poète en profitera : il ne dira plus d'injures à personne. Il retombera dans quelques détails scientifiques déplacés ; mais au moins il sera digne de voir le paradis. S. Bernard est animé ici d'une charité plus vive que celle qui est recommandée par S. Matthieu, 19 : *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.*

PAG. 210, LIGN. 24. — Les yeux que Dieu chérit, etc.

Les yeux de Marie.

PAG. 211, LIGN. 21. — C'est ainsi que le vent, etc.

> Insanam vatem aspicies, quæ rupe sub imâ
> Fata canit, foliisque notas et nomina mandat.
> Quæcunque in foliis descripsit carmina virgo,
> Digerit in numerum, atque antro seclusa relinquit ;
> Illa manent immota locis, neque ab ordine cedunt.
> Verum eadem, verso tenuis cum cardine ventus

Impulit, et teneras turbavit janua frondes,

....

....

Inconsulti abeunt, sedemque odêre sibyllæ.

Æneid. lib. 3, v. 443 et seq.

...... Foliis tantum ne carmina manda,
Ne turbata volent, rapidis ludibria ventis:
Ipsa canas, oro.

Ibid. lib. 6, v. 74, 75, 76.

PAG. 212, LIGN. 20.—Les substances, les accidens, etc.

Malheureux langage de l'école, que nous veux-tu dans un pareil moment? Le poète avoit un ton si noble! on le suivoit avec tant de plaisir!

PAG. 214, LIGN. 11. — Me parut d'une couleur, etc.

Le second cercle étoit Jésus-Christ qui avoit conservé une partie de la couleur de la chair mortelle.

PAG. 214, LIGN. 14. — J'étois alors semblable à ce géomètre, etc.

Qu'a-t-on besoin ici de la quadrature du cercle? O Dante, où est ton admirable fécondité? Un dénoûment heureux et bien raisonné rachète les défauts qui peuvent être épars dans le cours d'un long ouvrage.

PAG. 215, LIGN. 1. — Ma pensée et mon désir, etc.

Ma pensée et mon désir semblables à deux roues

d'un char qui obéissent en même temps à la même impulsion, se dirigèrent ailleurs, vers une autre idée, avec le même accord, avec un accord pareil à l'accord qui fait agir deux roues, parce que celui qui met en mouvement le soleil et les étoiles, Dieu, ne voulut pas que je visse plus long-temps un tel spectacle, ni que le souvenir de tant de merveilles se gravât plus profondément dans ma mémoire.

Tout ce chant, malgré quelques taches, termine convenablement le poëme. Le Dante s'efforce en vain de répéter qu'il a composé toute la Divine Comédie en 1300. Il étoit alors trop occupé des affaires politiques; il n'a pu trouver qu'à l'époque de sa disgrace et de son exil le temps nécessaire pour perfectionner son ouvrage. J'ai remarqué souvent la trace d'un travail soigné; dans ses écarts même, le poète ne s'éloigne pas d'une sorte de méthode très-aisée à reconnoître. Au milieu de son voyage qu'il poursuit avec assez de rapidité, il entremêle les morceaux de dialectique, de logique, d'astronomie, et des imprécations malheureusement trop multipliées. J'ai étudié si long-temps et si souvent cet auteur, que je marquerois presque les passages où tout à coup il s'est arrêté, pour placer ses morceaux de fureur, qu'il avoit, je crois, composés d'avance et qu'il interposoit dans ses chants. Il falloit que les passages où il avoit exhalé sa colère, fussent en grand nombre, puisqu'il a dû en placer

même dans son Paradis, lieu sacré où tout devoit être, comme je l'ai déjà dit, résignation, amour et charité.

Moutonnet et Rivarol ont fait connoître la première partie de la Divine Comédie du Dante, accompagnée de notes; je viens d'essayer de donner une idée de la troisième partie de ce poëme. Il seroit à désirer maintenant qu'on entreprît de traduire le Purgatoire, qui n'est pas dépourvu de beautés, et qui tient un juste milieu entre l'horreur qu'inspire l'Enfer, et le ton généralement plus adouci qui se remarque dans le Paradis.

FIN DES NOTES.

CATALOGUE

De quatre-vingts Éditions du Dante, imprimées en Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre.

Avril 1472.

LA Comedia di Dante Alighieri, delle pene e punizioni de' vizi, e de' meriti e premi delle virtù. *In Foligno,* (quoique le nom de la ville ne soit pas écrit) *per Giovanni Numeister. In-fol.*

A la fin on lit :

Nel mille quattro cento septe e due,
Nel quarto mese, addi cinque e sei
Quest' opera gentile impressa fue.
Io maestro Giovanni Numeister opera dei
Alla detta impressione, e meco fue
El fulginato evangelista mei.

Cette édition est à la Bibliothèque Impériale.

Août 1472.

Dante. *Petit in-fol.*

Edition à la fin de laquelle on lit ces mots, écrits en caractères majuscules.

Explicit liber Dantis impressus á magistro Federico Veronensi. M CCCC LXXII. Quinto decimo kal. Augusti.

1472.

Dantis Capitula, italicè per Georgium et Paulum Teutonicos. *Mantuæ*, *in-fol.* 1472.

A la fin on lit :

Magister Georgius, et magister Paulus Teutonici hoc opus Mantuæ impresserunt, adjuvante Columbino Veronensi.

1473.

Dante. Mediolani per Antonium Zarotum. 1473, *in-fol.*

Avril 1477.

Dante.

Le titre est ainsi conçu :

Incomiciano le Cantiche de la Comedia di Dante Alleghieri Fiorentino.

A la fin du *Paradis*, est écrit :

Finisse la tertia et ultima comedia di Paradiso de lo excellentissimo poeta Laureato Dante ⁑ Alleghieri di Firenze. Impresso nella magnifica cipta di Napoli : cum ogni diligentia et fede. Sotto lo invictissimo re Ferdinando ⁑ inclito re de Sicilia.

ÆCT. A di XII dil mese di aprile MCCCCLXXVII.

LAVS DEO.

Cette édition, qui est du plus grand prix, est à la Bibliothèque Impériale.

1477.

Dante, col comento di Benvenuto da Imola. *In-fol.*

Imprimé en caractères gothiques, à *Venise* (quoique le

nom de la ville ne soit pas écrit), *per Vendelin da Spira.*

A la fin, se trouve le sonnet suivant :

> Finita è l' opera dell' inclito e divo
> Dante Alighieri, Fiorentin poeta;
> La cui anima santa alberga lieta
> Nel ciel seren ove sempre il sia vivo.
> D' Imola Benvenuto mai fia privo
> D' eterna fama, che sua mansueta
> Lira operò comentando il poeta;
> Per cui il testo a noi è intellettivo.
> Cristofal Berardi Pisaurense detti
> Opera, fatto indegno correttore,
> Per quanto intesi di quella i subbietti.
> De Spira Vendelin fu il stampatore;
> Del mille quattro cento e settanta setti
> Correvan gli anni del nostro Signore.

Benvenuto des Rambaldi d'Imola, a écrit en latin son commentaire sur le Dante. Cette édition offre une traduction italienne de ce commentaire.

Elle est à la Bibliothèque Impériale.

On ne sait pas le nom du traducteur.

Février 1478.

Dantis Comœdia cum commentariis (scilicet Jacobi de Lana et Guidi Terzagi insubri.) *In-fol. Mediolani per Lud. et Alber.* (*Edente Martino Paulo Nidobeato Novariensi.*)

On ne lit pas précisément ces mots dans cette édition; mais on croit que c'est ainsi qu'il faut expliquer les lettres *MP. N. N.*, qu'on lit après *Lud. et Alber.*

A la fin, sont ces mots :

DI. VA. BO. MA. Cum dulci nato JO. GZ. Ducibus feliciss. Liguriæ valida pace regnantibus, operi egregio

manum supremam LUD. et ALBER. Pedemontani, amico Jove, imposuerunt. Mediolani urbe illustri. Anno gratiæ M. CCCCLXX. VIII. V. ID. F. MP. N. N. CUM. GU. T. FA. CU.

Le texte est en beaux caractères; les commentaires sont en caractères gothiques. Il y a un exemplaire de cette rare édition dans la Bibliothèque du séminaire de Padoue.

Si on veut avoir des détails sur Jacques della Lana, et Guido Terzago, noble milanais, il faut consulter le chevalier Léonard Salviati, *Negli avvertimenti della Lingua sopra il decamerone*, vol. 1, pag. 114 et 115, et le tome XII du Journal *de' Letterati d'Italia*, pag. 249.

1478.

Dante. *Edition in-fol.*

A la fin, on lit ce qui suit :

Opus impressum arte et diligentiâ magistri Philippi veneti. Anno Domini M. CCCCLXXVIII. Inclyto Venetiarum principe Andrea Vendranimo.

Août 1481.

La Divina Comedia di Dante, col comento di Cristoforo Landino. *Impresso la prima volta, per Nicolò di Lorenzo della Magna. In Firenze, addì* XXX *d' agosto* 1481, *in-fol.*

Il y a des exemplaires qui ont, au commencement, une très-belle miniature.

Cette édition est à la Bibliothèque Impériale.

Mars 1484.

Comento di' Cristoforo Landino Fiorentino, sopra la Commedia di Dante Alighieri P. F. ***In-fol.***

A la fin, on lit :

Impresso in Vinegia per Ottaviano Scoto da Monza, addì 23 di Marzo 1484.

1487.

Dante, col comento di Cristof. Landino. *In-fol. Brescia, per Bonino de' Bonini.*

Cette édition est à la Bibliothèque Impériale.

Mars 1491.

Edition qui a le même titre que celle de 1484, et accompagnée du commentaire de Landino.

On lit à la fin :

Finita è l'opera dell' inclito et divo Dante alighieri, poeta fiorentino, revista ed emendata per lo reverendo maestro Piero da Figino, maestro in teologia, ed eccellente predicator dell' ordine de' minori, ed ha posto molte cose in diversi Luoghi, che ha trovato mancare in tutti i danti li quali sono stati stampati; eccetto questi impressi in Venezia, per Bernardino Benali, e Matteo da Parma, del 1491, addì 3 Marzo; come ne' detti Danti si potrà vedere, sì in lo testo, come nella Josa : e questo per neglienzia, e difetto de' correttori passati., in-fol. Suivent le *Credo*, le *Pater noster*, et l'*Ave Maria* du Dante.

Cette édition est à la Bibliothèque Impériale, et à la Bibliothèque Vaticane.

1491.

Dante. (Autre édition avec le commentaire de Landino.) *In Venezia, per Pietro Piasii Cremonese, detto Veronese*, 1491, *in-fol.*

1493.

Nouvelle édition de celle qu'a donnée Piasii en 1491. *Venezia, per Matteo Capcasa*, 1493.

1493.

Dante. *In Vinegia, per Matteo di Codeca da Parma*, 1493, *in-fol.*

1497.

Dante, col Landino. *In Venezia, per Pietro di Giovanni de' Quarengii da Palazogo de Bergame*, 1497.

Edition semblable à celle de 1491, par *Piasii.*

1497.

Dante. (Autre édition.) *In Venezia appresso Lucantonio Giunta.*

Il n'y a pas de date; mais on présume généralement que l'édition est de 1497.

Août 1502.

Le Terze Rime di Dante. *In-8.*

On lit à la fin :
Venetiis in ædib. Aldi accuratissime. MEN. AUG. M.

D.II. Cautum est ne quis hunc impunè imprimat, vendat-ve librum, nobis invitis.

L'édition est imprimée avec les caractères qu'Alde avoit inventés l'année d'auparavant, et qu'il avoit déjà employés dans son beau Virgile de 1501.

Les Académiciens de la Crusca ont suivi cette édition, dans celle qu'ils ont fait paroître en 1595, *in*-8°.

Cette édition, qui est d'un grand prix, est à la Bibliothèque Impériale.

1502.

Le Terze Rime di Dante. *In*-8. *sans date, sans nom de ville et d'imprimeur.*

Edition semblable en tout à celle d'Alde, de la même année. On y a adopté jusqu'à la disposition des pages.

Les caractères ressemblent à ceux de l'édition de *Giunta*, qui parut à Florence, en 1506.

Août 1506.

Commedia di Dante, insieme con uno dialogo circa el sito, forma, e misure dell' Inferno. *In*-8.

A la fin, on lit :

Impressa in Firenze per opera e spesa di Filippo di Giunta Fiorentino, gli anni della salutifera incarnazione. M. D.VI. DI. XX d'Agosto.

Edition très-belle et très-recherchée.

Au commencement, il y a un chapitre intitulé : *Cantico di Jeronimo Benivieni, cittadino Fiorentino, in laude dello eccellentissimo poeta Dante Alighieri, e della sequente commedia da lui divinamente composta.*

La même édition contient un dialogue d'Antoine Manetti,

citoyen de Florence, sur le site, la forme et les mesures de l'enfer du Dante.

1506.

Dante, col sito e forma dell' Inferno. *In-8.* **1506.**

On lit à la fin :

P. ALEX. PAG. BENACENSES.
F
BENA
V V

Per Alessandro Paganino in Tusculano, etc.

Juin 1507.

Dante, col Landino. *In Venezia, per Zanes de Portese M. D. VII. adì XVIII. de zugno, in-fol.*

1512.

Opere del divino poeta Dante, comentate da Cristoforo Landino. *In Venezia*, 1512, *in-4.*

Avril 1515.

La traducion del Dante de lengua toscana en verso castellano, por el reverendo don Pero Fernandos de Villegas, arcediano de Burgos : y por el comentado allende de los otros glosadores, por mandado de la muy excelente sennora donna Ivana de Aragon, Duquesa de Frias, y condessa de haro, fija del muy poderoso Rey don Fernando de Castilla, y de Ara-

gon, etc. *Imprimiose esta muy provechosa y notable obra en la muy noble y mas leal Cibdad de Burgos, por Federique Aleman de Basilea, ac abose lunes a dos dias de abril del anno de nuestra redempcion de mill y quinientos y quinze annos; in-fol.*

Le commentaire de ce traducteur est presque toujours celui de Landino.

Août 1515.

Dante, con sito e forma dell' Inferno tratta dall' istessa descrizione del poeta.

On lit à la fin :

« *Impresso in Vinegia nelle case d'Aldo e d'Andrea di Asola, suo suocero, nell' anno M. D. XV. nel mese di Agosto.* Cette édition est dédiée, par André d'Asola, à Victoire Colonne, marquise de Pescara, et ornée de trois gravures représentant l'enfer et le purgatoire.

1515.

Réimpression de la précédente édition d'Alde, de l'année 1515, avec la même épître dédicatoire à Victoire Colonne, marquise de Pescara, et ces mots au frontispice :

Le terse rime di Dante con sito, e forma de lo inferno novamente in restampito; contrefaçon sans date, sans nom de ville et d'imprimeur, peu estimée sous ce rapport, mais cependant devenue assez rare.

1520.

Opere del divino poeta Dante, con suoi comenti re-

corecti, et con ogne diligentia novamente in littera cursiva impresse. *In-4. In Venezia, per messer Bernardino Stagnino da trino de Monferà, de* MCCCCCXX *adì* XXVIII *marzo.*

1529.

Dante, col Comento di Crist. Landino. *In Vinegia ad istanza di Luca Antonio Giunta. Ornato di novissime postille, e d'infiniti errori purgato*, 1529.

1536.

Commedia del divino poeta Dante, con la sposizione di Cristoforo Landino. *Venezia*, *per Giovanni Giolito*, 1536, *in-4*.

1536.

Comedia del divino poeta Dante Alighieri, con la sposizione di Cristof. Landino. *Coretta ed emendata in Venezia. Bern. Stagnino*, 1536, *in-4*.

1544.

La Commedia di Dante Aligeri, con la nuova esposizione di Alessandro Vellutello. *Impressa in Venegia, per Francesco Marcolini, ad instanzia di Alessandro Vellutello, del mese di Giugno, l'anno* M. D. XLIIII, *in-4*.

Cette édition fut dédiée, par Vellutello, au pape Paul III. Elle est à la Bibliothèque Impériale.

1545.

Dantis Carmina de Inferno, Purgatorio, Paradiso, Italice conscripta, excusa sunt, *In Italia, anno Domini* 1545, *in*-16.

Cette édition est très-peu estimée en Italie.

1547.

Il Dante, con argomenti e dechiarazioni di molti Luoghi, novamente revisto, e stampato. *In Lione, per Giovanni de Tournes*, M. D. XXXXVII, *in*-16.

Edition très-belle, très-soignée. On trouve les argumens à chaque chant, et une courte explication en marge. A la fin est la vie du poète, bien rédigée.

Cette édition fait honneur aux presses de France. Elle est recherchée en Italie.

1550.

La Commedia di Dante. *In*-16, *in Venezia, al segno della Speranza*, 1550.

Avril 1551.

Dante, con nuove ed utilissime isposizioni aggiuntovi di più una tavola di tutti i vocaboli più degni d'osservazione, che à i Luoghi loro sono dichiarati. *In Lione, appresso Guglielmo Rovillio, in*-16.

Rovillio dédia cette édition à Messer-Antoine Ridolfi, gentilhomme florentin. La dédicace est en date du 25 avril.

Cette édition contient une lettre aux lecteurs, un portrait du Dante, au-dessous duquel sont des vers de M. Jean-Jacques Manson, en l'honneur du poète, et enfin un extrait de la vie du Dante.

Cette édition est recherchée autant que celle de Jean de Tournes.

1552.

Lo 'nferno, e'l Purgatorio, e'l Paradiso di Dante Alaghieri. *In Venezia, al segno della Speranza*, *in*-16.

Quelques auteurs, et particulièrement Pompée Venturi, croyent que cette édition est la même que celle de 1550, qui se vendoit à Venise *al segno della Speranza*. Le frontispice seul est changé.

Il paroît que cette espèce de ruse, employée souvent, pour faire croire qu'un ouvrage a une édition nouvelle, étoit déjà connue dans le milieu du seizième siècle.

1552.

Réimpression de l'édition *in*-16 de *Rovillio*. *Lyon*, 1552.

1554.

Dante, con nuove ed utilissime annotazioni aggiuntovi l'indice de' vocaboli più degni d'osservazione che a' loro Luoghi sono dichiarati. *In Venezia, per Gio. Antonio Morando*, *con figure*, *in*-8.

Cette édition n'est qu'une copie de celle de *Rovillio*, in-16. *Lyon*, 1551.

1555.

La Divina Commedia di Dante, di nuovo alla sua vera lezione ridotta, con lo ajuto di molti antichissimi esemplari; con argomenti ad allegorie per ciascun canto, ed apostille nel margine, e indice copiosissimo di tutti i vocaboli più importanti usati dal poeta, con la sposizion loro. *In Vinegia appresso Gabriel Giolito de' Ferrari, e fratelli, in-12.*

M.D.L.V. C'est par erreur qu'on lit à la fin, *M.D.L.IV.*

Louis Dolce dédia cette édition, qu'il avoit enrichie de notes estimées, à monsignor Coriolan Martirano, évêque de San-Marco, et secrétaire du conseil de l'empereur, à Naples.

Dans sa dédicace, Louis Dolce dit à ce prélat :

Delle fatiche, che sopra vi hò fatte, a V. S. R. similmente non dirò altro; poichè elle sono per quelli, che non sanno. Questo non tacerò, che 'l testo in molti Luoghi s'è diligentissimamente emendato; e ciò con uno esemplare trascritto dal proprio scritto di Mano del Figliuolo di Dante, avuto dal Dottissimo giovane M. Batista Amalteo.

Cette édition est en beaux caractères; mais elle est en quelques endroits très-incorrecte. Par exemple, dans les allégories et dans les argumens, on lit : *Romani* pour *Demoni*, *sedia* pour *scala*, *mente* pour *morte*, *etc.*

Cette observation a été faite par le père Pompée Venturi.

1564.

Dante, con l'esposizione di Cristoforo Landino e di Alessandro Vellutello, con tavole, argomenti ed allegorie, e reformato, riveduto, e ridotto alla sua vera

lezione, per Francesco Sansovino. *In Venezia, appresso Giovambatista, Marchiò Sessa, e fratelli, in-fol.*

On lit à la fin :

In Venezia, appresso Domenico Nicolino.

Domenico Nicolino étoit probablement l'imprimeur; les frères Sessa étoient les éditeurs. Le pape Pie IV accepta la dédicace de cette édition, qui est très-bien imprimée, et qu'on paye encore fort cher en Italie.

Elle est à la Bibliothèque Impériale.

1568.

Dante, coll' esposizione di M. Bernardino Daniello da Lucca, sopra la sua Commedia dell' Inferno, del Purgatorio, e del Paradiso nuovamente stampato, e posto in Luce. *In Venezia appresso Pietro da Fino.*

Pietro da Fino dédia cette édition au magnifique et honorable Jean da Fino, noble gentilhomme bergamasque, le 9 octobre 1568.

Diomède Borghesi, dans la troisième partie de ses Lettres, prétend que le célèbre Gabriel Trifone est le véritable auteur du commentaire de cette édition.

Il faut observer que dans cette édition il manque douze vers au sixième chant du Purgatoire, pag. 273, du vers 105 jusqu'au vers 118. Cet oubli ne peut être qu'une négligence des imprimeurs, puisqu'on trouve le commentaire des douze vers oubliés. D'ailleurs ces douze vers ne contiennent rien qu'on ait eu intérêt à supprimer.

Cette édition est à la Bibliothèque Impériale.

1569.

La Divina Commedia di Dante. *In Venèzia, per Domenico Farri*, 1569, *in*-12.

Cette édition est une réimpression de celle de *Giolito. Venise*, 1555.

1571.

Réimpression à Lyon de l'édition de *Rovillio. Lyon*, 1551, *in*-16. Cette réimpression porte cette date : *Lione*, 1571. *Presso Gugl. Rovillio*, in-16.

1572.

Dante. *In Venezia, per Domenico Farri*, 1572, *in*-12.

Réimpression de l'édition de *Jean de Tournes. Lyon*, 1547, *in*-16.

1572.

Discorso di Vincenzio Buonnanni sopra la prima cantica del divinissimo teologo Dante d'Alighieri del bello, nobilissimo Fiorentino, intitolata Commedia. *In Fiorenza nella stamperia di Bartolommeo Sermartelli*, M. D. LXXII, *in*-4.

Ce discours, qui est très-obscur, se place néanmoins parmi les éditions du Dante, parce qu'il contient les trente-quatre chants de l'Enfer.

1575.

Dante. *In Venezia, presso Domenico Farri*, 1575, *in*-12.

1575.

Réimpression, à *Lyon*, de l'édition de *Rovillio*, 1552, *in*-16. — *Lion*, *Rovillio*, 1575, *in*-16.

Juin 1578.

Edition semblable à celle de 1564, *in-folio*, imprimée chez *Nicolino*, aux frais des frères *Sessa*.

A la fin de cette réimpression, on lit :
Appresso gli eredi di Franzesco Rampazzetto, *ad istanzia di Giovambatista, Marchiò Sessa, e fratelli.*

Rampazzetto dédia cette édition, le 10 juin, au sérénissime prince Guillaume Gonzague, duc de Mantoue et de Montferrat.

1578.

La Divina Commedia di Dante, con la dichiarazione de' vocaboli più importanti usati dal poeta, di M. Lodovico Dolce. *In Venezia*, 1578, *in*-8.

1595.

La Divina Commedia di Dante Alighieri nobile Fiorentino, ridotta a miglior lezione dagli Accademici della Crusca ; con privilegio. *In Firenze, per Domenico Manzani, in*-8.

Cette édition est une des plus parfaites que l'on connoisse, si on a égard aux peines qu'ont prises différens Académiciens, et surtout Bastiano de' Rossi, pour collationner un grand nombre de textes anciens, et choisir les meilleures leçons ; mais l'imprimeur *Manzani* n'a pas secondé les auteurs d'un

si beau travail. Les caractères ne sont pas très-nets, et l'édition présente une grande quantité de fautes.

Cette édition est à la Bibliothèque Impériale.

1596.

Edition in-folio semblable à celle de 1564, chez les frères *Sessa*, à *Venise*, et à celle de 1578, faite aux frais des mêmes frères *Sessa*, dans la même ville.

Cette réimpression porte :

In Venezia. M. D. XCVI. Appresso Domenico Nicoloni, ad istanza di Giovambatista, e Giovan Bernardo Sessa, fratelli.

C'est cette édition de 1596, qui est nommément censurée dans l'*index* d'Espagne. Le commentaire fait par Sansovino, comme on l'a vu à l'article de l'édition de 1564, corrige beaucoup de passages du commentaire de Landino. Ces corrections ont peut-être déplu en Espagne. Il y fut ordonné qu'à l'avenir on supprimeroit, dans les exemplaires du Dante qui y seroient introduits, trois passages, qui sont les suivans :

Au chant XI de l'Enfer, ces deux vers :

> Anastagio papa guardo,
> Lo qual trasse fotin della via dritta.

Au chant XIX de l'Enfer, ces douze vers :

> Di voi pastor s' accorse 'l 'vangelista,
> Quando colei, che siede sovra l' acque
> Puttaneggiar co' regi a lei fù vista;
> Quella che con le sette teste nacque,
> E dalle diece corna ebbe argomento,
> Fin che virtute al suo marito piacque,
> Fatto v' avete dio d' oro, e d' argento :
> E che altro è da voi all' idolatre,
> Se non ch' egli uno, e voi n' orate cento?

> Ahi Costantin, di quanto mal fu matre
> Non la tua conversion, ma quella dote,
> Che da te prese il primo Ricco patre!

Dans le chant IX du Paradis, ces vers-ci :

> A questo intende 'l papa e i cardinali ;
> Non vanno i lor pensieri a Nazzarette
> Là, dove Gabriello aperse l' ali.
> Ma Vaticano, e l' altre parti elette
> Di Roma, che son state cimetero
> Alla milizia, che Pietro Seguette,
> Tosto libere fien dell' adultero.

L'ordre est ainsi conçu :

Los tres lugares de la poesia de Dante que arriba se mandan expurgar, se quiten de la misma su comedia, que tambien anda sin expositores, de qualchier impression que sea.

Cette édition est à la Bibliothèque Impériale.

1596.

La Comédie : de l'Enfer, du Purgatoire et Paradis, par Grangier. *Paris, veuve Drobet,* 1596, *in*-12.

Cette édition est très-rare. On trouve plus communément l'édition suivante.

1597.

La Comédie de Dante, de l'Enfer, du Purgatoire et Paradis, mise en ryme françoise, et commentée par M. B. Grangier, conseiller et aumonier du roi, et abbé de Saint-Barthélemy de Noyon. *Paris,* 1597, *avec privilége de Sa Majesté, chez Jean Gesselin, rue Saint-Jacques, au Soleil d'Or, et en sa boutique, au Palais,*

en la galerie des Prisonniers, 3 *vol. in*-16, *reliés ordinairement en six; avec portrait du Dante sur le frontispice, et un assez beau portrait de Henri IV, à qui l'ouvrage est dédié. Au-dessous du portrait de Henri IV, sont ces quatre vers :*

> Le sceptre en main, au front j'ai la couronne,
> Pour mieux ranger dessoubz mes justes loix
> Ce beau pays reconquis par deux foys,
> Car ma valeur et le droit me la donne.

Cette édition en vers françois, difficiles à comprendre, est accompagnée de notes, pour la plupart excellentes.

1613.

La Divina Commedia di Dante, con gli argomenti ed allegorie per ogni canto, e due indici, uno di tutti i vocaboli più importanti usati del poeta, con la esposizione loro, e l'altro delle cose più notabili. *In Venezia, appresso Nicolò Misserini, in*-24.

Cette édition est devenue très-rare.

1629.

La Visione, poema di Dante. *In Padova, per Donato Pasquardi e compagno*, 1629, *in*-16.

1716.

La Divina Commedia di Dante Alighieri, nobile Fiorentino, ridotta a miglior lezione dagli Accademici della Crusca. Seconda impressione, accresciuta degli

argomenti, allegorie, e spiega de' vocaboli oscuri, dedicata al dottor signor Tommaso Farina, avvocato Napoletano, da Cellenio Zacclori, 1716. *In Napoli nella stamperia di Francesco Laino*, *grand in*-12.

Cette édition n'a pas la planche intitulée : *Profilo, Pianta, e misure dell' Inferno di Dante, secondo la descrizione d'Antonio Manetti Fiorentino*, ni l'épître dédicatoire *de Bastiano de' Rossi, à M. Luc Torrigiani ;* ni *la lettera a' Lettori dello' nferigno, segretario e Accademico della Crusca ;* ni la pièce intitulée : *Opinione intorno al tempo del viaggio del Dante.*

1727.

La Divina Commedia di Dante Alighieri già ridotta a miglior lezione dagli Accademici della Crusca ; ed ora accresciuta di un doppio rimario, et di tre indici copiosissimi, per opera del signor Gio. Antonio Volpi pubblico professore di filosofia nello studio di Padova. Cette édition est distribuée en trois volumes, et dédiée à M. le chevalier Pierre Grimani, procurateur de Saint-Marc. *In Padova*, 1727, *per Giuseppe Comino.*

Cette édition est excellente, et les savans la recherchent beaucoup.

Elle est à la Bibliothèque Impériale.

1728.

La Comedia trasportata in verso latino eroico da Carlo d'Aquino coll' Aggiunta del testo italiano, e di brevi annotazioni. *Napoli*, 1728, *in*-8.

1732.

Dante, con una breve e sufficiente dichiarazione del senso letterale diversa in più luoghi da quella degli antichi comentatori.

Plus bas est écrit :

Alla Santità di N. S. Clemente XII. In Lucca 1732, per Sebastiano Domenico Cappuri a spese della Società.

1732.

Comento di M. Giovan. Bocacci sopra la Commedia di Dante Alighieri, colle annotazioni di Antonio Maria Salvini. *Firenze*, 1732, 2 *vol.*

1739.

Dante Alighieri : (édition d'après celle de 1595 de la Crusca) con una breve e sufficiente dichiarazione del senso letterale, 6 vol. *in-8.*, 1739. *In Venezia*, *presso Giambatista Pasquali.*

Cette édition est à la Bibliothèque Impériale.

1741.

Dante Alighieri. (Cette édition contient toutes les œuvres du poète.) 1741, 6 vol. *in-8. In Venezia*, *presso Giambatista Pasquali.*

1751.

La Commedia di Dante Alighieri tratta da quella che

pubblicarono gli Accademici della Crusca, l'anno M.DXCV. Col comento del M. R. P. Pompeo Venturi della compagnia di Gesù, divisa in tre tomi *in-12.* *In Venezia M. DCC. LI, presso Giambatista Pasquali con licenza de' superiori e privilegio.*

Cette édition, ornée d'un portrait du Dante, d'après Bernardino India, et du plan de l'Enfer, par Antoine Manetti, peut être consultée avec fruit. Le commentaire du père Venturi est un des meilleurs, de l'avis des Savans italiens.

1757.

Opere di Dante Alighieri, con varie annotazioni e copiosi rami adornata, dedicata alla sagra imperial Maestà di Elisabetta Petrowna, imperatrice di tutte le Russie, etc. dal conte don Cristoforo Zapata de Cisneros. *Venezia, Ant. Zatta*, 1757 — 59, 5 *vol. in-4., fig.*

Il y a une édition semblable qui porte au frontispice la date de 1760; mais on croit que ce n'est pas une édition nouvelle, et que le frontispice seul a été changé.

1767.

Dante Alighieri von der Hœlle, von dem Fegefeuer, von dem Paradise, aus dem italien. ubersetzt von Bachenschwanz, 3 vol. *in-8. Hamburg und Leipzig*, 1767—69.

Traduction allemande estimée.

1768.

Dante, la Divina Comedia. *Parigi, Prault,* 1768, 2 *vol. petit in*-12.

Cette édition est très-soignée.

1771.

La Comedia, col comento del R. P. Pompeo Venturi, con la vita del poeta scritta da Leonardo Aretino. *Firenze, Luigi Bastianelli,* 1771, *in*-8. 3 *vol.*

1776.

La Divine Comédie de Dante Alighieri, l'Enfer : traduction française, par Moutonnet de Clairfons. *A Florence, et se trouve à Paris, chez Leclerc et Leboucher,* 1776, 1 *vol. in*-8.

1785.

L'Enfer : poëme, traduction nouvelle, (par Rivarol.) *Paris, de l'Imprimerie de Didot jeune,* 1785, *in*-8.

Cette traduction est très-recherchée.

1791.

La Divina Comedia di Dante Alighieri, novamente corretta, spiegata e difesa, da F. B. L. M. C. *Roma,* 1791, *presso Antonio Fulgoni.*

Cette édition est une des meilleures que l'on puisse con-

sulter. C'est celle du père Lombardi, dont j'ai souvent suivi le commentaire.

1796.

La Divina Comedia. *Parma, nella stamperia reale.* (*Bodoni.*) 1796, 3 *vol. in-4.*

Il y a des exemplaires petit *in-f°.*, et d'autres de format *in-f°.*, grand papier.

Edition chère. Les caractères sont très-beaux, et dignes des presses du célèbre Bodoni.

1796.

La Divina Commedia di Dante, con gli argomenti, allegorie e dichiarazioni di Lodovico Dolce, aggiuntovi la vita del poeta, il rimario, e due indici utilissimi, edizione ricorretta diligentemente su quella di Firenze citata dalla Crusca, e sulla Cominiana, ed arrichita di nuove dilucidazioni, e spiegazioni, e divisa in tre parti. *In Venezia*, 1796, *appresso Pietro Qu. Gio. Gatti. Un seul vol. in-12.*

Cette édition est très-commode; mais elle n'est pas toujours exacte. Elle est dédiée à M. Jérome Sotto Casa, par Pierre-Antoine Serassi. L'épître dédicatoire est datée du 24 juillet 1752.

1796.

La Divine Comédie de Dante Alighieri, contenant la description de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis. *A Paris, chez Sallior, successeur de Didot jeune*,

quai des Augustins, n° 22, l'an IV de la République, 1796, 3 *vol. in*-8.

Cette traduction française est du comte Colbert d'Estouteville, petit-fils du grand Colbert.

1802.

The Divina Comedia translated in to english verse by rev. H. Boyd. *London. R. Cadell.* 1802, 3 *vol. in*-8.

Les Anglais estiment cette traduction.

Je dois la connoissance de cette édition à M. Vanpraet, conservateur de la Bibliothèque Impériale. Ce bibliographe, aussi savant que modeste, accueille avec la plus grande obligeance les personnes qui s'occupent des lettres, et je n'oublierai jamais sa bienveillance et son aimable politesse.

1804.

La Divina Commedia di Dante Alighieri. *Penig, F. Dienemann e comp.,* 1804, 3 *vol. in*-4.

Edition très-soignée, accompagnée des gravures de Flaxman, pour le poëme de l'Enfer seulement.

1804.

La Divina Comedia, con illustrazioni, etc. *Pisa,* 1804, 4 vol. *in fol.*

Cette édition a été tirée à deux cent cinquante exemplaires seulement. Elle est ornée de deux portraits gravés par Raphaël Morghen.

Il y a un seul exemplaire imprimé sur vélin.

1804.

La Divina Commedia di Dante Alighieri illustrata di note da Luigi Portirelli, P. di Um. Let. nel Liceo di

Brera. *Milano, dalla Società Tipografica de' classici italiani, contrada di S. Margherita, n°.* 1118, *anno* 1804, 3 *vol. in*-8., *avec portrait de l'auteur, et trois planches représentant le voyage en Enfer, en Purgatoire et en Paradis.*

Cette édition fait partie de l'ouvrage intitulé : *Edizione delle opere classiche italiane dedicata al cittadino Melzi d'Eril vice presidente della Repubblica italiana.*

1807.

La Divina Commedia di Dante Alighieri. *Livorno, MDCCCVII. presso Tommaso Masi, co' Tipi Bodoniani.* 3 *vol. in*-8.

Réimpression exacte de l'édition de la Crusca. Très-beau papier, avec portrait du Dante, par Morghen. Edition recherchée.

1808.

Œuvres complètes de Rivarol. *A Paris. Leopold Collin,* 1808, 5 *v. in*-8°. *Le troisième volume contient la Traduction de l'Enfer du Dante, accompagnée de notes.*

1809.

Dante's gœttliche Komedie. Ubersetzt von D. C. Kannengiesser, mit Umrissen nach Flaxmann und Hummel, *in*-8. *Amsterdam und Leipzig,* 1809.

On assure qu'il a été publié à Londres dans les années 1808 à 1810 deux nouvelles éditions du Dante, en 3 ou 4 volumes. Je n'ai aucun renseignement positif sur ces deux éditions.

FIN.

TABLE.

CORRECTIONS.

Page xxxvij, *ligne* 12 potesdat, *lisez* podestat.

Page 1 *ligne*	4 *après* le ciel, *ôtez* la virgule.
3	15 le fixer, *lisez* le regarder fixement.
12	24 intérieurs, *lisez* inférieurs.
19	16 les hommes, *lisez* des hommes.
28	1 *de l'argum.* dans le chant, *lisez* à la fin du chant.
40	3 où te tu trouves, *lisez* où tu te trouves.
45	25 *effacez* lui-même.
62	15 je viens de parler, *lisez* j'ai parlé plus haut.
65	21 *après* sourit, *ajoutez* dans une lueur moins éclatante.
89	24 *et suiv.* mais je vis naitre une autre splendeur d'un éclat pareil, au-delà de celles, *lisez* tout à coup je vis naître une autre lueur au-delà des splendeurs.
91	9 *et suiv.* la diviser, *lisez* diviser cette planète.
92	15 apprécier, *lisez* appréciant.
92	16 *effacez* et qui.
92	18 sait, *lisez* se rappelle.
135	4 ta demande, *lisez* à ta demande.
136	6 *et* 7 *après* Damien, *mettez* un point, et *supprimez* auparavant on me nommoit Pierre.
146	8 Diane, *lisez* Phœbé.
149	17 ces lueurs, *lisez* les lueurs.
156	17 *après* moi, *lisez* en me bénissant dans ses chants.
160	14 toi-même, *lisez* aussi.
160	15 cette, *lisez* la même.
166	19 nous, *lisez* me.
166	23 aussi, *lisez* donc.
173	12 *effacez* dernier.
174	4 m'éleva, *lisez* me porta.
175	2 l'Empyrée, *lisez* le premier Mobile.
175	17 du soleil, *lisez* de l'astre.
179	11 au-delà, *lisez* au-dessus.
180	7 lesquels, *lisez* lequel.
180	11 le soleil, *lisez* le ciel.
181	12 *et suiv.* provient plus de l'amour de Dieu que du bonheur de l'aimer, qui n'est qu'un effet secondaire de cet amour, *lisez* consiste plus à jouir de la vue de Dieu, qu'à se livrer au sentiment d'amour qu'il inspire: sentiment qui n'est qu'un effet secondaire de la présence de Dieu.
186	22 de facilité, que celle, *lisez* d'indulgence, que la faute.

Page 196 *ligne*	2	*de l'arg.* ayant été reprendre, *lisez* ayant repris.
228	22	VI, *lisez* V.
236	10	Porsenna, *lisez* Porsena.
257	13	*après* Énée, *lisez* vers 718.
266	14	*après* lib. VI, *lisez* vers 806.
267	19	Bolsena, *lisez* Bolséna.
329	23	*après* méchant, *lisez* il avoit été exilé avec le Dante.
353	15	*après* s'écrie, *mettez* deux points.
355	3	*après* ce chant, *mettez* un point et une virgule.
358	12	*après* mais, *mettez* une virgule
366	18	*après* Freno, *mettez* une virgule.
368	22	assure, *lisez* affirme.
385	23	*après* fiumi, *mettez* une virgule.
408	10	*après* domini, *mettez* une virgule.
423	11	neverdwell, *lisez* never dwell.
426	1	Isaïe v, *lisez* Isaïe, v.
430	10	spiritualite, *lisez* spiritualité.
450	3	chant, *lisez* chapitre.